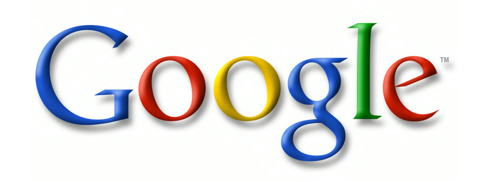


PAGES CHOISIES DES AUTEURS CONTEMPORAINS

JULES CLARETIE

LIBRAIRIE · ARMAND · COLIN
PARIS



Pages choisies

des

Auteurs contemporains

Jules Claretie

Avec une Introduction par H. BONNEMAIN

QUATRIÈME ÉDITION



Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1919

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

I

L'homme.

C'est Alfred de Vigny qui a dit, à propos de Benjamin Constant : « Noble profil. Des formes polies et gracieuses. Homme du monde et homme de lettres, alliance rare, assemblage exquis. » Je mettrais volontiers ces deux lignes en épigraphe avant de parler du parfait lettré et de l'homme exquis, pour répéter le mot, dont j'étudie ici la personne et l'œuvre.

Je ne connaissais M. Jules Claretie que par ses œuvres, lorsque j'eus l'honneur, au mois de mars dernier, d'être reçu par lui, dans son cabinet de travail, à la Comédie-Française. Je le vois encore, pâle, souriant dans sa barbe argentée; l'œil est vif, la lèvre fine, le geste prompt. Sa conversation est comme ses écrits, brillante et forte, solide, colorée, pleine. On l'écouterait toute la vie. Il semble qu'une impression de respect vous pénètre lorsqu'on se trouve devant ce maître, jeune encore, dont la simplicité affectueuse est de celles qui charment.

Sa bonté est faite de droiture. Il sait toujours dire ce qu'il pense, quoique dans les délicates fonctions qui sont siennes, il soit permis de supposer qu'il est utile de ne pas toujours penser ce qu'on dit. Administrateur de la Comédie-Française, M. Claretie marque ses rapports avec les auteurs et les artistes d'une bienveillance constante. Sa main directoriale est une main de fer gantée de

velours : encore dirai-je que le fer est ciselé, et le gant du plus épais velours de Gênes. Le fer est ciselé, car tout en M. Claretie est d'un artiste. Il montre dans sa mise en scène des pièces du Théâtre-Français une science distinguée. Ses moindres avis ont du prix et, comme sa réputation d'amabilité est universelle, M. Claretie est l'homme le plus sollicité de la terre. Président d'une foule d'œuvres ou d'associations, académicien, homme de lettres et administrateur de la Comédie, sans cesse il est assailli. Son nom, sur un programme ou dans un comité, porte bonheur, certifie l'intérêt ou le mérite. Et de toutes parts on vient le voir, on lui écrit : il sait répondre à tout. Sa puissance de travail est grande, sa mémoire féconde. C'est à ces deux qualités qu'il doit d'être, à cinquante-six ans, dans la force de l'âge, célèbre depuis longtemps.

La caractéristique de son tempérament, c'est l'action. Tout le sollicite, l'attire, l'amuse, le distrait, le passionne. Le tableau nouveau, la pièce inédite, le livre tout frais sorti de l'imprimerie, les musées, le paysage parisien, le bois qui varie d'aspect a toute heure, la *Joconde* qui sourit au Louvre, la cour de l'Ecole des beaux-arts, la Sainte-Chapelle, les cours de la Sorbonne ou du Collège de France, tout ce qui est Paris, et la séduction, et le charme, et le sérieux de la vie de Paris l'attire. Paris même ne lui suffirait guère s'il ne résistait à son appétit de voyages. Mais ce qu'il aime peut-être par-dessus tout, c'est la solitude, la chère compagne de l'homme, et j'ajoute de l'artiste; — la solitude, c'est-à-dire le loisir de penser, d'aller, de venir, de lire, d'écrire, d'être triste ou gai, morose ou chantant, tout à son aise! M. Jules Claretie n'est pas un lycanthrope, et un quatuor de Beethoven entendu dans un salon, avec un parterre d'épaules blanches au premier plan, est une séduction artistique qui lui plaît presque autant qu'une causerie sans apprêt, entre intimes amis, dans son cabinet de la rue de Douai ou dans son charmant cottage de Viroflay; mais à tout cela, ce qu'il préfère encore, c'est une soirée de repos, sous la lampe, au milieu de ses livres, et il dirait volontiers comme cet autre : « Qui vient me visiter — ou qui m'invite — me fait honneur; mais qui ne vient pas — ou qui m'oublie — me fait plaisir. »

L'amour effréné du *home* combiné avec une passion

folle pour les voyages, voilà ses deux caractéristiques ennemies. Buffon a eu bien raison de dire que l'homme est double; la science toute moderne du cerveau l'a prouvé après lui.

Au total, M. Jules Claretie aime les lettres, il les aime uniquement, passionnément, par-dessus tout. Il les aime sous toutes les formes, avec toutes leurs luttes, toutes leurs rancœurs, tous leurs déboires. Et jusqu'au bout il restera fidèle à la devise qu'il a choisie et qui doit être celle de tout homme de lettres ne demandant rien à personne : *Liber libro.* « Libre par le livre! » Libre par la plume et par le travail!

II

L'écrivain. — Sa vie. — Ses œuvres.

M. Jules Claretie n'est point Parisien, quoiqu'il ait un jour publié ses notes de touriste sous ce titre : *Voyages d'un Parisien.* Il est né à Limoges, bien que les Périgourdins le réclament pour un des leurs, car sa famille paternelle est périgourdine. Il passa en Limousin sa prime jeunesse. Il est resté fidèle aux bois de châtaigniers qui le virent jouer enfant dans les bruyères, surveillé par une vieille, très vieille tante qu'il adorait. Elle aimait les contes et lui en disait. Elle appelait Voltaire « M. Arouet »; elle avait vu « passer Mandrin enchaîné ».

Tandis qu'elle parlait, l'enfant regardait les châtaigniers, tordus, crevassés, fantastiques, le bois profond troué de soleil et, par une éclaircie, l'horizon vaste bordé de collines vertes... Il regardait, et le conte s'achevait. Mandrin avait disparu là-bas sur la route qui enlaçait de son ruban poudreux les bois et les prairies... L'enfant songeait...

Comment voudriez-vous qu'il ne fût pas romancier!

Et sa famille maternelle a des légendes aussi qu'il nous racontera peut-être un jour. Son grand-père était Nantais et la mère de cet aïeul, patriote et chrétienne à la fois, était la femme du porte-drapeau de la garde nationale de Nantes. Pendant tout le règne du proconsul Carrier, elle

laissa au chevet de son mari malade un christ d'ivoire que Carrier voulait faire enlever. Et comme ses hommes entraient, ils aperçurent les cinq enfants de la vaillante femme agenouillés autour du lit du père agonisant.

L'aïeule fit aux hommes de Carrier un geste qui voulait dire : *Sortez !* et comme ils insistaient :

« Je suis bonne républicaine, dit la Bretonne, mais le Christ est là et restera là, au-dessus de la tête de mon mari et sous les yeux de mes enfants. Que Carrier me fasse guillotiner, s'il veut, je n'obéirai pas ! »

Le christ resta accroché dans le logis de la patriote qui, demeurée veuve, éleva vaillamment ses enfants. L'un d'eux fut tué à Wagram, par un chasseur tyrolien, dans un dernier épisode de la bataille. Il était capitaine d'infanterie. M. Jules Claretie conserve de lui une petite croix d'honneur qu'après Aspern Napoléon avait attachée sur la poitrine de l'officier.

Le grand-père du romancier, M. Arsène Gillet, établi rue Meslay en 1830, et chef d'une maison importante, joua sa vie aux journées de Juillet. Le premier dans son quartier il arbora, lorsque le drapeau blanc flottait encore, une cocarde tricolore. On lui offrit le grade de colonel de légion après Juillet. Il refusa. C'était un de ces vieux libéraux d'autrefois qui aiment la liberté non pour ce qu'elle rapporte à ceux qui la servent, mais pour ce qu'elle vaut et parce qu'elle est l'idéal des braves gens.

M. Jules Claretie a bien des fois entendu raconter ces souvenirs par sa mère. Vers 1851, quittant Limoges, ses parents étaient venus s'établir à Paris. La mère, prévoyante et dévouée, songeait déjà à l'avenir de son fils, plus facile à réaliser à Paris qu'ailleurs. On en ferait un médecin. Au sortir du collège, M. Jules Claretie voulut être avocat, mais ce n'était pas la profession même qui le tentait, c'était le côté par lequel elle touchait aux lettres. Déjà il avait écrit, songé. Il avait couvert d'alexandrins ses cahiers d'écolier et d'étudiant.

Il avait fait ses études à Paris, au collège Chaptal et au lycée Bonaparte. Le besoin d'écrire le tourmenta dès ce moment, d'autant plus qu'il était doué d'une facilité extraordinaire pour traduire sa pensée. Aussi était-il encore sur les bancs de sa classe lorsque parut, sous le pseudonyme d'Arnold Lacretie, dans le journal *les Cinq centimes*

illustrés, sa première production : *le Rocher des Fiancés*. Une tragédie sur la *Mort de Pompée*, un roman intitulé : *les Secrets d'Exili* (l'affaire des poisons sous Louis XIV) dont les six cents feuillets restèrent dans son pupitre, et une quantité d'essais littéraires de toutes sortes, avaient vu le jour avant que le collégien fût reçu bachelier. Jules Claretie ne se sentant décidément pas de goût, malgré sa première velléité, pour les études de droit, entra dans une maison de commerce; il tenait les livres et faisait la correspondance en espagnol chez des commissionnaires en marchandises, amis de ses parents; et, après des soirs de travail, il passait la nuit à lire *Madame Bovary*, qui venait de paraître, ou *Merlin l'Enchanteur*, ou Sterne, ou Musset. Tu veilles trop tard », lui disait sa mère. Et s'il s'était contenté de lire! Mais il écrivait, il cherchait, il étudiait.

M. Jules Claretie resta peu de temps employé. Dès l'âge de dix-neuf ans, on le trouve en pleine collaboration de journalisme. Entré au *Diogène*, il y fit des contes fantastiques dans le goût d'Erckmann-Chatrian, des comptes rendus de théâtre; quelquefois même, des numéros entiers de ce journal étaient rédigés par lui sous des pseudonymes différents. Arsène Houssaye lui ouvrit les colonnes de l'*Artiste*, et on le voit collaborant à la *France* sous le pseudonyme d'Olivier de Jalin. Un roman publié chez Dentu, sous le titre de *Une Drôlesse* — livre moral et d'une morale vigoureuse, — puis en 1863 : *les Ornières de Paris*, nouvelles; *Pierrille*, histoire de village, qui lui valut le suffrage de George Sand; *l'Incendie de la Birague*, concordèrent avec son entrée au *Figaro*, non politique alors. De 1863 à 1866, il fit les Echos de Paris à ce journal, d'abord de moitié avec Monselet, sous le pseudonyme de *M. de Cupidon*, puis il les signa bientôt de son vrai nom, car son collaborateur lui avait souvent laissé faire toute la besogne. Après la publication de nouvelles sous ces titres : *les Victimes de Paris*, *Histoires cousues au fil blanc*, *les Voyages d'un Parisien*, et d'un roman : *Mademoiselle Cachemire*, il fit paraître son premier roman à sensation en 1866 : *Un Assassin*, réimprimé ensuite sous le titre de : *Robert Burat*.

Voilà le résumé rapide des débuts de M. Jules Claretie. Mais que de souvenirs curieux et de détails intéressants ces premières années permettraient d'évoquer! Au collège Chaptal, il avait eu pour directeur M. Goubaux, ami de

Béranger, collaborateur d'Eugène Sue et de M. Legouvé. M. Goubaux n'appelait jamais Claretie que le *littérateur du collège*. Permission était laissée au jeune élève de lire et d'écrire à sa guise. Faveur grande, privilège personnel : on ne fouillait jamais son pupitre!

M. Jules Claretie avait, à cette époque, envoyé à un petit journal, le *Diogène*, des récits fantastiques, recueillis plus tard en partie dans ses volumes de nouvelles. Il les signait *Jules de Lussan.*

Un jour, il lut avec émotion, dans le recueil hebdomadaire, ces lignes d'avis : « *M. J. de L. est prié de passer au bureau du journal.* » M. Ernest d'Hervilly a conté très gaiement cette anecdote. Jules Claretie alla au bureau du *Diogène.* Ce bureau était installé rue Saint-Marc, dans la maison de M. Péragallo, agent des auteurs dramatiques, au rez-de-chaussée, au fond d'une cour, et sous un appentis vitré, ancien magasin de salaisons, qui tenait à la fois de l'échoppe de l'écrivain public et de la cabine de vaisseau. Aux heures critiques de la caisse (elles sonnaient souvent!) les rédacteurs du *Diogène* sondaient les armoires et les placards, et ils avaient parfois le bonheur d'y trouver des *caviars* et des boutargues oubliés par les précédents locataires, au moyen desquels, en y joignant un pain frais, ils composaient d'excellents festins. Au dessert, conduits par le caissier, ils allaient deux par deux éteindre le feu sacré de leur soif dans le cristal de la pompe voisine. On collaborait donc au *Diogène* « à beaucoup d'égards la ligne ». De ce bon temps de jeunesse et du rédacteur en chef Varner, M. Jules Claretie a pourtant conservé le plus cher souvenir.

M. Jules Claretie ne devait que traverser la presse légère. Nature timide, laborieuse, passionnée et partant un peu puritaine, tout ce qui touchait de près ou de loin à la bohème devait le faire reculer. Il y a dans le *Nain Jaune* du 7 mars 1867 un bien curieux article où M. Claretie nous donne sur lui-même quelques détails biographiques dont nous faisons notre profit. « Mes débuts, dit-il, datent de 1860. Il n'y a guère que six ans que je suis, comme on aurait dit jadis, *entré dans les lettres*, et que j'ai commencé à exercer un état qui me séduisait alors et qui me plaira jusqu'à la fin. Le jour où je vis pour la première fois mon nom imprimé, on portait, je m'en souviens, Murger au

cimetière. Je revois encore ce ciel gris, cette boue liquide, ce cimetière plein de monde, la croix de bois avec le nom en lettres blanches : *Henri Murger*, et les violettes, les dernières violettes qu'on allait lui jeter, et dont il avait fait jadis tant de couronnes à ses pâles amours. J'entrais dans cette voie littéraire si heurtée, si bizarre, le jour où mourut la Bohème. Jamais d'ailleurs cette bohème ne m'eût tenté. Ce qui lui manque au fond, c'est la passion. Elle n'est pas l'amour de la liberté, elle n'en est que le caprice. »

On ne saurait mieux dire. Aussi bien, dans les heures volées à l'improvisation quotidienne, écrivait-il *Robert Burat*, son premier grand succès, un roman qui précéda *l'Affaire Clémenceau* de Dumas fils et fit comparer le débutant au maître. M. Edmond Texier ne redoutait point de parler du *Rouge et Noir* de Stendhal à propos de ce *Robert Burat*, et la *Revue des Deux Mondes* saluait la venue d'un romancier nouveau. « Vous avez touché à des fibres vraies, écrivait Sainte-Beuve à l'auteur, et atteint à des sources profondes d'intérêt. La vie moderne est là... »

La *vie moderne*! c'est précisément ce que recherche, ce que poursuit le sympathique écrivain dont j'étudie la physionomie. Il a lui-même défini son programme dans la suite de ses feuilletons de critique dramatique réunis en volume sous ce titre *la Vie moderne au théâtre*. La *vie moderne*, c'est-à-dire le sentiment de *vérité* et d'*humanité* qui se tient aussi loin du *naturalisme* brutal de certains maîtres du roman nouveau que de l'*idéalisme* romanesque et impossible d'autres conteurs. La vie, c'est-à-dire non seulement les *images* et les *tableaux* extérieurs, mais les sentiments, les préoccupations, les aspirations, les regrets, les souffrances intimes, l'âme même de la créature moderne.

Voilà le but qu'a poursuivi M. Jules Claretie dans ses romans, depuis *Robert Burat* et *Madeleine Bertin*, jusqu'à *Monsieur le Ministre* et à *Brichanteau comédien*, où il met en scène des personnages si vivants, le cœur brisé par des douleurs bien contemporaines, sans contorsions et sans exagérations. Voilà le but même qu'il a poursuivi au théâtre où, depuis la *Famille des Gueux*, sombre tableau des guerres de religion, jusqu'aux *Muscadins* et au *Régiment de Champagne*, il a, sous des habits d'autrefois, fait palpiter les désespoirs patriotiques d'aujourd'hui. Car en lui le dramaturge, comme le romancier et le critique,

croit naïvement et généralement avoir charge d'âmes et être assez payé de sa peine s'il a, par un mot, fait jaillir une étincelle d'espérance française dans l'esprit d'un spectateur.

Quant à ses livres d'histoire — que nous étudierons dans un chapitre spécial — c'est par là peut-être que M. Jules Claretie a mérité d'être classé tout à fait à part et hors de pair.

Parisien de goût, attiré par toutes choses, M. Jules Claretie s'est exercé dans tous les genres et avec un égal succès, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte en parcourant ce volume où nous étudions tour à tour l'historien, le critique, le romancier, l'auteur dramatique et le chroniqueur. — Le *Chroniqueur*! Tout le monde a lu ses causeries sur *la Vie à Paris*, dont le succès en volume égale celui qu'elles rencontrent dans le journal le *Temps*. La septième année en a paru naguère, et on recherchera un jour ces notes parisiennes comme nous consultons les lettres de Grimm.

Le travail, pour M. Jules Claretie, est comme un véritable bain intellectuel où il se retrempe sans que la fièvre du labeur lui brûle le sang et lui serre le front.

Il n'y a peut-être pas un autre écrivain doué d'une facilité pareille, de cette facilité qui n'exclut ni la profondeur ni le soin de la forme, et qui est comme la santé du talent. Que d'autres célèbrent ces qualités négatives, la difficulté de produire, la sécheresse et, pour ainsi dire, l'avarice du cerveau. Lorsque la perfection, comme chez M. Jules Claretie, se fait abondante, elle double son prix, et parce que la moisson est immense elle n'en est pas moins savoureuse.

Ce qu'il faut admirer sans se lasser jamais, c'est la langue merveilleuse que M. Jules Claretie a mise au service de sa merveilleuse intelligence, et qui se retrouve toujours la même, avec des surprises toujours nouvelles dans la diversité prodigieuse de ses œuvres. Personne, de notre temps, n'a écrit mieux que lui, avec plus de naturel et de simplicité, avec plus d'art et moins d'artifice, avec un esprit plus vif, plus pénétrant, plus clair, et qui soit plus vraiment français. C'est là une des formes les plus heureuses de son ardent patriotisme.

III

L'administrateur de la Comédie-Française. L'académicien. — Conclusion.

M. Jules Claretie a été fait, en février 1878, chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur, sur la proposition de M. Bardoux, ministre de l'instruction publique. Au mois de janvier 1896, il a reçu la croix de commandeur.

Sa vive intelligence, son respect éclairé du grand art, son sens très fin et très libre de l'art moderne lui valurent, en 1885, une marque publique d'estime et de confiance : il fut appelé à la direction de la maison de Molière. La Comédie-Française et ses intérêts, inséparables de ceux de l'art français, ont prospéré dans ses mains.

En 1889, M. Jules Claretie a succédé, à l'Académie française, à M. Cuvillier-Fleury. Il y a apporté ce qu'il a toujours mis au service des lettres : l'appoint de sa vaste érudition et l'ardeur de sa combativité littéraire.

Au lendemain de nos désastres, l'amour du pays faillit le pousser dans la politique. Et, mon Dieu ! je ne serais nullement étonné de voir M. Jules Claretie sénateur sur ses vieux jours. Le Sénat, c'est un peu comme l'Académie, un salon, un grand salon, un salon moins fermé, moins relevé; mais on est plus en nombre; c'est plus gai : on a de qui médire.

En attendant, M. Jules Claretie mène l'existence du sage : il vit entre l'art et les siens. La Comédie-Française lui donne les plus hautes satisfactions de l'esprit, et la vie de famille les plus douces joies.

Ce spectacle du bonheur parfait d'un esprit qu'on aime, d'un homme qu'on estime, n'est point à dédaigner par le temps qui court. Je n'en sais pas de plus réconfortant.

Si M. Jules Claretie était latin, mais il l'est, c'est nous qui ne le sommes plus; — donc si nous étions latins, nous lui appliquerions, avec H. de Nousanne, ce merveilleux mot dont l'équivalent n'existe pas dans notre langue et qui indique en trois lettres l'homme respecté, probe et érudit, non pas *homo*, mais *vir*.

Cette glorieuse désignation siérait à cet écrivain aussi aimé que populaire, qui, certes, tient moins à son meilleur ouvrage qu'au bonheur de ceux qu'il aime [1].

H. BONNEMAIN.

Les Ponts-de-Cé, novembre 1896.

1. Dans cette étude — trop sommaire peut-être — je me suis contenté de caractériser à grands traits l'œuvre de M. Jules Claretie. On la trouvera étudiée en détail dans les différents chapitres de cet ouvrage.

PAGES CHOISIES

DE

JULES CLARETIE

HISTOIRE

Le XIXe siècle est remarquable surtout par ses productions historiques. Cette supériorité tient à plusieurs causes : d'abord au nombre considérable de matériaux qui sont à la portée des historiens; autrefois les archives de l'État ne pouvaient être que difficilement consultées et l'on n'avait, par conséquent, qu'une connaissance très imparfaite et parfois très erronée des faits. Depuis la Révolution, toutes les archives ont été ouvertes, tous les secrets pénétrés, et l'historien a pu facilement faire revivre les hommes et les choses des temps passés. En outre, les précieuses libertés conquises par la Révolution ont garanti l'indépendance des écrivains. Aujourd'hui, la libre discussion sur les hommes et les affaires est permise, et si l'on osait travestir et dénaturer les faits, on rencontrerait aussitôt des contradicteurs.

Dans cette brillante pléiade d'historiens distingués dont notre siècle s'honore, M. Jules Claretie fait assurément très bonne figure avec son *Étude sur Camille Desmoulins et les Dantonistes*, *les Derniers montagnards*, l'*Histoire de la Révolution de 1870-1871*, etc. Et c'est en toute sécurité qu'on peut les lire, ces ouvrages. Il n'y a rien là que de sincère; il n'y a même là, ce qui est mieux encore, rien que de contrôlé, d'assuré sur des faits, de basé sur un document, de prouvé par quelque écrit déjà connu ou

encore inédit et mis au jour pour la première fois. M. Jules Claretie a feuilleté les papiers jaunis de nos archives, fouillé dans les cartons des tribunaux révolutionnaires pour écrire ses premiers ouvrages historiques. En 1870, il suivit l'armée du Rhin en qualité de correspondant de *l'Opinion nationale*. De Sarreguemines, où notre armée battait en retraite sur Puttelange, jusqu'à Metz, M. Jules Claretie, à pied, à travers les campagnes effarées, pris pour un espion, menacé, gagna Metz et de là Paris; puis il repartit pour Châlons et de là, par la Belgique, pour Sedan. Le 4 septembre arrive. Jules Claretie rentre à Paris où il fait bravement son devoir aux journées de sorties. Il était donc admirablement documenté pour nous raconter les épisodes dramatiques dont notre patrie vit alors le lugubre spectacle et dont il fut lui-même le témoin attristé. Aussi pourrait-il — en tête de chacun de ses ouvrages — inscrire cette épigraphe : *Scribitur ad narrandam veritatem.*

L'abondance et la sûreté des renseignements, la bonne foi des appréciations, la chaleur communiquée au style par un vif amour du pays et de la liberté, telles sont les qualités par lesquelles se recommandent les œuvres historiques de M. Jules Claretie.

Versailles.

C'est parmi les feuillets jaunis et les chapitres oubliés que M. Jules Claretie a retrouvé et recueilli ces pages d'un autre temps : *Ruines et Fantômes*. Histoire, souvenirs, détails inconnus, révélations rapides, mais précieuses et exactes, mémoires des monuments, chroniques des pierres et des murs, *larmes des choses*, comme dit le poète : voilà ce que contient le délicieux volume auquel nous empruntons le chapitre qu'on va lire.

Versailles! A ce nom, tout un passé s'éveille. Les fantômes évanouis d'un temps qui fut illustre reprennent corps et semblent revenir, comme au gré d'une évocation, parmi les bosquets déserts. Toute l'histoire moderne de notre France a gravité autour de ce palais majestueux et de cette ville célèbre. Toutes nos évo-

lutions et nos révolutions s'agitent, semble-t-il, entre ces deux pôles : Versailles et Paris.

C'est par les journées d'hiver, où le grand parc abandonné semble plus veuf de son passé, qu'il faut le visiter, ce Versailles, seul, la brume et le silence vous enveloppant comme d'un suaire, et c'est alors qu'on respire le parfum de mort de cet Escurial de la royauté française. Marchez, personne ne vous troublera. Vos pas seuls feront crier les feuilles sèches que le vent n'a point balayées. Vous n'aurez pour témoins de vos réflexions que ces faunes ou ces nymphes de Coysevox, verdis par la pluie qui fait ruisseler ses gouttelettes pourries sur leurs joues de marbre, et semble prêter des larmes à leurs yeux blancs. Comme il est envahi, ce jardin, l'été, quand les eaux jaillissent des bassins maintenant muets! Les promeneurs banals y passent sans songer. Pas un de ces bons bourgeois en partie de plaisir, foulant du pied le *tapis vert*, qui se doute qu'il marche sur des cendres! Pauvre Versailles! Ils ne comprennent pas quelle leçon tu donnes, dans ta ruine muette et ton vaste délaissement, à toutes les pompes, à toutes les ambitions, à toutes les éternités humaines!... Ils ne l'entendent point ta réponse cruelle, qui, lorsqu'on s'écrie : Avenir! espoir! grandeur! aussitôt ajoute : Néant!

Ce palais, ces jardins, ces escaliers de marbre, tout fut bâti — caprice de roi tout-puissant — sur des terrains marécageux, qu'il fallut combler pour plaire à S. M. Louis XIV. Versailles, au temps de Louis XIII, avait commencé par être un rendez-vous de chasse, un petit pavillon perdu dans le bois où venait, entre deux *lancers*, se reposer la cour. Puis, le roi ayant acheté cette terre à François de Gondi, l'archevêque de Paris, y fit bâtir un château blotti dans les bois, château dont son successeur devait faire un palais. Las d'habiter Saint-Germain, d'où l'on apercevait la flèche de Saint-Denis — c'est-à-dire l'endroit où dor-

maient les rois de France et où il se coucherait, un jour, dans son cercueil, — Louis XIV fit agrandir par Mansart le château royal, creuser par son armée une route allant droit de Paris à Versailles, et, plus tard même, l'eau manquant à la somptueuse demeure, il voulut, la machine de Marly étant insuffisante, qu'on amenât les eaux de l'Eure de Maintenon à Versailles.

Plus de 30 000 hommes, des soldats transformés en terrassiers par la volonté souveraine, travaillaient à cette œuvre colossale. La terre dégageant des émanations fétides, des milliers de ces pauvres gens mouraient tués par des miasmes, eux qui semblaient destinés à mourir par le fer. Peu importait à Louis XIV. Il fallait continuer les travaux. L'aqueduc inachevé de Maintenon — ruine superbe et vaine aujourd'hui — était sous le grand roi ce que les Pyramides furent sous les Pharaons : l'œuvre inutile et gigantesque qui coûta tant de sueur et de labeur, et tant de morts, aux travailleurs.

Versailles cependant était devenue cette ville rayonnante d'où le roi-soleil dictait au monde ses volontés. La nuée de courtisans, pressée dans la galerie de l'Œil-de-Bœuf, attendait le regard du roi avec l'anxiété d'un Hébreu affamé se demandant si la manne tombera du ciel. Le roi, précédé des violons de Lulli, traversait majestueusement cette foule enrubannée dont Saint-Simon notait les vices au passage, et d'où l'Alceste de Molière s'éloignait fièrement. Parfois, parmi les courtisans, apparaissait, simple, et imposant, un grand homme. C'était Turenne, grave et digne; c'était Condé, pliant sous ses lauriers; c'était Vauban, c'était Catinat, c'était Colbert, c'était même Louvois, farouche et dur comme un autre Bismarck. L'art ajoutait ses séductions aux triomphes de la force. Tantôt on jouait, dans les bosquets du parc, *la Princesse d'Elide* de « Monsieur Pocquelin », ou l'*Iphigénie* de Racine; plus tard encore c'était *Athalie*, où figu-

raient, dans leur costume réglementaire, les demoiselles de Saint-Cyr.

C'est à « trois marches de marbre rose » que Musset, en un jour de caprice, a demandé les secrets de ce Versailles du grand roi et du Versailles coquet qui succéda, avec la Pompadour, au Versailles solennel :

Quel heureux monde en ces bosquets!
Que de grands seigneurs, de laquais!
Que de duchesses, de caillettes,
De talons rouges, de paillettes!
Que de soupirs et de caquets,
Que de plumets et de calottes,
De falbalas et de culottes!
Que de poudre sous ces berceaux!
Que de gens sans compter les sots!

Mais avec la monarchie élégante et tourbillonnante de Louis XV et de Louis XVI, ce n'est plus Versailles qui domine, c'est Trianon. La laitière Marie éclipse la reine Marie-Antoinette. On joue aux quatre coins sous ces grands arbres, et là-bas Paris gronde, s'émeut, s'irrite, et le canon du 14 juillet viendra tout à coup dissiper les rondes charmantes où riaient Mme de Lamballe et Mme de Polignac. Maintenant le lourd sabot du peuple va retentir sur les dalles de la Cour de Marbre, et le temps n'est pas loin où la reine, du haut de son balcon, verra s'avancer par la grande avenue le flot bruyant des femmes conduites par Maillard.

Songent-ils à tout cela, ceux des visiteurs qui vont et viennent au hasard de la curiosité dans les grandes allées du parc? Non. — Pas un qui, rassasié enfin de ces arbres de cimetière taillés de façon bizarre, lassé de ces statues, de ces bassins où les tritons grelottent, où coassent les grenouilles de chair sur les grenouilles de bronze; pas un, fatigué de ce Trianon désert, de cette fosse commune où gisent tristement deux règnes, pas un qui sache aller trouver, découvrir, dans une petite rue voisine, la rue de Gravelle, près de la place d'Armes, une salle abandonnée, elle aussi, mais élo-

quente dans son silence : la salle du Jeu de Paume, où les députés de la France jurèrent un jour de ne se séparer jamais avant d'avoir achevé leur œuvre de délivrance. Voyez-vous cette petite porte, à peine assez large pour laisser passer un seul homme? Un soleil sculpté dans la boiserie la surmonte — *un soleil*, l'emblème orgueilleux du Grand Roi. C'est par là qu'ils ont passé tous, les vaillants et les embrasés de liberté; sur cette marche de pierre, appuyant son pied de Titan, est monté Mirabeau! Et quand on entre, quand on la voit dans sa splendide nudité, cette salle du Jeu de Paume, demeurée encore ce qu'elle était ce jour-là, on éprouve l'étonnement d'un homme qui se trouverait face à face avec son rêve. On touche du doigt l'histoire passée. Quoi! cela a donc existé? La voici, cette salle d'où la Révolution est partie? Le foyer du volcan est là sous vos pieds; sous ces dalles, il semble que le sol gronde encore. Des murs nus, couverts à demi d'une couche noire, de grandes fenêtres à carreaux, une plaque de bronze, une inscription, rien de plus :

Ils l'avaient juré.
Ils ont accompli leur serment.

Et cela suffit. Ils sont évoqués soudain, dans leur costume sombre, les députés du tiers, mouillés, trempés par la pluie, tous groupés, tous embrassés, tels que les peignit David.

Napoléon Ier, comme Napoléon III, délaissa Versailles. *Ville bâtarde*, disait-il à Sainte-Hélène. Louis-Philippe en fit un Musée national, le Panthéon de nos gloires militaires.

Au point de vue de l'art, Versailles compte certes bien des toiles, des portraits répréhensibles; au point de vue de l'histoire, c'est un merveilleux arsenal de documents et de souvenirs. De temps à autre Versailles voyait bien, en ces dernières années comme au temps jadis, quelque fête. Lorsque la reine d'Angleterre visi-

tait la France, lorsque nos soldats revenaient glorieux d'Italie, Versailles rayonnait, étincelait, mais pour s'éteindre. Il semblait, encore un coup, porter le deuil du passé.

Puis un jour, un terrible jour, il entendit, vers Châtillon, gronder le canon prussien; il vit accourir les uhlans dans ses rues, caracoler les dragons bleus devant la statue de Hoche, M. de Bismarck, à pied, s'aller faire raser chez un coiffeur de la rue; et — quelle douleur et quelle honte! — la ville de Louis XIV et de la Révolution devint le quartier général allemand, la cité du roi Guillaume. Que dis-je? Ce fut dans sa galerie des Glaces que le roi de Prusse devint César; ce fut là qu'on lui décerna le titre d'empereur. Dans la nuit qui suivit, toutes nos gloires indignées frémirent le long des galeries funèbres.

Enfin l'Allemand partit. Des troupes françaises reprirent la place encore chaude de l'occupation germaine. L'Assemblée de Bordeaux s'installa dans le théâtre qu'avait bâti, sous Louis XV, l'architecte Gabriel, et Versailles entendit encore toutes les nuits le canon, mais, cette fois, l'odieux canon de la guerre civile!

Les pierres ont leurs destins, comme les livres. Qui eût dit, lorsqu'en 1770, le 16 mai, jour du mariage du dauphin avec Marie-Antoinette, on inaugurait la salle de l'Opéra, qui eût dit qu'un siècle après les députés de la nation s'assembleraient là, sous la présidence d'un illustre historien [1] devenu chef d'un État si grand encore dans sa chute? Cette salle de théâtre où, lors des noces du duc d'Orléans, Louis-Philippe faisait représenter, pour la première fois, une pièce de Molière *avec les costumes du temps de Molière*, qui eût dit qu'elle serait l'asile d'une Assemblée, le logis d'un Parlement?

Coquette, ornée, dorée, avec ses banquettes de

1. Adolphe Thiers.

velours rouge, ses ornements d'or, ses colonnes de marbre, ses lustres élégants, ses cristaux, son luxe à la fois charmant et somptueux, elle assiste à des scènes que l'architecte n'avait pas prévues, et voit se dérouler, devant le fauteuil à bras de cuivre du président, un drame dont on suit, anxieux, les péripéties. Deux choses muettes marquent éloquemment dans cette salle, l'une le temps, l'autre la température du lieu : c'est l'horloge qui court au-dessus de la tribune, et le thermomètre placé près de l'avant-scène de droite. Thermomètre politique, à coup sûr, et qu'on voudrait toujours voir au *beau fixe*.

Quelle étrange légende que celle de Versailles ! On raconte que, la nuit, lorsque les députés sont partis, tous les fantômes qui hantent le palais, connétables aux brassards de fer, maréchaux, soldats, diplomates, rois, princes, empereurs, tout ce qui est le passé, tout ce qui fut la puissance et parfois la gloire, on raconte que ces spectres se glissent le long de la galerie des tombeaux, et là, pénétrant dans la salle des séances, prennent place, à leur tour, sur les bancs de la Chambre, et, sous la présidence de quelque aïeul de la patrie, discutent, eux aussi, sur les destinées du pays. Alors, tous ces fantômes que l'immortalité a faits clairvoyants et sages, s'unissent dans une pensée suprême, et qu'ils se nomment Philippe-Auguste ou saint Bernard, Louis XI ou Commines, Henri IV ou d'Aubigné, Louis XIV ou Jean Bart, Louis XVI ou Lafayette, Hoche, Kléber ou Marceau, ils n'ont qu'un mot, ils n'ont qu'un cri qui parfois fait vibrer les échos assoupis de Versailles : *Vive la France !*

(*Ruines et Fantômes.*)

Camille Desmoulins et les Dantonistes.

Cette histoire des plus dramatiques et des plus touchants épisodes de la Révolution française est divisée en six chapitres, dont les différentes phases de la vie de Camille Desmoulins ont fourni les divisions naturelles. Dans le premier, l'auteur a réuni tous les détails qu'il a pu recueillir sur la jeunesse et les premiers écrits du pamphlétaire. Cette partie se termine par la fameuse scène du Palais-Royal et la prise de la Bastille.

Le deuxième chapitre nous montre Camille connu, presque célèbre, faisant paraître *la France libre*, bientôt suivie du *Discours de la Lanterne aux Parisiens*, puis de la publication périodique des *Révolutions de France et de Brabant*. De nombreux extraits de ce journal, choisis avec une réelle impartialité, permettent de juger l'esprit général de ce pamphlet et le style de l'écrivain. Ce chapitre se termine par le récit des difficultés et des procès que ses attaques mordantes suscitèrent au journaliste.

Le chapitre suivant est consacré presque tout entier au roman de Camille, c'est-à-dire au récit des amours et du mariage de Desmoulins avec Lucile Duplessis. C'est un temps de repos, une fraiche peinture habilement ménagée au milieu de cette dramatique histoire.

La biographie des hommes qui composèrent le groupe des Dantonistes remplit le quatrième chapitre tout entier.

Le cinquième chapitre, le plus chargé de l'ouvrage, commence par l'exposition du rôle de Desmoulins à la Convention. Il se termine par l'examen des derniers ouvrages du polémiste (*l'Histoire des Brissotins* et *le Vieux Cordelier*), et le récit de l'arrestation et du procès de Danton et de ses amis.

Le chapitre sixième raconte les derniers moments de Camille Desmoulins, le procès et l'exécution de Lucile. On y trouve aussi des détails intéressants que l'auteur a recueillis sur l'histoire des autres membres de cette famille.

Le livre se termine par des fragments inédits de Camille Desmoulins, pour le talent duquel le biographe professe une admiration sincère; de curieuses notes de Topino-Lebrun, juré au tribunal révolutionnaire, et diverses pièces inédites.

On voit, par ce rapide exposé, combien l'ouvrage de l'éminent historien abonde en renseignements importants ou curieux, non seulement sur Camille Desmoulins, mais encore sur la plupart de ces hommes qui sacrifièrent leur vie à la patrie, et ont mérité d'être lavés devant l'histoire de toutes les accusations accumulées comme à plaisir sur leur mémoire

Dans cette histoire d'une lecture si attachante, M. Jules Claretie a montré ses incontestables qualités de mise en scène, de mouvement, sa recherche obstinée de la vérité, son ardente passion pour la justice et la liberté.

En voici quelques extraits.

MAISON NATALE DE CAMILLE DESMOULINS. — LA FAMILLE. — NAISSANCE ET ÉDUCATION DE CAMILLE. — LE COLLÈGE LOUIS-LE-GRAND. — L'ABBÉ BÉRARDIER. — DÉBUTS DE CAMILLE AU BARREAU.

Camille Desmoulins est né à Guise le 2 mars 1760, et non en 1762, comme l'ont affirmé plusieurs historiens, et comme lui-même, en avril 1794, le laissait croire lorsqu'il répondait au président du tribunal révolutionnaire : « J'ai *trente-trois ans*, l'âge du sans-culotte Jésus. » En 1794, Camille Desmoulins achevait sa trente-quatrième année. Il devait s'en souvenir au lendemain de son jugement. « *Je meurs à trente-quatre ans* », s'écriait-il dans sa dernière lettre à Lucile.

La Picardie, terre puissante où la plante humaine pousse, pour ainsi dire, plus vigoureuse et plus emplie de sève qu'ailleurs, compte les hommes de combat par dizaines : c'est la patrie de Condorcet, qui naquit à Ribemont ; de Babeuf, le rêveur égalitaire, fils de Saint-Quentin ; du vieux Calvin, des Saint-Simon, des Guise, et, pour remonter plus haut, du prêcheur de croisades, l'illuminé et ardent Pierre l'Ermite. La lutte violente de l'émancipation des communes s'était, au moyen âge, affirmée plus vive et plus décisive sur ce terrain que partout ailleurs. On jurerait que le sang picard s'échauffe et bout plus promptement ; les têtes y sont bouillantes, et le Picard M. Michelet a marqué d'un mot son pays : *la colérique Picardie.*

La Picardie est cependant aussi le pays de la raison droite, fortifiée par je ne sais quelle humeur narquoise et prudente qui devient finesse chez le paysan, sagesse chez l'homme qui pense. Dans cette famille Desmoulins, le chef même de la maison, M. Desmou-

lins, lieutenant général au bailliage de Guise, offre justement un exemple de cette calme raison opposée à l'humeur embrasée et à l'ardeur picarde. C'était, nous l'avons dit, un homme grave et laborieux, fort estimé de ses compatriotes, dont il administrait avec probité les intérêts, fidèle à ses devoirs publics, heureux de son bonheur privé, vivant sans envie et sans trouble, dans ce calme intérieur où nous devions trouver, quand nous le visitâmes, les uniformes bleus des dragons saxons. M. Desmoulins nous apparaît ainsi, dans sa maison honnête et bien tenue, comme un de ces vieux légistes dont la province comptait jadis tant d'exemples et qui, retirés dans une sorte de pénombre, travaillaient sans bruit à quelque œuvre profonde et forte. Souvent bien des renommées plus brillantes, des gloires du Parlement parisien s'inclinaient devant la science de ces savants inconnus et leur demandaient avec respect le secours de leurs lumières. Ces laborieux chercheurs, silencieux et vivant face à face avec leurs propres travaux, ne se montraient ensuite pas plus fiers du suffrage de leurs glorieux émules, et la consultation donnée, reprenaient, assurés et tranquilles, leur travail interrompu. M. Desmoulins le père avait, de cette sorte, entrepris une *Encyclopédie du droit*, qui ne devait jamais voir le jour, et dont les manuscrits ont été dispersés.

M. Desmoulins n'était pas riche. Sa femme, Madeleine Godart, du village de Wiège, lui avait cependant apporté une petite dot, qui servit, en partie, à l'éducation des enfants nés de cette union toute d'affection loyale et de calme bonheur. Les époux eurent cinq enfants : trois garçons, dont l'aîné fut Camille et les deux autres Duboquoy et Sémery, qui vécurent en soldats, et deux filles, dont l'une se fit religieuse et dont l'autre existait encore en 1838, lorsque M. Mattons aîné, parent de Camille Desmoulins, publia, au bénéfice de cette survivante de la famille, une édition des *Œuvres de Camille Desmoulins*.

Camille était le plus âgé des fils de M. Desmoulins et celui qui, par son intelligence, par le feu de ses yeux noirs ardents, par la précocité de ses reparties et l'éveil de son esprit, donnait à ses parents le plus d'espoir. Le lieutenant genéral au bailliage était déjà fier de cet enfant dont il voulait développer, quitte à faire de lourds sacrifices pécuniaires pour arriver à ce résultat, les qualités évidentes. On en ferait un homme de loi, un avocat au Parlement de Paris, et cet enfant bouillant et résolu serait ce que M. Desmoulins le père avait renoncé à devenir jamais. Le malheur était que l'éducation complète à cette époque coûtait cher. Jamais, sans le concours d'un parent éloigné, la famille Desmoulins n'eût pu faire de Camille le lettré, l'érudit étonnant qu'il devint. M. de Viefville des Essarts, ancien avocat au Parlement parisien, plus tard député du Vermandois aux États généraux, obtient pour le jeune Camille une bourse au collège Louis-le-Grand. Là, dans ce vieux lycée où son souvenir survit encore, Camille Desmoulins étudia avec une ardeur superbe, se livrant tout entier, corps et âme, à cette antiquité qu'il devait toujours chérir, se nourrissant du miel athénien et de la moelle romaine, puisant dans ce passé l'amour juvénile de ce grand mot République, dont il ne comprenait peut-être le sens qu'à demi. Il en était plus amoureux que conscient, mais son âme s'enthousiasmait à ce mot dont lui parlait avec charme une harangue de Cicéron, avec audace une tirade de Lucain, avec netteté un chapitre de Tacite. Plus tard lorsqu'il allait se vanter d'avoir prononcé, le premier et tout haut, ce mot, il devait évoquer ces souvenirs lumineux du collège, ce temps d'incubation morale et intellectuelle où le germe républicain grandissait en lui, où, adolescent encore, il était déjà des *dix républicains* qu'on aurait eu, disait-il, de la peine à trouver dans Paris en 1788.

Dans ce collège Louis-le-Grand, où il se trouvait avec plusieurs compatriotes, Camille Desmoulins avait

rencontré un adolescent de son âge, boursier comme lui et de trois classes en avant de Camille, entretenu à Paris par le collège d'Arras. Celui-là s'appelait Maximilien Robespierre. On s'imagine les causeries juvéniles de ces deux enfants aux fronts déjà pleins de pensées, les chocs de sentiments de ces deux caractères opposés, l'un ardent et exalté, l'autre méditatif et sévère. Quelles confidences, quels espoirs, quelles chimères emporta le vent qui passait dans les arbres du jardin, et quels jeunes rêves vit croître cette *Chartreuse de Gresset*, petite chambre au quatrième étage, où Gresset étant maître d'études, avait, en effet, rimé sa *Chartreuse* et où Camille parfois, seul, se mettait à composer des épîtres! « J'étais né pour écrire des vers », disait plus tard, au pied de l'échafaud, le malheureux Camille, et il devait se rappeler alors, non sans émotion, l'*Épître* qu'il adressait à *MM. les administrateurs du collège Louis-le-Grand*. C'est là qu'on trouve, cité par lui avec une expression de reconnaissance que l'avenir ne démentit pas, le nom de son professeur aimé entre tous, le principal du collège, celui qu'il appelait *le bon abbé Bérardier*, cœur excellent, esprit d'élite, ami qui devait, après lui avoir servi de maître, le conseiller un jour et lui survivre... Ce n'est pas cette *Épître* qui peut nous assurer que Camille Desmoulins eût été poète. Ses premiers vers sont ceux d'un rhétoricien, rien de plus, et ils n'ont de valeur qu'au point de vue psychologique; mais ils nous montrent bien l'état de cette jeune âme au milieu de ce collège dont Camille fait un tableau idyllique à la Gessner :

Là, du patricien la hauteur est bannie,
Et la seule noblesse est celle du génie.
Tous cultivent les dons qu'en eux le ciel a mis;
En comptant leurs rivaux, ils comptent leurs amis;
Leurs talents nous sont chers, leurs succès sont les nôtres,
Et le laurier d'un seul couronne tous les autres.
Je vis avec ces Grecs et ces Romains fameux,
J'étudie une langue immortelle comme eux.

J'entends plaider encor dans le barreau d'Athènes :
Aujourd'hui c'est Eschine, demain c'est Démosthènes.
Combien de fois, avec Plancius et Milon,
Les yeux mouillés de pleurs, j'embrassai Cicéron !

Un tel enthousiaste, lorsqu'il quittait Paris et les salles du collège, devait paraître assez bizarre et excessif aux bonnes gens de Guise, dont l'accueil lui paraissait sans doute toujours assez étonné pour qu'il dût leur en garder rancune. En maint endroit ses lettres en font foi. Il arrivait, bouillant, apportant dans la petite ville son humeur d'étudiant et de jeune fou ; et ses espiègleries, en changeant de milieu, semblaient bientôt des inconvenances. C'est, du moins, le seul souvenir qu'il ait laissé dans sa ville natale, et c'est là ce qui arrive le plus communément, il faut l'avouer, à tout homme dont les idées sont en avance sur celles des compatriotes qui l'entourent et des amis d'autrefois...

... Les *Révolutions romaines* de Vertot l'avaient transporté d'admiration; ces drames sanglants où apparaissent, tour à tour, les visages austères de Brutus et les têtes marquées pour la mort des Gracques, ce défilé saisissant et surhumain — inhumain aussi, pourrait-on dire — où Virginius tient son poignard, où Curtius éperonne son coursier et le pousse au gouffre, où les Fabiens combattent comme des Macchabées de Rome, où Caton se frappe de son glaive pour ne point survivre à sa défaite; ce long martyrologe de héros avait habitué Camille, et bien d'autres, à ne plus voir dans la lutte éternelle de l'humanité qu'une sorte de pompeuse tragédie. Cette Rome, cette louve antique dont nous avons tous sucé le lait, nourrit en effet dans l'homme un idéal de vertu sauvage, bien différent de l'humble et solide honnêteté de tous les jours. Aujourd'hui, l'humanité est lasse de l'héroïsme théâtral, elle est avide au contraire de labeur patient, de dévouement durable et de sacrifices civiques qui n'ont rien de sculptural. Et cela vaut mieux. Ce n'est pas nous

qui demanderons jamais de ramener la vertu à des proportions bourgeoises; mais nous croyons qu'il est temps qu'on lui laisse des proportions humaines. C'est encore le moyen de l'atteindre et de la répandre plus sûrement.

Camille, enivré de ses lectures, en était encore à la vertu antique, — marmoréenne, si je puis dire, — romaine, en un mot. Il allait s'applaudir qu'on lui eût donné, à son baptême, trois prénoms de Romains, *Camillus-Sulpicius-Lucillus*. Il avait usé ou perdu au moins vingt exemplaires de ces *Révolutions romaines* de Vertot dont il avait toujours un volume dans sa poche. On a conservé un exemplaire des *Philippiques* de Cicéron tout chargé de notes manuscrites où Camille laisse échapper les impressions courantes de ses lectures. Ces deux livres, encore une fois, ne le quittaient jamais.

Ainsi, laborieux, passionné pour la science, Camille avait brillamment achevé ses études. Il quitta le collège Louis-le-Grand avec une certaine émotion, qu'il laissa échapper dans ses vers, commença son droit aussitôt, et bachelier en septembre 1784, licencié en mars 1785, il prêta serment, cette même année, comme avocat au Parlement de Paris. Il avait alors vingt-cinq ans.

Nous avons trouvé peu de traces des débuts de Camille Desmoulins au barreau. — Camille n'était point un orateur. Admirablement doué comme écrivain, d'une instantanéité de pensée et d'expression vraiment étonnante, hardi, aiguisé, prime-sautier, il était, à la tribune, bientôt décontenancé et médiocre. Il bégayait. Ce n'était point, il est vrai, le bégayement ordinaire, l'infirmité désagréable; c'était plutôt le balbutiement de l'homme troublé qui cherche à se remettre de son émotion; au début de la phrase et comme mise en train, si je puis dire, il laissait échapper des *hon, hon, hon* multipliés (*Monsieur Hon*, c'était le nom que Lucile donnait à Camille). Le vieux M. Moreau de

Jonnès, mort en 1870, à quatre-vingt-douze ans, nous a conté qu'il avait entendu parler Camille Desmoulins. Tout d'abord la harangue était désagréable, la voix hésitante et dure, mais le bégayement disparaissait peu à peu, à mesure que l'orateur s'échauffait, et sans nul doute, lorsqu'il était fortement secoué et emporté par son inspiration, Camille ne devait plus bégayer. Il n'en est pas moins vrai qu'il eût fait, à ce prix, un pitoyable avocat. Il ne plaida donc que rarement et sans éclat. Il avait d'ailleurs le feu sacré de l'écrivain, il ressentait cet invincible aiguillon qui met la plume à la main comme il y mettrait une épée; il jetait sur le papier ses projets, ses espoirs, et, vivant assez pauvrement du produit de ses copies ou de requêtes faites pour des procureurs, rimant parfois une chanson, forgeant une épigramme, errant çà et là, à travers ce grand Paris où il rêvait de se faire une place, aujourd'hui écoutant le *Figaro* de Beaumarchais du fond du parterre, demain entrevoyant Ginguené ou Chamfort, il fourbissait ses armes, et se préparait à l'assaut prochain, il sentait déjà la poudre dans l'air, il se répétait peut-être déjà, dans son ombre, au haut de sa mansarde et comme au fond de sa vie ignorée : « Et moi aussi je jetterai ma pensée au monde! »

(*Camille Desmoulins et les Dantonistes*, ch. I.)

LE ROMAN DE CAMILLE. — LUCILE DESMOULINS. — PORTRAIT DE MADEMOISELLE DUPLESSIS. — PORTRAIT DE CAMILLE. — LES RÊVERIES D'UNE JEUNE FILLE. — LE « CAHIER ROUGE ». — MARIAGE DE CAMILLE.

Dans cette dramatique histoire des orages du passé, nous trouvons une gracieuse et fraîche idylle : c'est le récit des amours de Camille Desmoulins et de Mlle Duplessis. La touchante figure de Lucile se détache sur le fond sombre du drame; elle excite la sympathie et la pitié, et l'auteur l'a peinte d'un pinceau habile et délicat.

Lorsque Camille Desmoulins écrivait à son père pour lui expliquer l'état tourmenté de son âme, il y

avait une cause à ses hésitations et à ses énervements : Camille souffrait. Un amour malheureux le rendait attristé, mécontent de lui-même et de la vie. Il avait rencontré sur son chemin une femme, et peu à peu, mais d'une affection profonde, il s'était donné à elle avec une tendresse absolue. Lucile Duplessis devait être, avec la liberté, la passion suprême de l'existence de Camille, et — tant le sentiment est puissant même sur le jugement de l'histoire — c'est à la séduisante image de Lucile que cet homme doit une partie de la sympathie que lui a gardée l'avenir. On dirait que la postérité aime à son tour ceux qui, vivants, ont su se faire aimer.

Le roman de Camille Desmoulins tient, dans la mémoire souvent si courte des hommes, plus de place que son histoire.

Ce roman fut long et traversé par des obstacles. Cette enfant (Lucile avait dix-huit ans), qu'il avait vue grandir, Camille l'aimait d'une passion irrésistible. Comment son amour était-il venu? Comment, un jour, avait-il aperçu une femme dans celle qu'il regardait comme une enfant? On sait quels progrès soudains se font parfois chez les jeunes filles : la chrysalide devient tout à coup papillon, étend ses ailes, bruit et charme. Il y a de ces transformations qui ressemblent à des métamorphoses. Évidemment, Camille se sentit, un jour, tout troublé et tout surpris par le regard de Lucile, par ce front de seize ans tout ombragé de cheveux blonds. Il l'aima...

C'était au Luxembourg qu'il l'avait rencontrée, dans les allées du jardin, à l'ombre de ce palais de Marie de Médicis, qui deviendra plus tard — ironie des rapprochements! — la prison de Camille. Lui, étudiant affamé de gloire; elle, enfant, toute ignorante de la vie, ils s'étaient vus et connus sous l'œil de Mme Duplessis, la mère. Sans nul doute, une certaine sympathie était née dans l'esprit de Mme Duplessis pour ce jeune homme ardent, confiant ses rêves à tout

venant, et que la Révolution, depuis juillet 1789, avait fait célèbre. Desmoulins était connu de Mme Duplessis; il avait rencontré la mère et sa jeune fille bien avant la prise de la Bastille, mais la pure lumière projetée depuis sur le front du jeune écrivain n'avait pas dû lui nuire auprès de Mme Duplessis. Il y avait, dans l'aventure du Palais-Royal, dans cette distribution de feuilles vertes, couleur d'espérance, un reflet romanesque bien fait pour séduire une femme. Quant à Lucile, nul doute qu'elle ne se soit sentie conquise moins par le charme cependant très grand de Camille que par cette renommée soudaine venant illuminer son nom.

Lucile était une âme exaltée, et, à cette heure, légèrement souffrante, de ces souffrances vagues, mal définies, qui n'ont rien de réel, mais qui nous tourmentent en s'enracinant au fond de nous-mêmes. Mélancolies et inquiétudes de la jeunesse, défiances de soi-même et haine instinctive d'un monde qui attire par ses séductions et repousse par ses hideurs; le siècle tout entier devait ressentir plus tard ce mal que quelques cœurs d'élite éprouvaient alors. Rousseau, le maladif Rousseau, l'esprit le plus faux et le plus trompeur, avait déjà répandu cette tristesse intérieure et ce mécontentement sans cause qui seront, quelques années après, le mal de René. Cet homme, qui n'éprouvait peut-être pas les douleurs qu'il faisait ressentir à d'autres, avait eu déjà une action profonde. Lucile Duplessis était une de ses victimes.

Au physique, petite plutôt que grande, gracieuse, de jolis cheveux blonds encadrant un visage souriant, quasi enfantin, une jeune fille de Greuze, Lucile ne semblait pas tourmentée de la sourde inquiétude que trahissent les pages arrachées à son journal de jeune fille. Le croquis que fera plus tard, d'après Lucile, celui qui sera un jour le maréchal Brune, ne peut donner une idée de l'irrésistible grâce de cette femme qui fut une héroïque enfant. Nous n'avons recueilli ce

souvenir que parce qu'il constituait à un double titre un document historique. Mais Lucile avait un tout autre charme et une autre séduction. Un homme qui nous honora de son amitié, et qui avait assisté aux plus terribles journées de la Révolution, au 20 juin, au 10 août, le vénérable Moreau de Jonnès (de l'Institut), me rappelait une séance du club des Cordeliers, où il vit entrer, un soir, tout souriants, tout jeunes, tout rayonnants d'amour heureux, Camille et Lucile Desmoulins. Et en trois mots il décrivait Lucile : « C'était une adorable petite blonde. »

Avait-elle aimé Camille dès que le jeune homme l'adora? Non, mais il était venu à l'heure dite, au moment où la jeune fille ressentait ce besoin d'aimer surexcité encore, j'imagine, par l'atmosphère de salpêtre qu'on respirait alors.

Camille, s'il faut en croire le témoignage de ses ennemis, n'était pas beau :

« Il avait, dit un écrivain qui diffame volontiers au physique comme au moral, le teint bilieux, comme Robespierre, l'œil dur et sinistre, et qui tenait plus de l'orfraie que de l'aigle. Je l'ai revu bien des fois, et il ne m'a pas semblé plus beau. Il y en a, je le sais, qui ont voulu faire de lui un joli garçon; mais ce sont des flatteurs, ou bien ils ne l'ont jamais vu. »

Quelques lignes trouvées sur la garde d'un livre de la bibliothèque de M. de Sainte-Beuve, et attribuées au père de l'illustre critique, disent bien aussi que « Desmoulins avait un *extérieur désagréable* ». « Je ne suis point joli garçon, *tant s'en faut* », écrira Camille lui-même dans sa *Lettre à Arthur Dillon*.

A ce témoignage de deux hommes, opposons celui d'une femme : « Il était laid, dit en parlant de Camille l'auteur d'une très curieuse brochure sur la famille Sainte-Amaranthe, il était laid, mais de cette laideur spirituelle et *qui plaît*. » La bouche, en effet, est sarcastique, les commissures des lèvres relevées ou tendues comme un arc prêt à lancer une flèche, le

sourire est narquois, non point pensif comme celui d'Érasme, mais railleur comme celui de Sterne, ou plutôt voltairien. Il y a sur cette face quelque chose de démoniaque, l'esprit d'enfer, cette beauté du diable de l'homme. Le front est beau, large, bien modelé, les yeux pétillent, noirs et ardents. Tel est Camille dans la plupart des portraits connus, notamment dans celui que Boze exécuta à la Conciergerie, et dans la miniature que nous possédons, et qui a servi de modèle à la gravure mise en tête du présent volume.

Ainsi donc, Camille, spirituel et capable de plaire, pouvait être aimé de Lucile. Lucile était quelque peu romanesque. Elle aimait la solitude. Cette enfant de seize ou dix-huit ans recherchait volontiers, et avec une amère volupté, dans ce grand Paris, non point la foule, mais sa propre pensée, son propre rêve. Elle n'avait d'autre confident que le cahier de papier rugueux et aujourd'hui jauni où elle jetait ses pensées, la nuit, dans sa petite chambre de jeune fille, lorsqu'elle était seule, et que ni son père ni sa mère, ni sa sœur Adèle, celle que Robespierre voulut épouser, n'étaient là. Je me figure la voir, tremblante d'être surprise, écrivant dans son lit, sur ses genoux repliés sous les draps, tandis que la lumière vacille à côté d'elle : elle écoute, inquiète d'être interrompue, et, avec cette volupté profonde qu'on éprouve à se livrer soi-même à soi-même, à s'étudier, à confier les soupirs à un feuillet comme on jetterait ses soupirs au vent, elle écrit quelques pages rapides où l'indiscrète histoire ira chercher, plus de quatre-vingts ans après, le secret de ses pensées de jeune fille.

[Il faut lire, dans le bel ouvrage de M. Jules Claretie, les extraits qu'il nous donne du journal de Lucile, pour bien comprendre l'état d'âme de cette enfant qui se désole de ne point aimer à l'heure où elle ne sait rien autre chose qu'être aimée, adorée par tous les siens. Ses souffrances s'exhalent tantôt en malédictions misanthropiques, tantôt en ardentes prières, qui sont comme les cris altérés de foi, d'amour, de

divine extase des solitaires. Un pas encore et une telle âme, apeurée par le monde, déjà repliée sur elle-même, au seuil de la vie, comme une sensitive, un pas, un seul, et elle réclamera le cloître. Mais non, cette phase de doute et de religiosité mêlés durera peu. Lucile va aimer.]

M. Duplessis le père n'avait pas vu d'un œil très favorable naître et grandir l'amour de Desmoulins pour sa fille. Esprit pratique, fils d'un modeste maréchal ferrant de village, devenu, grâce à ses efforts, à une lutte patiente et constante, premier commis du Contrôle général des finances, M. Duplessis aimait la fortune en homme qui sait ce qu'elle coûte à conquérir. Il pouvait passer pour riche sans l'être trop. Peu enclin à l'aventure, il eût préféré donner sa fille à un autre homme qu'à un gazetier. L'avenir de Camille, quels que fussent et son talent, déjà reconnu, et sa renommée grandissante, ne lui paraissait pas assuré. Libéral, comme on eût dit plus tard, et non révolutionnaire, M. Duplessis devait, en outre, se sentir légèrement effrayé par l'attitude militante, le style provocant du journaliste des *Révolutions de France et de Brabant*. S'il avait conquis la mère, Camille Desmoulins effrayait encore le père, et beaucoup. Quant à Lucile, elle l'aimait, une telle raison valait toutes les autres... Celle qui tracera dans ses notes ce vers, qui correspond à l'unique pensée de sa vie :

Ecris sur sa tombe : Elle aima,

l'épouse constante et passionnée de Camille, s'était sentie conquise par ce jeune homme pétulant, éloquent lorsqu'il ne parlait que dans l'intimité, et dont les grands yeux noirs jetaient des flammes. M. Duplessis, en véritable homme d'affaires, ne voulut d'abord rien entendre à ces choses de sentiment. Lorsque tout d'abord Camille s'ouvrit à lui sur ses projets, parla doucement, timidement d'union, il se heurta à un refus très net de M. Duplessis, il put croire à une résolution inflexible. L'amoureux s'éloigna ;

Mme Duplessis fut attristée. Lucile gémit. Et l'expression de cette tristesse, de cette intime douleur, on la retrouve dans les pièces de vers recueillies dans le petit *cahier rouge* [1] de Mlle Duplessis.

Ce sont là des vers amoureux, attendris, qui tous chantent les malheurs de deux amants séparés par la volonté paternelle. Lucile prend plaisir à les recopier, à les apprendre. Elle leur trouve sans nul doute la saveur âcre de ces mets qui rendent parfois la souffrance plus lancinante et plus cruelle. Celui qui s'appelait le *berger Sylvain*, Sylvain Maréchal, a rimé pour les amoureux persécutés des romances qui peignaient les tourments de Lucile. Elle les transcrivait donc avec une volupté douloureuse sur son cahier de jeune fille, en leur donnant, comme Maréchal, ce titre : *Romance historique.*

C'est l'histoire de Sylvandre *né dans l'indigence* et gardant les troupeaux d'un *laboureur orgueilleux*, qui lui refuse la main de Nice, sa fille. Le pauvre Sylvandre se laisse mourir de faim dans sa *chaumière osbcure.* Découvert par les aboiements de son *chien fidèle*, son cadavre frappe de désespoir la malheureuse Nice. Elle pleura, elle se lamenta,

> Puis rassemblant tout son courage,
> Près de Sylvandre alla mourir.

Toute la poésie enfantinement élégiaque du temps se retrouve dans ces extraits relus si souvent par Lucile, avec une naïveté sincère et profonde de sentiment et de souffrance...

(Nous sommes en septembre 1787.)

Camille avait alors vingt-sept ans et Lucile dix-sept. Les jeunes gens s'adoraient déjà. Ils s'aimèrent ainsi,

1. Ce petit cahier, dépositaire de ses pensées de jeune fille et de jeune femme, est aujourd'hui la propriété de M. de Lescure, qui a bien voulu le communiquer à M. Jules Claretie.

furtivement, à demi séparés, seulement réunis par la tendre faiblesse de Mme Duplessis, jusqu'en 1790, époque où la volonté paternelle céda devant les conseils de la femme et les larmes de la fille. Trois ans de tendresses comprimées et grandissantes, de rencontres souvent concertées sous les grands arbres du Luxembourg, de pensées échangées en hâte, de regards pour ainsi dire dérobés, trois ans de chastes, de profondes et de juvéniles amours! La mère, attendrie et séduite, gagnée, avons-nous dit, à la cause des jeunes gens, surveillait cet amour partagé, qu'elle voyait si vrai dans ces jeunes cœurs...

Mais alors, en décembre 1790, lorsque le père s'attendrit, cède et donne sa fille à l'écrivain qui la demande, quelle joie chez Desmoulins, quel enivrement, avec quelle juvénile ardeur il annonce à ses parents ce bonheur inespéré!...

[Le mariage fut célébré le 29 décembre 1790, à Saint-Sulpice. L'abbé Bérardier fit aux époux une touchante exhortation, et Camille se sentit les yeux pleins de larmes. Au nombre des témoins, on voit figurer Brissot, Pétion et Robespierre.]

... En retrouvant côte à côte ces noms amis, qui deviendront, trois ans après, des noms ennemis; en rencontrant au bas de cet acte de mariage la signature de Brissot, que dénonça Camille, et celle de Robespierre, qui n'empêcha pas son ami de monter à l'échafaud, on ne peut arrêter les réflexions amères, les douloureux rapprochements. Cruelles heures que celles-là, où le baiser de la veille devient la morsure du lendemain! Fatalités sanglantes de ces luttes à mort! L'ami tue l'ami; Camille inventera, en 1793, contre Brissot qui lui serre la main en 1790, en lui disant : *Sois heureux*, un néologisme meurtrier, le verbe *brissoter*, qui signifiera *voler*. Robespierre rédigera pour Saint-Just une note mortelle où Camille sera tour à tour traité de *dupe* et de *complice*. Mais qui prévoit ce dénouement à cette heure? Quels sourires con-

fiants! Quelles joies au moment où Camille, qui a trente ans, conduit à l'autel cette blonde Lucile, qui en a vingt à peine! Il serre dans sa main droite la main gauche de la jeune fille, devant cet autel tendu de draperies! Il écoute la voix connue et aimée de l'abbé Bérardier, qui évoque les souvenirs de l'enfance et retrace les devoirs de la maturité. Fou de bonheur, le cœur gonflé d'espoir, Camille pleure. Volupté des larmes heureuses, ne pourrait-on pas dire que c'était là comme le baptême de ces épreuves, sur lesquelles Camille, avant peu, versera des larmes sanglantes?...

(*Camille Desmoulins et les Dantonistes*, ch. III.)

DERNIERS MOMENTS DES DANTONISTES. — LA CHARRETTE. — L'ÉCHAFAUD. — MORT DE CAMILLE ET DE DANTON.

Après leur mariage, les deux époux s'installèrent dans cette maison de la cour du Commerce où habitait Danton.

Lucile aime, elle se plaît à s'entourer de tout ce qui lui parle le plus éloquemment de cet amour : elle s'abandonne à ce Camille qu'elle a choisi, préféré, le seul homme qu'elle aimera; elle sera une mère empressée, elle sera une épouse résolue, elle trouvera, cette fillette de Greuze, les énergies de la femme de Pœtus; pour le moment elle est l'amante adorée et séduisante, et Camille, qui l'idolâtrait avant son mariage, se prosterne maintenant devant elle. Mais cette félicité, hélas! devait être de courte durée. Camille désirait toujours la gloire, et aussi cette décevante popularité à laquelle il avait trop sacrifié déjà. Après la chute des Girondins, qu'il eût voulu sauver, il semble que Camille soit mû par les sentiments les plus humains. Il veut réagir contre la Terreur, contre la fureur. Mais tout l'accable, dans les sociétés populaires où l'on oublie que la personnalité humaine est sacrée et que les idées ne se détruisent pas en atteignant le corps. Une logique implacable entraînait les accusateurs après les accusés. Desmoulins et Danton devaient mourir après la Gironde, Robespierre et ses amis devaient périr après Danton et les siens.

C'en était fait. Les Dantonistes allaient mourir. Tandis que le jury délibérait encore, hésitant, malgré

Fouquier, malgré Herman, malgré Trinchard, devant ce meurtre juridique, les imprimeurs *composaient* déjà le texte même de la condamnation à mort que les crieurs publics allaient tout à l'heure débiter à la foule. A la Conciergerie, où, après les avoir arrachés de leurs bancs, on les avait reconduits, les accusés attendaient une sentence qu'ils savaient maintenant inévitable. Calme et superbe, Danton dit au greffier Ducray qui vint bientôt leur lire l'arrêt (on les fit mander un à un au greffe pour entendre cette lecture) :

« C'est inutile, on peut nous conduire sur-le-champ à la guillotine. Ton jugement? Je ne veux pas l'écouter. »

Pas un d'ailleurs ne voulut entendre le greffier lire la sentence. A quoi bon?

« Qu'on nous assassine, dit l'un d'eux, cela suffit. »

Camille Desmoulins, avec sa sensibilité féminine, s'était accroupi dans un coin de la prison. Il pleurait. Il songeait à cette jeune femme qu'il laissait maintenant aux mains de ses bourreaux. Il répétait, avec des sanglots, le triste adieu qu'il écrivait à sa Lucile, la veille même du procès. « Horace[1] ! Lucile ! Mon Horace ! Ma bien-aimée ! Que vont-ils devenir? » Faiblesse, si l'on veut, Camille, du moins, n'avait pas été faible en flétrissant la Terreur et en réclamant de la pitié pour tous. Qu'un autre lui reproche ces larmes versées sur lui-même, sur son bonheur écroulé, sur son foyer où la mort entrait, sinistre, emportant du même coup le père et l'épouse et laissant au berceau un enfant orphelin. Je ne veux, moi, me ressouvenir que de la cause même de cette mort. Lorsqu'il écrivait *le Vieux Cordelier*, Camille savait bien qu'il s'exposait à cet échafaud dressé pour les hésitants. Mais il savait aussi qu'une parole de pitié pouvait aider à renverser les ais sanglants de la rouge machine. Cette parole, il

1. Le fils de Camille et de Lucile.

l'avait jetée. Celui que Lamartine a appelé un *flaireur de vent* avait du moins, cette fois, flairé le vent d'orage et couru où soufflait la tempête, quitte à se faire emporter par elle comme un fétu de paille. Ce sacrifice de Camille lui sera éternellement compté. Et quant à ses larmes, ne sont-ce pas elles qui ont attendri la postérité? Quoi qu'on fasse, Camille Desmoulins apparaîtra toujours à l'imagination des foules debout sur la table du Palais-Royal, ou le cœur broyé, appelant sa Lucile, au pied de l'échafaud.

Danton, qui cependant laissait, lui aussi, une jeune femme adorée, Danton, plus mâle et plus dédaigneux de ces joies humaines dont il avait épuisé la coupe et dont, amer et hautain, il avait déjà trouvé la lie, Danton demeurait plus altier devant cette mort qui semblait ne pas l'atteindre et ne devait pas le faire pâlir. Lui qui disait, dans sa prison, nous rapporte Riouffe, que Robespierre, Billaut, Collot d'Herbois et les autres, étaient tous des « frères Caïn », il voulait prouver à ceux qui l'immolaient qu'un Danton meurt comme il a vécu.

Ses dernières paroles, ses dernières pensées, en ces heures qui s'écoulaient si vite, gardaient la double expression de mâle énergie et de sarcasme superbe qni faisait le fond même de sa nature. Tantôt il raisonnait avec un calme absolu sur le jugement que porterait sur lui l'avenir :

« J'ai la douce consolation de croire, disait-il, que l'homme qui va mourir comme chef de la *faction des Indulgents* trouvera grâce aux yeux de la postérité. D'ailleurs, ajoutait-il, qu'on continue tant qu'on voudra les rigueurs actuelles. Lorsque les condamnés marchent en riant au supplice, il est temps de briser la faux de la Mort! »

Et, comme pour prouver que le rire, cet outrage fait à l'échafaud, cette bravade insolente à la face du trépas, pouvait retentir jusque devant la charrette du bourreau, il se tournait vers Desmoulins et, raillant

à demi les larmes de Camille (on a prêté le mot à Lacroix) :

« En vérité, faisait-il, que diras-tu donc lorsque Sanson te *démantibulera les vertèbres cervicales?* »

Terrible ironie, plaisanterie de Titan qui brave, non seulement la mort, mais la douleur! Insolent défi au lourd couperet qui va tomber! Nasarde suprême à la fin rapide qui guette ce corps si vivant et si fort! C'est bien le même homme qui, tout à l'heure, à Fabre d'Églantine s'inquiétant d'une comédie inachevée, *l'Orange de Malte* (perdue en effet), et que le dramaturge eût voulu terminer, dira, en marchant au supplice :

« Des vers! Bah! des vers! Dans huit jours tu en feras plus que tu en voudras! »

Le rire de Danton est frère de la plaisanterie de Shakespeare.

Puis Danton, redevenant grave, ajoutait noblement :

« Nous avons fini notre tâche, allons dormir! »

Cependant l'heure approchait. Le bourreau et ses aides vinrent faire, dans la salle basse, la toilette des condamnés. Camille essaya de lutter encore. Il se débattait; comme il avait fallu l'emporter de son banc d'accusé, il fallut l'attacher sur la chaise tandis qu'on lui coupait le col de sa chemise. On assure qu'il demanda à Danton de lui mettre entre ses mains liées par des cordes une boucle des cheveux de Lucile qu'il gardait sur son cœur. Danton obéit, puis, à son tour, il se livra aux ciseaux et aux cordes de l'exécuteur. Sa face terrible souriait, dédaigneuse.

Chabot embrassait Bazire et lui disait :

« C'est pour moi que tu meurs! Pauvre Bazire, qu'as-tu fait? »

Il y avait là quinze condamnés qui tout à l'heure allaient mourir ensemble. Deux charrettes les devaient emporter. Elles attendaient, entourées de gendarmes, dans cette cour du palais de justice, devant la porte lugubre qu'on voit encore. La foule, pressée contre

la grille, attendait, impatiente de revoir Danton. Camille Desmoulins monta l'avant-dernier dans la charrette. Danton vint après lui. Il se plaça entre Camille et Fabre d'Églantine. Leurs coudes se touchaient et le torse de Danton servait d'appui à l'épaule de Camille.

« Les ..... bêtes, disait Danton en regardant la foule. Ils vont crier : *Vive la République!* en nous voyant passer. Dans une heure la République n'aura plus de tête! »

Tout à coup la voiture s'ébranla et, sabre au poing, les gendarmes éperonnèrent leurs chevaux. Il y eut un terrible remous dans cette foule immense qui remplissait les abords du palais de justice, se ruait sur les quais et allait faire comme un cortège houleux et bruyant au sombre tombereau jusqu'à la place de la Révolution. Danton la regardait, cette foule, cette immense chose anonyme prête à toutes les fureurs, à toutes les réactions, prête à élever le tyran jusqu'à l'apothéose, prête à traîner le juste aux gémonies. Il la regardait, l'éternelle masse flottante, celle qui avait commis le crime du 2 septembre dont sa mémoire, à lui, était chargée. Il y avait, dans ce tas mouvant de curieux, des affolés qui, joyeux, chantaient la *Marseillaise*. Il y en avait d'autres, plus rares et plus intelligents, qui, voyant Danton, Camille, Hérault, Philippeaux aller à l'échafaud, se demandaient, comme Fabre, si la contre-Révolution était faite. Quelles pensées devaient assaillir ces hommes, mourant ainsi pour le peuple qui, les regardant passer garrottés, les insultait! Passe encore que la foule se mît à rire devant l'ex-capucin Chabot; mais Danton, qui eût voulu conduire tout ce peuple à la frontière et faire jaillir l'héroïsme de ces haillons; mais Desmoulins, qui, à l'aurore de la Révolution, avait montré à cette foule le chemin de la Bastille! De quels amers retours de pensées les cerveaux prêts à se refroidir des condamnés furent-ils remplis! Un homme qui se noie

revoit soudain, comme à la lumière rapide d'un éclair, sa vie tout entière, ses premiers souvenirs, ses premières joies, ses anciennes amours. Ainsi Camille revivait ses années d'autrefois, ses promenades au Luxembourg, ses rêves de liberté, de gloire, ses premières rencontres avec Lucile, sa fièvre heureuse du mariage, ses joies intimes, ses causeries au coin du feu avec Brune ou Fréron, et ses longues stations devant le berceau blanc où dormait le petit Horace. Quoi! tout cela était fini, anéanti? Chaque tour de roue du tombereau le rapprochait du terme inévitable. Sanson, là-bas, guettait tous ces beaux rêves.

Alors, pris de désespoir et de colère, Camille, essayant de rompre ses liens, mettant en lambeaux sa chemise, son épaule, son cou, sa poitrine apparaissant, amaigrie, sous la toile déchirée, jetait à la foule un dernier appel, plus perdu dans cette foule que dans un désert, dont l'écho ne lui eût point répondu par des insultes.

« On te trompe, peuple, criait-il de sa voix qui s'enrouait. Peuple, ce sont tes serviteurs qu'on immole! C'est moi qui ai poussé le premier cri de liberté! Mon crime, mon seul crime est d'avoir versé des larmes! »

Vains accents. Le condamné, comme tous les vaincus, ne recueillait que des injures.

« Reste tranquille, lui dit Danton, et laisse là cette canaille! »

Le soir tombait. Il faisait un temps superbe, comme pendant tout ce terrible printemps de 1794, si beau, si brillant, si pur, que de « mémoire d'homme, disaient les vieillards, on n'avait vu d'aussi beaux jours ». La charrette avançait lentement, en fendant la foule. L'académicien Arnault, qui la vit passer, a tracé, dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire*, un inoubliable tableau de ce groupe d'hommes jeunes et hardis traînés à l'échafaud. Danton, le teint reposé, n'avait sur le visage qu'une expression dédaigneuse et méprisante. Hérault de Séchelles, le front rouge, la joue colorée, paraissait

spectateur plutôt qu'acteur dans le drame qui se jouait. Il regardait cette mer houleuse de têtes féroces, indifférentes ou attristées avec le flegme d'un peintre qui étudierait un océan durant la tempête. Fabre paraissait accablé; Camille Desmoulins parlait, appelait, criait toujours. Devant un café, Danton aperçut David dessinant au passage les martyrs :

« Valet! » lui cria Danton.

En passant devant la maison de Robespierre, dont les fenêtres étaient closes comme pour un deuil, allaient être, quatre mois plus tard, barbouillées de sang par la foule en délire, Camille Desmoulins essaya de faire parvenir jusqu'à Maximilien une malédiction suprême :

« Mes assassins, s'écria-t-il, ne me survivront pas! »

C'était le mot de Danton au tribunal répété devant la maison de l'ennemi.

Quelques tours de roue encore et, au-dessus de l'immense foule qui emplissait la place de la Révolution, les condamnés allaient apercevoir la hideuse machine dont le fer, quoique rouillé, scintillait au soleil couchant. Il y avait là des milliers d'êtres humains, avides de savoir comment mourraient les *indulgents*. Dans les fossés de la place, les guinguettes étaient remplies et, tout en trinquant, on chantait. Un rayon de soleil rougissait la haute statue de plâtre de la Liberté que Mme Roland mourante avait saluée et où des pigeons, indifférents aux drames qui passionnaient les hommes, avaient paisiblement construit leur nid. Les lilas fleurissaient sur les terrasses des Tuileries. Toute cette printanière atmosphère de fête encadrait plus tristement encore le drame du supplice. La beauté de ce soir d'avril rendait plus sinistre l'atroce dénouement.

Le tombereau d'ailleurs était arrivé maintenant au pied de l'échafaud. L'exécuteur avait commencé son office. Hérault de Séchelles, toujours calme et résolu, descendit de la charrette le premier. Il regardait, du

côté du Garde-Meuble, une main de femme qui, à travers les volets entr'ouverts, lui envoyait de loin un dernier adieu et disait au mourant : *On t'aimait!* On sait qu'il voulut embrasser Danton, tendre sa joue à la joue de son ami. Les aides de Sanson l'en empêchèrent. Danton haussa les épaules :

« Imbéciles, dit-il, vous n'empêcherez pas tout à l'heure nos têtes de s'embrasser dans le panier! »

Il continuait à bafouer la mort. Hérault monta à la guillotine, parut, debout sur la plate-forme, et, tandis que la foule répétait son nom sur la place, attaché sur la planche, il bascula et disparut. Lacroix fut exécuté après lui.

Lorsque ce fut le tour de Camille, il retrouva devant le couteau le calme qu'il n'avait pas eu durant le chemin.

« Voilà donc, dit-il amèrement en regardant les deux bras grêles et rouges de la guillotine, voilà comment devait finir le premier apôtre de la liberté! »

Et, désignant la mèche blonde des cheveux de Lucile qu'il serrait, depuis la Conciergerie, entre ses doigts :

« Fais remettre ces cheveux à ma belle-mère!... »

« O ma pauvre femme! » dit-il encore.

On le poussa sous le couteau et sa tête tomba.

Danton surgit le dernier devant le couperet. Arnault, qui le vit se dresser ainsi les pieds dans le sang de ses amis, sur l'horrible plate-forme, compare à une ombre du Dante cette silhouette audacieuse et athlétique se découpant sur l'horizon. Le soleil mourant jetait à cette face altière comme des reflets de forge. Cette tête qui naguère apparaissait, à la tribune, inspirée et hautaine, gardait sa puissance encore et son expression jusque sur l'échafaud. Lui aussi, d'ailleurs, pensait à sa femme. Ses lèvres hardies laissèrent échapper ces paroles, semblables à un soupir :

« Ma bien-aimée, je ne te verrai donc plus! »

Mais, se redressant aussitôt, et se retrouvant lui-même tout entier :

« Allons, Danton, dit-il tout haut, pas de faiblesse! »

Il regarda le bourreau en face, et de sa voix de tonnerre :

« Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine, il n'en voit pas de pareilles tous les jours! ».

La dernière parole de Danton était formulée comme un ordre, et la foule frémissante se répétait ces mots hardis et si haut jetés que tout le monde les avait entendus. Le rouge couperet s'abaissa une dernière fois. Danton n'était plus.

« On ne frappe les rois qu'à la tête », avait-il dit un jour. C'était à la tête aussi qu'on frappait son éloquence, son courage, son audace, sa fierté qui sont aussi des royautés et les seules qu'on puisse admirer.

Et, comme pour les Girondins, il avait suffi de quelques instants — une demi-heure peut-être, hélas! moins que cela — pour immoler les Dantonistes. La promiscuité affreuse du supplice réunissait dans un même assemblage hideux de troncs sans têtes et de têtes sans corps tant de vertus et tant de vices, l'éloquence et le patriotisme avec Danton, l'esprit et l'ironie avec Desmoulins, la bravoure militaire avec Westermann, la probité avec Philippeaux, l'élégance et la foi profonde avec Hérault, l'art et le talent avec d'Églantine. Un greffier enregistrait, deux jours après, au tribunal, le tas sanglant d'objets disparates que lui apportait un valet du bourreau : médaillons, boucles de souliers, redingotes, écritoires, tabatières de carton, cravates ou fichus, chemises à jabots, tout ce qui restait de ces jeunes hommes dont les cœurs avaient battu si fort aux grands noms, aux beaux mots de liberté, de patrie, d'affranchissement, de République. De tout ce qui avait été chez eux fierté, audace, espoir, erreur souvent, mais erreur généreuse, de tout ce qui avait palpité, lutté, aimé, souffert, que restait-il? Des cadavres entassés dans une fosse du cimetière de la Madeleine, des défroques apportées au greffe : quant

à leur mémoire, elle était encore livrée à la calomnie de leurs ennemis triomphants et à l'ingratitude de ceux pour qui ils étaient morts...

(*Camille Desmoulins et les Dantonistes*, ch. VI.)

Le faubourg Saint-Antoine au lendemain de thermidor. — Les Muscadins.

Par ses livres d'histoire, ses études sur la Révolution, M. Jules Claretie a mérité d'être placé tout à fait à part et hors de pair. Michelet a écrit sur les *Derniers Montagnards*, « œuvre d'un chaleureux jeune homme » et qui fait *frémir*, a-t-il dit, des lignes qui sont un titre inappréciable. Cette histoire fit d'ailleurs événement à son heure (novembre 1867). Dès l'apparition, Michelet écrivait à l'auteur : « Je lis la préface en vous recevant. C'est d'un souffle ardent admirable. » Philarète Charles, esprit tout à fait supérieur, fils d'un homme qui avait connu les Romme, les Goujon, les Soubrany, dont M. Claretie racontait l'histoire, écrivait dans la *Liberté* un de ses plus beaux articles où l'*éloquence* de l'auteur passait enflammée. C'est une des pages de Philarète Charles qu'il faut garder.

Les *Derniers Montagnards*, c'est l'histoire de l'insurrection de prairial an II, de ces hommes qui furent la protestation la plus ferme contre les excès tyranniques des thermidoriens. Œuvre passionnée, peut-être, mais œuvre consciencieuse, écrite en toute justice, sans haine, sinon sans indignation. Était-il possible, du reste, de ne point s'indigner au spectacle du vice triomphant, du droit de jouir substitué au droit d'être libre, et de la force étouffant la conscience? Saluons, avec l'auteur, ces derniers montagnards qui furent honnêtes dans un temps où l'immoralité était remise à l'ordre du jour, convaincus à ces heures d'abjurations et de défaillances, dévoués à la cause de tous quand personne ne s'occupait plus que de ses intérêts privés, et qui sont tombés à leur poste, soldats du droit, mourant sans phrases, et vraiment sublimes dans leur héroïsme bourgeois.

Voici quelques extraits de ce beau livre, auquel M. Claretie a su donner tout l'attrait du roman par l'abondance des détails et le feu du récit.

... Les accusés attendaient sans doute, espéraient un réveil du peuple, une émeute, mais ils n'auraient eu

garde de les provoquer. L'insurrection étant illégale, ils ne songeaient pas à l'insurrection. D'ailleurs ils se croyaient sûrs de vaincre, de s'imposer à leurs juges, et, confiants, ils entendaient gronder l'orage sur leurs têtes, et aussi mugir au loin la voix de la foule, qui perdait patience et criait du pain.

Il y avait du bruit déjà dans le faubourg Saint-Antoine, où l'on disait tout haut que Vadier, Billaud, Barère étaient persécutés, et ce faubourg Saint-Antoine, le *faubourg*, comme on disait, allait être le foyer de l'insurrection prochaine et de l'incendie qui couvait. Les sections de Popincourt et de Montreuil s'agitaient, bouillonnaient; on se groupait autour de l'orme (il existe encore), planté en 1792 comme arbre de la liberté devant cette maison de Santerre, que les papiers royalistes allaient bientôt désigner comme une *jacobinière* bonne à piller et à raser; on lisait les journaux, la feuille d'Audoin, courageusement fidèle à son terrible passé, les pamphlets calomnieux des *honnêtes gens* de thermidor; et toute cette foule, affamée, désespérée, partagée entre les regrets et la colère, s'exaltait à la lecture du *Patriote* ou rugissait devant les mensonges de la réaction.

On peut se figurer ce que pouvait être alors ce large et long faubourg, dont la physionomie — heureusement pour l'historien — n'a guère changé; vaste ruche laborieuse où toutes les mains sont occupées dans les logis, où le pain se gagne lentement, bravement, des rez-de-chaussée aux mansardes.

Les maisons dataient du dernier siècle. Il en reste encore beaucoup, immenses, des hôtels, ou petites, à un seul étage, avec des fenêtres sous les tuiles; les corridors sombres, les escaliers vermoulus, tournants, à rampe de fer, les cours intérieures étroites et semblables à des puits; les chambres lézardées abritaient une population besogneuse, irritable, exaspérée par la famine et par toute la crispante mascarade réactionnaire. Chacune de ces maisons du faubourg, de la

rue de la Roquette, de la rue de Lappe, de toute la section Popincourt était un club permanent où — les Jacobins fermés — parlaient les orateurs du peuple. Le pas des portes devenait une tribune. Les femmes s'assemblaient là, gémissaient, regrettaient les grands jours de l'an II. Parfois l'une d'elles tirait de son sein quelque médaillon de Robespierre, le montrait avec mystère comme une relique, et disait en hochant la tête : *De son temps on était mieux.* C'était le refrain habituel des lamentations; le regret du passé, le souci de l'avenir entretenaient dans tous les esprits un désespoir morne qui devait se changer, on le sentait déjà, en une éclatante fureur. Une femme avait été arrêtée, près de la Halle aux Blés, disant que *les faubourgs allaient descendre.* On hochait la tête, et, quand les grains n'arrivaient pas, quelques-uns murmuraient : « Patience, ceux de Montreuil et de la rue de Lappe nous en feront donner! »

Nous verrons, en racontant le procès, que la plupart des insurgés arrêtés dans les journées de prairial étaient, en effet, logés rue de Lappe.

La rue, débaptisée aujourd'hui, n'a pas changé. Elle commence rue de Charonne et finit rue de la Roquette. Étroite, sombre, d'ordinaire boueuse, avec des ruisseaux bruns qui coulent entre les pavés; point de trottoirs; on s'aplatit contre les maisons quand vient une voiture. Les boutiques sont comme en plein vent, volets ouverts : des serruriers, des forgerons, fabricants de grilles ou marchands de ferraille. Population active, robuste, courbée pourtant, toujours penchée sur la forge, pendue au soufflet, condamnée au *hahan* des durs métiers. Les logis sont noirs comme l'atelier, les enfants grouillent. Sous ces toits penchés en auvents, aux balcons rouillés des fenêtres, une figure de femme apparaît parfois, vieille et curieuse, regardant la rue où les petits jouent, où le père, bras nus, travaille en plein air. Parfois une main arrose, dans un pot, quelque fleur souffreteuse : c'est rare. Jamais de

soleil. Les créatures ont besoin d'être robustes, pour y vivre, sinon elles s'étiolent, toussent et meurent.

Toutes ces maisons sont du XVIIe siècle, grises, laides, tristes, logis de travailleurs et de misérables. La rue, qui s'était appelée tour à tour rue *Lappe* et rue *Gaillard* — en mémoire de Gérard Lappe, à qui le terrain appartenait, puis de l'abbé Gaillard, instituteur des jeunes garçons du faubourg, — qui s'appelait rue de Lappe en l'an III, qui se nomma rue Louis-Philippe de 1830 à 1848, puis rue de Lappe en 1848, qui s'appelle enfin Louis-Philippe aujourd'hui, est telle à présent qu'en 1795, peuplée de même, à la fois bruyante et retirée, pleine de fermentations cachées, de grondements qu'on devine à voir les faces pâles, brunes, meurtries, usées et les bras musculeux, les rudes biceps des forgerons. Comme aujourd'hui vivaient alors dans ces logis les ouvriers que le peuple parisien appelle énergiquement des *gueules noires*.

Souvent, un soldat blessé, un échappé des dernières guerres, volontaire de Hoche ou de Pichegru, de Sambre-et-Meuse ou du Rhin, passait par là, le bras en écharpe, un appareil soutenant sa mâchoire, ou claudicant sur sa jambe de bois. Il faisait foule, on l'entourait. S'il était du faubourg, on le fêtait, on lui demandait ses campagnes, on lui rappelait le jour du départ... « Il avait été proposé, dit Mercier, que toute sentinelle porterait les armes au passage de tout soldat estropié. » C'eût été bien. Mais, loin de les saluer, les muscadins insultaient ces blessés. Les *habits bleus* étaient les uniformes détestés des soldats de Fréron, plus encore que des grenadiers de Brunswick. On le savait au faubourg, et l'ovation faite au soldat républicain souffletait le muscadin qui paradait sur le boulevard, appuyé sur son bâton jaune.

La haine du muscadin s'exaltait de jour en jour parmi le peuple. Les *jeunes gens* en bas blancs ne s'étaient-ils pas avisés de terroriser Paris à leur tour et de mettre les républicains à la raison? Piètres héros,

ces défenseurs en habit carré du trône renversé et de l'autel restauré!

Muscadins! Ce surnom leur était un jour tombé comme un projectile du haut de la tribune de la Convention. Chabot, exaspéré, les avait ainsi nommés, tous les inutiles et les fainéants de la République, gens épris de costume et de parure à l'heure où se débattait le salut du monde, réacteurs de par leur tempérament et leur humeur efféminée, lâches et mous d'ailleurs, ne se risquant à attaquer leur ennemi que lorsqu'il était isolé, faible ou malade; jeunes hommes sucrés, parfumés, ambrés, poudrés, musqués, aux allures louches et *qu'un coup de tambour*, dit un contemporain, *métamorphose en femmes*. Les gravures du temps nous les montrent bizarrement vêtus d'étoffes rayées, claires, voyantes, jaunes ou vert pomme, l'habit carré gris ou bleu ciel, les cheveux poudrés, en oreilles de chien ou en cadenettes, des pendants aux oreilles, la culotte courte, collante et les bas chinés, avec bottes montant aux mollets ou escarpins découverts et jarretières flottantes. Une cravate gigantesque, orange ou verte, enfouit leur cou, coupe en deux le menton; le chapeau à larges bords contournés et gondolés ou le tricorne à cocarde est planté sur l'oreille, se tient comme par miracle sur la chevelure enfarinée. Le lorgnon est typique, un monocle énorme et insolent. Ces mains de femmes portent des cannes noueuses, parfois des gourdins, et ne semblent faites que pour manier tout au plus la quenouille. Les muscadins ont le *collet noir*, c'est leur signe de ralliement. Tout *collet noir* proteste, réagit, est l'adversaire naturel des *habits bleus*, l'ami des rois, le dompteur des *brigands*. Ils promènent leur toilette hybride, leur grasseyement enfantin, leur allure pâmée dans les boudoirs et les coulisses, chez Feydeau, chez Garchy, dans les maisons de jeu... et jusque dans les tribunes de la Convention, où ils vont entendre un discours de Louvet comme ils écouteraient une romance d'Elleviou.

Méritent-ils vraiment les colères de l'histoire? Oui, car ils étaient les émules et les complices de ces *compagnons du soleil* ou de Jéhu, assassins de par le droit divin, groupe de meurtriers qui prétendaient arrêter la marche de la République comme le bandit arrête la diligence la nuit sur le grand chemin, Carriers de la réaction, comme on les a nommés, qui pastichaient septembre en massacrant dans les prisons, *chauffaient* les républicains, tiraient à mitraille sur les cachots, fouettaient et poignardaient les femmes, et prenaient pour commettre leurs crimes la livrée du deuil du dernier roi. Ils tuaient à Tarascon, ils tuaient à Beaucaire, ils tuaient à Marseille, ils tuaient à Sisteron, ils tuaient à Eyrargues, ils tuaient et jetaient au Rhône les *mathevons* de Lyon. Ces affamés de plaisirs dansaient non sur un volcan, mais sur des cadavres. La *terreur blanche* était plus rouge que la première. A Paris, ils auraient fait de même, mais, quoique vaincus et terrassés, les jacobins fascinaient et intimidaient encore leurs adversaires en bas de soie. Ceux-ci traînaient au café de Chartres, au Palais-Royal. Il eût suffi d'un détachement de patriotes pour dissiper cette réunion muscadino-royaliste du boulevard, foyer de conspiration, qu'on appelait déjà le *Sénat de Pilnitz.* Quand ils se trouvaient en nombre supérieur, les *collets noirs* assommaient les *collets verts* d'un coup de bâton qu'ils nommaient en riant leur *pouvoir exécutif.* A nombre égal, ils lâchaient pied, cédaient le terrain et se retiraient en zézayant et en se dandinant. Ils allaient tout couper, *paole d'honneu panassée.* Arrivait un groupe de citoyens coiffés à la Brutus, crânes tondus, protestant contre la farine « dépensée à blanchir une tête quand elle devait nourrir un estomac », et les *fiers-à-bras* de Fréron laissaient, sans combat, le champ de bataille aux carmagnoles. Mais, reculant devant la lutte, ils n'hésitaient pas devant le meurtre, et savaient brûler la cervelle au jacobin qui marchait seul, ruminant ses déceptions ou ses colères, et faire

pleurer la femme du peuple, qu'ils fouillaient — eux, des hommes — en l'appelant *tricoteuse*.

Béranger, qui les avait vus, ces paladins en habit vert bouteille, ignorants et énervés, qui, pour tout professeur, n'avaient que des professeurs de nœuds de cravates, Béranger, que ces bizarres avaient écœuré, voulut les peindre, tels qu'il les avait rencontrés, dans une comédie qui ne fut pas achevée, et il les appela, lui, non pas les *muscadins*, non pas les *petits sucrés*, mais les *hermaphrodites*. C'est bien le nom qui convient à cette race éternelle, sans moelle et sans force, sans substance cérébrale, au sang appauvri ; race sans foi, sans pensée, qui nie, insulte et combat ce qu'elle ne comprend point, triomphe du zèle des bons par son indifférence ou sa plate raillerie, et représente l'indestructible obstacle contre lequel se brisent trop souvent les mâles énergies et les nobles dévouements.

Ils avaient fini d'ailleurs par pousser à bout ce peuple qui mourait de faim et tombait de misère. Souffrir de la famine, c'était bien. Il eût patienté peut-être, mangeant des harengs pourris et du sang de bœuf pris à la devanture des bouchers. Mais être insulté, menacé, assommé par ce bataillon d'*hommes dorés* embauchés par Fréron, c'était trop.

C'était trop, et des politiques moins aveugles que les thermidoriens eussent compris, aux froncements des sourcils, aux menaces muettes et aux plaintes affichées, la nuit, sur les murailles, et jusque sur la porte de l'Assemblée, aux chansons on ne sait d'où venues et par tous répétées, aux refrains grondants, à je ne sais quelle électricité qui se dégage des foules poussées à bout comme des nuages gonflés pour l'orage, que le moment était venu où Paris allait voir se lever ce que Camille Desmoulins appelait les *jours caniculaires du faubourg Antoine*.

(*Les Derniers Montagnards*, ch. I.)

La Convention envahie.

De germinal à prairial, Paris avait vécu, on peut le dire, de longues journées de désespoir. Le peuple manquait de pain; des paroles mauvaises couraient dans la foule. Ce cri fut proféré sans qu'il soulevât de rage dans le vieux faubourg : « Un roi! Un roi et un morcean de pain! » L'idée de monarchie revenait. Tout plutôt que la famine. L'inquiétude vague, le magnétisme des grandes éruptions courait les rues, et les partis (pauvre République!) fourbissaient leurs armes pour la bataille suprême.

Il faut lire dans le remarquable ouvrage de M. Jules Claretie le dramatique récit de ces journées de prairial où nos libertés, si chèrement conquises, allaient être étouffées dans une tempête populaire.

L'orage éclata le lendemain, 1er prairial. Paris s'était éveillé au cri du tocsin. Dès cinq heures du matin, l'insurrection était dans la rue; des hommes armés montaient aux clochers des églises et sonnaient le carillon de l'émeute. Les ouvriers des ports, les débardeurs, empêchaient les autres citoyens de travailler. Les femmes dispersaient les *queues* formées, comme à l'ordinaire, à la porte des boulangers.

Vers neuf heures, le faubourg Saint-Marceau, le faubourg Saint-Antoine, fourmillaient de piques et de fusils. Les commissariats étaient envahis, les comités civils assiégés, leurs membres maltraités, sommés, le poing sur la gorge ou le sabre dans les reins, de fournir du pain au peuple ou de marcher avec lui sur la Convention; l'Hôtel de Ville devenait le centre d'un comité insurrectionnel, et les murailles parisiennes se couvraient de placards qu'on distribuait en même temps à profusion. C'était le plan de l'insurrection, le programme de la révolte qu'Isabeau allait tout à l'heure faire connaître à la Convention :

. . . .

Pendant que ce plan, si terriblement motivé, était

lu et commenté par les rues, en même temps que le dernier numéro du journal de Babœuf, les femmes, les enfants se formaient en groupes; les hommes s'emparaient des canons des sections, forçaient les adjudants des comités à leur livrer les fusils et poussaient leurs clameurs :

« La Montagne se relève! On va en découdre!

— C'est la lutte entre les mains noires et les mains blanches! »

Le rappel répondait à ces horribles menaces. Le comité de sûreté générale s'était, dès huit heures du matin, mis en mesure de protéger la Convention contre toute attaque. Mais les sections n'arrivaient que mollement, tandis que grondait l'insurrection à chaque instant grossie. On ne savait encore de quel danger Paris était menacé, et l'écho des tambours retentissait sourdement dans cette ville morne et terrifiée.

La Convention, sous la présidence de Vernier, ouvrit sa séance à onze heures par la lecture de la correspondance. Isabeau, pâle, le plan d'insurrection à la main, se lève, et dès l'abord, parle de la situation : « Vous n'ignorez pas, citoyens, la révolte qu'on prépare[1]... » Il lit ensuite ce long réquisitoire populaire dont chaque phrase éclate au milieu de l'assemblée comme un reproche menaçant. Les derniers mots achevés, les tribunes, regorgeant de monde, éclatent en applaudissements; l'assemblée est muette. *La Convention saura mourir à son poste!* s'écrie un membre en se levant; tous ses collègues l'imitent, et, la main étendue, ils répètent le serment[2]. Des applaudissements contraires aux premiers partent alors des tribunes : « Si les citoyens qui ont applaudi d'abord, dit Isabeau, ont donné leur assentiment aux projets des séditieux, c'est que, sans doute, ils ont été surpris;

1. *Moniteur*, n° 244 (4 prairial, an III, séance du 1er).
2. *Moniteur*.

mais ils reviendront de leur erreur et ils se convaincront que nous ne voulons que leur bien-être. » Clauzel se lève, découvre sa poitrine, la montre au peuple des tribunes et s'écrie : « Ceux qui nous remplaceront en marchant sur nos cadavres ne travailleront pas avec plus de zèle au salut du peuple. » Et, par une contradiction qui révèle le trouble de son cœur, dit M. Louis Blanc, il ajoute : « Citoyens, songez-y bien : les chefs du mouvement seront punis et le soleil ne se couchera pas sur leurs forfaits. » On applaudit encore à cette maladroite et terrible menace. Auguis invite, au nom des comités, la Convention à décréter que les représentants du peuple sont tenus de rester à leur poste et ne sortiront point du sein de la Convention. « C'est notre devoir, répondent plusieurs voix (et sans doute plus d'un montagnard); l'ordre du jour! » L'assemblée passe à l'ordre du jour.

A cette insurrection qui se dresse, chacun veut trouver une cause. « Cela part, s'écrie Lehardy, de la même source que le 12 germinal. » Il y voit les mêmes chefs, les mêmes agents : « Ce sont ceux de vos membres que vous avez expulsés; peut-être même ont-ils encore des adhérents jusque dans le sein de la Convention. » La gauche murmure devant cette accusation sans preuves. « Le mouvement, dit Rovère, a été organisé dans la Convention même. » « Je ne vois dans tout cela, dit Bourdon (de l'Oise), que la rage des royalistes, la rage des prêtres insermentés qui ne respireront jamais à l'aise que sur les cadavres des républicains et sur les ruines de la patrie. » Il conjure le peuple d'attendre, de ne rendre pas inutiles cinq ans de privations et de sacrifices : « Encore quelques jours et ces souffrances finiront. » Génissieux, André Dumont supplient le peuple à leur tour; on décrète qu'il sera rédigé une proclamation pour éclairer les citoyens. Saint-Martin fait adopter plusieurs projets de décrets qui accordent des secours à différents citoyens [1]. Puis,

1. *Moniteur.*

comme s'il tardait à la Convention de faire sentir sa rigueur, l'assemblée, sur la proposition des comités réunis, décrète que les chefs d'attroupement sont mis hors la loi; qu'il est enjoint aux bons citoyens de les arrêter, et au cas de résistance, de leur courir sus; que sont réputés chefs d'attroupement les vingt premiers individus qui seront arrêtés marchant à la tête d'un attroupement; que les comités de gouvernement sont tenus de rendre compte à la Convention, et d'heure en heure, de la situation de Paris [1]. Le projet mis aux voix et adopté, les femmes qui sont dans les tribunes font entendre leurs rires ironiques.

Et aussitôt, comme si la personnification de la détresse se fût tout à coup dressée devant les législateurs, une députation de la section du Bon-Conseil était admise à la barre de la Convention. L'orateur venait faire connaître à l'assemblée la misère et les souffrances du peuple, ses besoins, ses tourments.

« Jamais nation, dit-il, ne donna à l'univers l'exemple d'une patience et d'une résignation égale à la nôtre... Nouveaux Tantales, nous expirons à chaque minute de besoin et d'inanition au milieu de l'abondance. Si l'on trouve de la farine pour faire cette quantité prodigieuse de gâteaux, de brioches et de biscuits qui, dans toutes les rues, dans toutes les places, dans toutes les promenades, sont exposés aux yeux du malheureux, comme pour insulter à la faim qui le dévore, ne pourrait-on pas trouver un moyen pour augmenter la quantité ou améliorer la qualité du pain de l'égalité?... Soyez justes, mais réprimez par des mesures sages et sévères les agioteurs, les malveillants et les affameurs [2] ! »

La pétition est renvoyée aux comités de salut public, de sûreté générale et de législation. Pour toute réponse on dit : Patience. Une proclamation est

1. *Moniteur.*
2. *Ibid.*

rédigée qui invite les citoyens de Paris à la confiance, à la concorde, à de nouveaux sacrifices. La Convention décrète que les représentants du peuple Henri Larivière, Lahaye, Porcher, Villers, Coren-Fustier, Philippe Delleville, Legos, Chazal, Vitet, Génissieux, Sevestre se rendront sur-le-champ dans les arrondissements des sections de Paris pour éclairer le peuple « sur les manœuvres qu'emploient ses ennemis pour l'égarer ». Cette nomination venait à peine d'être faite, lorsqu'un grand tumulte s'élève dans les environs de la salle : c'est l'insurrection qui est là. Une multitude de femmes se précipitent dans les tribunes en criant : *Du pain! du pain*[1]*!* La dernière tribune du côté de Brutus est envahie. Les femmes montent sur les bancs. *Du pain! du pain!* Les hommes, qui vont arriver, ajouteront : *Et la Constitution de 1793!* Pour elles, il ne s'agit que de la nourriture et du vivre, du pain pour les enfants, du pain. Le président, André Dumont, qui a remplacé Vernier, se couvre; tous les membres ôtent leurs chapeaux. *Du pain!* reprennent les femmes. On veut les calmer, elles rient ou menacent. Elles montrent le poing à André Dumont, elles jettent à la Convention des injures dans le tumulte. Elles se sentent fortes de toute cette foule qui grossit et mugit au dehors; leur nombre croît, leurs cris redoublent. *Du pain! du pain!* C'est le glapissement de la faim, mélange de hurlement et de râle. *Du pain! du pain!* Les représentants, immobiles sur leurs sièges, écoutent et attendent. Au bout d'un quart d'heure, dans un apaisement de tempête, le président, qui se couvre et se découvre de minute en minute, proteste que tous ces cris ne précipiteront pas les arrivages d'un seul instant.... « Il y a assez longtemps que nous attendons », répond une femme. Le président demande qu'on laisse un des représentants rendre compte de nouvelles satisfaisantes. « Il arrive de presser l'arrivage des

1. *Procès de Romme*, *Goujon*, etc., par B.-C. Desessarts, p. 6.

subsistances et il va apprendre... » Les femmes ne lui laissent pas le temps d'achever : *Non! non! du pain! du pain!* Toujours le même cri.

Le *Moniteur* ne dit pas ce que répliquèrent alors quelques membres de l'assemblée, de ceux qui, le lendemain, allaient parler des « dangers courus par la Convention nationale », mais il enregistre, après, cette phrase : *Plusieurs membres parlent dans le tumulte.* Une exclamation significative est celle de Châteauneuf-Randon : *Est-ce que la Convention aurait peur?* Elle n'avait pas peur, mais elle hésitait; elle ne voyait plus clair; elle suppliait et menaçait tour à tour, parlait de nourriture et de tribunaux, soulevait les rires ou les murmures de la foule. Louvet s'écriait qu'il fallait détruire à la fois le royalisme et le terrorisme ligués entre eux, André Dumont déclarait aux tribunes qu'il mourrait plutôt que de ne pas respecter la Constitution. « Sachons périr, s'il le faut! » s'écriait Féraud. Et les femmes, sans varier leur refrain sinistre, de leurs voix enrouées, menaçantes, continuaient, répondaient à tous les discours, interrompaient tous les orateurs avec leur : *Du pain! du pain!*

Le président veut faire évacuer cette tribune qui gronde. Il demande si, à défaut d'obéissance, il doit faire arrêter les individus qui la remplissent. Tous les députés se lèvent et répondent par un seul : Oui. *Tous les députés*, dit le *Moniteur* lui-même : donc les montagnards aussi. Les tribunes s'emplissent davantage. D'autres femmes encore arrivent, comme une marée humaine. Le président s'adresse à un officier debout à la barre. « Je charge le commandant de la force armée de faire évacuer... » Encore une fois, il ne peut achever. Et les femmes, à cet ordre, répondent par cet autre cri : *Nous ne nous en irons pas!* A gauche du président, la porte, ébranlée par des coups violents de crosses de fusils et de marteaux, crie et va céder. Les plâtras tombent au dehors. « Officier, dit Marec à l'adjudant général Fox, entendez-vous ce

bruit? Je vous charge, sur votre responsabilité, d'empêcher qu'on ne porte atteinte à la représentation nationale. » Nommé par le président commandant provisoire de la Convention, Fox répond qu'il fera respecter la Convention nationale ou qu'il périra à son poste. Thibaudeau demande que le commandant soit chargé de repousser la force par la force; et d'abord il fera évacuer la tribune. Il monte accompagné de quatre fusiliers et de deux jeunes gens armés de fouets de poste. Les femmes résistent; on les chasse aux applaudissements de l'assemblée. Mais les « cris séditieux » ne partaient pas seulement de la grande tribune. Le général, depuis une demi-heure, s'occupe à les faire évacuer toutes, brusquement la porte du salon de la Liberté vole en éclats; la foule, irrésistiblement poussée, l'enfonce comme un bélier et se dégorge dans la salle. La Convention est envahie. Les insurgés, la pique en main, armés de maillets ou de mousquets, en carmagnoles, en haillons, se précipitent, tandis que les représentants, quelques-uns sautant par-dessus les bancs, gagnent les gradins supérieurs. Entre le peuple et les députés, les gendarmes des tribunaux forment aussitôt une haie; des sectionnaires en armes, accourant alors par la barre et la porte de droite, se jettent sur les « envahisseurs » et les repoussent : un affreux tumulte et pas d'effusion de sang. « Le calme est rétabli », s'écrie bientôt le président, tandis que, seule, dans une tribune, une femme qu'on n'a point fait sortir insulte la Convention et la menace encore [1].

Pendant ces terribles scènes, calmes, attristés, le courroux dans la poitrine, mais immobiles et mornes, les derniers de la Montagne se croisaient les bras et attendaient. Ils attendaient qu'on les tuât à leur poste, et tout à l'heure Duroy, sa tête chauve appuyée contre le rebord de la tribune où les femmes étaient empi

1. *Moniteur*. Peut-être Rose Lacombe.

lées, ne bougeait pas sous les coups qui tombaient sur son crâne, semblable en cela à ceux du sénat de Rome, rivés, eût-on dit, à leurs chaises curules.

Ce n'était d'ailleurs rien encore, et la journée commençait. Il était près de deux heures. La porte, brisée déjà, cède une seconde fois, les maigres insurgés sont encore là. Auguis, en costume de représentant, se précipite sur eux, le sabre haut, à la tête d'un détachement de citoyens. « Repoussez la force par la force! » crie Laignelot dans le tumulte, et Bourdon (de l'Oise) : *En avant! serrez vos rangs!* C'est une bataille. Le chef des assaillants, pris au collet, traîné par les cheveux, va être massacré. Des officiers l'arrachent à la mort. Le président, depuis le commencement de ce corps à corps, est couvert. On avait trouvé, dans la poche de l'homme arrêté, un morceau de pain, un *gros morceau de pain*, dit le *Moniteur*, et bientôt le président lui-même ajoute qu'il en avait *ses poches pleines*. Les historiens de l'insurrection, presque tous thermidoriens, n'ont pas manqué de faire de cette capture un trophée. Cet homme avait du pain sur lui, donc cette révolte n'était pas la protestation des affamés. Pâle, entouré et menacé, l'homme se disposait à mourir. Il y avait à côté de lui d'autres prisonniers, et infailliblement les autres citoyens les eussent massacrés. Auguis monte à la tribune, et conseille, autant par fermeté que par prudence, de ne pas faire couler le sang :

« On fait courir le bruit que vous égorgez les femmes! »

En conséquence les hommes arrêtés sont conduits au comité de sûreté générale.

L'anxiété n'était, en effet, pas moins grande au dehors qu'au dedans. Les sections, réunies autour de la Convention, sans ordres, sans nouvelles, stationnaient en rang avec leurs canons. Les bruits les plus contradictoires couraient les groupes, se répandaient dans cette foule armée, lasse et énervée. Parfois un

homme quittait sa compagnie, entrait chez quelque marchand de vins, buvait, se mêlait ensuite au tumulte de la Convention. Les femmes vociféraient, poussaient leurs cris et leurs menaces, parcouraient le Carrousel en demandant *du pain*, en insultant les représentants qui, parfois, passaient au galop d'un cheval. On en maltraita plus d'un, à coups de poings ou de pierres.

A deux heures, Féraud ainsi poursuivi se réfugia à la Convention, les habits déchirés, pâle et harassé. On s'empresse autour de lui : il était presque évanoui. C'était le moment le plus terrible. L'insurrection tentait son grand effort, et l'on entendait passer, comme des rafales, les lugubres bruits du pas de charge. Que se passait-il au dehors? La Convention décrétait que le représentant Delmas était chargé de la direction de Paris; le président proclamait que la section de la Fontaine-de-Grenelle avait, en repoussant les assaillants, bien mérité de la Patrie; Dussault admirait « la contenance fière et décidée des ambassadeurs des puissances étrangères qui n'avaient pas quitté leur tribune pendant cette lutte [1] », et demandait qu'il fût fait mention honorable de cette conduite au procès-verbal et au *Bulletin*. Puis, pendant un moment, elle suspendait ses délibérations. Mais — il était trois heures trente-trois minutes — de nouveaux cris se font entendre dans le salon de la Liberté : « Aux armes! aux armes! » La force armée y court; le tumulte recommence et le président (c'était Boissy) se couvre encore. Un bataillon traverse la salle en criant : *Vive la République!* Les baïonnettes sont croisées; des coups de feu partent; l'assemblée assiste au combat. Est-elle bien encore une assemblée? Parmi ses membres, les uns demeurent cloués à leur banc, les autres se collettent avec l'insurrection. Dubois-Crancé saisit dans la foule un homme qui portait sur son chapeau, tracés à la craie, les mots de ralliement : *Du pain et la Constitu-*

1. *Moniteur.*

tion de 1793! L'homme se débat, s'échappe; il est ressaisi; on l'entraîne hors de la salle [1]. Les coups de feu continuent : pas un conventionnel n'est atteint. La foule grossit; repoussée, elle revient à la charge. La garde est forcée. Féraud, désespéré, se jette en travers de la porte, conjure les assaillants de ne pas violer la représentation nationale. L'ivresse du dévouement a succédé chez lui à la prostration. Il est saisi soudain de cette folie sublime qui fait les martyrs. Il veut mourir; il découvre sa poitrine :

« Tuez-moi, dit-il, vous n'entrerez qu'après avoir passé sur mon corps! Ce n'est pas la première fois qu'une balle m'atteindra. Prenez ma vie, mais respectez la Convention. »

Il se couche sur le seuil; la foule passe. Les hommes, les femmes, toute la cohue du faubourg a pris d'assaut la Convention.

Des combats s'engagent à coups de poings; les députés sont arrachés de leurs bancs, Kervélegan, Delecloy, un des soixante-treize, l'accusateur de Duhem après le 12 germinal, celui qui venait de faire décréter que l'emplacement du lieu des séances des Jacobins serait consacré à l'établissement d'un marché sous le nom de neuf Thermidor.

Le parquet est aux sabres nus, aux carmagnoles rayées; les insurgés s'arrêtent devant le président; sur tous les chapeaux l'inscription : *Du pain et la Constitution de 1793!* Un citoyen, le jeune Hally, arrache un de ces chapeaux; il est forcé de reculer et se réfugie sur les marches de la tribune où une balle va le coucher. On l'emporte. Féraud, accouru au pied de la tribune, se frappait la tête et s'arrachait les cheveux. Mais c'est maintenant le président qu'on couche en joue. Boissy d'Anglas, immobile devant les canons de fusil, ne fait pas un geste. Féraud veut le couvrir de son corps; il escalade la tribune : un officier l'aide à monter. Les

1. *Moniteur.*

insurgés saisissent alors Féraud par son habit; l'officier assène à l'un d'eux un coup de poing dans la poitrine. Une folle qui était là, parmi les femmes, Aspasie Carle Migelli, répond par un coup de pistolet, mais c'est sur Féraud qu'elle tire : elle l'a entendu nommer, elle croit que c'est *Fréron*. Il tombe. La foule devient ivre devant ce cadavre. Aspasie Carle Migelli, qui, hier encore, par les rues criait *Vive le roi!* se précipite sur le corps et le frappe de ses galoches. Le peuple, qui prenait, lui aussi, Féraud pour Fréron, traîne son corps par les cheveux dans les couloirs. Un marchand de vins, un jeune homme de vingt-six ans, Luc Boucher, pris soudain de cette fièvre, que les Florentins ont appelée la *luxure de sang*, s'approche du cadavre, entend qu'on demande la tête, et pendant que son camarade tient les jambes, la coupe net avec son sabre, *comme une rave*, a-t-il dit plus tard [1]; puis il la jette à la foule : « Vous l'avez voulue, la voilà [2]! » On emporte le *trophée* sur la place du Carrousel.

Dans la Convention, le désordre, l'effroi, l'horreur étaient à leur comble. Une foule hurlante, déguenillée et farouche, des cliquetis d'armes, des appels, des jurons, des menaces; des femmes, les cheveux épars, assises aux places des députés, les carmagnoles envahissant les tribunes, la foule sur les marches, la foule dans le parquet, la foule sur les bancs. Les députés, amis et adversaires, groupés au hasard, également menacés et parfois maltraités par cette multitude, qui n'écoutait et ne distinguait personne dans une assemblée qu'elle ne respectait plus. Chaque banc, chaque coin de la salle vit une lutte partielle. Les députés sont insultés, menacés, quelques-uns blessés. La poussière, la vapeur des foules, enveloppant comme d'un nuage l'assemblée mugissante, une insupportable chaleur, des cris assourdissants, tout se confond et

1. Voir le procès de Luc Boucher.
2. Voir l'interrogatoire de Luc Boucher.

se heurte. Sombre tableau! Le peuple outrageait ses tribuns! Et le président siégeait sous les drapeaux en haillons qu'avaient arrachés à l'ennemi les soldats de Hondschoote et de Jemmapes.

Les insurgés entraient à la Convention au pas de charge, en soldats[1]. Quelques-uns parfois couchaient en joue le président, mais il ne devait plus — heureusement — y avoir de sang répandu. Féraud tomba seul dans cette journée déplorable, encore — nous l'avons vu — le coup de feu qui l'atteignit ne lui était-il pas destiné. On entendait à présent le tocsin sonner au pavillon de l'Unité; les cours, les jardins du palais regorgeaient de gardes nationaux et d'artilleurs. Au milieu d'eux défilait le long cortège des affamés qui pénétraient dans la Convention. Parfois même, les rangs s'ouvraient pour les laisser passer. On ne savait rien, ni ce qu'étaient ces hommes armés, ni ce qu'ils voulaient. Les insurrections ont leur Inconnu qui fait leur force. On ne s'explique pas d'ailleurs la conduite des comités, leur longue inaction pendant cette journée. Les bataillons n'avaient qu'à s'ébranler, à marcher pour dégager la Convention nationale, et ils stationnaient là, inutiles, augmentant peut-être le désordre et la terreur.

Pendant ce temps, on se disputait la parole au sein de la Convention[2]. Ce n'était plus l'assemblée, mais le peuple qui parlait. Les plaintes, les motions folles, les propositions de décrets se croisaient parmi les cris. On entendait parfois, dans une façon de silence, articuler quelque lambeau de phrase : « Nous voulons la Constitution de 1793, et du pain. — Qu'avez-vous fait de nos trésors et de notre liberté? — *Du pain! du pain!* » Lorsque le discours ou la proposition plaisait à la foule, les tambours battaient aux champs. Le président parfois essayait de protester; les furieux l'in-

1. *Moniteur.*
2 *Ibid.*

terrompaient. C'était le délire. Un canonnier monte à la tribune, et, d'une voix forte, lit le plan insurrectionnel affiché le matin sur les murailles. Les applaudissements se mêlent alors aux roulements de tambour. La foule maintenant est maîtresse. Si la force armée se montre, la foule crie : *A bas!* et la force armée se retire. — *A bas les armes!* dit le peuple aux grenadiers de la gendarmerie qui entourent les représentants, sur les bancs supérieurs. Et les grenadiers évacuent la salle.

« Toute la partie de la multitude qui occupe les bancs de l'*extrémité gauche*, dit ici le *Moniteur*, *cause* avec les députés qui y sont restés. » Est-il besoin de faire ressortir la perfidie du compte rendu, rédigé d'ailleurs, non pas le 1er, mais le 4 ou le 5 prairial? La multitude *cause* avec les députés! Telle de ces phrases deviendra bientôt terrible dans l'acte d'accusation. Le compte rendu même du *Moniteur* est dirigé contre les accusés, et la version d'Aimé Jourdan les condamnera.

Ils ne causaient pas, et l'on pourrait les retrouver, les uns au pied de la tribune, comme Goujon qui, entouré d'officiers, criait : « Si la Convention est dissoute, nous sommes perdus »; les autres, sur la Montagne, pâles et immobiles, comme Romme, qui restait rivé à son banc, cloué à son devoir.

Dans ce tumulte, Duquesnoy fait remarquer à ceux qui l'entourent que les loges des journalistes sont presque désertes[1]. *Il rit aux éclats*, ajoute le rédacteur Jourdan. Il y a là rancune de journaliste. Duquesnoy certes ne riait pas en ce triste moment. On lisait toujours le plan d'insurrection. Lecture interrompue cent fois par les cris, par le tapage formidable. En vain la foule ordonnait, elle, au président de sonner pour ramener le silence. Boissy d'Anglas, ancré dans cette force d'inertie qui triomphe des plus bouillants courages, ne répondait point. Ce tumulte affreux durait pourtant depuis près de trois heures · il fallait l'apaiser,

1. *Moniteur.*

le cœur de certains représentants saignait de voir la Convention envahie, presque déshonorée, la République ainsi déchirée. Rhül se lève droit sur son banc, il demande la parole au président, il parle, dans le bruit, aux femmes placées près de lui, il essaye de les calmer; Romme, Duroy, demandent la parole. La foule crie : *Silence!*

Et la nuit venait.

Romme, dans sa défense, a éloquemment décrit le sentiment de douleur poignante qui devait agiter ceux de ses collègues qui vivaient et voulaient mourir républicains. Aux approches de la nuit, la fièvre des malades redouble, et il doit en être ainsi de l'exaspération des foules déchaînées. « Autour de moi, dit Romme, des femmes enceintes, des mères de famille, des ouvrières faisaient entendre le cri de la misère, gémissaient des maux qu'elles souffraient et de ceux dont elles ne pouvaient garantir leurs malheureux enfants.

« Les esprits déjà exaspérés s'irritaient du désordre même qu'ils avaient produit; les malveillants les excitaient encore par des propositions criminelles qui, sur des hommes sans défiance, pouvaient faire des impressions funestes.

« Les événements du matin faisaient redouter les suites de l'impatience qui éclatait de toutes parts. Il n'était plus possible aux femmes de se retirer à cause de l'engorgement qui existait à toutes les issues, et c'est elles qui avaient le plus à souffrir.

« L'anxiété des représentants du peuple augmentait par le silence des comités de gouvernement. Étaient-ils assiégés? étaient-ils dissous? le sang ne coulait-il pas dans les sections éloignées? Enveloppée au dedans par une multitude aigrie, égarée; sans espoir de secours du dehors, la Convention portait seule tout le poids de cette journée, et sa longue inertie aggravait le danger. En ne voyant pas ses membres, les malveillants devenaient plus audacieux et osaient proposer de délibérer à sa place.

« La Convention, pour sortir du danger imminent qui la menaçait, était réduite à ses seules forces morales, à ses seuls moyens intérieurs.

« Plusieurs représentants du peuple demandent la parole de leur place et ne sont pas entendus. Rhül obtient la parole, il demande que les comités de gouvernement viennent rendre compte de ce qu'ils ont fait pour les subsistances; il est peu entendu.

« Le tumulte recommence, plusieurs personnes dans la mêlée demandent la parole. Le président ne l'accorde qu'aux représentants du peuple. Il reconnaît par là tacitement et respecte leur droit imprescriptible de parler toutes les fois que le sentiment du bien public le leur commande.

« Je manifeste mes inquiétudes autour de moi, mes collègues les partagent; ils me pressent de parler; je cède à leurs sollicitations.

« Je n'avais qu'une invitation à faire; on me presse d'aller à la tribune; j'y parviens difficilement; elle était occupée par des hommes et des femmes; il était alors de six à sept heures.

« Je suis mal accueilli, ajouta-t-il[1]. Des cris de fureur se font entendre.

« Des cannibales, suivis d'un cortège barbare comme eux, entrent dans la salle en portant une tête sanglante au bout d'une pique. Cet horrible attentat réveille toutes nos craintes sur ce qui pouvait se passer au dehors. Ce n'est qu'en me rendant au comité de sûreté générale pour exécuter le décret d'arrestation, que j'appris que notre malheureux collègue Féraud avait été égorgé.

« Accablé sous le poids de tant d'horreurs, je me demande dans l'amertume de mon cœur où réside

1. Dans son récit de la journée de prairial (*Lettre à M. Lacretelle*), Boissy d'Anglas prétend que Romme n'a point quitté sa place. Il ne sait, lui témoin oculaire, rien de ce qui s'est passé. Cette ignorance s'explique d'ailleurs par le tumulte et le voile de la poussière. Mais alors pourquoi accuser?

l'autorité tutélaire de la sûreté publique. Dans ce sanctuaire déshonoré par les malveillants, rempli des gémissements du malheur, je la vois enchaînée et presque aux abois; le gouvernement est peut-être frappé de dissolution, la force armée nous abandonne. Est-il des âmes assez courageuses pour oser répandre encore quelques rayons de leurs vertus républicaines? Les droits de l'homme, les lois qui doivent les garantir sont-ils voilés pour jamais?

« Ces pensées déchirantes me rendaient peu attentif au danger que je courais moi-même. Des jeunes gens me font remarquer un homme qui voulait diriger son fusil contre moi. Après le président, j'étais le plus en vue et le plus exposé. J'allais me retirer; on m'observe que je n'exposerais pas seulement ma vie, que je compromettrais la représentation nationale tout entière. »

C'est, qu'en effet, le moment était venu où il fallait parler, opposer des orateurs aux énergumènes populaires, jeter à cette foule la promesse de paix; non plus, comme l'avait fait le matin André Dumont, de banales considérations sur le dévouement et le sacrifice; mais des paroles appuyées par des faits et d'énergiques mesures. Or, de l'aveu même de ceux qui l'accuseront, Romme allait proposer telles solutions que la Convention devait justement décréter le lendemain comme les meilleures et les plus sages.

Cependant Fox était venu demander des ordres à Boissy d'Anglas. Autour de la Convention, la foule se pressait innombrable. Les faubourgs semblaient tous s'être fixé rendez-vous là. Boissy d'Anglas ne se contenta point de donner des ordres énergiques, il les signa. Les ordres portaient : *Repousser la force par la force.* Lorsqu'on lui présenta au bout d'une pique cette tête défigurée, écrasée, souillée, traînée partout, de Féraud, le président crut que c'était la tête de Fox. Les ordres qu'il venait d'écrire étaient donc entre les mains du peuple! Il se découvrit, et lentement, pen-

dant que la multitude applaudissait, il salua cette tête qu'il croyait avoir fait tomber.

L'apparition de la tête coupée avait fait naître une façon de calme rempli de stupeur. Le peuple, se poussant à la tribune, en profita pour lancer, comme autant de bombes, ses propositions. Une femme, Aspasie peut-être, les bras nus, s'agitait et parlait, tandis que des hommes, occupant le bureau, écrivaient et jetaient à la foule des papiers qu'on s'arrachait pour les lire. — Un homme des tribunes demandait que la Convention décrétât la permanence des sections, réclamait des visites domiciliaires pour les subsistances, l'arrestation de tous les émigrés, l'activité de la constitution de 93, la mise en liberté de tous les patriotes. Chacune de ces propositions était appuyée par des *oui* et des applaudissements. D'autres réclamaient une municipalité à Paris, l'arrestation des députés qui n'étaient pas à leur poste, la rentrée des députés mis hors la loi. Une voix s'élevait, perçante, répétant les mêmes mots par intervalles, jetant le même appel : *L'arrestation des coquins et des lâches!* La nuit était venue. Il était neuf heures. Boissy d'Anglas céda le fauteuil au vieux Vernier, qui tout à l'heure encore criait au peuple : « Dans deux jours, vous aurez du pain! » « Le désordre, dit M. Louis Blanc, avait commencé à s'organiser. » On vit, en effet, cette tumultueuse réunion d'hommes s'ordonner dans son désordre, allumer les lampes, demander, au nom du peuple français, qu'on débarrassât les bancs du bureau et les banquettes d'en bas pour que les députés pussent s'y placer et délibérer [1], et la foule obéir, remontant dans la partie supérieure de la salle et faisant descendre les députés qui étaient là. « Le peuple va quitter cette salle, venait de crier un homme, mais il n'en quittera pas les portes que vous n'ayez décrété ses propositions. » Il avait demandé encore,

1. *Moniteur*.

dans le tumulte et au nom du peuple souverain, que Soubrany fût nommé général de l'armée parisienne. Le moment décisif approchait où il fallait délibérer, prendre un parti. Les députés se placent sur les banquettes inférieures, se massent au pied de la tribune; ceux qui ne peuvent pas trouver de siège se tiennent debout dans le parquet[1]. Il est convenu que le peuple restera couvert et que les députés voteront en levant leurs chapeaux. Romme demande qu'à l'instant le président mette aux voix la proposition qu'il fait, comme représentant du peuple, de mettre en liberté tous les patriotes. Vernier, effrayé, répond par une question:

« Sommes-nous en nombre suffisant pour délibérer?

— Oui, oui », répète la foule.

Les députés montagnards sont debout, prêts à monter à la tribune. Allons, c'en est fait, ils se dévouent. Advienne que pourra demain, ce qu'il faut aujourd'hui c'est sauver la patrie. Ont-ils confiance dans le peuple? Espèrent-ils la victoire? Peut-être. Duroy, assurément, et Soubrany, et Romme. Mais Goujon, avec le magnétisme du martyr, s'écrie, escaladant la tribune: « Marchons à la mort! » Les autres frémissent, l'espérance a jailli comme un éclair. Qui sait? la République sera sauvée. Il ne s'agit que d'avoir du courage. Ils en ont.

Ils sentent que l'heure est venue de faire triompher leurs idées, d'écraser la réaction. Toute leur énergie est tendue vers un même point. Ils ne se sont pas entendus, ne se connaissent pas, mais s'unissent instinctivement dans un même effort. Duroy propose que le décret de mise en liberté des patriotes soit ainsi rédigé : « Que tous les citoyens qui ont été mis en arrestation pour opinions politiques depuis le 9 thermidor et contre lesquels il n'y a point d'acte d'accusation soient mis en liberté dans toute l'étendue de la République à la réception du décret. » Rien

1. *Moniteur.*

n'était plus juste. Romme demande que le décret soit envoyé à l'instant par des courriers extraordinaires. Tout dépend, il le sent bien, de la promptitude dans le combat. Il réclame le silence, et, le calme renaissant, il demande la suppression de toutes les procédures commencées contre les patriotes incarcérés. Duroy parle des *différentes bastilles* où sont détenus les représentants. Les décrets proposés sont régulièrement mis aux voix par le président, les chapeaux levés aux applaudissements du peuple. Les montagnards redoublent d'énergie. « Il faut, reprend Romme, nous occuper de fournir du pain au peuple. Il est temps de faire cesser le scandale qui a lieu depuis quelque temps, relativement aux subsistances; l'abondance règne pour ceux qui ont beaucoup d'assignats, tandis que l'indigent est obligé de mourir de faim. Nous sommes tous pressés par le besoin. Je propose que dès ce moment il n'y ait qu'une seule espèce de pain pour tous... Je demande qu'il soit fait à l'instant des visites domiciliaires pour rechercher les farines. » Il demande encore la convocation des sections de Paris, leur permanence, le droit pour les citoyens de nommer dans chaque section des comités de subsistances. Duroy rédigeait les propositions, il les lit, on les adopte. Goujon, à son tour, et comme s'il voyait déjà le contre-coup du mouvement, veut qu'on éclaire les départements et les armées sur les causes du mouvement qui s'accomplit. « Car, dit-il, nos ennemis ne manqueront pas de dénaturer les événements [1]. » Il propose de faire un appel aux patriotes opprimés, et que la Convention nomme une commission extraordinaire pour faire exécuter les décrets qu'elle vient de rendre, puis, comme « il faut prendre garde que quelque autorité existante avant le moment actuel n'ait ordonné aux troupes de faire des mouvements », il demande que les comités de gouvernement soient à

1. *Moniteur.*

l'instant renouvelés. On le voit, pour eux, pour ces patriotes éblouis, ce 1[er] prairial ouvre une ère nouvelle à la République. Quel rêve! La patrie redevient maîtresse de ses destinées.

Bourbotte arrive, tout enflammé, monte à la tribune, réclame l'arrestation des folliculaires vendus à la réaction, qui calomnient et « traînent dans la boue ceux qui ont défendu la liberté ». Puis, après tous ces décrets, il demande d'une voix fière que, pour compléter cette journée, on abolisse la peine de mort. « Non, non! » s'écrie la foule. Mais le mot est dit. « La proposition qui vient d'être faite, s'écrie une voix, prouve que ce ne sont point des buveurs de sang et des terroristes qui remplissent la Convention. » On les tuera pourtant comme tels. Les chapeaux sont levés, et la peine de mort est abolie, excepté pour les émigrés et les fabricateurs de faux assignats.

A ce moment, Duquesnoy demande que le comité de sûreté générale soit cassé et renouvelé à l'instant; que quatre de ses collègues soient nommés pour s'emparer des papiers des comités et suspendre les membres qui les composent. Toujours les chapeaux sont levés. Duquesnoy, Prieur (de la Marne), Bourbotte et Duroy sont nommés pour composer cette commission. Ils jurent qu'ils rempliront avec courage la mission que la Convention vient de leur confier. Legendre et Delecloy montent à la tribune, réclament la parole au nom du comité de sûreté générale et descendent parmi les huées. Boissy d'Anglas, qui a repris le fauteuil, se couvre; Legendre se retire. « Vous voyez, dit Duquesnoy, que les comités de gouvernement sont contraires à vos décrets; j'insiste donc sur la proposition déjà faite qu'ils soient à l'instant suspendus. » Soubrany invite ses collègues qui viennent d'être nommés au comité de sûreté générale à se réunir sur-le-champ et à prendre toutes les mesures nécessaires pour empêcher que « les tyrans du 12 germinal ne

fassent encore une pareille journée [1] ». Les quatre membres partent.

Arrivés à la porte, ils se heurtent contre un détachement de « bons citoyens [2] » commandé par Raffet. Legendre, Auguis, le girondin Kervélégan, Bergouin et Chénier marchent à la tête.

« As-tu, dit Prieur (de la Marne) au commandant, ordre du président d'entrer dans la Convention?

— Je ne te dois aucun compte, répond Raffet.

— A moi, sans-culottes! » réplique Prieur en se tournant du côté de la foule. Mais cette foule est déjà moins nombreuse; on la somme de se retirer : elle refuse. La section de la Butte-des-Moulins, baïonnette en avant, la charge aussitôt. La foule ondule, fuit, puis revient sur ses pas, repousse un moment la force armée, lorsque la section Lepelletier vient se joindre aux hommes que commande Raffet, ce rival de Henriot lors de l'élection au commandement de la garde nationale avant le 31 mai. Les tambours battent la charge, des bataillons entrent par la porte de droite en criant : *A bas les jacobins!* Les insurgés repoussés se précipitent aux issues, escaladent les tribunes, courent aux portes, sautent par les fenêtres. L'émeute est balayée par ces brillants ex-grenadiers de la section des Filles-Saint-Thomas, qui toujours au pied du trône avaient été battus en 1792 par les Marseillais, et le 20 juin aux côtés de la reine. Les députés reprennent bientôt leur place; ceux qui tout à l'heure parlaient sont déjà regardés comme des coupables; les conventionnels sortent de leurs coins, reparaissent, et la majorité triomphante des représentants de la République ne pense déjà qu'à se venger de l'injure qu'elle a subie, de la terreur qui l'a dominée, et son premier cri est un cri de colère : *A bas les assassins!*

Autour de l'assemblée, la foule dispersée, impa-

1. *Moniteur.*
2. *Ibid.*

tientée, n'attendait plus; ce peuple de Paris, qui ne reculerait pas devant la mitraille, avait été mis en fuite par un temps horrible. Et puis, comme dit le cardinal de Retz, cet artiste en révolutions : « J'ai observé qu'à Paris, dans les commotions populaires, les plus échauffés ne veulent pas ce qu'ils appellent se désheurer. » La fatigue s'était emparée de tous. Les révoltés s'éloignaient répandant la nouvelle des décrets que venait de rendre la Convention, remettant au lendemain les « affaires sérieuses », et laissant au pouvoir de leurs ennemis les députés qui venaient se dévouer pour le peuple.

Alors la réaction commence. Il faut se hâter, « il faut que cette nuit ne se passe point sans que la Convention fasse sentir le poids de sa main à ceux qu'elle a déjà *investis*[1] ». Il y a des meurtriers à punir, des scélérats à immoler, des coupables à découvrir. « Il faut les signaler, il faut les frapper. » C'est le premier mot de cette assemblée qui tremble encore. Puis l'accusation nette succède aux insinuations. Toute la Montagne est là qui payera pour les insurgés. Un Pierret demande la punition des provocateurs, de ceux-là qui, « dans les missions, se promenaient avec des guillotines », de ceux-là « qui ne mangeaient pas un poulet sans l'avoir fait guillotiner ». La peur, l'horrible peur, pousse à tous les excès des modérés, des vieillards. Defermon, dès la première minute, demande que l'on dénonce aussitôt les provocateurs de l'odieuse révolte. Un seul cri lui répond : *C'est la Montagne!*

La Montagne est là, représentée par les plus énergiques et les plus indomptables de ses membres qui, pâles, calmes, froids, ont repris leurs places et attendent, le front haut, le décret de proscription. Il ne sera pas long à tomber. Chacun accuse, et chacun se venge. Thibaudeau, dans un discours ponctué de cris : *A bas les jacobins!* menace les conspirateurs « qui

1. *Moniteur.*

étaient dans cette enceinte et qui y sont encore, qui menaçaient leurs collègues de leurs poignards, qui préparaient à toute la Convention le même sort qu'au malheureux et innocent Féraud. » Le poignard des derniers de la Montagne! Cette arme et la terreur de Thibaudeau l'emportent. « Allons! Il faut les frapper, ces hommes qui ont eu l'audace de proposer un nouveau despotisme[1]. » Et l'on applaudit. Plus de *demi-mesures*, il faut écraser cette *minorité factieuse et turbulente*. Qu'on annule les décrets, qu'on les déchire ou qu'on les brûle, mais surtout qu'on arrête « les députés qui, par leurs motions, ont secondé les séditieux ». C'est ce qu'ils appellent « resserrer les liens de l'union et de la fraternité ». Un secrétaire, dit le *Moniteur*, brûle alors les minutes des décrets *fabriqués* par les révoltés. Puis des voix s'écrient, des voix impatientes : « Nommez, nommez les membres coupables[2]? »

Bourdon (de l'Oise) s'est déjà levé. Il dénonce Peyssard parce qu'il est ci-devant noble, ci-devant garde du corps de Capet; il dénonce Soubrany parce qu'il est ci-devant marquis. Delahaye veut qu'on n'épargne personne, qu'on arrête Bourbotte, qu'on arrête Goujon, qu'on arrête Duroy, qu'on arrête Albitte l'aîné, et les citoyens des tribunes, les réactionnaires qui y ont remplacé les insurgés commettent le crime de lèse-nation qu'ils reprochent aux révoltés en s'écriant, contre toute légalité : *Qu'on les juge demain!* Demain! C'était bien tard. « Il ne faut pas, s'écrie Tallien avec son geste de rhéteur et son emphase féroce, *il ne faut pas que le soleil se lève et que les scélérats existent encore!* Fréron avait demandé avant lui une justice sévère. Duquesnoy veut parler. *Citoyens collègues... — A bas! à bas!* lui crie-t-on de tous côtés.

Et la Convention décrète l'arrestation de Bourbotte, de Duroy et de Duquesnoy. « Il ne faut pas oublier

1. *Moniteur.*
2. *Ibid.*

Goujon! » s'écrie Bourdon (de l'Oise). « Et Prieur (de la Marne) », répliquent plusieurs voix. « Prieur, dit Defermon, a marché dans la ligue des hommes qui ne voulaient la liberté que pour l'étouffer. Je demande l'arrestation de Prieur. » Doulcet tente de le défendre, mais André Dumont, Dumont l'ex-maratiste, rappelle la conduite tenue par Prieur au 12 germinal. Rancune d'un mois. Il quête les bravos des tribunes : « Comptez sur les bons citoyens, ils sauront faire rentrer dans la poussière cette poignée de brigands qui ne veulent que le pillage et le meurtre[1]. » Et l'arrestation de Prieur, mise aux voix, est adoptée *au milieu des plus vifs applaudissements.*

Vite, allons, qu'on se hâte. On décrète d'arrestation Romme et Soubrany. Le président Legendre, qui a pris la place de Boissy, avertit l'assemblée qu'on réclame l'arrestation de Goujon. Goujon demande la parole. *Non! non! c'est un assassin!* On la lui refuse. Il est décrété d'arrestation. « Je demande, dit Bourdon (de l'Oise), toujours acharné, que ceux qui viennent d'être décrétés d'arrestation passent à la barre et que la force armée s'en empare. » On applaudit, la proposition est décrétée. Devant ce décret, pas d'hésitation, pas de rébellion. Bourbotte, Duroy, Duquesnoy, froidement vont aux gendarmes. Mais il en manque. Où est Romme? On l'appelle. Il ne répond pas. Bourdon (de l'Oise) alors, étendant la main, pareil à quelque délateur vulgaire, désigne la place où Romme, impassible, les bras croisés, se tient bravant les furieux par son impassibilité. Le montagnard alors se lève lentement et marche à pas comptés vers la barre. Entre les sabres des gendarmes ce groupe d'hommes exposés aux injures de la majorité triomphante, demeurait silencieux et calme sous le torrent des cris et des menaces.

Quel désolant spectacle présente alors cette assemblée où la peur fait pousser toutes les lâchetés! Ceux-là

1. *Moniteur.*

mêmes qui tout à l'heure se taisaient et tremblaient se redressent hautains avec des gestes violents et des paroles de mort sur les lèvres. Un tas d'anonymes exaspérés par la terreur demandent, au hasard, en toute hâte, pris de la folie de la vengeance, des arrestations, des accusations, des condamnations. Qu'on arrête Peyssard, qu'on arrête Borie, qu'on arrête Fayau, qu'on arrête Lecarpentier, Pinet aîné, Liary, Bellegarde! Ces deux derniers sont épargnés, on décrète les autres d'arrestation aux cris de *Vive la Convention!* Et Tallien se lève encore, Tallien le rhétoricien des heures de vengeance, Tallien le jouisseur, Tallien qui n'a jamais combattu que pour les causes gagnées d'avance. Ces arrestations ne lui suffisent pas, et, dans sa soif de sang, dans son ardeur de guillotine, il va jusqu'à demander la mort de ces deux hommes, prisonniers et innocents, l'intègre Pache et le brave Bouchotte. « Le mouvement d'aujourd'hui, dit-il, tendait à ramener les jacobins et à rétablir l'*infâme commune*, il faut faire justice de ce qui en reste; il faut que Pache et Bouchotte, deux chefs de cette faction abominable, périssent[1]. » Tout à l'heure, se tournant vers les députés arrêtés, avec ses attitudes d'histrion sanguinaire : « Malgré les assassinats, malgré les proscriptions que vous aviez organisés, misérables, avait-il dit, la République vivra! »

(Les Derniers Montagnards.)

Les Français fraternisent avec les Russes sous les murs de Sébastopol. — Mort de l'amiral Nakhimof.

Au lendemain de la visite du tsar Nicolas II, qui a donné à notre pays un si éclatant témoignage de sympathie, on ne lira pas sans une patriotique émotion la belle page que

1. *Moniteur.*

M. Jules Claretie consacre à cette guerre de Crimée qui, en nous apprenant à admirer l'héroïsme des soldats russes, nous fit, espérons-le, des amis de toujours de nos chevaleresques adversaires d'un jour.

... Il y eut, des deux parts, bien des sacrifices, bien des morts en Crimée, il y eut beaucoup d'héroïsme, il n'y eut jamais de haine. Quand nous lisons aujourd'hui les *Souvenirs de Sébastopol* de ce comte Tolstoï qui parle de la guerre en apôtre de la paix et qui, officier, la fit en héros, nous éprouvons pour ceux qui combattent et meurent dans les murs croulants de la cité autant de sympathie et d'admiration que pour ceux qui les assiègent. Au milieu des fureurs de l'assaut, Tolstoï nous montre les sœurs de la Miséricorde venant, sous les éclats d'obus, ramasser les blessés, et soudain les adversaires d'un jour cessant de s'entr'égorger, arrêtant leurs coups pour saluer ces saintes filles qui portaient au milieu des carnages de la guerre les consolations suprêmes de la charité. N'y avait-il pas un symbole dans cette trêve de quelques minutes entre deux armées, et les sœurs de la Miséricorde n'étaient-elles pas déjà l'image des fraternités de l'avenir?

C'est que les âmes de ces fils du sol français et de la steppe russe ont toujours été faites pour se comprendre. Les deux peuples sont idéalistes et généreux à leur manière. Il y a chez les Russes une poésie mystérieuse qui est comme le parfum de l'âme slave. Pendant la période la plus cruelle de cet héroïque siège, alors que Sébastopol à demi écroulé n'était plus qu'une sorte d'immense charnier où les palais devenaient des hôpitaux comme en 1871, chez nous, nos théâtres se transformaient en ambulances, l'énergique défenseur de la ville assiégée, Todleben, blessé depuis le 18 juin, répondait aux chirurgiens qui le soignaient :

« Ne vous occupez pas de moi, occupez-vous de Nakhimof! »

L'amiral Nakhimof, le vainqueur de Sinope, était le bras de la défense comme Todleben en était la tête. Il passait sa vie sur le rempart, au milieu des balles. Il inspirait une telle confiance aux soldats qu'on vit des mourants, le soir d'un assaut, expirer tranquilles en apprenant que l'amiral était sain et sauf. Et Nakhimof, chaque matin, envoyait à Todleben blessé un bouquet de fleurs, un bouquet quotidien qui voulait dire : « Je suis debout, les canonniers marins font leur devoir et Sébastopol tient toujours ! » Todleben s'était habitué à ce bouquet de l'amiral qui souriait à son réveil. Un matin, le bouquet ne vint pas et Todleben n'osa point demander des nouvelles de son ami. Une balle venait de frapper à la tempe le vainqueur de Sinope et depuis lors le vainqueur de Sébastopol n'eut plus de fleurs à son chevet.

Ces fleurs, Monsieur, ces fleurs cueillies sous les obus, ces fleurs que l'amiral envoyait à son frère d'armes, d'autres fleurs les font oublier, celles que Paris, de ses mains fraternelles, jetait à ces hôtes que nous avons vus saluer la dépouille du maréchal de Mac-Mahon, comme si toute rivalité était ensevelie dans ce cercueil, comme si rien ne restait du passé que les roses et les violettes offertes à un autre amiral, aux héritiers de Nakhimof, aux officiers de la marine russe.

Et ces fleurs de paix et d'amitié, j'aurais voulu en porter, comme un souvenir, sur la tombe de l'historien calme et fraternel de la guerre de Crimée [1]. En rendant justice aux héros, aux soldats des deux armées, il nous avait dès longtemps appris à honorer et à aimer deux nations combattant alors pour une cause différente, et n'ayant déjà qu'un même cœur...

(*Réponse de M. Jules Claretie au discours de M. Thureau-Dangin.* — Séance du 14 décembre 1893.)

1. Camille Rousset.

Histoire de la Révolution de 1870-71.

L'Histoire de la Révolution de 1870-71, dont la première édition parut d'abord en livraisons, fut un véritable événement de librairie. Pour écrire cette œuvre magistrale, M. Jules Claretie compulsa les journaux, rassembla les preuves, et, après avoir suivi notre armée en campagne, il interrogea les acteurs mêmes de ce grand drame. Exactitude, élégance sobre du style, clarté d'exposition, telles sont les qualités qui donnent à toutes les œuvres historiques de M. Jules Claretie un charme intime et pénétrant. Dans ces pages, vibrantes de patriotisme, qu'il consacre à la plus sombre époque de notre histoire palpitent ces vertus des hommes et des peuples qui se relèvent : l'espérance et la foi. M. Claretie — depuis 1870 — s'est voué à une œuvre de patriotisme et de moralisation éloquente qui lui assurent la sympathie de tous ceux qu'émeuvent certains mots et certains sentiments sacrés. Il lui faut savoir gré d'avoir eu confiance dans les destinées de notre cher pays; il faut l'honorer d'être de ceux qui ont la foi et qui gardent encore ce don-quichottisme particulier à notre race. Voici quelques extraits de ce beau livre qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

BATAILLE DE FRŒSCHWILLER (REISCHOFFEN)

Les Prussiens saisissent l'occasion que leur offrent les mauvaises positions de notre armée dispersée sur une ligne trop étendue de nos frontières. Le 4 août, ils écrasent une division française commandée par le général Abel Douay et isolée sur les bords de la Lauter à Wissembourg. L'ennemi entre en France. Deux jours après, Mac-Mahon se porte en avant pour lui disputer le passage.

C'est à Wœrth qu'eut lieu la rencontre nouvelle, et les Français ont donné, sans raison, le nom de bataille de Reischoffen à cette journée qui devrait s'appeler pour nous Frœschwiller. C'est à Frœschwiller, en effet, que la résistance de nos soldats fut la plus acharnée et la plus terrible.

Mac-Mahon s'était porté, le 4 août, à Haguenau. Napoléon venait de mettre à sa disposition le corps du général de Failly (5e corps), et si M. de Failly eût

fait diligence dans la journée du 6 août, le maréchal eût peut-être pu disputer la victoire à l'ennemi. Mac-Mahon voulait, le 7 août, se porter brusquement avec le 5e corps, qui l'eût rallié, sur le flanc droit des Prussiens, et il ne s'attendait pas à être attaqué le 6. Ce jour-là, 6 août, le général de Failly ne recevait, à Bitche, les ordres du maréchal qu'à deux heures de l'après-midi. Mac-Mahon disait dans sa lettre : « *En résumé, envoyez le plus tôt possible une division à Philipsbourg et tenez les autres prêtes à marcher* ». Malheureusement à l'heure où le général recevait cet ordre, l'action, engagée vers sept heures du matin, était déjà compromise; plus que cela, perdue.

Le maréchal avait pris position entre Langensulzbach au nord et Morsbronn au sud, dominant un terrain accidenté, raviné, boisé, coupé de houblonnières où il comptait se défendre avec avantage. La 1re division (Ducrot) était à Frœschwiller, la 3e (général Raoult), entre Frœschwiller et Elsashausen, la 4e (général Lartigue), en face le plateau de Gunstett, sa droite à Morsbronn. Une division du 7e corps, mis comme le 5e à la disposition de Mac-Mahon, et qui était arrivée dès le matin, fut placée en seconde ligne avec la division Douay, devenue division Pellé, et qui avait combattu deux jours auparavant à Wissembourg. Que si le maréchal Mac-Mahon avait eu les deux corps destinés à renforcer le sien, ses forces se fussent élevées à 100 000 hommes, et il eût pu combattre avec quelque proportion; mais le 1er corps, diminué du 87e de ligne, laissé à Haguenau, et des pertes subies le 4 août, ne s'élevait qu'à 37 500 hommes. Avec les 2,600 cavaliers de réserve et les 600 hommes de la 1re division du 7e corps, Mac-Mahon pouvait opposer 46 000 hommes environ, et moins sans doute, aux 183 000 hommes du prince royal, dont 160 000 hommes étaient rendus sur le champ de bataille, soit un contre quatre à peu près. Mac-Mahon, fut brusquement attaqué, le matin, à sa gauche, par la division du

IIe corps bavarois. Ce fut la division Ducrot qui reçut le premier feu. Presque en même temps, le Ve corps prussien attaquait la division Raoult, placée au centre. Les Prussiens voulaient évidemment, tout en essayant d'enfoncer le centre, tourner notre gauche, et dès le début de l'action, leur attaque se dessina avec une ardeur singulière. Le général Ducrot, par un brusque changement de front, arrêta les mouvements de l'ennemi et le repoussa même jusque vers Langensulzbach. Par trois fois, du côté de Wœrth, le Ve corps prussien, lancé à l'attaque, était repoussé par nos soldats. Quelle que fût la disproportion du nombre, nous pouvions espérer que la journée serait à nous. Que si le général de Failly, entendant le canon, avait envoyé du côté de Bitche à Wœrth la division Guyot de Lespart qu'il détacha trop tard, Frœschwiller et Reischoffen n'eussent pas été une défaite. Mais il attendait des ordres précis et, tandis qu'on écrasait le 1er corps, ses soldats demeuraient l'arme au pied. La division Lapasset, partie trop tard, devait être arrêtée à Niederbronn et obligée de combattre.

Tandis que Mac-Mahon combattait sans renforts, les Prussiens, au contraire, en recevaient à toute heure par le chemin de fer. Des trains de combattants leur arrivaient sur le champ de bataille. Descendus de wagon, leurs soldats étaient aussitôt mis en ligne. Tout à coup — il était une heure environ, — les masses profondes du XIe corps prussien apparaissent à notre droite, sur le Gunstett; la division wurtembergeoise est avec lui, et ces 45 000 hommes attaquent, d'une poussée formidable, notre droite écrasée par une pluie d'obus lancée avec une précision mathématique par une batterie de soixante canons.

Le maréchal Mac-Mahon sentit que la journée était perdue; et cependant, voulant résister jusqu'à la fin, espérant aussi dans cette audace du Français, dans cette intrépidité joyeuse des troupiers qui assurent parfois, au moment suprême, le sort de la bataille, il

lança ses réserves en avant et le combat redoubla d'acharnement et de fureur. Les turcos, décimés à Wissembourg, s'élancèrent avec une âpre envie de vengeance. « Nous partîmes en courant, dit un témoin, et la baïonnette au canon. Les tirailleurs (turcos) poussaient de grands cris et brandissaient leurs fusils au-dessus de leurs têtes. Nos officiers, animés par cette course furibonde, mêlaient leurs voix à cette clameur que le bruit du canon et le crépitement de la fusillade dominaient à peine. C'était admirable de fougue, d'élan désordonné; il y avait sur les visages de ces hommes des éclairs de férocité, et dans leurs yeux démesurément ouverts des rayonnements d'un jaune sombre qui les rendaient atrocement beaux. Les Prussiens, surpris par l'impétuosité de notre attaque, demeuraient hésitants malgré leur nombre. Vainement les officiers voulurent les pousser en avant; quand nous fûmes sur le point de les atteindre, ils s'enfuirent pour éviter notre choc, et ne s'arrêtèrent qu'après s'être mis à l'abri de leurs canons. Nous les suivions de très près : trois fois nous nous ruâmes sur eux, trois fois nous fûmes ramenés en arrière par la mitraille et contraints de nous replier en laissant 800 des nôtres sur le carreau. »

Ce fut alors que, jugeant la bataille complètement perdue, voyant sa droite débordée, et ce flot humain, ce flot noir de Prussiens grossissant toujours, le maréchal Mac-Mahon donna ordre à la division de cuirassiers du général Bonnemain, à ces mêmes turcos qui venaient de combattre et au 3e zouaves, de couvrir la retraite, de contenir l'ennemi, de le forcer à reculer peut-être pour permettre à l'armée vaincue de traverser la Sauer et de battre en retraite.

L'histoire n'oubliera pas ces cuirassiers épiques, dignes fils des cuirassiers de la Moskowa qui, avec Caulaincourt, enlevaient la redoute et sabraient les Russes, fiers descendants de ces cuirassiers de Milhaud qui, à Waterloo, offraient leurs poitrines aux balles

des *enfants rouges* de Wellington. C'étaient le 8e et le 9e cuirassiers, de ces hommes de fer, grands et forts, pareils à des géants sur leurs chevaux solides. Il leur fallait traverser le village de Morsbronn, descendre dans le vallon, se reformer et recharger encore. Dans le village, les Allemands embusqués tirent à bout portant sur la trombe humaine qui passe. Des officiers allemands brûlent des cervelles en étendant du haut des fenêtres leurs bras armés de revolvers qu'ils déchargent sans danger sur ces cavaliers emportés.

Au delà de Morsbronn, les batteries ennemies couvrent le vallon d'une pluie de fer. Les cuirassiers ont à traverser des houblonnières où leurs sabres et leurs casques s'enchevêtrent, où les obus des Allemands les écrasent. Qu'importe! On les voit descendre sur cette terre qui frémit sous les pieds des chevaux. Ils s'engouffrent dans Morsbronn, ils atteignent le vallon, ils chargent. Décimés, foudroyés, ils s'élancent encore et, tandis que l'armée s'éloigne, ils donnent, en se faisant tuer, le temps aux vaincus d'éviter la mort.

La légende, formée sur l'heure, de la charge des cuirassiers de Frœschwiller, est dépassée par la grandeur sublime de la réalité. Jamais l'attachement au devoir, le mépris de la mort, la rage de la défaite, l'amour frémissant du drapeau, n'engendrèrent sacrifice plus héroïque et plus digne d'effacer dans le rayonnement de son stoïcisme la douleur sans honte de la défaite.

(*Histoire de la Révolution de 1870-71.*)

BATAILLE DE RÉZONVILLE (MARS-LA-TOUR)

L'admirable récit de cette bataille de Rézonville, qui fut pour nous un triomphe, montre que la bravoure est parfois inutile, l'héroïsme impuissant, lorsque l'emploi de ces mâles vertus est confié à des capitaines inhabiles, à un chef d'armée irrésolu, sans capacité et sans énergie. L'armée, enfiévrée de

son succès, ne demandait qu'à marcher en avant; mais Bazaine, au lieu de profiter de cette journée et de poursuivre sa route, fait demi-tour et bat en retraite!

Le 16 août, à neuf heures du matin, le général von Avensleben II, averti de l'arrivée de nos troupes d'avant-garde près de Vionville et de Tronville, envoie rapidement une division d'infanterie qui, gravissant le plateau qui domine la Moselle, refoule d'abord, en débouchant par les défilés de Gorze, la cavalerie des généraux de Forton et de Valabrègue et dispute la position, nous enlève Tronville et Mars-la-Tour et combat jusqu'à l'arrivée de la division de cavalerie du duc de Mecklembourg-Schwerin.

Notre cavalerie, reculant jusqu'à Vionville, avait un moment jeté le désordre dans le corps Frossard. Les dragons fuyaient jusqu'à la maison de poste, près de l'état-major du maréchal Bazaine. Mais, presque au même instant, la division Bataille, prenant les armes, s'établissait en avant de Rézonville, ayant à sa gauche la division Vergé et à sa droite le 6e corps (Canrobert). Toutes les attaques des Prussiens sur ces lignes furent, de neuf heures à midi, pendant trois heures, vigoureusement repoussées; à midi et demi, ils se jetaient avec une vigueur nouvelle sur Vionville qu'ils voulaient décidément emporter, mais cette nouvelle attaque est un nouvel échec. Leur IIIe corps, épuisé, avait subi, dans ces diverses attaques, les pertes les plus sanglantes. La cavalerie allemande, chargeant avec opiniâtreté pour contenir nos troupes qui menaçaient de déborder les positions prussiennes, arrêta nos soldats, mais fut littéralement décimée, *presque anéantie*, dit un historien. Mais elle avait donné le temps à deux nouveaux corps prussiens, le IXe et le Xe, d'entrer en ligne, et vers trois heures, ces troupes fraîches, débouchant par les bois sur Vonville, enlevaient ce village, tandis qu'un feu terrible, foudroyant nos soldats, les contraignait à reculer.

Devant Rézonville, le général Bataille avait été blessé, et le 2e corps, après avoir bravement soutenu l'attaque, s'était replié, protégé dans sa retraite par le 3e lanciers et les cuirassiers de la garde. C'est à ce moment que, pendant une charge des hussards prussiens sur des pièces que Bazaine faisait établir en batterie pour soutenir l'attaque de nos cuirassiers, l'état-major du maréchal fut enveloppé par les hussards. Il y eut un moment de désordre, et l'état-major de Bazaine mit l'épée à la main. « Le maréchal chemine quelques instants côte à côte avec un officier ennemi qui ne se doute guère de la bonne prise qu'il pourrait faire. Tout cela dure à peine un instant; l'escorte du commandant en chef, laissée en avant de Rézonville, se précipite à la vue de ce désordre, sabre les cavaliers ennemis et reprend les pièces qu'ils cherchent à enlever[1]. » Si Bazaine eût trouvé, dans ce combat corps à corps, une mort de soldat, son nom représenterait aujourd'hui une journée de gloire, au lieu de signifier un épisode de deuil et de honte.

Maîtres de la route de Mars-la-Tour, après avoir enlevé Vionville, les Allemands portent tous leurs efforts sur le village de Flavigny. Là, dans ces environs, se livra un de ces combats qui sont comme la caractéristique de la campagne de 1870-71, un combat en plein bois, où l'on se fusille d'arbre en arbre, où les cadavres s'entassent sous la profondeur paisible des feuillées. Une batterie française, envoyant ses obus sur les Prussiens établis dans ce bois, infligea à l'ennemi de dures pertes. Le général von Buddenbrock voulut alors faire reculer cette batterie, mais, repoussé par nos troupes, il se retira, se bornant à riposter par une canonnade.

Ce n'était pourtant pas, on le sentait bien, l'attaque décisive des Prussiens que nous avions subie, cette dernière et redoutable attaque de l'ennemi lançant,

1. *Journal d'un officier de l'armée du Rhin.*

vers la fin de la journée, comme à Waterloo, des combattants nouveaux sur nos soldats épuisés. Cette attaque vint se briser, au centre, contre la division de grenadiers de la garde placée entre les bois des Oignons et de la Jurée, et le 6e corps; mais elle fut terrible à notre droite, et les Prussiens portèrent tous leurs efforts sur le corps Ladmirault qu'ils voulaient déborder. Là, notre artillerie causait aussi de terribles dommages à l'armée ennemie. Le général von Alvensleben II prend deux régiments de la division de cavalerie du général von Rheinbaden, des cuirassiers et des uhlans, et leur ordonne d'enlever à tout prix nos pièces.

« Ils s'élancent bravement, raconte M. Fay, chef d'escadron d'état-major, dans son *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, ils s'élancent à l'attaque de la position, traversent nos lignes, et dès qu'ils sont parvenus sur la hauteur qui leur cachait la division de Forton, nous les voyons redescendre de toute la vitesse de leurs chevaux le long des bois de Vionville. L'occasion était des plus favorables pour notre cavalerie; elle s'ébranle aussitôt en brandissant ses sabres; notre brigade de dragons, puis le 7e cuirassiers pénètrent dans cette masse stupéfaite de cette rencontre inopinée; deux escadrons du 10e cuirassiers la prennent en queue et la mettent dans une déroute complète... »

Les sabres de nos cavaliers avaient fait de larges plaies à ces régiments allemands, et ce fut un des épisodes les plus terriblement glorieux de la journée du 16, et le hasard y faisait sabrer le 7e cuirassiers prussien par le 7e cuirassiers français.

Ces charges brillantes de la cavalerie du général de Forton — cette même cavalerie repoussée le matin — dégageaient la droite de notre armée. Mais en outre les troupes de Le Bœuf arrivant de ce côté et tombant sur le flanc gauche des Prussiens, complétèrent bientôt le succès que nous venions d'obtenir. Appuyés sur le village de Saint-Marcel, nos soldats délogeaient du

bois voisin les ennemis qui s'y abritaient. Vers quatre heures, les Prussiens essayaient encore d'enfoncer nos positions, et, par Mars-la-Tour, dirigeaient sur notre extrême droite une attaque formidable. De ce côté, le général von Kraatz engageait toutes ses forces pour triompher de la division Grenier qui, depuis plusieurs heures, soutenait le feu des Prussiens. Mais précisément cette division venait d'être relevée par la division de Cissey, arrivée à marche forcée sur le champ de bataille, et lorsque les Prussiens, après avoir franchi le ravin qui les séparait de nous, déployèrent leurs tirailleurs, nos soldats, s'élançant à la baïonnette, passent le ravin à leur tour, abordent les fantassins de Prusse et, dans un épique combat, détruisent le 16e régiment d'infanterie presque tout entier, lui arrachant son drapeau et ne laissant que 160 hommes debout sur les 3000 qui composaient le 16e d'infanterie. Ce chiffre paraîtrait incroyable s'il n'était affirmé par les autorités les plus sérieuses. Pour sauver l'infanterie que détruisent ainsi les baïonnettes françaises, la brigade des dragons de la garde royale prussienne s'élance, sabre haut, ébranlant le sol de ses lourds chevaux. La division de Cissey se masse autour de ses drapeaux, laisse pénétrer les dragons dans ses rangs, puis, les fusillant presque à bout portant, les prend en flanc et « les détruit presque complètement ».

Ainsi à notre droite nous avions tout à fait l'avantage. Au centre, l'ennemi se maintenait dans sa position. Vers cinq heures, il essayait de faire reculer par là notre armée, et, après l'avoir canonnée pendant deux heures avec une incessante furie, il lançait sur elle, après ses obus, ses cuirassiers et ses réserves. Notre 93e de ligne est mis en désordre par les cuirassiers prussiens, on lui enlève son drapeau et les cavaliers emmènent avec eux une pièce de canon qu'ils nous ont prise, lorsque la cavalerie de Valabrègue, descendant au galop les hauteurs de Rézonville, sabre

les cuirassiers, leur reprend le drapeau du 93e et ramène le canon qu'on nous a enlevé. Pendant ce temps, l'ennemi redouble d'efforts sur notre gauche et tente de s'emparer du bois des Oignons; mais là, son élan est arrêté par nos mitrailleuses dont le craquement incessant fait rage, et qui fauchent les bataillons prussiens. On voyait, le lendemain, des tas effrayants de cadavres se tenant debout les uns les autres par un prodige d'équilibre, et qui attestaient du terrible effet de la mitraille française. Le rapport officiel français se sert déjà de l'adjectif *énorme* pour caractériser les pertes des Prussiens sur ce point. Une dernière charge de cavalerie prussienne sur notre droite termina cette journée sanglante. La division de Cissey contient, encore une fois, l'effort de l'ennemi, et l'aile gauche prussienne battait en retraite vers sept heures et demie du soir. On pouvait, poursuivant l'ennemi au delà de la route de Verdun, lui arracher Tronville dont il s'était emparé le matin, et le forcer ainsi à abandonner ce point du combat que l'on a considéré à bon droit comme la clef de la position prussienne. Mais il était trop tard. La nuit venait et on n'entendait plus que cette canonnade suprême de la dernière heure de combat qui est comme le râle de la bataille. Une dernière charge des cavaliers du duc de Mecklembourg était repoussée par les grenadiers de la garde, commandés par Bourbaki, et tout se taisait bientôt. Nous demeurions maîtres du champ de bataille et, quoi qu'ait pu dire ou écrire depuis l'ennemi, la journée du 16, qui restera dans l'histoire sous le nom de *bataille de Rézonville* ou de *Mars-la-Tour*, était pour nous une victoire.

(*Histoire de la Révolution de 1870-71.*)

VICTOIRE DE COULMIERS
LES PRUSSIENS ÉVACUENT ORLÉANS

L'héroïque résistance des habitants de Verdun, de Belfort et de Châteaudun montrait que la France après tout ne se

laissait pas abattre. Un des membres du gouvernement, M. Léon Gambetta, avait quitté Paris en ballon et pris avec une rare vigueur la direction de la guerre en province. Une armée improvisée sur les bords de la Loire et composée de régiments venus d'Afrique, de bataillons pris dans les dépôts et de mobiles, défit un corps d'armée bavarois à la journée de Coulmiers (9 novembre). La conséquence de cette victoire, due au général d'Aurelles de Paladines, fut la reprise de la ville d'Orléans.

Ce glorieux fait d'armes a inspiré à M. Jules Claretie une de ses plus belles pages.

A huit heures du matin, après la soupe, les troupes de d'Aurelles de Paladines se portèrent en avant avec un entrain véritable. Elles avaient devant elles deux divisions d'infanterie bavaroise, la division prussienne du comte de Solberg, et neuf régiments de cavalerie, en tout 30 000 hommes, au bas mot. D'Aurelles de Paladines, avec sa droite, commandée par le général Martineau, son centre, composé de la division Peitavin, chargée d'emporter Baccon, sa gauche formée du 16e corps (Chanzy), et à côté de Chanzy toute la cavalerie du général Reyau, voulait enfermer les Bavarois dans un cercle de fer, devant Coulmiers, ou, s'ils se retiraient sur Orléans, les faire achever par les 28 000 hommes de Martin des Pallières.

La bataille du 9 novembre se concentra en quelque sorte dans le triangle formé par les villages de Huisseau-sur-Mauves, Baccon et Coulmiers. Commencée par la lutte devant Baccon, elle devait se terminer à Coulmiers par la déroute de l'armée bavaroise. Bâti sur une hauteur, Baccon, crénelé, percé de meurtrières, barricadé, était redoutable comme une forteresse. Les Bavarois nous y attendaient, abrités et tirant à coups sûrs. Lorsque nos bataillons s'élancèrent pour prendre d'assaut ce village, une fusillade terrible les accueillit aussitôt, mais ce fut en vain; la furie française était rentrée dans les cœurs de ces combattants si peu aguerris, mais si sûrs de vaincre. Barricade par barricade, maison par maison, à la

baïonnette, Baccon est emporté, les Bavarois s'enfuient et, après cette première position si bravement arrachée à l'ennemi, nos soldats se portent vaillamment sur le parc et le château de la Renardière. L'épée à la main, le général Peitavin enlève ses soldats. Les Allemands, pour arrêter l'élan de nos troupes, incendient les maisons; qu'importe? trois bataillons s'élancent, le 6e chasseurs de marche, un bataillon du 16e de ligne, un bataillon du 33e de marche et, dans la fumée qui les aveugle, sous les balles qui les déciment, ils enlèvent la Renardière, chassent l'ennemi, le voient une nouvelle fois s'enfuir et l'acculent à Coulmiers où il a massé toutes ses forces et où il nous attend. Il était deux heures. Maintenant une lutte d'artillerie s'engage entre les canons bavarois et ceux de notre 2e division. Les obus se croisent dans la plaine. Les Bavarois, blottis à Coulmiers, nos troupes, à plat ventre, laissaient les canons parler. « On n'apercevait debout, dit un écrivain orléanais, M. Boucher, que les généraux entourés de leurs officiers, les artilleurs et un escadron de hussards. » Mais nos canons avaient l'avantage sur ceux de l'ennemi. Ils avançaient, leur feu terrible s'avançait peu à peu de Coulmiers et leurs batteries lançaient leurs projectiles de plus près. A deux heures et demie environ, les troupes du général Barry rejoignaient devant Coulmiers les tirailleurs du général Peitavin, et se jetaient aussitôt dans les jardins et les bois situés au sud de Coulmiers, en poussant des cris de : Vive la France! La résistance de l'ennemi est qualifiée de *furieuse* par le général d'Aurelles dans son rapport officiel. On combattait des deux parts avec rage, les Français voulant pousser jusqu'au bout leur victoire, les Allemands disputant avec acharnement leur dernier point de résistance. Le bois et les jardins emportés, nos troupes, arrêtées par l'artillerie ennemie, ne purent s'emparer du village. Il fallut que les canons de la réserve du général Dariès, appelé par d'Aurelles de Paladines, se missent

en batterie à hauteur du château de Grand-Lus et, ouvrant un feu terrible, réduisissent au silence les batteries ennemies. Ce fut l'affaire d'une demi-heure; puis, s'élançant de nouveau avec la même vigueur, les tirailleurs du général Peitavin, soutenus par les soldats de Barry, chassèrent de Coulmiers l'ennemi qui décidément se mettait en retraite. « Allons, mes enfants, suivez-moi », avait dit le général Barry aux mobiles de la Dordogne. Et ces enfants avaient suivi. L'élan des troupes était admirable. Le 7e bataillon de chasseurs de marche, le 31e régiment d'infanterie de marche et le régiment des mobiles de la Dordogne (le 22e) se signalèrent là par leur courage. La lutte prit, à un certain moment, un tel degré de violence, qu'un prêtre français dut se jeter au devant des mobiles qui voulaient poursuivre les fuyards bavarois jusque dans l'ambulance où les vaincus s'étaient réfugiés. Aussitôt les mobiles s'arrêtèrent. A cette colère bouillante allait d'ailleurs succéder l'humanité dont ont fait preuve si souvent les armées françaises victorieuses.

Pendant que ces troupes enlevaient le village de Coulmiers, les soldats de l'amiral Jauréguiberry, dont le sang-froid admirable était déjà populaire dans l'armée, et qui avait résisté, devant le village des Champs, avec un batailon du 37e, contre un ennemi supérieur en nombre, les soldats de l'amiral, soutenus maintenant de l'artillerie, couraient au pas de charge sur Ormeteau et sur Champs, et en débusquaient l'ennemi qui avait barricadé ces villages et qui y combattait derrière des créneaux.

C'en était fait. La journée était à nous; journée d'ardente lutte, où l'antique furie française avait reparu, vaillante et pleine d'entrain. La nuit venait, et, dans le crépuscule de novembre, des lueurs s'allumaient et des obus passaient en sifflant. C'était notre artillerie qui poursuivait l'ennemi dans sa fuite. Le terrain, détrempé, défoncé par la pluie et la neige, empêchait

à la fois la poursuite, et avait rendu plus longue la résistance des Allemands, dont les talons se clouaient au sol. Une grande faute fut commise pourtant, la cavalerie du général Reyau, qui pouvait sabrer l'ennemi en fuite ou lui couper cette retraite, fut inutile dans cette glorieuse journée. Elle avait reculé, disent les Allemands eux-mêmes, devant la cavalerie allemande. Et quel service pouvaient rendre cependant les trente escadrons! En se portant sur Saint-Péravy, ils empêchaient l'ennemi de fuir de ce côté. Au lieu de cela, qu'arriva-t-il? Le général von der Tann abandonnait les positions retranchées qu'il occupait derrière la Mauve et en avant d'Orléans, il s'enfuyait en hâte de cette ville; mais en même temps il nous échappait, il échappait aux coups de Martin des Pallières qui, malgré son activité, ne pouvait arriver à Chevilly que dans la nuit. A coup sûr, si le général Reyau avait agi, le corps tout entier de von der Tann était anéanti le lendemain.

M. d'Aurelles de Paladines essaie d'excuser dans son rapport le général Reyau; mais peu de jours après le général Reyau était mis en disponibilité par le ministre de la guerre et remplacé dans son commandement.

Les Allemands battaient en retraite sur Artenay, par Saint-Péravy et Patay. Nous leur avions fait, sans compter les blessés qu'ils abandonnaient, plus de 2000 prisonniers, et une reconnaissance s'emparait bientôt, devant Saint-Péravy, d'un convoi de munitions et de deux pièces d'artillerie. Durant la nuit qui suivit la bataille, des cavaliers ennemis étaient audacieusement venus chercher des canons bavarois embourbés et abandonnés, qu'il nous eût été facile de prendre et de garder.

Nous avions perdu environ 1500 hommes dans cette bataille, qui nous semblait alors le présage de victoires nouvelles. Le colonel du 31e de marche, M. de Foulonge, avait été tué.

Le soir même, les têtes de colonne de l'armée victorieuse arrivaient à Orléans. Dès cinq heures du soir, deux chasseurs, chargés d'éclairer la marche du général Martin des Pallières, s'étaient présentés à la porte de Bourgogne. On les avait salués, acclamés, couronnés de lauriers. A ce moment, les Bavarois évacuaient déjà la ville. Leurs bagages fuyaient vers Artenay, dans le pêle-mêle d'une fuite précipitée. Déjà les Orléanais font prisonniers dans les rues les Bavarois isolés qui s'y trouvaient. La pauvre ville d'Orléans, rançonnée, accablée de réquisitions, saignée à blanc, paraissait revivre. Elle revoyait les couleurs françaises, elle retrouvait la liberté. Lorsque l'armée française rentra dans Orléans, ce fut une heure d'immense et patriotique joie. On s'embrassait dans les rues. On respirait à l'aise; on se sentait de nouveau dans sa patrie.

(*Histoire de la Révolution de 1870-71.*)

LE BOURGET. — JOURNÉES DES 28, 29 ET 30 OCTOBRE.

Le Bourget! c'est la plaie saignante, la blessure profonde, la faute capitale du siège de Paris. Inutile boucherie qui exaspéra la population parisienne comme l'échec de Châtillon l'avait un moment désespérée. Mais si l'on se sent pris d'indignation en lisant le récit de cette navrante affaire, il convient aussi d'admirer ces pauvres et malheureux soldats, ces vaillants enfants de Paris, leur résistance héroïque, leur opiniâtreté superbe. M. Jules Claretie a raconté magistralement les principaux épisodes de cette sombre et épouvantable tuerie.

Le Bourget, occupé depuis le 20 septembre 1870, est un petit village, ou plutôt une grande rue de village, dont la situation est fort importante pour une armée qui veut investir Paris. Les forts de l'Est et d'Aubervilliers dominent, il est vrai, ce point; mais, si l'assiégé l'occupe, il peut, par là, rompre la ligne d'investissement de l'assiégeant. Dans le cas actuel, l'établissement des Français au Bourget permettait de menacer

efficacement les batteries établies par les Prussiens à Pont-Iblon et à Blanc-Mesnil. Le 28 octobre, à trois heures du matin, le général de Bellemare, gouverneur de Saint-Denis, donna ordre à 300 francs-tireurs, dits *de la Presse*, conduits par le commandant Rolland, d'exécuter sur le Bourget une pointe hardie, un coup de main qui réussit complètement. Surpris dans leur sommeil, les Prussiens furent délogés du village. Ils sautaient par les fenêtres, et s'enfuyaient vers Pont-Iblon, tandis que ces francs-tireurs ramassaient leurs équipements et leurs casques. Vers dix heures du matin, les Prussiens reçurent du renfort, essayèrent de réoccuper le Bourget, mais aux francs-tireurs de la Presse étaient venues se joindre quatre compagnies du 14e bataillon de mobiles de la Seine, et les Prussiens furent encore une fois refoulés sur Pont-Iblon. Vers midi, plus nombreux encore, et suivis d'artillerie, ils essayèrent de reprendre la position perdue. Nous avions reçu, de notre côté, pour renforcer nos troupes, deux demi-bataillons de régiments de marche (un demi-bataillon du 34e, un demi-bataillon du 28e) et le 16e bataillon de mobiles de la Seine. Ce dernier bataillon avait été mis en réserve. Nous n'avions, pour répondre à l'artillerie allemande, que deux pièces de quatre et une mitrailleuse. Durant cinq heures, l'attaque des Prussiens fut acharnée. Leurs obus tombaient sur le village, incendiaient les maisons. Leurs troupes n'avançaient pas. La nuit venue, l'ennemi battit en retraite, tandis que nos sapeurs du génie travaillaient à relever les murs des jardins.

Un homme, mort des fatigues éprouvées en soignant les blessés pendant cette campagne, M. Ozon de Verrie, a laissé de ce triple combat du Bourget un récit que nous avons sous les yeux; c'est une des dépositions les plus importantes et les plus claires sur un des faits les plus douloureux de la dernière guerre. Vers sept heures et demie, ce même soir du 28 octobre, les Prussiens essayèrent encore un mouvement offensif.

Déployés en tirailleurs, ils tentèrent d'enlever la barricade qui défendait l'entrée du Bourget, et où se trouvait postée la 3e compagnie du 14e mobiles (capitaine Forey). Ces braves jeunes gens laissèrent avancer l'ennemi à portée du chassepot; puis, brusquement, le mirent en déroute par une terrible décharge. La nuit semblait pourtant favoriser les projets des Allemands. Les grenadiers de la garde prussienne attaquaient aussi le Bourget vers la barricade du cimetière; mais, là encore, la résistance de nos mobiles l'arrêtait net, tandis que le 12e bataillon de mobiles (commandant Ernest Baroche), parti de Saint-Denis, arrivait dans le Bourget au pas de course. L'ennemi battait encore une fois en retraite.

La nuit de vendredi 28 au samedi 29 se passa à travailler à quelques fortifications, malheureusement insuffisantes. Les voltigeurs du 28e de marche et le 12e bataillon de mobiles prirent position dans le village, et le lendemain matin, vers huit heures, le feu de l'artillerie prussienne recommençait avec une violence nouvelle. C'est un véritable bombardement que subit le Bourget, un bombardement continu, et quarante bouches à feu, pendant neuf heures, lancèrent leurs projectiles sur ces quelques maisons où se maintenaient intrépidement les 3000 hommes qui les défendaient. Dans cette journée du 29, le Bourget reçut plus de 2000 projectiles. Ce jour-là, les Prussiens n'osèrent pas se lancer à l'assaut des barricades. Ils nous écrasèrent à distance, mais inutilement. Les soldats et les mobiles décimés demeuraient à leur poste.

Ainsi, pendant deux jours, une faible troupe, quelques francs-tireurs, des grenadiers et des voltigeurs de l'ex-garde (34e et 28e de marche), et surtout de ces enfants de Paris, dont on a vraiment essayé de ternir le courage, des mobiles, tenaient tête aux troupes les plus aguerries du roi de Prusse et les contraignaient à battre en retraite. Pendant trente-six-heures et presque à jeun, ils luttèrent sans relâche. La fièvre de

victoire les soutenait et les excitait. Il fallait d'ailleurs se tenir prêt à toute alerte. Cette nuit encore, vers dix heures et demie, les sentinelles avancées aperçurent, grâce à la lumière électrique projetée des forts, une troupe de Prussiens. L'éveil fut aussitôt donné, on fit feu des créneaux et l'ennemi se retira en laissant quelques morts. C'est ce que M. le général Trochu allait appeler *manquer de vigilance.*

Le 30 octobre était un dimanche. Ce jour-là, quoique, disait-on volontiers, les Prussiens ne combattissent point d'habitude le dimanche, il était évident qu'ils allaient tenter un dernier effort pour reprendre le Bourget, dont la possession, quoi qu'en aient dit depuis les rapports officiels français, leur était absolument indispensable. A la faveur de la nuit, les Allemands avaient massé aux alentours du Bourget des troupes considérables, appuyées par une artillerie plus nombreuse encore que la veille. Des colonnes de cavalerie escortaient les fantassins. Ces masses noires défilaient ou avançaient silencieusement. Les forces de l'ennemi pouvaient s'élever à 15 000 hommes au moins. Il avait 48 canons. De notre côté, au contraire, l'effectif des défenseurs du Bourget avait diminué. Il faut bien avouer que certains gardes mobiles, et parmi eux des officiers mêmes furieux de se voir sans pain, brisés de fatigue, épuisés, quittèrent le Bourget sans ordre et retournèrent à Saint-Denis ou à Aubervilliers. C'est, sans doute, en pensant à ceux-là que le général Trochu a cru devoir flétrir les mobiles du Bourget, mais s'il y avait parmi eux quelques déserteurs coupables, il y avait de courageux, d'intrépides soldats, et le général Trochu n'eût pas dû l'oublier.

Les troupes françaises établies au Bourget le dimanche 30 octobre s'élevaient, le matin à 3000 hommes, lorsque, à sept heures, les deux pièces d'artillerie que nous avions pour nous appuyer furent attelées et emmenées au galop hors du Bourget. Sans doute les artilleurs, devant la masse des Allemands qu'on

apercevait à 1500 mètres, jugèrent imprudent de laisser leurs pièces exposées aux entreprises de l'ennemi, mais toujours est-il qu'à l'heure où la petite troupe avait besoin avant tout de canons pour repousser l'attaque ou soutenir le choc des Prussiens, on lui enlevait les deux pièces de 4 dont elle eût pu disposer. A cette vue, il y eut dans les rangs une véritable panique. La manœuvre des Prussiens étant, bien évidemment, de cerner le Bourget, 1500 hommes au moins s'échappèrent, avant tout combat, par la voie du chemin de fer. Ces malheureux, après une nuit de pluie glacée, pénétrés jusqu'aux os, n'avaient plus le sang-froid que demande la bataille. Mais, du moins, les 1600 hommes qui demeurèrent dans le village, fidèles à leur devoir, allaient montrer ce que peuvent des gens décidés à donner leur vie. Ceux-là, on peut le dire, furent des héros en cette journée terrible, et que, si des renforts leur eussent été envoyés, des canons, des troupes nouvelles, certes ce nom tristement glorieux du Bourget fût devenu un nom de victoire.

Les Prussiens, tandis que leurs batteries de Garges et de Blanc-Mesnil ouvraient sur le Bourget un feu réellement écrasant, faisaient avancer leurs colonnes sur la droite et la gauche du village de façon à le cerner. Cinq batteries à la fois couvraient le Bourget d'obus et de mitraille et plus de 15 000 hommes (d'autres disent 25 000, je prends le chiffre le moins élevé) allaient attaquer les 1600 Français qui occupaient le village.

Le bombardement avait commencé à sept heures et demie du matin. Au bout d'une demi-heure, le Bourget avait déjà reçu plus de 1500 obus ou balles à mitraille. Les commandants Brasseur (du 28e de marche) et Ernest Baroche étaient parfaitement décidés à tenir jusqu'au bout, persuadés que le secours attendu depuis deux jours arriverait enfin et qu'on ne laisserait pas ainsi anéantir les défenseurs du Bourget. Le commandant Baroche semblait pourtant ne pas se faire

illusion sur le résultat de la journée. On cite de lui ces paroles à ses soldats : « Mes amis, c'est aujourd'hui qu'il faut apprendre à se faire tuer ! »

A huit heures et demie, les Prussiens, jugeant que leur furieuse canonnade devait avoir assez endommagé le village et jeté le désordre parmi nos troupes, se hasardèrent à attaquer la première barricade, celle qui défendait le haut du Bourget. Repoussés, ils se replient derrière leurs canons et recommencent à nous mitrailler, lorsque, une heure après, le régiment de la garde prussienne Reine-Élisabeth, musique en tête, drapeau déployé, s'avança pour enlever la barricade. Le lieutenant général von Budritzki, chargé par le prince Auguste de Wurtemberg d'enlever le Bourget, conduisait lui-même la colonne. Seul des officiers généraux avec le général von Kanitz, il était à cheval. Ses troupes s'élancèrent sur la barricade avec leurs hourrahs habituels, mais la plus effrayante fusillade les attendait et pour la décrire, c'est à l'ennemi lui-même qu'il faut demander un témoignage. Là, comme ailleurs, les dépositions allemandes sont plus favorables à la France que les rapports officiels français.

« Le 2e bataillon régiment Reine-Élisabeth, dit l'*Illustrirte Zeitung* du 10 octobre, s'avançait, drapeau déployé, lorsqu'un coup de feu terrassa le porte-drapeau. Un sous-officier se précipite, saisit le drapeau et s'affaisse, lui aussi, blessé à mort. Le général von Budritzki descend alors de cheval, saisit le drapeau d'une main forte et s'élance à la tête de ses grenadiers. » L'acharnement de la défense est écrit, on peut le dire, sur le sein des morts ennemis. Les bataillons allemands les plus aguerris reculaient, on le voit, devant les Français, dont la plupart étaient des soldats de la veille. Le colonel du régiment Reine-Élisabeth, von Jaluskowski, le colonel du régiment Reine-Augusta, le comte de Waldersee, furent tués à la tête de leurs soldats. Les morts s'amoncelaient au pied des barricades. Il fallut un effort désespéré, la vue de leur

général brandissant leur drapeau pour ramener à l'assaut ces colonnes formidables que fusillaient et faisaient reculer les centaines de vaillants combattants qui tiraillaient derrière les créneaux.

On se battit, en vérité, pied à pied, avec une colère sourde et un superbe acharnement. « J'ai vu, dit un témoin, des mobiles debout, dépassant la crête du mur de la moitié du corps, frapper de droite et de gauche avec la crosse, et balayer ainsi les baïonnettes ennemis. » Cependant les pionniers allemands ouvraient des brêches, l'ennemi attaquait impétueusement du côté de la gare. Nos troupes, attaquées au nord, attaquées au sud, allaient se trouver prises entre deux feux. Elles n'en luttaient qu'avec plus de rage. Maison par maison, pendant de longues heures, le Bourget fut défendu par nos soldats et arraché à leurs efforts. Il y avait du désespoir dans la résistance suprême de ces hommes. Cernés dans les maisons, assaillis par des masses profondes, apercevant de tous côtés ce *noir fourmillement* des Prussiens dont nous parlerons encore tant de fois, il leur fallait ou se laisser égorger ou rendre leurs armes maintenant inutiles. A midi, après une lutte de trois heures, nous avions déjà perdu, hors de combat ou faits prisonniers, plus de 1200 hommes.

Alors, dans l'intérieur du village, eut lieu le dernier et le plus glorieux épisode de ce sanglant et inégal combat. Vers l'église, le commandant Brasseur, du 28e de marche, se tenait avec une centaine de soldats et résistait énergiquement. De l'autre côté du Bourget, à droite, le commandant Baroche, faisant le coup de feu lui-même, avait rallié autour de lui une centaine d'hommes, décidés à tenir. Un lieutenant de francs-tireurs, M. Solon, avait encore dix de ses hommes avec lui. Un officier de mobiles, M. O. de Verrie, commandait à trente-six des siens. Cette poignée de combattants ne voulait point se rendre. Opiniâtres, acharnés, ils voulaient brûler leur dernière cartouche, tenter

la résistance dernière. M. Baroche, atteint par un éclat d'obus, demandait à ses soldats de tenir encore une demi-heure. « Il est impossible, disait-il, que d'ici là nous ne recevions pas du secours! » A ce moment, il veut donner un ordre, il descend de la maison où il combat. Près de la rue, devant la grille, une balle le frappe au cœur. Il tombe.

Cependant l'héroïque commandant Brasseur ramassait dans les jardins les combattants épars, et voulait, dans une lutte suprême, les porter sur la barricade de la Grand'Rue. Une décharge épouvantable foudroie à ses côtés les hommes qu'il a ralliés. Ceux qui ne tombent pas s'enfuient. Lui, d'un pas lent, redescend la rue sous la mitraille, le képi traversé à une ligne du crâne, et s'enferme dans l'église avec sept autres officiers français et une vingtaine de voltigeurs. « Là, dit un écrivain allemand, ces hommes se défendaient jusqu'à la dernière extrémité, et les grenadiers du régiment Kaiser-Franz durent grimper jusqu'aux hautes fenêtres de l'église et tirer de là sur l'ennemi, jusqu'à ce que le peu d'hommes de cette brave troupe qui restaient sans blessures finissent par se rendre. » Le commandant Brasseur pleurait en donnant son épée. L'officier prussien qui la prit ne put s'empêcher de le louer pour son courage. Cette épée, d'ailleurs, le prince de Wurtemberg la renvoya au commandant prisonnier comme un hommage, et il fut permis à M. Brasseur, captif, de ne point saluer les officiers prussiens dans la rue.

Ainsi, l'ennemi reconnaissait quelle vaillance avaient déployée nos soldats au Bourget. Ses pertes disaient éloquemment notre acharnement. Les Prussiens avaient perdu, dans ce dernier combat, 2 colonels, 1 major, un porte-drapeau, 36 officiers et plus de 3000 hommes. M. F. W. Heine écrivait, dans le *Moniteur prussien* du 10 décembre, que « quoique habitué à voir des combats horribles, jamais il n'y en a eu de plus terrible qu'au Bourget; on peut, sans mentir, ajou-

tait-il, dire que c'est là qu'a eu lieu un des plus sanglants combats qui aient été livrés sous les murs de Paris. »

(*Histoire de la Révolution de 1870-1871.*)

La canne de M. Michelet.

Il est un livre de M. Jules Claretie que je me fais un devoir de recommander tout particulièrement à mes lecteurs : *la Canne de M. Michelet.*

En nous ramenant vers les heures du combat et de la souffrance, le sympathique écrivain a fait une œuvre patriotique : il a réveillé dans nos âmes des émotions dont nous aurions tort de nous déshabituer. Il y a de la tristesse — dit M. Mézières, dans la préface de ce bel ouvrage, — mais il y a aussi quelque chose de fortifiant à repasser avec l'auteur sur les champs de bataille couverts de nos morts, à revoir nos villages en feu et nos paysans fusillés pour avoir défendu le coin de terre où ils étaient nés. La vie moderne nous emporte dans un tel tourbillon de frivolité que M. Claretie nous a rendu service en remettant sous nos yeux des spectacles de ce genre.

Au milieu de nos plaisirs, songeons quelquefois aux héros obscurs qui ont donné leur vie pour un pays qui ne saura jamais leurs noms. Comme dans tous les grands désastres de la Patrie, l'honneur a été sauvé par les dévouements individuels, par les sacrifices involontaires. Les petits et les humbles ont lavé dans leur sang la honte de quelques-uns.

Voici quelques extraits de ce beau livre.

LE CUIRASSIER MAURICE

Que d'exemples du plus rare dévouement se rencontreraient si l'on cherchait bien dans les tristes annales de notre dernière guerre! Que d'inconnus, de gens sans nom, de cadavres anonymes, de martyrs sans gloire, obscurément tombés pour la patrie!

M. Jules Claretie a consacré un intéressant chapitre à ces héros inconnus. Nous en détachons la touchante histoire qui suit :

On jugeait, un jour, au lendemain de l'année terrible, à Vincennes, devant un conseil de guerer, un

pauvre diable de cuirassier qui, pour je ne sais quelle désobéissance au code militaire, pour une parole trop vive ou un geste trop prompt, avait été renvoyé devant la justice militaire.

C'était un grand gars du Jura, encore jeune, l'air énergique, presque dur, et qui, pendant qu'on l'interrogeait et qu'on l'accusait, était demeuré impassible, regardant droit devant lui, décidé à tout entendre, à tout subir, et à bien mourir surtout, si on le condamnait à mort.

Il avait, à l'audience, déclaré se nommer *Maurice* et être *enfant trouvé*.

Les témoins à charge avaient déposé, et lui les avait écoutés sans dénégations, sans colère, paisiblement. On sentait que cet homme s'était jugé lui-même et avait, intérieurement, prononcé sa propre sentence.

Cuirassier de Frœschwiller, après avoir chargé, avec sa division, à travers les rues de Morsbronn, il avait, le casque bossué et la cuirasse ponctuée de balles, rejoint les débris de son régiment à Châlons; puis, à Sedan, il jouait encore de sa grande *latte* sur les Prussiens. Il faisait partie de ces cavaliers qui, se ruant sur les fantassins allemands au calvaire d'Illy, arrachaient cette exclamation au roi de Prusse qui les regardait de loin : *Oh! les braves gens!*

Après la déroute, le cuirassier avait rejoint, à travers champs, des débris d'escadrons qui se frayaient un chemin vers la Belgique, puis, tournant bride vers la France, il était revenu se mettre à la disposition de ses chefs, et, à l'armée de la Loire, il combattait avec sa vaillance habituelle. Blessé grièvement à la jambe, on avait, un moment, parlé de l'amputer. Il refusait, aimant mieux mourir tout entier que survivre avec un *pilon*. Le pauvre diable avait été guéri, mais il boitait encore (et pour toujours) quand son mouvement de colère le faisait asseoir devant des juges, sur les bancs du conseil de guerre.

Il y avait pourtant dans la mâle physionomie de cet

homme un je ne sais quoi de sympathique et de résolu qui plaidait pour lui, et ceux qui l'interrogeaient ressentaient comme un impérieux besoin de l'absoudre. Ils paraissaient ne pas comprendre comment un type pareil de soldat, soigneusement astiqué, grand, solide, l'air franc et intrépide, avait pu se laisser aller à une passagère indiscipline. Mais le fait était là, et il fallait bien se rendre à l'évidence. Le cuirassier avait désobéi.

Allons, on te condamnera, mon pauvre ami!

Tout à coup, parmi les témoins, on appela le colonel ***. Le colonel avait été, au mois d'août 1870, le commandant des cuirassiers. Lorsqu'il l'entendit nommer, l'accusé eut dans le regard comme une flamme confiante, mais qui s'éteignit bientôt. Pourtant, quand il vit s'avancer le colonel à la barre du tribunal, il lui lança ce bon regard profond et dévoué des chiens de garde qui aiment leur maître.

Le colonel arriva, la taille droite, le front chenu, à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur et tenant son chapeau (car il était vêtu en bourgeois) de la main gauche. Quant à la main droite... Le colonel avait boutonné dans son paletot la manche droite de son habit, une manche vide. Le bras avait été coupé.

Le colonel salua le conseil et, sur une invitation du président — un vieux, l'air énergique et la moustache blanche, — il raconta ce qui suit :

C'était à Frœschwiller, le 6 août, ce samedi qui devait s'appeler à la fois Forbach et Reischoffen. Des cuirassiers avaient chargé, offrant leur sang en sacrifice pour sauver les débris de l'armée déjà vaincue. C'était un carnage sinistre, et les officiers prussiens, du haut de leurs fenêtres, brûlaient la cervelle à ces héros qui lançaient leurs chevaux à travers les petites rues du village alsacien. Le colonel ***, alors commandant, chargeait, droit sur ses étriers, en tête de son escadron, lorsque, brusquement, il tomba net à terre avec un bruit mat. Le cuirassier Maurice (celui qu'on allait

juger) le vit tomber au moment où lui-même sentait son cheval s'abattre, frappé d'une balle. Maurice laissa son cheval se débattre horriblement et courut au commandant.

Atteint d'un coup de feu, le commandant ne bougeait pas.

« Mon commandant! mon commandant! » criait le pauvre homme, pendant que les balles pleuvaient toujours sur les cuirasses.

Et, tout à coup, avisant un chirurgien qui enjambait les cadavres :

« Major, le commandant est blessé! Sauvez le commandant!

— Ah bah! fit le chirurgien en donnant un rapide coup d'œil au corps étendu; pourquoi faire? Il est f...., ton commandant! »

Ce mot frappa au cœur ce soldat, qui jeta au major un regard plein de furie.

« Toi, tu sais, je t'étranglerai si jamais je te retrouve », cria-t-il.

Et n'en voulant pas avoir le démenti, attaché à ce corps inerte par une affection dévouée et têtue, il se pencha, ramassa le commandant tout sanglant, et le porta ainsi, sur son dos, loin du champ de mort qu'abandonnait l'armée. Il le porta jusqu'à la nuit, pliant sous le fardeau, harassé, écrasé de fatigue, mais résolu à sauver cet homme et à faire mentir la parole stupide du chirurgien.

Quand, à la première étape, loin du danger, le cuirassier atteignit une ambulance, il tomba, inanimé comme le blessé, auprès du corps ensanglanté de son commandant.

« Et voilà, conclut le colonel ***, ce que j'avais à dire de l'accusé. C'est à lui que je dois de vivre. C'est à lui que je dois mes épaulettes de colonel, car ma nomination a suivi de près le 6 août. J'ai pu, depuis, combattre encore et perdre un bras au service de la France; mais ce qui me reste, c'est à ce soldat que

j'en suis encore redevable. Quant à lui, blessé, impotent, boiteux, il attendait sa mise à la retraite avec la pension qu'il mérite, lorsqu'un moment d'emportement a tout compromis. Et, chose à noter, messieurs, c'est justement le chirurgien de Frœschviller qui devra examiner si la blessure du cuirassier lui donne droit à la pension qu'il réclame. Le sort du pauvre homme, en supposant que vous l'acquittiez, dépend de la volonté ou du caprice de ce même major qu'il a menacé sur le champ de bataille. Je n'ai plus rien à ajouter. Mais je crois que la vie de l'accusé plaide pour lui plus éloquemment que toute harangue. Le meilleur avocat des braves gens, c'est leur passé. »

Le colonel avait raison. Après une délibération assez courte, le conseil de guerre prononça à l'unanimité l'acquittement du cuirassier. On vit alors le soldat, toujours impassible, saluer ses juges avec la rectitude du bon troupier, et le colonel, demeuré assis au fond de l'auditoire, s'incliner à son tour devant le conseil.

Puis le colonel s'avança vers le soldat et lui tendit son unique main. Alors le cuirassier, ému jusqu'aux os, devint très pâle et se mordit la moustache. Et les deux blessés, le colonel manchot et le soldat boiteux, montant clopin-clopant en voiture, allèrent près de là, assis à la même table, boire à la santé de la France et à cette journée de Reischoffen qui aura, ô morts du 6 août, son lendemain et sa revanche.

Et on se montrait ces deux débris de la bataille, le chef et l'humble troupier, dont on disait les noms que je pourrais répéter; — et on les saluait, l'un et l'autre, l'un, le héros du dévouement, l'autre, le héros de la reconnaissance et du souvenir.

(*La Canne de M. Michelet.*)

LES INSTITUTEURS DE L'AISNE

M. Jules Claretie, la canne de M. Michelet à la main, nous conduit maintenant vers des tombes ignorées, des fosses où reposent de pauvres éleveurs d'enfants tombés en hommes.

Les peuples ne meurent pas quand leurs fils savent ainsi mourir.

Au mois d'octobre 1870, les Prussiens vinrent mettre le siège devant Soissons. Les ponts sur l'Aisne ayant été détruits, ils ne purent tout d'abord passer de la rive droite sur la rive gauche. Puis, le 8 octobre, ils jetèrent un pont sur l'Aisne, en face d'un petit village blotti dans des bouquets d'arbres, et qui s'appelle Pommiers.

Le soir de ce jour-là, quelques braves gens de Pommiers coururent demander du secours à Pasly et à Vauxregis, deux communes voisines. On résolut de disputer le passage à l'ennemi, et un jeune instituteur primaire de Pasly, Jules Debordeaux, sergent-major de la garde nationale, distribuant les munitions et les armes, organisa la défense.

On se battit toute la nuit inutilement, intrépidement, héroïquement. On brûla jusqu'aux dernières cartouches, puis on regagna les demeures, et l'on attendit.

Le lendemain, un dimanche, les Prussiens, furieux, entraient dans Pommiers. Ils enfoncent les portes, cherchent les armes, fouillent, pillent, et arrêtent le maire, l'instituteur, le curé.

L'instituteur Debordeaux, interrogé par un colonel prussien, fut traité de *lâche* « parce qu'il avait osé combattre les troupes allemandes ». On ne pouvait pourtant lui prouver qu'il avait fait le coup de feu dans la nuit du 8 au 9. La défense de la rivière pouvait avoir été tentée par un détachement des troupes régulières de la garnison de Soissons.

Le maire de Pasly, espérant sauver cinq otages que

les Prussiens détenaient dans la mairie, réclama une enquête. Les Prussiens firent venir deux habitants de Pommiers. Que leurs noms soient flétris! Ils s'appelaient Arthur Arnault et Leclère.

On leur demanda s'ils avaient vu l'instituteur Debordeaux, un habitant nommé Courcy, et d'autres, s'embusquer et tirer sur les Prussiens. Leclère et Arnault répondirent :

« *Oui, nous les avons vus!* »

Alors, on attacha Courcy et Debordeaux l'un à l'autre, et on les fit marcher un moment, puis, leur ayant bandé les yeux, on tira sur eux. L'instituteur ne tomba point du premier coup. Il se releva deux fois; poussant des cris. Un officier prussien s'avança aussitôt et, par pitié, déchargea son revolver dans l'oreille du blessé.

Les deux cadavres demeurèrent là, sur la colline, abandonnés.

Ce n'était pas fini.

La défense du passage de l'Aisne réclamait, paraît-il, d'autres victimes encore. Il y avait, parmi les habitants de Vauxbouin et de Vauxregis, trois malheureux que les Prussiens voulaient fusiller. Leur crime? Celui de Debordeaux : ils avaient défendu leur pays.

A ceux-là, on fit, par un raffinement de cruauté, creuser leur propre fosse. On dit à un curé qui était là :

« Vous avez cinq minutes pour les préparer à la mort tous les trois. »

Il y eut quatre feux de peloton. Puis ceux des Français que la justice prussienne avait épargnés durent enfouir eux-mêmes dans les fosses les cadavres de leurs compatriotes, et piétiner après sur la terre, tandis que les soldats allemands riaient.

Le maire de Pasly a ouvert une souscription pour élever un monument aux victimes des 10 et 11 octobre 1870. Mais il en est un autre, un troisième instituteur, dont Henri Martin racontait, un jour, la mort au conseil général de l'Aisne : c'est Jules Leroy.

Des francs-tireurs ayant, le 11 janvier 1871, pris des vivandiers allemands aux environs de Verdières, les Wurtembergeois envahirent bientôt ce village, arrêtèrent sept personnes, et condamnèrent à mort l'instituteur et trois autres citoyens. Quatre décharges, de cinq minutes en cinq minutes, abattirent les quatre martyrs.

Jules Leroy fut exécuté le dernier.

« Venez voir, avait-il dit en marchant au supplice, venez voir comment meurt un innocent et un Français ! »

Pauvres instituteurs primaires, qui enseignent aux petits l'alphabet de la vie, ils ont donc su non seulement apprendre au prochain à vivre bien, mais encore ils ont enseigné à bien mourir.

Ils sont tombés, tous les trois, sur ce sol picard, où Laon a sauté, où Saint-Quentin s'est immortalisé, où Soissons a résisté sous les bombes.

Et il y a à Laon, dans la cour de l'École normale, une plaque de marbre qui porte les noms de ces trois hommes, victimes inconnues, dont il faut répéter les noms à l'avenir :

Jules-Denis Debordeaux, instituteur à Pasly;

Louis-Théophile Poulette, instituteur à Vauxregis;

Jules-Athanase Leroy, instituteur à Verdières.

Les grands ont aussi leur livre d'or. Il serait temps d'ouvrir maintenant le livre d'or des petits.

Édouard Detaille a dessiné quelque part le monument funèbre élevé à Bougival à de braves gens coupables de s'être, eux aussi, défendus. Je sais une fosse à l'écart, qui, plus oubliée, mérite pourtant bien un salut.

Il y avait auprès de Marly, dans la petite commune de l'Étang-la-Ville, un ancien zouave ou spahi très alerte, *débrouillard*, comme disent les officiers, qui vivait là, avant 1870, d'un tas de métiers plus ou moins adroits, mais en somme presque tous avouables. Peut-être était-il un peu braconnier et tendait-il, çà et là, le licol aux

perdrix. On le voyait souvent, je l'avoue, se présenter à la grille des maisons de campagne, et montrer de loin quelque levraut qu'il tenait par les oreilles : un produit de sa chasse. L'ancien soldat courait la nuit par les champs et prouvait au gibier qu'il n'était pas très sain de brouter le thym au clair de la lune. N'ayant, pour parler comme lui, pas froid aux yeux, il eût, en Afrique, guetté de même les lions, comme Jules Gérard, et peut-être même l'avait-il fait jadis.

Toujours est-il qu'on amena un jour, vers 1869, à Marly, venant des montagnes corses, deux mouflons, deux énormes mouflons, de ces béliers aux cornes dangereuses, contournées comme des volutes, que M. Abbatucci avait offerts au prince Napoléon. On les avait parqués tant bien que mal dans une façon de pré ou de pâturage, un terrain appartenant au prince, et on laissait là ces mouflons qui, farouches, sautaient par-dessus les palissades et plus d'une fois, de leurs grosses cornes, effrayèrent les promeneurs tant et si bien, qu'à Marly et dans les environs on n'osait plus se risquer sur les routes de peur des mouflons corses.

L'ancien zouave, entendant donc parler du mouflon, par les habitants effarés, se dit un beau jour :

« Pourquoi pas ? Voilà une chasse ! Ce doit être bon, le mouflon ! Et quel service à rendre à tout le pays que d'en tâter un peu ! »

Il embauche deux camarades, et, une nuit, chacun d'eux ayant emmanché une baïonnette au bout d'un bâton solide, ils sautent par-dessus les palissades et vont se planter en pleine clairière, dos à dos, comme formant le carré, devant les terribles mouflons. Réveillés, farouches, les animaux se précipitent, cornes baissées, sur ce point noir qu'ils aperçoivent à la lueur des étoiles, et, mâle et femelle, les mouflons sont embrochés par les baïonnettes tendues que tiennent fermement des poignes de fer. C'est le héros de l'expédition lui-même qui, depuis, conta l'aventure. Elle devait lui coûter cher.

Ce drame de la mort des mouflons fit, on se l'imagine, grand tapage. Les gardes forestiers, les inspecteurs des forêts, tout le monde se mit en campagne. Interrogatoires, commencement d'instruction. On ne trouvait point les coupables. On soupçonnait bien l'ancien zouave, mais aucun indice, après tout! On ne pouvait trouver que ce fût lui. Il répondit aux questions d'un air très naturel, gaiement, sans gouaillerie. Peu importe : on transmit sur son compte un rapport des plus sévères à la préfecture de Versailles, et le braconnier continua à vendre ses perdreaux et ses lièvres, sans plus s'inquiéter des mouflons qui, de leur côté, n'inquiétaient plus personne.

La guerre survient. Le département de Seine-et-Oise est occupé. Marly, Bougival, la Celle-Saint-Cloud servent de cantonnement aux troupes allemandes. Un soir, le cheval d'un officier prussien rentre sans cavalier et le lendemain, dans une allée de la forêt de Marly, au pied d'un chêne, ses soldats trouvent leur capitaine étendu sur l'herbe, une balle au front, son porte-cigare à bout d'ambre brisé entre ses dents et glissant dans sa barbe blonde.

Furieux, les Allemands cherchent le coupable, fouillent les maisons, tempêtent, menacent. Ils ne trouvent rien, ni fusil caché, ni coupable certain.

Quinze jours se passent. Au bout de quinze jours un sous-officier prussien, se promenant en forêt, est abattu au détour d'un chemin, à quelques mètres de l'endroit où le capitaine avait été tué. Cette fois les Prussiens menacent de tout brûler. Il passe comme un vent d'effroi sur les fermes et les villages.

Les paysans apeurés balbutient : « Ce n'est pas nous! C'est *ceux de l'Étang*! A l'Étang, c'est plein de braconniers! »

L'Étang-la-Ville a 380 habitants environ. Les Prussiens y vont, entourent le village, en chassent les enfants et les femmes, prennent tous les hommes et les emmènent dans la prison de Versailles entre des

uhlans, pistolet au poing. A Versailles, on interroge les prisonniers. Tous se défendent et nient. Tous prouvent des alibis, « comme quoi matériellement ils n'ont pu tuer ces hommes ».

« Que vous ayez tué ou non, la question n'est pas là. Il faut un exemple. Il nous faut un coupable. »

Et, à la préfecture, les ouvriers instructeurs, ouvrant les cartons, fouillant les dossiers, trouvent le vieux rapport des inspecteurs des forêts, déclarant que l'ancien zouave, *homme très dangereux*, avait certainement tué les mouflons corses. *Homme très dangereux!*

L'épithète était l'arrêt du pauvre diable. Braconnier. Dangereux. Condamnation sans appel.

« Et quand j'aurais tué le mouflon, disait-il, d'un ton gouailleur aux Allemands, ça prouverait-il que j'ai tué le Prussien?

— Enfin, vos compatriotes eux-mêmes vous signalent comme un homme dangereux!

— Et c'est bien ce qui m'enrage. Être fusillé par des Allemands à cause d'un rapport français, c'est dur! »

Il en prit bien vite son parti.

Condamné à mort, on le conduisit un peu au-dessus de l'Étang-la-Ville, et là on lui mit une pelle à la main.

Pourquoi? Pour creuser sa fosse. C'est, paraît-il, un raffinement allemand.

L'homme se prit *à rire des épaules*, et creusa la fosse. On l'entendit dire d'un ton railleur : « Après ça, si ça leur fait plaisir. »

Il répétait encore qu'il avait tué le mouflon, mais non l'officier. On le fusilla sur place : il mourut en souriant et on poussa du pied son cadavre dans la fosse que ses mains, maintenant sanglantes, venaient de creuser.

Je ne sais pas son nom. Je le relèverai quelque jour sur les registres mortuaires de son village. Il est bon qu'on n'oublie point ces humbles martyrs.

J'ai dit martyr. On vous racontera, en effet, dans la

forêt de Marly, qu'un homme, un ancien soldat, dont le fils avait été tué à Metz, et qui, à son tour, est mort aujourd'hui, disait, les soirs où il avait bu un coup de trop, — cela quatre ou cinq ans après la fusillade de l'ancien zouave :

« Il n'était pas coupable! Non, je sais bien qui a tué l'officier et je sais aussi, sous les chênes, où il y a un autre Prussien, tué, qu'on n'a jamais trouvé!... Celui-là, je vais quelquefois m'asseoir sur son tertre. Il y a de l'herbe, j'allume ma pipe, et, tout en fumant, je cause là avec l'enfant qu'ils ont tué à Gravelotte! »

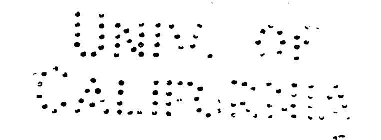
Et c'est de l'histoire, de la sombre histoire d'hier, ce funèbre récit, étrange comme une légende et rencontré, par les chemins, en causant à travers bois avec un paysan de là-bas.

J'aurais à saluer du bout de la canne de M. Michelet, comme on saluerait d'une épée, bien d'autres martyrs encore, ne fût-ce que ce prêtre admirable, le curé Miroy, de Reims, cachant dans l'autel, sous l'hostie, les fusils des gardes nationaux du pays et répondant aux Prussiens qui lui demandaient pourquoi il avait fait cela :

« Pourquoi? Pour les garder, pour les charger et pour tirer sur vous! »

On le fusilla près du chemin de fer, dans une sorte de chantier qui existe encore. Des Français l'avaient dénoncé, ce prêtre patriote que René de Saint-Marceaux a sculpté tombant face contre terre dans sa soutane trouée de balles — un chef-d'œuvre de bronze en mémoire d'un héros!

(*La Canne de M. Michelet.*)



CRITIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

Le nombre des critiques est tel, aujourd'hui, que le vertige vous prend rien qu'à se rappeler de loin ou de près leurs noms et leurs titres. Au fait, tout ce qui tient une plume se transforme, à une heure donnée, en juge du Parnasse, et jamais peut être on n'a tant formulé d'arrêts que par ce temps de journalisme triomphant. De ces causeries au jour le jour dont poètes, romanciers, dramaturges, font les frais, que restera-t-il? Peu de chose, à coup sûr. Mais à côté de ces éclaireurs, de ces tirailleurs et de ces fourrageurs, ardents à l'attaque et prompts à la riposte, que l'on voit embusqués ici et là, sous prétexte de venger le sens commun trahi et la beauté éternelle conspuée; à côté, ou plutôt un peu loin, se dessinent dans leurs cravates blanches et leurs collets académiques les critiques de haute futaie, qui n'ouvrent la bouche que pour laisser tomber des oracles. C'est parmi ces derniers que nous rangerons M. Jules Claretie. Est-ce à dire qu'on trouve dans ses jugements cette allure dogmatique et sentencieuse de quelques-uns de ses collègues en habit vert? Non, assurément. Si nous plaçons M. Jules Claretie sur le même rang, c'est que nous le considérons comme un des maîtres de la critique contemporaine, mais de cette critique qui exclut le pédantisme et le ton rogue d'un censeur. Plus libéral que M. Brunetière, plus ouvert, plus *libertin*, il se laisse aller sans pruderie aux nouveautés, mais il reste ferme comme un roc si l'on veut l'entraîner dans quelque débauche où le goût et le sens commun pourraient courir de trop scandaleuses aventures.

L'œil toujours ouvert, la plume toujours prête, il a mis

au jour, dans les *Portraits contemporains*, les qualités judicieuses de son esprit. La vie circule dans ces portraits; tout y est sincère, franc, laudatif même, jusqu'au moment moment où Claretie, rencontrant le côté faible de l'écrivain qu'il étudie, relève ses faiblesses ou compte ses défauts. Jules Claretie est assez porté à l'admiration, il se plaît à louer, mais il ne va jamais au delà du point que son goût et sa conscience lui prescrivent de ne pas franchir.

On admire dans son style un naturel aisé, un mouvement vif et léger qui font des *Portraits contemporains* une lecture de tout point agréable, et de sa *Vie moderne au théâtre* un livre plein d'attraits.

C'est un plaisir de le suivre dans ses études avec toute la diversité qu'y mettent les hasards de la rencontre. Son esprit largement ouvert embrasse toutes les questions avec une réelle supériorité. Qu'on lise ses études sur Molière, sur Bernardin de Saint-Pierre (Préface de *Paul et Virginie*), sur Xavier de Maistre (Préface du *Voyage autour de ma chambre*) : on nous dira ensuite s'il est possible de faire preuve de plus de goût et d'intelligence.

Molière.

Molière est embaumé dans les monographies des compilateurs et des érudits; il reprend vie et souffle, couleur et figure sous la verve chaleureuse de Jules Claretie. Ce petit livre — *Molière, sa vie et ses œuvres* [1], — si plein de faits et d'idées dans son format exigu, mérite de devenir le bréviaire de tous les dévots de notre grand comique, et classe du premier coup l'auteur parmi les critiques qui comptent.

Voici le chapitre qui sert de *conclusion* à ce bel ouvrage :

Aujourd'hui, celui qui mourait, dévoré de chagrins intimes en même temps que rongé par la maladie, l'homme dont l'humeur songeuse, contemplative, avait été calomniée par des adversaires indignes, Molière « l'hypocondre », est enfin entré de plain-pied dans l'immortalité et domine de toute la hauteur de son

1. Libr. Lemerre. Prix : 3 fr. 50.

front ce grand siècle si rempli de pompes, de fumées, de victoires et de fêtes, et qu'il traversa, l'œil fixé sur la foule parée qui le coudoyait sans toujours le respecter et qui l'applaudissait sans toujours le comprendre.

Pauvre grand homme, à présent vengé de tant d'injustices, lavé de tant d'accusations, définitivement assis dans ce monde indiscutable de l'éternelle gloire! Il revit dans les peintures d'autrefois, dans les apothéoses d'aujourd'hui, sur la toile ou dans le marbre, mais surtout il réapparaît tout entier, à jamais vivant, jeune, entraînant, soulevant le rire, excitant la réflexion, nous apprenant à aimer la vie sans être dupes; il réapparaît tel qu'autrefois dans ses œuvres qui n'ont point vieilli, depuis cet éclat de gaieté à l'italienne, fusée d'esprit jetée au vent sicilien, qui s'appelle *l'Étourdi*, jusqu'à ce rictus douloureux qui se nomme *le Malade imaginaire*. Que de personnages s'agitent entre ces deux pièces, tous si vivants qu'on les connaît mieux que des personnages de chair et d'os! Alceste, l'éternel songeur, Philinte, l'éternel satisfait, Sganarelle qui se lamente, George Dandin qui pleure, Pourceaugnac qu'on exploite, Vadius qui se rengorge, Trissotin qui se pavane, Tartuffe qui ploie l'échine, Orgon qui croit, Argan qui doute, Harpagon qui thésaurise, Célimène, la cruelle, Agnès, la rusée, Scapin, le drôle étourdissant, et Mascarille, et Dorine, et Mme Pernelle, et Sosie, et maître Jacques, et Arnolphe, et Don Juan, et Diafoirus, et Bélise, et Armande, hommes, femmes, précieux et précieuses, petits marquis et grandes coquettes, fripons et honnêtes gens, malades et médecins, philosophes de hasard et savants de pacotille, bref un monde entier, tout un monde de types, de caractères, palpite, pour ainsi dire, depuis deux siècles et vit à côté du monde réel. Or ce monde, c'est Molière qui l'a créé. Ces personnages sont les fils de son génie. Il les a animés de sa flamme, de son verbe, de sa foi. Et, au-dessus de

leurs passions et de leurs vices, de leurs faiblesses et de leurs vertus, il semble qu'il ait proclamé avant tout cette vérité suprême : *N'aimez que le vrai, le simple, le bon, la clarté et le bon sens, tout ce qui fait la force et la vertu de notre vieille humeur française!*

Aussi la France aime-t-elle profondément ce génie né de ses entrailles, et sera-t-elle éternellement vraie, cette parole de Sainte-Beuve, éloquent et définitif hommage rendu au poète : *Tout homme de plus qui sait lire chez nous est un lecteur pour Molière.*

Sans doute on pourra reprocher à Molière de n'avoir pas, comme Shakspeare, je ne sais quelle vaste ouverture d'idées qui laisse deviner un univers, un entassement formidable de pensées, de combinaisons, de trouvailles et de poésie. Vainement chercherait-on dans son œuvre une figure de la taille d'Hamlet, une vision de la valeur de la *Tempête*, une histoire d'amour du charme de *Roméo et Juliette*, un drame aussi poignant qu'*Antoine et Cléopâtre*. Sa parole, nette et vivante, n'a jamais les profondeurs immenses du *Monologue* inoubliable. Son imagination n'a pas cet imprévu, cet inouï, cette éblouissante lumière; le microcosme qu'il étudie est plus borné que celui de cet infini Shakspeare. Mais si le véritable génie consiste dans la pondération absolue, dans le bon sens uni à la puissance, dans le *rien de trop*, qui est en somme le but suprême de l'art, Molière, comme Cervantès, est l'égal de Shakspeare. Les femmes de Molière n'ont pas le charme en quelque sorte surnaturel, la diaphanéité, les ailes des héroïnes de Shakspeare, mais ce sont vraiment des femmes, vivantes, aimantes, mères, sœurs et filles. Elles vivent non de la vie du rêve, mais de la vie de l'humanité. Et ce mot sur l'*humanité*, que Molière mit dans la bouche de son Don Juan, ne dénote-t-il point le penseur, le précurseur, l'*homme des temps à venir*, et ne caractérise-t-il pas ce génie purement humain? De pareils traits d'ailleurs, qui ouvrent de telles perspectives, ne ont pas rassu-

dans son œuvre, et pour n'en citer qu'une, le monde moderne, épris d'égalité, ne doit-il pas regarder comme un des siens le poète qui, en plein XVIIe siècle, s'est vaillamment écrié :

La naissance n'est rien où la vertu n'est pas?

L'auteur du *Vieux Cordelier*, Camille Desmoulins, n'a pas craint d'écrire un jour que Molière a peint dans *le Misanthrope* un portrait de républicain, Alceste. Camille ajoute que Philinte n'est qu'un *feuillant*. Toujours est-il que l'âme haute de Molière était aussi lasse que le bilieux et superbe Saint-Simon, ou que le vigoureux La Bruyère, des intrigues et des bassesses de la cour. « Vous me félicitez de *Tartuffe*, disait-il à ses amis, que direz-vous donc quand vous aurez vu mon *Homme de cour*? » L'œuvre ne fut pas achevée, et elle est malheureusement perdue, mais l'esprit indépendant, ennemi de toute tyrannie, de Molière, est épars dans le théâtre entier de ce grand homme.

Au reste, et encore un coup, Molière est le représentant le plus élevé de l'esprit français, avec ses étroitesses, mais ses honnêtetés, avec sa haine du précieux, du boursouflé, de l'obscur, et sa soif de clarté, son avidité de lumière. Voilà bien pourquoi nous l'aimons, et ce serait peu de l'aimer, voilà pourquoi nous le préférons. Nous avons trop négligé, depuis cinquante ans, le culte de la tradition nationale en littérature. Le romantisme — à qui nous devons, ce qui l'absout, des merveilles de poésie lyrique, — le romantisme qui nous ouvrit, il faut le reconnaître, des mondes nouveaux, nous y retint malheureusement prisonniers. On pouvait fort bien étudier les littératures étrangères sans leur sacrifier notre propre tempérament. C'est ce qu'un éminent critique, M. Philarète Chasles, a su faire. Mais imiter, mais vêtir à l'allemande, à l'espagnole ou à l'italienne la pensée française, c'était une autre espèce d'apostasie. Les poètes ont trop souvent

quitté la braie gauloise pour le pourpoint castillan; nous avons assisté à une sorte de travestissement douloureux. A ce jeu, une nation perdrait, en moins de cent ans, son originalité et son génie. Le pauvre Alfred de Musset l'avait bien senti, lui qui réagit si bravement, en enfant terrible, au nom du génie français, contre les exagérations exotiques.

Revenons donc, revenons en hâte aux vrais fils des Gaules, à Rabelais, le bon sens *sublimé*, à Montaigne, cet Athénien gascon, à La Fontaine, le plus admirable des conteurs et des peintres, à Corneille, qui retrouve l'accent français jusque dans le forum romain, à tous ceux qui ont dans les veines, dans le cœur, dans la voix, cet accent particulier qui rendit à la fois redoutable et éclatant comme l'acier sans tache, l'esprit français, cet esprit alerte et militant, armé à la légère, et brillant comme une guêpe dans un rayon de soleil. Le XVIIe siècle avait donné à cet esprit la noblesse, le XVIIIe siècle lui donna la puissance. Voltaire, Diderot, Beaumarchais sont de la race élue qui est la nôtre. C'est à eux aussi qu'il faut demander le secret de cette régénération intellectuelle et matérielle si ardemment poursuivie.

La France, pareille à Antée, n'a qu'à toucher son sol pour retrouver de nouvelles forces, ou plutôt elle ressemble à une convalescente à qui la source pure du pays natal rendrait enfin la santé; — et cette source claire, limpide, savoureuse, où puisa Molière, c'est l'impérissable esprit français, qui avait fait de notre patrie le « soldat de Dieu », disait Shakspeare, et nous ajouterons avec Molière « le soldat de l'humanité ».

(*Molière, sa vie et ses œuvres*, Conclusion)

Paul et Virginie.

L'œuvre la plus populaire de Bernardin de Saint-Pierre est *Paul et Virginie.* C'est un doux et triste songe d'amour pur, par lequel l'humanité se repose des réalités rudes. L'effet de ce petit roman fut immense en 1787. L'innocence naïve, la nature sauvage, cela reposait du raffinement extrême des idées et des mœurs. Le livre paraît mince et fade aujourd'hui, mais on lit encore, et on lira toujours cette gracieuse et fraîche idylle. La librairie Quantin en a publié naguère une fort belle édition, en tête de laquelle se trouve une magistrale préface de M. Jules Claretie. En voici quelques extraits :

Parmi les plus chers souvenirs de toute créature humaine capable de sentir le prix d'une larme vraie, figure assurément la première lecture de *Paul et Virginie.* J'ai souvent comparé nos amours littéraires à nos réelles amours. Il semble que certaines actions se réfléchissent, comme en un miroir, dans un livre qui nous les rend telles qu'elles ont été éprouvées, mais avec le prestige de l'art en plus, avec la séduction éternelle de la poésie ou l'âpre puissance d'une ardente vérité. S'il en est ainsi, *Paul et Virginie* ne représente-t-il pas, avec son inexprimable charme, le premier amour, le plus pur, l'amour presque inconscient de l'adolescence, amour aussi profond que d'autres, aussi violent parfois, mais plus naïf, plus candide, se nourrissant de rêves, heureux de ses souffrances mal définies, l'amour sans tache dont Brizeux se souvenait tendrement lorsqu'il écrivait ces vers du poème printanier de *Marie* :

... Et les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans, refleuriront toujours.

Oui, certes, voilà ce qu'est *Paul et Virginie*, le charme du matin de la vie, le roman de l'amour sans honte, comme *Manon Lescaut* est le roman de l'amour qui laisse après lui le dégoût. Ces deux livres marqueraient, à bien prendre, deux phases de la vie d'un homme : le songe de ses dix-huit ans et l'épreuve et l'amertume des années qui suivent. Mais, quand on se reporte vers le passé, quand on compare entre elles ses affections éteintes et ses lectures d'autrefois, comme on se sent heureux de se consoler de la pression de main de Manon avec le sourire de Virginie, et comme on oublie la compagnie compromettante de Desgrieux pour l'amitié toujours jeune de Paul !

Il resterait, pour marquer les étapes diverses de l'existence d'un homme, un troisième roman à trouver, le roman du foyer heureux, de la paternité sacrée, du bonheur sans bruit, du devoir quotidien. Mais ce roman n'existe pas, ou plutôt ce n'est pas un roman. Ce récit-là s'appelle l'histoire, et c'est au dévouement, c'est à l'âme profonde et noble d'une lady Russell qu'il faut en demander le secret.

Quelle que soit d'ailleurs la puissance de l'histoire, le rêve a bien son prix, et quel plus beau rêve, quel songe à la fois plus consolant et plus doux jusqu'en sa cruauté que ce roman de deux êtres jetés au bout du monde dans les bras l'un de l'autre, créatures élues, vivant ignorées, s'adorant et se bénissant, jusqu'au jour où la volonté des parents, la loi humaine, le faux devoir social viennent les arracher brutalement l'un à l'autre, exposer Virginie au naufrage, la jeter à la mort, et livrer Paul à la douleur dont on ne guérit plus?

Une chose m'étonne entre toutes dans ce roman — je me trompe, — dans ce poème de *Paul et Virginie*, c'est le moment où il fut écrit. Au milieu de la littérature empestée du temps (je parle seulement des ouvrages d'imagination), il nous apparaît comme une

fleur qui s'épanouirait, toute fraîche des gouttes de la rosée, dans une serre étrangement remplie de fleurs artificielles. Il parle d'amour sincère, de candeur, de tendresse, de virginité idéale, à une société qui étudie le sentiment dans les pages de Laclos, qui vient de suivre avec curiosité les aventures de Faublas et qui a médité sur *la Nuit et le Moment* de Crébillon le fils, ce Marivaux de l'amour déshonnête. Il me fait songer tout aussitôt à cette charmante Mlle Aïssé qui ne rougit pas d'aimer vraiment celui qu'elle aime, et de l'aimer d'un amour profond, absolu, dévoué, dans un temps où l'amour est seulement un caprice, une fantaisie, pis que cela, une perversion. *Paul et Virginie* arrive avec sa tendresse, ses soupirs, ses larmes, et tout aussitôt un silence se fait; les pâmoisons nerveuses des héroïnes à la mode, le machiavélisme des séducteurs des *Liaisons dangereuses*, tout ce qu'il y a d'affecté, de méchant et de révoltant dans l'amour tel que le peignent les livres du temps, tout cela s'efface, disparaît, ou plutôt tout cela apparaît sous ses couleurs véritables, avec sa laideur que ne dissimule même pas l'élégance, avec sa lividité que ne cachent ni le rouge ni le fard. Le rayon de soleil est entré brusquement dans le boudoir malsain et l'inonde de sa pure et victorieuse clarté.

Le triomphe de Bernardin de Saint-Pierre fut celui-ci : à l'heure où l'on célébrait l'être sensuel, il mit sur l'autel l'être sensible. *La sensibilité! Un homme sensible!* voilà de jolis mots, des mots exquis, que l'abus a cependant trouvé moyen de rendre ridicules. Mais rien de ce qui est exact, pittoresque et vrai peut-il être ridicule? N'ayons plus aucune honte à nous en servir; il n'en est pas de plus charmants dans notre langue française.

La « sensibilité », ce fut par là que Bernardin de Saint-Pierre séduisit, conquit son siècle. En réalité, il était l'homme le plus sec, le plus nettement égoïste qu'on pût trouver; mais, la plume à la main, il s'épan-

chait en effusions communicatives. On eût dit qu'il y avait des pleurs et même du sang dans son encre. Non pas! Et cette encre, il faudrait bien se garder de l'analyser.

Mais qu'importe! Ce qui est certain, c'est que l'auteur de *Paul et Virginie* fut en prose ce qu'André Chénier fut en poésie, un précurseur, un initiateur. Notre temps certes lui doit beaucoup. Peut-être, en dépit de l'influence magistrale de Jean-Jacques, Mme Sand n'eût-elle point tracé ses merveilleux paysages d'Auvergne ou du Berry, décrit avec son charme puissant les bords jaseurs des petits ruisseaux de la Creuse, si elle n'avait eu, elle aussi, l'éblouissement, le coup de soleil tropical des paysages de Bernardin de Saint-Pierre.

En littérature et en art, tout se tient, quoi qu'on dise. Les hommes sont cohéritiers, comme les peuples.

Chateaubriand n'a pas vu « le coup de soleil » dont je parle; il trouve plutôt à *Paul et Virginie* un charme mélancolique et cet « éclat uniforme de la lune », dont, après lui, Sainte-Beuve a parlé. Le roman de Bernardin de Saint-Pierre est cependant plus coloré qu'il n'est attendri, et, comme on l'a fort bien dit, plus biblique qu'antique.

Nul ne l'a jamais mieux peint que Lamartine lorsqu'il l'appelle le *Manuel de l'amour naïf*, « un livre qui semble une page de l'enfance du monde arrachée à l'histoire du cœur humain et conservée toute pure et toute trempée de larmes contagieuses pour les yeux de seize ans ».

Ce qu'est *Paul et Virginie*, Lamartine le dit en termes inoubliables, en penseur et en poète, dans la partie de ses *Confidences* demeurée célèbre sous le nom de *Graziella*, et lorsqu'il lit à l'enfant de Sorrente la page où Bernardin de Saint-Pierre conte le départ de Virginie, le déchirement de deux êtres qui n'en faisaient qu'un.

« Les poètes, ajoute Lamartine, cherchent le génie

bien loin, tandis qu'il est dans le cœur de tous et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard, suffisent pour faire pleurer tout un siècle et pour devenir aussi populaires que l'amour et aussi sympathiques que le sentiment. Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible dans l'art. Celui qui sait attendrir sait tout. Il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et toutes les bibliothèques de l'univers. L'homme est comme l'arbre qu'on secoue pour en faire tomber ses fuits ; on n'ébranle jamais l'homme sans qu'il en tombe des pleurs. »

Oui, le génie, c'est la simplicité, c'est l'émotion, c'est le cri de l'âme humaine allant droit à l'âme des hommes. Le génie n'est point dans l'étrangeté, dans l'horrible ou dans la réalité stupide : il est partout, et la goutte d'eau vaut un monde.

Quelle simplicité de conception dans le chef-d'œuvre de Bernardin ! L'amour de deux enfants, leur séparation, leur mort et rien de plus. A dire vrai, qu'est-ce que *Paul et Virginie* ? Un fait divers éloquemment conté, voilà tout. Un navire se perd, un romancier écoute le récit d'un naufrage. Il apprend que sur ce vaisseau une jeune fille a péri. Il raconte, en y mêlant ses propres souvenirs, ses émotions de la vingtième année, ce simple fait qu'il traduit en une langue admirable, et voilà un livre qui durera autant qu'une littérature, autant qu'une nation.

Ne prenez point tant de peine, ô vous qui prétendez peindre le cœur humain ; mettez simplement la main sur le cœur de cet enfant qui passe. Écoutez-le battre et contez !

(Préface de *Paul et Virginie.*)

Voyage autour de ma chambre.

L'auteur des ouvrages charmants et familiers qui ont pour titres : *Voyage autour de ma chambre*, *Expédition nocturne*, le *Lépreux de la cité d'Aoste*, la *Jeune sibérienne*, les *Prisonniers du Caucase*, se recommande par la grâce, le charme et le naturel. Sans jamais cesser d'être aimable et vrai, cet esprit souple et varié conduit tour à tour son lecteur sur les hauteurs du rêve et dans les petits chemins de la réalité. Il sait dire simplement les choses les plus graves et les plus élevées. Sa grande ambition paraît être de nous faire partager ses intimes sensations, et il y arrive en les décrivant si bien que nous reconnaissons immédiatement les nôtres dans les siennes.

De toutes les études qui ont été publiées sur Xavier de Maistre, je n'en sais pas de meilleure que celle de M. Jules Claretie. Le maître, dans son œuvre déjà si considérable, a touché à beaucoup de sujets, il en prend la fleur et s'envole. La Fontaine, qu'il goûte fort, a dit qu'il faut de tout aux entretiens :

> Sur chaque fleur l'abeille se repose
> Et fait son miel de toute chose.

Le miel de ce charmant esprit vient de toutes sortes de fleurs. C'est du miel de l'Hymette odorant et léger. Histoire, théâtre, roman..., il a tout abordé et dans tous les genres il a connu le succès. Comme critique littéraire, il nous a donné, sur la plupart des maîtres de notre littérature, des études qui resteront. C'est que l'esprit de M. Jules Claretie est d'une qualité peu commune. Ce n'est pas l'esprit des mots, qui pétille sans éclairer, c'est l'art de faire des rapprochements imprévus, de placer dans un même jour, par exemple, Xavier de Maistre, Sterne et George Sand.

Il faut le louer sans réserve de défendre de saines idées morales, d'avoir de l'esprit et du bon sens. « Ce récit touchant, dit-il, en parlant du *Lépreux de la cité d'Aoste*, est, par sa simplicité même, par sa netteté puissante, la condamnation des héros du romantisme, malades imaginaires que torture le « vague à l'âme », et qui en dépit de leurs suicides, sont aussi parfaitement ridicules que l'Argan de Molière entouré de ses médicaments. » « Xavier de Maistre, écrit-il encore, aimait en toutes choses le clair, le simple et le vrai. » On pourrait en dire autant de M. Jules Claretie. Remercions-le de recommander aux générations nouvelles l'amour de la simplicité, de la simplicité dans l'art et dans la vie.

... Qu'est-ce que ce *Voyage autour de ma chambre*? Une conversation de l'auteur avec lui-même. On a très jus-

tement dit que c'est là comme un portrait, une confession, ce piquant chef-d'œuvre que Joseph de Maistre eut le bon esprit de donner à l'imprimeur sans consulter Xavier. Et quelle confession naturelle et charmante! Je ne sais pas de livre plus sincère et qui fasse mieux connaître son auteur, et qui vous attache davantage. Nulle recherche; une vérité malicieuse et touchante. Tout un monde de sentiments, d'émotions et de souvenirs tient dans cette petite chambre où le *dada* de l'once Tobie, comme dit Xavier de Maistre lui-même, peut piaffer en toute fantaisie. Mais cette fantaisie même (et voilà son charme) est toujours humaine. Si Xavier de Maistre s'attendrit après avoir brusqué le bon Joannetti, son domestique, cette *larme à l'œil*, il a dû l'essuyer vraiment et la sentir couler sur sa joue. Ce n'est point la larme purement littéraire d'un Sterne, — j'allais dire d'un Lamb, mais il y avait de la sincérité chez le pauvre Charles Lamb.

Le *Voyage autour de ma chambre* est à la fois l'œuvre d'un philosophe attendri et d'un poète. Poète, Xavier de Maistre ne l'était pas seulement pour les quelques vers qu'il nous a laissés, il l'était surtout par l'émotion, la grâce des images, la délicieuse tendresse des soupirs poussés. Ce ne sont point les rimes qui font la poésie, quoi qu'en veuillent bien dire les *sertisseurs*, les joailliers littéraires de ce temps. Ce qui fait la poésie, c'est le pénétrant de la pensée uni à la séduction de la langue.

On est poète en prose comme on est poète en vers. Une page des *Confidences* de Lamartine vaut une strophe des *Méditations*. N'est-ce pas de la poésie, et la plus touchante, et la plus doucement mélancolique, que ce chapitre où Xavier de Maistre nous montre le portrait de Mme de Hautcastel souriant au premier venu comme il sourit à celui qui aime, et suivant des yeux Joannetti avec son éponge mouillée, aussi bien que Xavier de Maistre étendu dans son fauteuil?

« Quel trait de lumière! Pauvre amant! tandis que

tu te morfonds loin de ta maîtresse, auprès de laquelle tu es peut-être remplacé ; tandis que tu fixes avidement tes yeux sur son portrait et que tu t'imagines (au moins en peinture) être le seul regardé, la perfide effigie, aussi infidèle que l'original, porte ses regards sur tout ce qui l'entoure et sourit à tout le monde. »

Et la rose desséchée, la *fleur de carnaval de l'an dernier*, qu'il présente à celle qu'il aime, et que la coquette, ne regardant qu'elle-même, n'aperçoit même pas! N'est-ce point là de la poésie? Il y a encore dans Xavier de Maistre une page où l'humoriste parle des vieilles lettres retrouvées comme le chantre des *Feuilles d'automne* parlera de ses lettres d'antan :

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse.

Certains sentiments profonds et vrais de l'âme humaine semblent ne devoir être exprimés que par les mêmes mots et de la même façon.

Mais ce qui est bien à Xavier de Maistre, ce qui est bien l'originalité, et peut-être aussi la hardiesse de son livre, c'est cette théorie philosophique, maintenant immortelle, de la bête et de l'âme. Il y a, Xavier a raison de le dire, tout un système dans la petite découverte métaphysique dont il semble vouloir se moquer, et qu'il a pourtant popularisée. Et qui sait? on eût sans doute bien étonné l'auteur du *Voyage autour de ma chambre* si on lui eût dit que son système pourrait, à la rigueur, donner raison à ces matérialistes anathématisés par Joseph de Maistre, et qui prétendent que le corps a sur l'esprit une décisive influence. Les aventures de cet *autre* qui conduit le *voyageur* où il ne veut pas aller, le réveil de l'âme qui se croit à Turin, chez le roi, et qui se trouve, sans savoir comment, devant la porte de Mme de Hautcastel, à un demi-mille du palais royal, ce sont là, en vérité, des traits qui donneraient raison à ceux qui se moquent un peu de cette pauvre et admirable raison humaine, dont un peu d'alcool, une goutte d'opium ou une pincée de

haschisch fait quelque chose d'aussi errant et d'aussi respectacle qu'un caillou qui roule au hasard sur la pente d'une montagne.

Oui, certes, Xavier de Maistre reconnaît toute la valeur, toute la puissance, toute la tyrannie de l'*autre*, de cet autre qui nous tient à la gorge par toutes les fatalités matérielles de notre nature, qui nous tire vers la terre par toutes nos infirmités, et qui fait que le poète le plus superbe de la création s'enrhumera vulgairement s'il s'avise, par une nuit d'hiver, de sortir tête nue pour contempler les étoiles.

C'est, du reste, cette sincérité, cette équitable part faite entre nos aspirations et nos faiblesses, qui rend si attachante la lecture du *Voyage autour de ma chambre* et lui donne un si grand prix. La moralité ou la philosophie du livre, si on s'avisait de la vouloir extraire, serait, après tout, celle d'un grand penseur de ce temps, disant très justement et très éloquemment : « Nous sommes terre et ciel, nuage et poussière, ni anges ni bêtes, mais un produit de la bête et de l'ange, avec quelque chose de plus intense dans la pensée de l'un et dans l'instinct de l'autre. » L'*autre*! Et voici le mot de Xavier de Maistre qui se trouve ainsi tout naturellement sous la plume de George Sand.

C'est à Mme Sand encore, et aux contemplations graves et sereines dont l'auteur d'*Impressions et Souvenirs* a jeté le résultat sur le papier, que certaines pages de l'*Expédition nocturne autour de ma chambre* m'ont fait songer. Sans doute, cette *Expédition nocturne* ne vaut point le *Voyage*. Joseph de Maistre avait raison de citer à son frère le proverbe espagnol, et les secondes parties ne font jamais oublier les premières. En littérature comme en art, il faut se défier des *pendants*. Mais cette suite du *Voyage autour de ma chambre* n'est pas sans agrément, quoi qu'en aient pu dire les critiques sévères, et, s'il y a moins d'originalité, moins d'imprévu et moins d'*humeur* dans ces chapitres que dans les premiers, on y trouve cependant encore des

réflexions que pouvait faire seul un esprit tel que Xavier de Maistre.

Oui, vraiment George Sand, contemplant par un soir d'hiver, d'une fenêtre de son château berrichon, la constellation d'Orion, « brillante comme le diamant, et montant derrière la lune dans un bleu froid », George Sand, lorsqu'elle s'écrie, en trouvant dans ce petit champ du rayon visuel plusieurs centaines de lieues de perspective : « Comme un monde tient peu de place dans l'espace! » me rappelle Xavier de Maistre regardant la voie lactée qui partage le ciel comme un léger nuage, et aspirant du regard ces émanations des mondes éloignés.

Je rapproche volontiers l'humoriste de l'écrivain sévère, car, si l'on n'a jamais nié la grâce, le charme et l'esprit du *Voyage autour de ma chambre*, on s'étonnera peut-être de lui voir accorder la grande éloquence; et pourtant, en dépit de sa forme volontairement légère, c'est plutôt de Pascal épouvanté par les « espaces infinis » que de Fontenelle s'amusant à la *Pluralité des mondes* que Xavier de Maistre se rapproche. Il ne faut pas prendre au mot ces humoristes : il y a plus de profondeur qu'on ne croit sous leur fantaisie, quand elle est sincère. Les pédants seuls gardent éternellement leur sérieux...

(*Xavier de Maistre.*)

La littérature de 1830 à 1848. — Éloge du roman.

C'est M. Jules Claretie qui fut chargé, on le sait, de recevoir M. Thureau-Dangin à l'Académie française. Il y avait quelque chose de piquant à voir l'éminent historien de la révolution de 1870-71 souhaiter la bienvenue à l'historien très éloquent et très informé de la monarchie de Juillet. M. Jules Claretie s'acquitta de sa délicate mission avec infiniment de tact et d'esprit. Après avoir fait l'éloge du nouvel académicien et de son œuvre maîtresse, M. Jules Claretie lui reproche spirituellement d'avoir quelque peu sacrifié notre littérature. Dans les sept volumes de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet*, si

complets en ce qui touche les questions politiques, le tableau de la littérature de 1830 à 1848 ne compte guère, çà et là, que quelques pages sévères, et c'est contre cette sévérité même que proteste avec raison M. Jules Claretie.

De toutes nos conquêtes, en effet, ce sont les seules conquêtes littéraires qui nous restent à jamais. Le *Cid* ni le *Misanthrope* ne connaissent de Rosbach. On prédit trop facilement l'oubli aux littérateurs et l'immortalité aux hommes politiques. L'avenir se joue de ces arrêts et garde plus volontiers le souvenir du poète qui a ému un pays que de l'homme qui l'a gouverné. Libre à Lamartine de s'écrier dans sa ferveur de néophyte de la politique : « Je regrette la malheureuse notoriété des vers que j'ai composés dans l'oisiveté de ma jeunesse! » On raconte que Rossini eût donné la partition de *Guillaume Tell* non pour un plat de lentilles, mais pour un plat de macaroni. Lamartine eût donné toutes ses poésies pour un de ses discours, et que reste-t-il cependant de toute sa généreuse existence? Des vers que les générations nouvelles répètent encore et dont la douleur ou l'éloquence rencontre toujours un écho dans nos âmes.

Vous avez, à mon avis, accepté bien vite ce que des pessimistes appelaient, il y a près de soixante ans, la *faillite* littéraire de ce siècle. Dès 1826, un critique, parlant des *Chants du Crépuscule*, écrivait que ces vers que nous savons tous encore par cœur « marquent un déclin et désespèrent les amis de Victor Hugo ». Deux ans après, Gustave Planche ne disait-il pas : « M. Victor Hugo touche à une heure décisive. Il a maintenant trente-six ans et voici que l'autorité de son nom s'affaiblit de plus en plus »?

Les critiques jugent le présent, mais c'est l'avenir qui juge les critiques. Et ce ne sont pas seulement les poètes qui ont supporté le poids de ces verdicts des contemporains dont la postérité est la Cour d'appel. Ces juges sont particulièrement sévères, et vous l'êtes après eux, pour un genre très français et très popu-

laire, le roman, et vous voyez dans l'importance qu'on lui donne un signe certain de décadence.

Oui, c'est au roman, en particulier, que vous attribuez la désolation et le découragement qui s'emparent de la jeunesse, et vous citez comme un argument ce mot, ce terrible et injuste mot de M. de Salvandy : « Si la littérature est l'expression de la société, il faudrait désespérer de la France. »

Non, monsieur, ce n'est pas le roman qui nous attriste et nous désespère; trop souvent, hélas! c'est l'histoire.

Savez-vous, au contraire, pourquoi le roman a tant de prise sur les âmes et traîne après lui tant de cœurs? Ce n'est point, quoi que vous en disiez, parce que sa vogue et l'exagération de son importance sont des signes de décrépitude et que les peuples vieillis s'amusent à des contes d'enfants. C'est que le roman est l'histoire des âmes, la confession des inconnus à travers le talent d'un observateur. L'histoire a tout dit, la philosophie a tout cherché sans tout expliquer; il n'y a d'infini dans le domaine littéraire que cette chose éternellement attirante, éternellement mobile : le cœur humain. « Le cœur humain de qui? » Le cœur humain de tous, depuis le plus glorieux jusqu'au plus humble. Il y a un monde de douleurs dans une femme qui passe. C'est cet inconnu dont les traits ressemblent aux nôtres, c'est ce voisin rencontré dans un salon ou coudoyé dans la rue qui nous intéresse. Le roman, et c'est là sa force, aura été la plus variée, la plus puissante, la plus sincère des enquêtes sociales du XIXe siècle. C'est de toutes les formes de la littérature celle qui aura plongé le plus courageusement au fond du gouffre, pour en rapporter cette fleur idéale, la pitié.

La pitié, en vérité, voilà la grande vertu du roman en cette époque d'angoisse morale, et cette aspiration on la retrouve jusque dans les livres les plus amers dont vous avez parlé. N'est-ce pas une soif d'idéal qui

arrache à George Sand les sanglots éperdus de ses premiers ouvrages? Pourquoi n'avez-vous pas, après avoir été sévère pour ces cris passionnés de la jeunesse, ajouté que chez Mme Sand l'admirable bonté de l'aïeule a doucement, comme avec un sourire, réfuté les tirades mêmes de la révoltée? Et Balzac? Vous n'avez vu ou voulu voir en lui que l'un des plus grands diffamateurs des classes dirigeantes. Il ne songeait pourtant à diffamer personne, ce grand peintre de l'humaine comédie qui fut, je vais bien vous surprendre, un des plus profonds idéalistes de nos temps.

C'est lui qui dit d'un de ses héros, Lucien de Rubempré, patronné par Vautrin, qu'il est comme un lis poussé sur un fumier. Giboyer répétera le mot, un jour. Eh bien! sur le fumier humain remué de sa main puissante, Balzac nourrissait ces lis immaculés qui sourient dans son œuvre immense. Vous le déclarez à peu près incapable de créer un type pur de femme ou de jeune fille. Et Eugénie Grandet? Et lorsque vous nous adjurez de comparer les femmes de Balzac aux héroïnes précédentes, Atala, Velléda, Corinne, Elvire, permettez-moi de rester fidèle à ces créatures vivantes et exquises qui se nomment Mme de Morsauf, Mme Hulot, Ursule Mirouet, Mme Balthasar Claes.

Et ce grand enchanteur du roman de cape et d'épée, l'inventeur intarissable dont les générations nouvelles écoutent encore les contes bleus, vous lui reprochez aussi, comme on eût reproché à Rubens sa fécondité, la prodigalité de son génie? Plût aux Dieux de la lecture que, pour nous donner l'illusion du panache et de l'héroïsme à bon marché, un nouveau Dumas vînt, comme Schéhérazade, nous tenir éveillés avec le rire de Chicot ou les coups d'épée de d'Artagnan! Ce roman-là, c'est l'épopée du faubourg populaire, mais c'est aussi l'amusement des raffinés de notre nation de Don Quichottes; — et ce ne sont pas seulement les grisettes du temps de Louis-Philippe qui se sont laissées

prendre à la moustache en croc des *Trois Mousquetaires*. Est-ce que le maréchal Soult ne s'inquiétait pas, en plein Conseil des ministres, de la mort du bon Porthos?

Ah! Monsieur, qui nous rendra, au contraire, la magnifique explosion de talent qui fut l'éclat de la monarchie de Juillet, et que nous avons appris à admirer sous ce nom : la génération de 1830? Minute heureuse entre toutes et qui prouve bien que, quel que soit le nom du pouvoir, République ou Monarchie parlementaire, l'art et la pensée s'épanouissent avec fierté sous un gouvernement libre. Qui nous rendra les orateurs dont vous nous avez tracé les portraits, les hommes d'action dont vous avez conté les travaux et jusqu'aux désenchantés, les Vigny, les Musset, dont vous avez noté les désespérances? Ceux-ci même travaillaient à une œuvre glorieuse. Il ne faut pas médire des attristés. La misanthropie est une des formes de l'amour et certains Alcestes ont pour Célimène l'humanité. Nous devons trop à ces aïeux pour ne pas les saluer avec reconnaissance, et c'est peut-être, c'est précisément parce que George Sand, Balzac, Théophile Gautier, n'ont pas fait entendre ici leur voix, que je réclame le droit de leur donner un souvenir à ceux qui, comme les Delacroix, les Ingres, les Rude, les David d'Angers, les Jules Dupré, les Henriquel-Dupont, ont travaillé à la gloire d'une époque qui fut la fête de l'art et de la pensée.

(*Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Thureau-Dangin.*)

Cuvillier-Fleury : le journaliste politique et le critique littéraire.

En 1889, M. Jules Claretie a succédé à l'Académie française à M. Cuvillier-Fleury, et il a, dans un discours achevé, applaudi, fait revivre avec beaucoup d'esprit et de goût la physionomie de l'ancien précepteur de M. le duc d'Aumale.

Critique littéraire au *Journal des Débats*, M. Cuvillier-Fleury y a longtemps tenu ses assises en juge impartial et éclairé. Journaliste politique, il a saisi toutes les occasions de faire l'éloge de la famille d'Orléans et de disculper le chef de la dynastie aux yeux de ses contemporains des accusations que la malignité des partis n'a pas manqué de prodiguer à Louis-Philippe. C'est un devoir qu'il remplit avec indépendance et avec fierté. Mais laissons parler M. Jules Claretie.

M. Cuvillier-Fleury avait été le précepteur d'un prince; il se donna bientôt pour devoir de travailler à l'éducation de tous : il se fit journaliste. Et comme il avait pris à cœur la tâche qu'il avait acceptée jadis, il se voua tout entier à ce nouveau labeur. Il fut de ces publicistes dont l'opinion, toujours sincère, a la gravité et l'autorité d'une parole d'honneur. Je ne saurais oublier que c'est aussi un journaliste que vous honorez en l'appelant parmi vous, et ma gratitude, Messieurs, qui est profonde, devrait, peut-être, m'imposer silence sur un tel sujet, mais le silence n'est pas la vertu des journalistes, au contraire. Et ne m'est-il point permis de dire qu'on entre dans le journalisme par bien des portes? Il est des gens qui en font un métier, d'autres une arme, d'autres un instrument de règne ou de plaisir : M. Cuvillier-Fleury en fit ce qu'il doit être : une magistrature.

On a trop médit du journalisme, ou plutôt des journalistes, et les journalistes ont pris grand soin de médire les uns des autres. M. Cuvillier-Fleury aimait ce métier de publiciste « comme la sentinelle aime sa faction sur le rempart devant l'ennemi ». Les mots sont de lui, et il disait encore : « Le métier peut être obscur, l'œuvre rapide, le bruit éphémère, l'instrument imparfait; la mission est grande! »

Je ne sais rien de plus beau, en effet, que ce métier de journaliste quand il est pratiqué honnêtement. Dans cette grande bataille de la vie quotidienne où se heurtent les peuples entre eux et les peuples chez eux, si le poète est le clairon de l'armée, si le savant en est le guide, le journaliste en est le soldat. Il est le porte-

voix de l'opinion. Il résume parfois, en quelques lignes improvisées et rapides, l'arrêt de la conscience publique. Le danger même devient un charme dans ce métier où l'on peut combattre tant d'injustices, réparer et commettre tant d'erreurs, révéler à la foule les inconnus qui seront célèbres, consoler les autres, donner à l'œuvre d'art qu'on discute ou à l'écrivain que l'on conteste un peu de cette lumière et de cette renommée qui sont le rêve des ignorés et la revanche des vaincus. Quelle puissance ont les journalistes dans un temps où tous les pouvoirs sont contestés, excepté le pouvoir d'un feuillet de papier; — et avant toute autre puissance, n'ont-ils pas celle de faire un peu de bien? Je ne parle pas de ceux qui font œuvre de haine ou de calomnie. Ceux-là, d'ailleurs, sont les dupes de leur métier. La haine n'a jamais rien fondé, l'injure n'a jamais rien prouvé, et la calomnie n'a jamais rien détruit. Il suffit de les mépriser pour en triompher. Et, pour se convaincre de ce qu'il y a de passager et de caduc dans la calomnie et dans l'insulte qu'on nous présente comme si redoutables, il suffit de regarder autour de soi. Que de calomniés parmi ceux qu'on honore sur nos places publiques! Car tout ne finit point nécessairement par des chansons, quoi qu'en dise Figaro : — la plupart du temps tout commence par des outrages et tout finit par des statues.

. . . .

... La Révolution de 1848 lui avait mis la plume à la main. La Révolution de 1870 le retrouva la plume à la main. Le journaliste fit alors « sa faction » autrement que dans le journal, et demeura où était le péril. Parlant, un jour, de la fin du premier Empire, M. Cuvillier-Fleury évoquait avec émotion un souvenir profondément cruel : « Je ne veux pas me faire plus stoïcien que je ne suis. Ces mots tristement célèbres, *Waterloo*, *Seconde abdication*, *Sainte-Hélène*, réveillent en moi toutes les fibres patriotiques, et les font vibrer douloureusement. Quand la nouvelle du désastre de

Waterloo arriva à Paris, j'étais au lycée. Le fatal bulletin fut lu dans les classes. Nous pleurions comme des enfants. Les hommes aussi pleuraient. Un de nos maîtres nous dit : *Finis Poloniæ*. Je n'éprouve aucun embarras à dire que je suis enfant, aujourd'hui, comme je l'étais alors. Les larmes ne coulent plus, les yeux sont secs ; mais l'amertume déborde au fond du cœur, quand on lit les tristes détails de notre irréparable défaite. »

Et, lorsqu'il écrivait ces lignes, M. Cuvillier-Fleury ne se doutait pas — qui s'en doutait alors? — qu'il entendrait une fois encore, avant de mourir, sonner le tocsin de l'invasion. Il l'entendit pourtant, et, s'il pleura de nouveau comme un enfant, le vieillard fit son devoir d'homme, de patriote et de citoyen. Et — chose étrange — il n'eût point permis, à soixante-neuf ans, qu'on redît devant lui les mots qu'il avait entendus prononcer à treize ans par son maître : *Finis Poloniæ!* Ce grand vieillard, maigre et redressant devant l'adversité sa haute taille et son front batailleur, s'attelait, au contraire, à la manœuvre du navire en détresse pour en sauver les débris, boucher les trous des boulets, et hisser plus haut le drapeau déchiqueté? Il croyait encore, il croyait toujours à la France. Il demandait à la République, qu'il avait jadis combattue, le salut de ce pays qu'il avait toujours aimé; et, dans l'écroulement de la défaite, et jusque dans l'humiliation de la guerre civile, il trouvait des motifs d'espérance : le dévouement des héros et le trépas des martyrs...

(*Discours de réception à l'Académie française*, 21 février 1889.)

Le théâtre de Jules Sandeau.

Mme Dudevant a commencé la réputation de Jules Sandeau. C'était en 1831, Jules Sandeau avait alors vingt ans et Mme Dudevant vingt-sept. Liés d'une étroite amitié, ils s'asso-

cièrent et débutèrent en commun dans la littérature par le roman de *Rose et Blanche*, signé d'abord Jules Sand et classé plus tard dans les œuvres de George Sand. Le jeune écrivain devait un jour réagir contre les tendances de son ancien collaborateur. Autant George Sand s'est plu à peindre un monde idéal et des caractères ou des situations qui sortent du réel, autant Jules Sandeau s'est appliqué à peindre la réalité. Seulement cette réalité, Jules Sandeau l'« interprétait » selon son tempérament et son âme. Il était, en art, de la religion de Platon. Ce qu'il aimait, c'est la *splendeur du vrai*, l'héroïsme dans la passion, le *sublimé* de l'amour. Mais un *sublimé* et un héroïsme de tous les jours, si je puis dire; — en deux mots : la simplicité dans la grandeur. Ses œuvres nous ont démontré que ce n'est ni dans l'exagération ni dans une originalité étudiée que réside la grandeur, mais que la véritable supériorité de l'esprit est là où se trouve la soumission raisonnée et intelligente aux exigences de la vie commune. Aussi comme elles sont vivantes, ces œuvres que le théâtre a consacrées, et qui ont pour titres : *Madeleine*, *Mademoiselle de la Seiglière*, *Sacs et Parchemins*, *la Maison de Penarvan*, *Jean de Thommeray*. « Tout personnage qui peut passer du livre sur les planches, dit fort judicieusement M. Jules Claretie, et vivre de la vie de la scène a du sang dans les veines. »

Voici le jugement porté par l'éminent académicien sur le théâtre de son aîné :

Au théâtre tout comme dans le roman, Sandeau *charma*. Quelle fut la part de M. Régnier dans *Mademoiselle de la Seiglière*, de M. Adrien Decourcelle dans *Marcel* et du maître Augier dans *le Gendre de M. Poirier*, *la Pierre de touche* et *Jean de Thommeray*? Je ne veux pas le rechercher.

Applaudissons ces chefs-d'œuvre et jouissons-en sans en chercher le secret. Il n'y a qu'un secret, du reste, en eux, c'est l'art de nous séduire et de rester jeunes, frais et purs après des années. Quant à leur histoire même, nous n'en saurons jamais rien. Jules Sandeau n'est plus là pour en reporter le mérite à celui qui survit et qui, s'il parlait, ne parlerait que de Sandeau.

Sandeau, sympathique et doux, apportait à la scène cette bonté qui est pour l'homme comme la beauté

morale. Avec lui, le public était mieux que dompté, il était charmé, et, au mâle accent de son collaborateur, l'auteur de *Marianna* ajoutait comme une grâce et une douceur féminines. Sandeau n'a donné seul qu'une pièce de théâtre, *la Maison de Penarvan*. Le roman était admirable ; la pièce (et le fait contredit un peu ce que je disais tout à l'heure) réussit peu.

A la scène pas plus que dans ses livres, Sandeau, d'ailleurs, ne violenta le succès : il le trouva sans le chercher. Il semblait peu fait, lui, l'homme du rêve, pour l'art spécial et pratique du théâtre, qui vit surtout de réalité. Mais cette réalité même, dont on parle tant, il l'a cherchée, poursuivie, aimée. Il fit mieux que l'aimer, il la fit aimer.

En nous peignant les orages mêmes de la vie, il semble, en effet, qu'il veuille nous les faire oublier. Chez lui, les pleurs s'effacent vite dans un sourire et l'ironie se fond dans une larme. Il a l'esprit qui touche, parce qu'il a — c'est un mot qui pourrait être de lui — le cœur spirituel.

Son théâtre plaît, comme ses romans, comme plaisait sa personne même. Ses fières jeunes filles, ses cœurs dévoués, fidèles aux souvenirs, inaccessibles aux lâchetés, préférant l'amour à l'argent et l'honneur aux honneurs, ces vertueux et ces vaillants gardent comme un reflet de son âme.

« Il existe, disait-il, un privilège de nature qui m'a toujours semblé tenir le premier rang au commerce des hommes, c'est le don de plaire. J'en dirais volontiers ce que Montaigne disait de la beauté. Comme la beauté, il séduit et entraîne notre jugement ; avec une autorité plus douce et plus sûre que celle du génie, il s'insinue au fond des âmes et n'en trouve pas de rebelles. Heureux qui l'apporte en naissant ! »

Ce don, Jules Sandeau l'eut toujours et le garda jusqu'à la fin. Aimable et aimé — je repète ces mots qui le peignent, — il apportait en toutes choses une séduction particulière...

Sandeau avait ainsi du féminin en lui et du charmant. Le théâtre, au surplus, c'est la femme. Dramaturges, dites-moi les femmes que vous avez créées, et je vous dirai qui vous êtes. Eh bien! comme de vivants fantômes, il me semble que des visions souriantes se penchent au-dessus du dernier sommeil de Jules Sandeau : c'est M[lle] de la Seiglière, c'est la fière Renée de Penarvan et, entre elles deux, cette petite bourgeoise aussi fière qu'elles, Antoinette Poirier, qui compte ses quartiers de noblesse au nombre des battements de son cœur. Et elles ne sont pas seules! Ces vaillantes ont des frères. Le plus attirant peut-être, c'est ce dernier-né du conteur si français qui l'aima, notre France, dans sa langue, dans son histoire, dans son héroïsme, dans ses souvenirs, et voulut faire entendre sur la scène, après le grand mot de Devoir, le beau nom de Patrie.

Je me rappelle encore, au dénouement de *Jean de Thommeray*, la dernière pièce que Jules Sandeau ait signée avec Émile Augier, le saisissement qui nous prit lorsque, sur la scène de la Comédie-Française, nous vîmes apparaître, dans leur poudreux uniforme de campagne, les mobiles de Bretagne, biniou en tête, avec le vieux comte de Thommeray pour les commander. Il y avait là un mot qui donnait le frisson, un de ces frissons d'enthousiasme et de foi qu'on trouve encore même dans la défaite, et l'âme des deux auteurs était si haute que nos espoirs en deuil pouvaient sans honte contempler ces vareuses en lambeaux. Le vieux M. de Thommeray faisait l'appel de ses hommes et lorsqu'il avait fini, un nouveau venu, l'héritier des Thommeray, enfant prodigue échappé à la maison bretonne et emporté par la vie de Paris, s'avançait tête nue et réclamait sa place au bataillon et sa part de danger.

« Qui êtes-vous? disait le père.

— Un homme qui a mal vécu et qui a juré de bien mourir! »

Le commandant remettait un fusil à ce soldat inattentif, et lorsque le jeune homme était rentré dans le rang :

« Jean de Thommeray? » disait le père en continuant son appel. Alors une voix mâle répondait : *Présent!*

Présent! ce fut quand sonnait l'heure de tous les dévouements, la devise aussi, l'éternelle devise de Jules Sandeau. *Présent* à toute bonne action, présent aux périls de ses amis, aux batailles des anciens, aux débuts des nouveaux; présent, toujours présent lorsqu'il s'agissait de rendre un service ou de soulager une infortune; et, lorsque dans la bibliothèque des délicats on cherchera une de ses œuvres et on appellera son nom dans l'avenir, la postérité aussi répondra par le dernier mot de *Jean de Thommeray* : *Présent!*

Mais, plus heureux que son héros, après avoir noblement vécu, Sandeau a pu doucement mourir, aimé, respecté et pleuré, et nous lui pouvons rendre cette justice que, doublement célèbre, après avoir écrit le roman des âmes hautes et des esprits fiers, il collabora au théâtre des honnêtes femmes, des cœurs droits et des braves gens...

(CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES : *Jules Sandeau.*)

Le théâtre d'Alexandre Dumas fils.

La meilleure étude qui ait éte faite d'Alexandre Dumas fils est peut-être celle de M. Jules Claretie. Voici le jugement porté par le distingué critique sur le théâtre du puissant dramaturge que la scène vient de perdre.

... Au théâtre, M. Dumas aime volontiers la thèse. Il est très capable d'écrire une excellente pièce simplement dramatique, émouvante, entraînante, témoin *Monsieur Alphonse*; mais il préfère la thèse. Il recherche le combat avec le public : il l'a bien montré dans *l'Étrangère* et dans *la Princesse de Bagdad*. Comme les

tireurs brillants, il se plaît à « faire assaut ». Il n'est point, comme tant d'autres, le servile flatteur de la foule; il a la prétention de la diriger. Quelquefois il rencontre de dures résistances. *Diane de Lys*, son chef-d'œuvre peut-être, qui n'est qu'un *fait*, va au pinacle; *la Femme de Claude*, qui est une thèse, succombe en se heurtant à la surdité générale. Peu lui importe. Il se relève, ramasse son fleuret et continue son escrime étincelante.

On connaît son esprit au théâtre : il aime les *mots* et les lance comme des grenades. De même, sa conversation est un feu roulant de traits, une merveille d'humour, de vivacité, de vie. Son genre d'esprit est volontiers cruel, il a des scintillements d'acier. On dirait d'une lame de scalpel se jouant dans un rayon de soleil. Et pourtant cet homme qui connaît si bien les hommes ne les déteste pas. Il n'a point de haine. Serviable, bon de la vraie bonté, celle qui n'est point de la banalité fardée, il a toujours un conseil tout prêt et un coup d'épaule énergique pour un ami.

Attristé de bonne heure, au surplus, par la splendide et inutile prodigalité de cet admirable, de cet inépuisable génie qui fut son père — Briarée qui avait cent bras aussi pour donner, pour dépenser et se dépenser, — Dumas fils a eu pour idéal — car un tel but est un idéal aussi, quoique le mot paraisse mal à sa place en pareille matière, — il a eu pour idéal cette chose qui est une vertu dans le sens latin, *virtus*, et une force, une force dont notre tempérament national est privé, il a aspiré à cette puissance : la *concentration*.

« Je tiens de mon père, disait-il il y a quelques années à un critique allemand qui a noté la conversation, l'instinct du théâtre. Mon père est né à une époque poétique et pittoresque : il fut idéaliste. Moi, je vins au monde dans un temps de matérialisme : je fus réaliste. La différence se montre dans la manière dont nous conduisons une pièce depuis sa première idée jusqu'à son achèvement. Mon père prenait son sujet dans le rêve; moi,

je le prends dans la réalité. Il travaillait les yeux fermés; moi, je travaille les yeux ouverts. Il s'éloignait du monde, je m'identifie avec lui. Il dessinait, je photographie. On chercherait en vain ses modèles; on peut montrer les miens du doigt. Il partait d'un fait, je pars d'une idée. »

Ainsi pour cet ami de la nature et du *naturel* — ce qui n'est pas tout à fait le naturalisme, — se concentrer, s'étudier et se ramasser sur soi-même pour bondir d'un seul élan, rapide et puissant, voilà la règle de conduite qui est bonne et saine. Ne me disait-il point, lors du succès éclatant d'une de ses brochures : « Il n'est point de journaliste qui n'en ait écrit autant, mais le journaliste se dépense, il s'émiette, il ne se résume pas. » Lui s'est toujours « résumé » dans un mot, dans un livre, dans une scène, dans une page ou dans une pièce.

Il a surtout — dans cet admirable *théâtre* qui est le sien, dans ce théâtre sans phrases, ce théâtre vivant, mieux que cela, pour nous servir d'un mot dont on abuse, ce théâtre *vécu*, et qui durera comme le véritable théâtre de ce temps-ci, d'un temps correct dans le vice, cravaté dans le débraillé en quelque sorte, sobre de cris jusque dans la passion et condamné à aimer, à souffrir, à périr entre ces récifs qui s'appellent le code, la Cour d'assises ou la Bourse; — il a, dis-je, voulu être utile, ne pas demeurer neutre, jeter son cri d'honnête homme indigné parfois, jamais effrayé; il n'a pas craint de parler de morale à quinze cents personnes assemblées et habituées aux clinquants des féeries et aux sous-entendus, au déboutonné de l'opérette; il a tenté de faire — c'est là sa gloire — une chaire à la fois et une tribune avec les planches poudreuses d'un tréteau...

(CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES : *Alexandre Dumas fils*.)

PORTRAITS D'ARTISTES
CRITIQUE D'ART

La critique d'art, rendue si populaire au siècle dernier par Diderot, a pris dans le nôtre beaucoup de développement, et il convient d'accorder — dans ce genre — une place à part à M. Jules Claretie, qui a écrit des portraits d'artistes, comme il a écrit des portraits littéraires.

C'est un ouvrage d'une lecture bien attachante que celui que M. Jules Claretie a publié sous ce titre : *Peintres et Sculpteurs contemporains*. Diaz, Corot, Fromentin, Pils, Barye, Daumier, Daubigny, Jacque, Jules Dupré, Paul Baudry — et j'en oublie — ont trouvé place dans cette galerie de portraits des grands maîtres de l'art contemporain.

Dans cette série d'études si fines et si intéressantes, M. Jules Claretie s'est révélé comme un critique d'art d'une rare distinction. Sa critique — nous l'avons dit ailleurs — a toujours eu un grand fonds de bienveillance ; on y trouve un grand sens de l'esthétique, et un charme de style, une richesse d'expression que Gautier seul a dépassés.

Que d'anecdotes intéressantes et typiques, dans ces portraits d'artistes, que de notes et de renseignements ! Aussi est-ce sans s'en douter qu'on est arrivé à la fin de ce volumineux ouvrage où l'on voit vivre, se mouvoir, les peintres et les sculpteurs les plus célèbres dont s'honore la France contemporaine.

Le paysage moderne; son histoire. C. Daubigny.

Le paysage est la grande originalité, la puissance même de notre art français contemporain. Aussi ne lira-t-on pas sans intérêt les pages que lui consacre M. Jules Claretie dans ses remarquables études sur Charles Daubiguy, ce poète naturaliste, qui fut, avec Corot et Troyon, un des premiers paysagistes de notre temps.

Le paysage moderne, ce paysage fait d'une impression ressentie, d'une sorte d'émotion de la vue, d'une façon personnelle d'envisager un accident de terrain, un sentier de forêt, un circuit de rivière, ce paysage intime, en quelque sorte, est né d'une protestation toute naturelle contre le paysage héroïque, ennuyeux et pédantesque des Bidault, des Michalon et des Valenciennes. Il date, à vrai dire, des lendemains de 1830, et constitue dans la peinture une révolution analogue au mouvement romantique de la littérature vers la même époque; avec cette différence que, tandis que les lettres, roman ou drame, se faisaient gothiques, exaspérées et brûlantes, le paysage demandait la *réforme* d'un ton plus humble et au nom de la seule, de l'humble vérité. L'école des paysagistes nouveaux n'était point, de cette façon, sans rapport avec la manière recueillie, pleine d'une intimité bien particulière, dont Sainte-Beuve comprenait, par exemple, et au même moment, la poésie. Le groupe des paysagistes des lendemains de 1830 se plaisait à peindre les choses les plus simples et y trouvait avec raison une poésie inspirée. Les *recommencements* classiques de Claude Lorrain, les théâtrales et parfois remarquables compositions de Victor Bertin, les feuillages pointillés et étudiés à la loupe de Michalon aussi bien que les imitations du Poussin, leur semblaient devoir être à jamais proscrits. Ce n'était point là, à leurs yeux, ce

n'était point dans ces temples, dans ces forêts composées à souhait, dans ces sites prévus, qu'habitait l'idéal.

L'idéal, pour eux, se tenait tapi dans le tronc d'un saule, au bord de quelque rivière parisienne, au coin d'un buisson, au détour d'un chemin, partout où la nature, souriante au printemps, mélancolique à l'automne, gardait ses grâces et ses senteurs pénétrantes. Ils étaient ainsi quelques-uns, tous irrités contre le faux grand style des académies et désireux de mener plus loin la révolution artistique, bien timidement commencée par Watelet et Jolivet, en substituant définitivement le vrai au convenu, l'étude sur le vif au pastiche débilitant de certains maîtres. Presque tous, chose curieuse, étaient des jeunes gens à peine sortis de l'adolescence, fils d'artisans ou de petits bourgeois, encore ouvriers parfois, peintres sur porcelaine, dessinateurs sur étoffe ou décorateurs. Ils quittaient l'atelier pour les environs de Paris, le dimanche, quand il faisait beau, ou, s'il pleuvait, ils couraient au Louvre étudier les Hobbema ou les Ruysdaël.

Oh! les belles courses au grand air, ou les longues stations devant ces *flamands* admirables! C'est ainsi que naquit, que grandit la légion nouvelle des peintres de paysage qui devaient remplacer la sénilité du paysage académique par la verdoyante puberté du paysage libre, personnel et vrai.

Cabat, Jules Dupré, Théodore Rousseau, Flers, Marilhat, Diaz aussi, appartenaient à ce premier groupe, et quelques-uns d'entre eux sont demeurés, jusqu'au dernier jour, fidèles à leurs premières amours; leur talent n'a point faibli. Marilhat, lui, s'était éloigné des bords de la Seine pour demander à l'Orient des inspirations nouvelles. Diaz s'est laissé entraîner par sa fantaisie ensoleillée, mais pour revenir aux cuivres, aux bronzes et aux ors de ses dessous de bois. Les autres n'ont point renié leurs berges humides, leurs étangs mélancoliques, leurs sentiers cou-

verts d'une fraîcheur virgilienne, où n'entre point le soleil. Ils n'ont point renié leurs abreuvoirs, leurs anses de rivière, leurs prairies, leurs couchers de soleil.

Puis, après eux, et presque en même temps qu'eux, est venu un autre groupe, d'autres individualités souvent puissantes : Aligny, cet *Ingres du profil de l'arbre*, a-t-on dit; Paul Flandrin, l'académique; Corot, Paul Huet, dont la plume de Michelet a caractérisé, dans une page immortelle, le talent admirable et emporté; puis encore après eux, Troyon, Français, Daubigny; puis les plus jeunes, qui souvent se sont un peu trop contentés d'une *impression* pour faire un tableau, sans prendre le soin ni le temps de le composer, mais dont quelques-uns furent de premier ordre, comme ce Francis Blin, pour n'en citer qu'un parce qu'il est mort, et mort trop tôt, et qui se plaisait à peindre les flaques d'eau mélancoliques des landes bretonnes. Ces derniers ont marqué par une note nouvelle, un accent inattendu.

Chaintreuil aussi fut, entre ces nouveaux, un des plus originaux : il aima le printemps comme Fleury-Chenu aimait l'hiver. Il se plaisait aux plaines immenses et d'un vert tendre. Et quelle poésie printanière et charmante dans ses *Pommiers* et ses *Genêts en fleurs*! Champfleury l'a fort joliment surnommé le *peintre des brumes et des rosées*.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que, même après la mort de ces grands et de ces petits maîtres, ce ne sont point, dans l'art français contemporain, les paysagistes qui manquent. Aux derniers Salons, les paysages composaient, je pense, la majorité des tableaux. Il en est de toutes façons et de toutes valeurs; mais, à dire vrai, la plupart sont fort remarquables, et nous ne devons pas nous en étonner, car pour peindre un bon paysage, il faut moins d'étude, de science, de valeur personnelle, à la fois, et en quelque sorte matérielle et intellectuelle, que pour

composer un tableau d'histoire, une scène de bataille, ou simplement de mœurs.

Un paysagiste, même excellent, peut être une sorte d'ouvrier fort habile, dont l'œil est bien ouvert et la main bien exercée. Je n'ignore pas sans doute qu'il peut aussi mettre une pensée et comme une âme dans tous les objets qu'il peint, et en faire jaillir ce que le poète ancien appelait les *larmes des choses;* je n'ignore pas que Ruysdaël a comme exprimé tous les tourments de l'humanité dans un buisson qui se tord sous l'orage, et que les âpres paysages rocheux de Salvador gardent la poésie même de la force et de la rudesse humaines dont ils sont comme la pétrification; je sais tout cela et ce qu'on me pourrait répondre. Mais, à mon sens, le paysage est, en art, la partie inférieure.

Un paysagiste, simplement paysagiste, me fait l'effet d'un poète agréable, qui sait écrire, même d'une façon remarquable, une élégie, un sonnet, une idylle, mais qui ne saurait imaginer un drame, pénétrer une conscience, peindre un choc d'événements ou d'hommes. Il va sans dire que son idylle, si elle est bonne, vaudra cent fois mieux que tel ou tel drame s'il est mauvais; mais les catégories et les classements, s'il est des classements en ce monde, n'en sont pas moins, je pense, établis.

D'ailleurs, qu'est-ce qu'un paysagiste *spécialiste*, si je puis dire? C'est une invention moderne. Les maîtres anciens étaient à la fois des peintres d'histoire ou de mythologie, des peintres religieux, des portraitistes, des peintres d'animaux et des paysagistes. Parmi les contemporains, Millet et Courbet, d'autres encore, furent ainsi. Mais le *paysagiste* à proprement parler n'existait point au temps où les *primitifs* enlevaient sur leurs horizons bleus, si fins, si doux, de villes gothiques ou de montagnes, leurs petites figures; au temps où Raphaël, après le Pérugin, où Titien, où Corrège, où Véronèse, donnaient pour fonds à leurs tableaux ces paysages qui n'étaient pour eux que

l'accessoire. Et quels paysagistes que ces admirables aïeux! Quel homme a représenté dix lieues de pays, pour ainsi dire, comme Velasquez dans sa *Reddition de Bréda*? Quel Flamand a mieux exprimé que Rubens la vigueur saine et aqueuse de la terre du Nord? Et Rembrandt ne fut-il pas aussi un des maîtres de la peinture, en fait de paysages, comme en fait d'*intérieurs*? Mais ce sont là, peut-être, des discussions et des classifications inutiles. Prenons tout artiste comme il est et étudions toujours un homme dans la sincérité de son *individu*, sans le comparer ni le cataloguer.

Charles Daubigny nous fournirait, du reste, un exemple de plus si nous voulions prouver que la multiplicité et la variété dans le talent sont les vertus des forts. C'est *un paysagiste*, mais qui pouvait aborder plus d'un genre, et le fit plus d'une fois pour vivre.

... Daubigny collabora avec Meissonier, Charles Jacque et bien d'autres à ces *livres illustrés* que se disputent aujourd'hui les bibliophiles... Il ne se bornait pas à graver des eaux-fortes; il envoyait des toiles aux Salons. En 1838, il débutait par une *Vue de Notre-Dame et de l'île Saint-Louis*, d'un accent déjà plein de vigueur. En 1840, il exposait un *Saint Jérôme*, deux paysages de l'Isère et un cadre de six eaux-fortes. Ses envois aux Salons suivants témoignent de ses promenades aux environs de Paris, à Fontainebleau, à Valmondois, en Picardie ou dans le Morvan...

Il avait toujours exposé, toujours travaillé. Il devait mourir à soixante et un ans, et il exposait encore : son plus beau tableau peut-être, l'*Effet de lune*. Lorsqu'il ne se contente pas de l'*effet* et de l'*impression*, lorsqu'il laisse à son pinceau le temps de s'arrêter devant un beau paysage, Daubigny nous donne vraiment de magistrales œuvres. Que de fois n'avons-nous pas été attiré, par ses soirs d'été, au bord de cette rivière de l'Oise, dont il avait fait sa rivière à lui!... Quel charme! Quelle majesté et quelle poésie! En revanche comme Daubigny nous a souvent désillusionné en

nous présentant des ébauches, des impressions, des études hâtives, ce que j'appellerai des *tableaux cursifs*! Prenons, par exemple, le tableau que Daubigny appelait le *Tonnelier* (Salon de 1872). Dans un verger, à deux pas de la ferme, près d'un fumier où picorent les poules, un tonnelier travaille. Il donne son nom au tableau, mais il n'est pas le tableau. C'est le ciel puissamment brossé, le rideau d'arbres qui garnit la toile, ces arbres aux feuillages profonds qui sont le tableau. L'*effet* est très remarquable, à coup sûr, mais il ne faut pas essayer de s'en rendre compte. Il faut en jouir, voilà tout. Ce soleil qui troue les feuilles des arbres fait littéralement tache et éclate dans ce cadre comme une pyrotechnie; ces poules sont à peine indiquées par un ou deux coups de pinceau *de chic*.

Combien je préfère à ce *Tonnelier* le tableau exposé en même temps et que Daubigny nommait *Moulins à Dordrecht* (*Hollande*)! C'est là une œuvre de choix, un chef-d'œuvre. Le soleil couchant réchauffe les toits et les murs rouges ou verts des logis hollandais; il dore d'un reflet rouge de cuivre des bateaux endormis, aux voiles abaissées, et dont la coque brune reluit comme le dos de hannetons énormes. Quelle poésie dans ce ciel d'un gris de perle, dans cette paix silencieuse d'un beau soir! On a gardé dans ses souvenirs de voyage des visions pareilles, chaudes encore d'un dernier rayon solaire, et rafraîchies par l'eau sur laquelle filait rapidement le bateau le long de la rive où se pressaient les belles filles, comme dans les tableaux de Leys. Ici, dans le tableau de Daubigny, on n'aperçoit aucun personnage : un ciel, des bateaux, des moulins, de l'eau, et c'est tout. Et c'est un chef-d'œuvre de couleur et de charme; cela est d'un ton qui rappelle les plus belles toiles de Pierre de Hogh. Daubigny n'a jamais fait mieux.

Charles Daubigny a souvent recherché des effets plus sévères encore. Son *Soleil couchant* sur la plage de Villerville (Salon de 1873) est un prodige de couleur et de

force. Ce boulet rouge qui colore encore la plage noire d'algues et de varechs, cette immensité de la mer labourée de couleur, tout cela est superbe. Et les *Vendanges*! C'est une maîtresse toile en vérité, d'une vigueur et d'une solidité superbe [1]. Et quelle puissance encore dans tel autre tableau de Daubigny, *la Neige*, où la nuée de corbeaux vient chercher pâture! Le maître en vieillissant n'avait point faibli, point baissé, et son rude pinceau était encore dans toute sa vigueur première.

On le vit bien lorsqu'il exposa ce *Lever de la lune*, sa dernière œuvre, d'une dimension importante, et, je le répète, son chef-d'œuvre peut-être. Sur un champ plongé dans la nuit, la lune se lève, claire, ronde, lumineuse, dans son plein. Ce n'est point là une lune de théâtre, un rond de papier huilé qui troue la *toile de fond* d'un décor comme un énorme pain à cacheter transparent. Non, c'est réellement la lune, un globe illuminé de reflets et projetant sa clarté sur la terre brune, clarté chaude, teintée de rose, car la lumière lunaire n'est point toujours la *pâle clarté* des effets argentés; elle a des tons rougeâtres parfois, comme le soleil même, d'un roux évidemment adouci, transformé, singularisé, mais indéniable. C'est ce prestigieux *effet* que Daubigny a transporté dans une de ses plus admirables toiles. Il a souvent lutté, ce maître naturaliste, robuste, sain et sans pose, de bizarrerie avec la nature, par exemple lorsqu'il a peint un *Champ de coquelicots*, ou de poésie comme lorsqu'il nous a montré des paysans chevauchant au printemps, sous la neige des pommiers; il n'a rien signé de plus imprévu et de plus vigoureux que ce *Clair de lune* [2].

... Lorsque Daubigny mourut (20 février 1878), ce fut un deuil pour l'art. A soixante et un ans, le maître était, artistiquement parlant, robuste comme à trente...

1. Cette toile est au musée du Luxembourg.
2. Le tableau appartient aujourd'hui à M. Bélino.

La mort l'enleva, non pas brusquement, mais brutalement. « Et maintenant, nous disait Jules Dupré devant l'église Notre-Dame-de-Lorette, de tous les vieux, je reste seul! »

La réputation de Daubigny a beaucoup grandi depuis sa mort. Il n'est pas une galerie de choix où l'on ne rencontre quelque toile à lui. C'est un village aperçu là-bas, au fond d'un vallon, au haut d'un coteau; c'est un parc à moutons, au milieu d'un champ dans la rosée, le matin, à l'heure où les premiers rayons du soleil font pâlir le croissant de la lune; c'est un ruisseau traversant quelque prairie d'Anvers; c'est un crépuscule rouge au-dessus d'un bouquet d'arbres, de maisonnettes orangées; c'est une berge plate, des prés, des vaches entrevues dans le vert du pâtis; c'est une rivière qui coule dans quelque pré, et, sur ses bords, une troupe de blanchisseuses qui travaillent; parfois, c'est un bateau couché à la marée basse; c'est une moisson, un étang, une saulaie; c'est une grève où se détachent, sur le ton jaune du sable, des silhouettes noires de pêcheurs de salicoques; c'est Bonnières, c'est Champigny, c'est Chennevières, c'est l'Oise ou la Marne, c'est Versailles ou le Morvan; c'est la nature, en un mot; et, pour être un des premiers parmi les maîtres de ce temps, Daubigny n'a pas eu besoin d'aller bien loin; il a pris sa palette, son sac de paysagiste, et il a regardé devant lui.

Mais ce n'est point ce qu'il rencontre sur sa route qui fait l'artiste ou le poète, c'est ce qu'il porte en lui. Daubigny est arrivé parfois aux effets les plus admirables par les moyens les plus simples, et cela parce qu'il avait, avant tous les juges, un juge excellent qui était lui-même, et, avant le public, un public sévère qui était sa conscience....

(Peintres et Sculpteurs contemporains : *Daubigny.*)

La sculpture : A. Barye.

Quel artiste, ce Barye, méconnu, fait pour tailler des lions assyriens dans la pierre et condamné à livrer au commerce des presse-papier qui, d'ailleurs, sont des chefs-d'œuvre. M. Jules Claretie professe une admiration sincère pour ce grand artiste, et il a raison. — Les animaux de P.-J. Mène, les bêtes féroces où les chiens superbes d'Auguste Cain, la ménagerie de Frémiet formeront, avec les œuvres de Barye, une collection d'œuvres d'*animaliers* tels qu'aucun siècle n'en produisit de supérieurs.

... La sculpture demeure, dans notre art français contemporain, ce qui est le plus remarquable, ce qui touche le plus près à l'idéal absolu. Depuis Jean Goujon et depuis le Puget, la sculpture française a constamment dominé la sculpture des autres nations. Au XVIIIe siècle, lorsque la peinture, à peu d'exceptions près, se pomponne, s'attife et se maniérise, la sculpture reste encore hors de pair avec Houdon; avec Pajou, dont la grâce est vivante; avec Caffieri, que le magnifique buste de Rotrou suffirait à immortaliser. Rude, David (d'Angers) ont animé la pierre, réagi contre l'école des Gatteaux, les ratisseurs de marbre de l'Institut. L'élégance spéciale de Pradier en fit comme le Gavarni de la sculpture, un Gavarni moins le trait du moraliste. Préault, fougueux et puissant, a pétri à son tour la matière, et Barye a fait littéralement rugir le bronze lorsqu'il en fit des lions. On trouverait certainement, parmi les travaux de nos sculpteurs français contemporains, des œuvres comparables à celles des Italiens de la renaissance; et voilà pourtant ce qu'au Salon le public semble dédaigner, ce qu'il regarde à peine, ce qu'on encourage d'une attention moins soutenue que celle qu'on accorde aux *anecdotes* des peintres du bank-note. *Nous serons court sur les sculptures*, disait déjà, en son temps, Denis Diderot.

Le sculpteur doit être matériellement et moralement deux fois robuste : il faut non seulement, pour se colleter, pour ainsi dire, avec une statue, l'inspiration de l'artiste, mais le courage physique, la patience et les dépenses de force musculaire de l'ouvrier. Tailler, ciseler le marbre, palpiter d'angoisse lorsqu'on soumet son œuvre à la fonte, quelle tâche! Il ne s'agit même pas d'être un Benvenuto pour éprouver les fatigues et les terreurs que le Florentin a si bien décrites, et, sans compter les efforts physiques, quelles privations il se faut imposer! La sculpture n'est pas chose de *vente*. Lorsque l'État paye 10 000 francs un beau marbre, l'artiste qui l'a signé a déjà dépensé en outils, en main-d'œuvre, près du tiers de la somme qu'on lui donne. Ce sont bien là de vrais artistes, ceux qui ne se lassent pas et continuent leur rude métier quand même, se prenant corps à corps avec un bloc pétrifié d'où sortira une vision vivante, palpable. Ajoutez que la sculpture est la tâche des hommes jeunes : elle est revêche aux vieillards lassés. Toute débilité lui fait peur. Le génie passé ne suffit pas à qui a vieilli : il faut les muscles. Le pinceau ne pèse point comme le ciseau aux doigts de l'athlète abattu. Ainsi la nature ne donne que peu d'années au sculpteur pour produire, l'art lui impose des fatigues que n'exigerait pas un métier, et la grande masse, la foule, passe comme indifférente, parce qu'elle est ignorante, devant les œuvres de ces passionnés du beau. La critique leur doit du moins un salut spécial et une sorte de respect tout particulier.

. . . .

L'histoire de Barye est poignaute comme celle de tous les précurseurs. Il y a près d'un siècle aujourd'hui, une intimité très grande s'était établie, à Paris, entre un vieux gardien d'animaux du Jardin des Plantes et un gamin du voisinage qui passait son temps à contempler les grands lions rêvant, dans leurs étroites cages de tortures, du désert immense, et les ours

accroupis tristement au fond de leur fosse. Le vieillard parlait, disait les mœurs des animaux, et de quels pays ils venaient, et comment ils savaient dévorer et rugir. L'enfant écoutait. Depuis longtemps le gardien était mort, que l'enfant était devenu un vieillard à son tour, un vieillard et un grand artiste, et à la place même où jadis il écoutait les leçons de son premier ami, de son premier maître, Antoine Barye, la parole douce, le geste sympathique, l'œil superbe, et songeant au vieux gardien des lions, enseignait à son tour, à des disciples fervents, l'étude de la nature, qu'il avait apprise à coups de chefs-d'œuvre [1].

Il en est de beaucoup d'œuvres de Barye comme de son cours au Jardin des Plantes, où il dit si longtemps d'éloquentes choses qui ne furent pas entendues. La France n'aime que les phrases et les faiseurs de phrases. L'enseignement de Barye était trop simple, comme l'est aussi celui de Frémiet, son successeur. L'attention alla aux bruyants, aux tapageurs, et longtemps ce maître entre les maîtres fut méconnu et désespéré.

Il y a du Michel-Ange pourtant dans le ciseau de Barye, et il ne faut pas être un bien grand clerc en art pour se sentir saisi par une telle puissance. Il mania la fonte comme d'autres la glaise ; ses rudes mains tordaient, dans des combats farouches, les muscles des tigres et la carapace des crocodiles, les lions hirsutes et les jaguars affamés. Il semble, devant ces groupes superbes, qu'on entende craquer les os, haleter ces gueules fétides, râler ces sinistres lutteurs. Il y a, dans ces duels effrayants, une force surhumaine qui étonne. Les aquarelles de Barye ont toute la fougue de ses bronzes ; les monstres s'y étreignent furieux ; les boas étranglent de leurs anneaux glacés les taureaux mugissants. Les fauves magnificences des jungles n'ont pas de secrets pour un tel naturaliste.

1. Barye professait le dessin d'histoire naturelle au Muséum.

Il a deviné l'horrible beauté des animaux qu'a chantés Leconte de Lisle. Quelquefois sa rude main se fait délicate et sculpte encore des chefs-d'œuvre, comme ce surtout de table que Chenavard dessina pour le duc d'Orléans, ou des statuettes : *Saint Sébastien*, *Charles VI*, *Gaston de Foix*; mais A. Barye revient bientôt à ses tigres, à ses ours, qu'il connaît, qu'il domine et qu'il aime. A voir de tels travaux, devinerait-on que Barye fut le plus doux, le plus timide et le plus silencieux des hommes? Le style ne correspond pas toujours au caractère même de l'homme.

... Antoine Barye fut, à ses débuts, le type même de l'artiste méconnu... Désespéré plus d'une fois par les refus du jury, il se sentait pris, à de certaines heures, d'une amertume qui, malgré cette douceur dont parle Gautier, se traduisait pourtant par des boutades assez pessimistes...

Les déceptions s'ajoutaient, d'ailleurs, aux déceptions. Un moment le sculpteur avait eu une espérance qui l'emplissait de joie. Il avait été question de lui donner toute la place de la Concorde à décorer. Au lieu des villes de France posées par Pradier et ses concurrents sur les piédestaux, Barye aurait fait là rugir les fauves ou se cabrer des chevaux dans des mouvements plus vigoureux encore que ceux des fameux chevaux de marbre de Marly. Ici des lions, là des tigres, un éléphant profilant au loin sa masse bizarre. La fougue, la verve, le génie décoratif de Barye, étaient libres de s'échapper là, dans un ensemble d'une originalité prodigieuse. C'eût été superbe, évidemment unique.

Le préfet, M. de Rambuteau, renonça bien vite au projet qu'il n'avait peut-être jamais eu très sérieusement. On ne voulait pas, dit-on alors, faire de la place de la Concorde une succursale du Jardin des Plantes. Et le pauvre Barye tomba brusquement du haut de ses rêves...

... Ce « romantique », si longtemps condamné par le

jury et dédaigné par les ministres, n'en fut pas moins le statuaire moderne qui, avec son *Centaure dompté par un Lapithe*, digne du Parthénon, se rapprocha le plus de la sculpture grecque et des chefs-d'œuvre de Phidias... Rien de plus vaillant, de plus hardi, de plus vigoureux et de plus applaudi que tels de ses groupes : *Lion et lionne se disputant un sanglier*, et le *Combat de tigres*, et les *Chiens* du château de Chantilly, et le *Rhinocéros* du square du Trocadéro. Depuis Barye, personne comme M. Cain n'a fait rugir les fauves, et le sculpteur qui manie ainsi, comme un dompteur, les lions et les tigres, est un artiste rare et d'une vaillante personnalité. Encore une fois, les *animaliers* de cette puissance ne sont plus discutés et sont compris de tous. Je le dis en l'honneur de la critique actuelle et de la foule.

Mais, à son heure, Barye déroutait le public routinier et stupéfiait les vieux sculpteurs. Ce n'était pas même l'art antique qu'il étudiait, c'était, après la nature, l'art assyrien. M. Cain justement nous le démontrait en nous mettant face à face avec un fragment de sculpture d'Assyrie. Oui vraiment, cela ressemble à du Barye. Quels cris d'horreur durent pousser les antiques *pompiers* devant cet art magnifiquement barbare! Ne croyez pas qu'il était facile, alors que vint Barye, de faire accepter, même de ceux qui se piquaient d'être connaisseurs, un de ces terribles lions...

L'œuvre la plus admirable peut-être de Barye, ce n'est point ce *Lion au repos*, c'est ce que le maître statuaire a signé lors de l'achèvement du nouveau Louvre. Les quatre groupes en ronde bosse pour les pavillons du Louvre : la *Paix*, la *Guerre*, la *Force protégeant le travail*, l'*Ordre comprimant les pervers*, où les figures humaines s'allient aux animaux, valent les plus beaux travaux des grands artistes de la Renaissance. « Elles ont, disait Gautier, cette tranquillité de lignes et cette sérénité monumentale qui conviennent à la statuaire quand elle est liée à l'architecture. »

.... Notre génération, qui peut juger Barye par les monuments publics, a pu, d'ailleurs, se convaincre de la puissance et de l'ingéniosité d'un tel maître en voyant, au quai Malaquais, la réunion à peu près complète de ses petits bronzes et précisément un nombre assez considérable de ces aquarelles qui arrachaient à un homme tel qu'Eugène Delacroix un cri d'admiration si étonnant.

Ils sont terribles les animaux de toutes sortes qu'on a vus exposés ainsi à l'École des beaux-arts, et qui faisaient ressembler la vaste salle à une arche de Noé pétrifiée, métallisée, ou à quelque ménagerie immense peuplée de lions, de jaguars, de chevaux, d'ours et de loups de bronze. On n'entrait point là, à vrai dire, sans un sentiment de respect, tant on sentait ce qu'il avait fallu de puissance au maître qui n'est plus pour animer, pour faire bondir, rauquer, miauler, ces bêtes féroces. Au centre de la salle, se dressait, hérissant sa crinière, le *Lion au Serpent*, le chef-d'œuvre de Barye et un des chefs-d'œuvre de l'art contemporain ou plutôt de l'art de tous les temps. Et c'était là surtout qu'on se pouvait rendre compte de la stupéfaction triomphale qui avait salué l'apparition de ce roi des animaux et de ce maître des sculpteurs. Jusqu'à Barye, on ne s'était guère avisé d'étudier les animaux d'après nature, quoique le fameux sanglier, le *Porcello* de Florence (j'oublie à dessin les sculpteurs d'Assyrie), soit une inoubliable exception. Barye, et ce sera son éternelle originalité, étudia l'animal comme d'autres étudient l'homme. En dépit de ses autres œuvres tout à fait supérieures, il est et restera un *animalier* magnifique. Et c'étaient ses animaux surtout qu'on regardait au quai Malaquais : c'était son *Tigre dévorant un crocodile*, c'était la *Gazelle morte*, c'était l'*Ours dans son auge*, spirituel comme un croquis de Grandville et puissant comme tout ce qui porte la trace de l'ongle léonin de Barye; c'était l'*Éléphant d'Asie*, semblable à un Decamps vivant; c'était le *Combat d'ours*; c'étaient

ces multiples études de chevaux, de renards, de lièvres, de jaguars, de caïmans, qui donnent tant d'intérêt aux moindres *maquettes* sorties des doigts du grand sculpteur.

Ces maquettes, on les avait toutes exposées là, comme on avait exposé jusqu'aux objets que Barye, besogneux et pris au ventre, inventa un moment, aux heures de lutte et d'injustice, pour le commerce : flambeaux ou bougeoirs de bronze, têtes de cannes, jusqu'à des éteignoirs. Pauvre grand homme, ainsi forcé de faire du métier lorsqu'il rêvait de décorer des palais et des temples!

L'exposition des œuvres de Barye fut un triomphe posthume. La vie, en ses dernières années, avait été d'ailleurs plus clémente pour Barye. Les honneurs lui étaient venus. L'Institut, qui jadis le refusait au Salon, lui avait ouvert ses portes. Il enseignait au Muséum et faisait aimer un art qu'il avait illustré.

J'ai souvent pensé à Barye en lisant cet autre *animalier* célèbre, le bon et grand ami des bêtes :

On exposait une peinture
Où l'artisan avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé!

On la connaît, la fable du *fablier*. Survient un lion : il passe, regarde dédaigneusement le tableau et gronde entre ses mâchoires deux vers devenus proverbiaux :

Avec plus de raison nous aurions le dessus
Si mes confrères savaient peindre!

Le lion de La Fontaine peut être centent. Que *Monseigneur* se rassure; il a trouvé, parmi les peintres un confrère, un égal, un lion, et celui-là, mort le 25 juin 1875, s'appelle Louis-Antoine Barye.

(Peintres et Sculpteurs contemporains : *A. Barye*.)

La caricature : Daumier.

M. Jules Claretie a compris l'immense portée de l'ironie graphique, si vivante, si saisissante pour l'œil; il nous montre sa prédilection pour ce commentaire animé des choses et des gens. L'histoire vit, en effet, dans la caricature : non seulement elle vit, mais elle prend cette existence intense, rude et mauvaise que donnent les passions.

Ne dites pas : *Ce n'est rien, c'est un caricaturiste!* La caricature est encore une des facultés maîtresses de notre nation rieuse, gouailleuse, mordante, au fond bonne fille, et toujours gauloise, en dépit des *alluvions* exotiques, de l'américanisme et de cette infiltration quotidienne de mœurs nouvelles qui est encore une invasion. Les Anglais sont fiers à juste titre de W. Hogarth, de Rowlandson, de Cruikshank et de ce spirituel anonyme qui signe des initiales H. B., comme Henri Beyle. Les Allemands ont Kaulbach, qui souvent se dérida et quitta les *Dieux* pour le *Renard*, et les Italiens peuvent affirmer qu'ils ont inventé la caricature il y a déjà plusieurs siècles. Annibal Carrache était un caricaturiste, et l'on peut voir de grotesques figures, des duègnes difformes, d'impossibles fantoches signés du grand nom de Vinci. Mais qui peut se vanter d'avoir, sous le soleil, inventé quelque chose?

Quant à nous, dans cet art particulier, nous avons Charlet, nous avons Grandville, nous avons Henri Monnier, nous avons Cham et Gavarni, nous avons Daumier. C'est un de nos grands artistes, ce Daumier, qu'on ne s'y trompe pas, un maître plein de vigueur et de fantaisie. Il a fait mouvoir tout un monde, comme Balzac; il a écrit au crayon toute la chronique d'une époque, comme Saint-Simon. Réunissez les dessins, les croquis et les *charges* de Daumier, et vous avez l'histoire de près d'un demi-siècle. Tous les acteurs, tous les pantins de l'éternelle comédie vien-

nent jouer et danser sur son théâtre, mais agrandis ou rapetissés, façonnés par la main de l'artiste, habillés par lui, défigurés ou transfigurés et un peu semblables à ces grandes ombres, un peu fantastiques, que tout homme — excepté Pierre Schlemiel — projette derrière lui. Quand la comédie se change en drame, l'impresario change de ton : ses ombres chinoises deviennent des spectres, et il ébauche dans un dessin à la Rembrandt les pâles victimes de la rue Transnonain. Daumier, l'impitoyable, n'y allait pas de main morte, et j'ai frissonné l'autre jour en parcourant *la Caricature*, un journal qui faisait rage sous les ordres de cet autre caricaturiste, Charles Philipon. Quelles sanglantes attaques, et quelles prodigieuses volées de bois vert! Ils mordent tous en emportant le morceau, ces Juvénals lithographes, et pendant que Grandville allonge le nez de M. d'Argout, pendant que Traviès cingle les gibbosités de M. Mayeux, que Gavarni flagelle les danseuses, Daumier arrondit les muscles de tous ces bourgeois ventripotents, Vitellius en paletots qu'il marque au front avec une trivialité de génie.

Même, l'imprudent, il va trop loin en ses audaces, et, pour le plaisir de frapper, il frappe sur ceux qu'on devrait respecter toujours. La victime de prédilection, ce bouc émissaire que vous rencontrez à chaque feuillet, un parapluie sous le bras, sur la tête un feutre gris orné d'une cocarde, ce malheureux sur qui on crie *haro* et sans cesse et toujours, c'est cet honnête homme qu'on appelait le roi Louis-Philippe. Ah! Daumier, Daumier, vous ne prévoyiez pas ceux qui lui succéderaient!

Ces dessins-là, on les regarde, mais sans rire. Au contraire, où l'on se sent pris de cette vaste gaieté, privilège des dieux homériques, c'est devant ces colosses de sottise et de vanité, les politiciens satisfaits, les béjaunes faiseurs de lois, les importants et les grandiloquents, que Daumier a fustigés impitoyablement et justement. Les satires de Lucien ne valent

pas mieux que ses dessins. Les vices et les ridicules, les petitesses et les bassesses, les grossièretés et les sottises de tout un temps, ses scandales et ses hontes, tout est là. Plus cruel que la photographie, Daumier laisse déborder sa verve capricieuse ou sa robuste colère. Soudain les crânes se dépriment, les yeux s'abêtissent, les lèvres tombent, les ventres se gonflent, les pieds s'épaississent, tout se déforme, et, comme en ces miroirs qui grossissent nos verrues et nos rides, chacun se voit avec ses difformités mises à nu, ses bosses multipliées, et son moral même exprimé dans ses gibbosités physiques.

Car Daumier — et c'est là son mérite — est un portraitiste en même temps qu'un caricaturiste, un historien en même temps qu'un satirique. Il pétrit à sa guise son modèle, mais jusqu'en ses plus grands caprices il respecte la vérité. C'est là surtout qu'il est artiste. Regardez ses charges les plus bouffonnes : elles sont vivantes, elles sont humaines. M. Thiers ricane et sautille dans sa cravate blanche; M. Guizot s'enfonce, immobile, dans ses méditations de doctrinaire; le front de Victor Hugo éclate sous le poids de Notre-Dame; le visage de M. Viennet affecte la forme de la lyre de Corinne, et le profil du maréchal Lobau s'allonge en instrument de matassin de Molière. Mais le soldat et le poète, le ministre et l'orateur, gardent jusqu'en ces métamorphoses bouffonnes leurs personnalités mêmes, et leurs caricatures sont encore, je le répète, des portraits exaspérés du maître.

Les dessins de Daumier se passeraient, au besoin, de légendes. Ils parlent par eux-mêmes. Chez Gavarni, le dessin n'est bien souvent que la mise en scène de quelque piquante pensée à la Chamfort; chez Daumier, il se présente avec ses traits accusés, ses hardiesses de tournure et sa saisissante expression. C'en est assez : il a tout dit...

(PEINTRES ET SCULPTEURS CONTEMPORAINS : *H. Daumier*).

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

C'est en 1862 que M. Jules Claretie a débuté dans le roman avec *Pierrille*, histoire de village, qui lui valut les suffrages de George Sand. Depuis cette époque, il a publié successivement : *les Ornières de la vie*, recueil de nouvelles, de même que *les Victimes de Paris* et les *Histoires cousues de fil blanc*; — *Robert Burat*, son premier succès, loué par Sainte-Beuve; *Mademoiselle Cachemire*; *Madeleine Bertin*, dont l'effet fut profond; le *Roman des soldats*; *Noël Rambert*; *les Muscadins*; *le Beau Solignac*; un roman politique, *Michel Berthier*; *le Train 17*; *le Troisième dessous*; *la Fugitive*; *le Drapeau*, patriotique récit, qui valut à son auteur le prix Vitet; *la Maîtresse*; *les Amours d'un interne*; son roman « sensationnel », *Monsieur le Ministre*; *le Million*; *Noris*; *le Prince Zilah*; *Jean Mornas*; *Candidat*; *Bouddha*; *la Cigarette*, recueil de nouvelles; *la Frontière*; *Brichanteau*... Nous en avons probablement oublié.

Quel que soit le volume que vous choisissiez dans ce bagage déjà énorme, vous y retrouverez les qualités maîtresses de l'écrivain : l'originalité de l'invention, la solidité dans l'action, la finesse dans l'observation, la fidélité dans la peinture des caractères. Ces fictions sont aussi exemptes de banalité que de trivialité; aucune ne cherche l'intérêt aux dépens ou de la vraisemblance ou du bon goût; ces romans traduisent la passion sans jamais perdre ce cachet de distinction qui est un des caractères les plus saillants de l'auteur.

Il faut lire, dans la magistrale préface de *Robert Burat*, la profession de foi littéraire de l'éminent romancier. « Le poète, l'écrivain, a charge d'âmes. Et pour moi, qui

écris ces lignes, j'entends qu'on ait le droit de fouiller tous mes écrits, trop nombreux peut-être, où je crois du moins avoir fait passer la conviction qui m'anime : l'amour du beau, cette « splendeur du vrai », et le culte du bien, ce rayonnement de la beauté morale. » Et plus loin : « Dans mes œuvres passées comme dans mes œuvres futures, drame, roman ou histoire, je n'ai eu et n'aurai jamais que deux passions : le naturel et la vérité mis au service d'idées que je crois utiles. » Citons encore : « Ce sera à l'avenir de distinguer, dans l'amoncellement des œuvres contemporaines, celles qui devront survivre ou celles qu'il rejettera pour jamais. Seulement, croyez bien que la postérité se demandera simplement si telle ou telle œuvre l'émeut et palpite encore, et s'inquiétera fort peu de savoir si tel drame est bâti selon les règles du théâtre et si tel roman est ou n'est pas du naturalisme. Elle cherchera seulement si cela vit ou si cela est mort. Et la vie est, en toutes choses, dans la sincérité, l'émotion, la vérité humaine, sans souci d'école, de genre, de recherches, de préciosité et de théories tapageuses. »

Et ces règles — que les jeunes devraient faire graver sur leur table de travail, — M. Jules Claretie les a toujours observées. Aussi ses romans survivront à l'époque qui les a produits, car à travers les coutumes et les modes qui passent, on y sent l'homme lui-même, avec ses folies et ses misères, avec ses immuables souffrances, avec ces éternels tourments du cœur qui sont le prix et comme la rançon de la vie. Du reste, le style de l'écrivain, la perfection de son art et la forme achevée de son œuvre suffiraient à la défendre contre le temps et contre l'oubli.

Le tireur.

On retrouve dans ces pages, discrètement teintées d'émotion, l'homme de bien dont le cœur bat à toutes les nobles infortunes.

Cette scène de la rue a été magistralement rendue, avec une tristesse douce et discrète et un vif sentiment de l'humaine misère.

A Saint-Denis, au coin de la vieille place aux Gueldres, nous dînions, la fenêtre ouverte presque

de plain-pied avec le trottoir. Des gens passaient en habits de fête; d'autres, devant leurs portes, prenaient le frais, assis sur des chaises. Les grenadiers venaient de battre la retraite et les tambours s'en étaient allés, suivant le tambour-maître qui décrivait dans l'air avec sa canne des rinceaux dignes du caporal Trim.

Un enfant, tout à coup, vint poser ses mains sur le bord de la fenêtre, regardant avec de gros yeux la nappe mise et sur la nappe les verres pleins, les plats de viande, les pois verts dont la sauce fumait. Une tête noire et maigre, des cheveux courts, drus, bruns, tignasse remplie de poussière qui dessinait les bosses du crâne, les oreilles décollées, tirées souvent peut-être, semblables aux anses d'un vase, une bouche de tirelire qui n'en finissait plus, plissant les joues quand elle souriait et laissant voir des dents de petit chien, avides, luisantes, aiguës. Un pauvre cou maigre avec cela, des bras grêles tombant le long d'un torse creux. — On devait voir, je parie, sous la blouse d'un blanc sale, saillir la colonne vertébrale. — Pas plus haut que le genou, le petit semblait quelque échappé des voitures de saltimbanques forains, un Gavroche de Bohème. — Il ne demandait rien, d'ailleurs; il regardait.

L'œil curieux plutôt qu'affamé, le petit pauvre contemplait ces choses qu'évidemment il n'avait jamais vues; une côtelette, quelle surprise! Quelle joie, le bruit du siphon d'eau de Seltz riant et moussant dans le verre!

Mais on n'aime pas à être regardé quand on mange.

« Tiens, voilà deux sous, et va-t-en. »

Il prit les deux sous, dit merci, s'éloigna, et nous le vîmes regarder la pièce avec joie, la tourner, la retourner, tout content et presque surpris. Il n'avait pas, en effet, demandé l'aumône. — Il jetait le décime en l'air, sur le pavé, écoutait le bruit qu'il faisait en tombant, le ramassait, le faisait rouler, jonglait avec lui, puis le mettait en riant dans sa bouche et le suçait

comme un noyau. Quand, se retournant vers nous, son œil rencontrait le nôtre, il nous souriait, et sa tête de moricaud devenait gentille.

Et l'enfant ne s'éloignait pas. — Comme nous allions sortir, je pris un gâteau sur l'assiette à dessert, j'appelai le petit et lui dis : « Attrape! » Il tendait ses petites mains noires, à la paume blanche comme celle des nègres, les ongles bombés, et, les portant toutes deux à la fois à sa bouche, il mordait à même dans le baba comme un singe dans une pomme. — Ses yeux pétillaient; ce n'était pas gourmandise, c'était peut-être faim. — *Povero!* Il ne nous quittait plus, emboîtait le pas derrière nous, et, comme il était plus petit, il courait parfois pour nous rattraper, sans faire grand bruit, sur le trottoir, avec ses pieds nus, tout nus.

L'enfant avait une culotte de teinte indécise, couleur d'amadou, comme les guenilles espagnoles, trop large pour ses petits fuseaux, frangée du bas, taillée dans quelque défroque du père. — Sa blouse longue ballottait autour de lui, s'entortillait comme un torchon après ses bras aux poignets minces et s'enroulait autour de sa petite poitrine de poulet où se dessinaient les côtes.

« Es-tu content? lui demanda l'un de nous.

— Oui, monsieur.

— Tu es bien sage?

— Oui, monsieur », dit-il encore.

Pauvre enfant! Être sage! savait-il ce que c'était?

« Tu vas à l'école?

— Non, monsieur, fit-il doucement, je travaille! »

A cet âge-là, travailler! Nous l'avions pris pour un petit mendiant, rôdeur ou maraudeur des chemins, sans toit, sans famille. — Ce n'était pas cela; c'était déjà un ouvrier de fabrique, cloué à l'ouvrage, voué à la peine, bœuf de labour.

« Comment, tu travailles? quel âge as-tu donc? »

Il avait bien l'air d'avoir quatre ou cinq ans au plus, tout maigrelet, faisant pitié.

« J'ai neuf ans », monsieur, répondit l'enfant d'une voix creuse — de ces voix qui attristent à entendre, non pas des voix, des toux.

« Mon pauvre garçon, mais tu n'es pas fort pour tes neuf ans!

— Oh! je suis assez fort pour tirer!

— Tirer?

— Oui, vous savez bien, dans la fabrique qui est près du pont, là-bas, à côté du poste, la maison d'impressions sur châles? C'est là que je tire. »

Il relevait la tête, il avait l'air tout fier — tu avais raison, petit — de ce métier de chien à l'attache.

« Combien gagnes-tu par jour?

— Quinze sous.

— Tu travailles beaucoup alors?

— De six heures du matin à six heures du soir. — Oh! mais nous avons, pour déjeuner, à neuf heures, le matin, une demi-heure, et puis de deux heures jusqu'à trois. — Quand on a mangé, vous savez, on s'amuse en attendant l'heure. »

S'amuser!

« As-tu des frères?

— J'en ai deux, deux petits, et une petite sœur.

— Tu les aimes bien?

— Cette idée-là! »

Ainsi, il était déjà, ce nain, chef de famille; gagnant quinze sous par jour, et, piochant, il faisait bouillir la marmite, apportait son pain aux trois autres, sans compter le père et la mère. — Nous lui donnâmes encore une pièce de monnaie. — Il la faisait sonner, avec ses deux sous dans sa main, les écoutait toutes deux, comme on porte à l'oreille ces coquillages où l'on entend le grand murmure sourd de la mer. — Il redressait sa petite taille, il marchait plus droit, plus fier, plus sûr de lui, regardant les autres enfants sans insolence, mais avec une assurance que tout à l'heure il n'avait pas. — Le pauvre être, rachitique et sacrifié, se sentait maintenant appuyé, protégé; le chien battu

avait été caressé, le petit misérable était riche. — Et maintenant, vite, il se dépêchait, il avait hâte de monter au grenier où couchaient les autres et de dire... montrant son argent : « Vous voyez bien, tout ça, eh bien, c'est à moi et c'est à vous. »

Pauvre enfant du peuple en guenilles, qui gambadait joyeux, devant nous, avec son bon sourire sur sa vilaine et brave petite frimousse! Ça ne sait ni lire ni écrire, ça n'a pas d'enfance, ça travaille dès que cela marche, ça *tire* dès que ça a des semblants de muscles, ça ne connaît du soleil et du grand air que ce que ça peut en dérober entre deux bouchées de pain, ça meurt tout petit, ou si ça grandit, ça fait de la chair à canon ou de la chair à machines, qui gagne des batailles, des épaulettes aux généraux et des médailles aux patrons. — Et ça ne se plaint pas, cela rit, cela court, cela gambade, cela lutte, cela redresse avec fierté son front humble, et quand on s'apitoie sur sa faiblesse, cela répond simplement :

« Ne me plaignez pas, je suis assez fort *pour tirer.* »

(*La Poudre au vent.*)

Boum-Boum.

Elle a fait le tour des revues, cette délicieuse nouvelle. Mais qu'importe! On relira encore volontiers cette touchante histoire du petit François.

M. Jules Claretie possède ce don d'attendrir qui est d'un si grand prix.

L'enfant restait étendu, pâle, dans son petit lit blanc, et, de ses yeux agrandis par la fièvre, regardait devant lui, toujours, avec la fixité étrange des malades qui aperçoivent déjà ce que les vivants ne voient pas.

La mère, au pied du lit, mordant ses doigts pour ne pas crier, suivait, anxieuse, poignardée de souffrances, les progrès de la maladie sur le pauvre visage aminci du petit être, et le père, un brave homme d'ouvrier,

renfonçait dans ses yeux rouges les pleurs qui lui brûlaient les paupières.

Et le jour se levait, clair, doux, un beau matin de juin entrant dans l'étroite chambre de la rue des Abbesses, où se mourait le petit François, l'enfant de Jacques Legrand et de Madeleine Legrand, sa femme.

Il avait sept ans. Tout blond, tout rose, et si vif, gai comme un passereau, le petit, il n'y avait pas trois semaines encore!... Mais une fièvre l'avait saisi, on l'avait ramené, un soir, de l'école communale, la tête lourde et les mains très chaudes. Et depuis il était là, dans ce lit, et quelquefois, en ses délires, il disait en regardant ses petits souliers bien cirés que la mère avait soigneusement placés dans un coin, sur une petite planche :

« On peut bien les jeter maintenant, les souliers du petit François! Petit François ne les mettra plus! Petit François n'ira plus à l'école... Jamais! jamais! »

Alors le père disait, criait « Veux-tu bien te taire! » et la mère allait enfoncer sa tête blonde toute pâle dans son oreiller pour que le petit François ne l'entendît pas pleurer.

Cette nuit-là, l'enfant n'avait pas eu le délire; mais depuis deux jours il inquiétait le médecin par une sorte d'abattement bizarre qui ressemblait à de l'abandon, comme si, à sept ans, le malade eût éprouvé déjà l'ennui de vivre. Il était las, silencieux, triste, laissant ballotter sa tête maigre sur le traversin, ne voulant rien prendre, n'ayant plus aucun sourire sur ses pauvres lèvres amincies, et, les yeux hagards, cherchant, voyant on ne savait quoi, là-bas très loin...

Là-haut! peut-être! pensait Madeleine qui frissonnait.

Quand on voulait lui faire prendre une tisane, un sirop, un peu de bouillon, il refusait. Il refusait tout.

« Veux-tu quelque chose, François?

— Non, je ne veux rien!

— Il faut pourtant le tirer de là, avait dit le docteur.

Cette torpeur m'effraye!... Vous êtes le père et la mère, vous connaissez bien votre enfant... Cherchez ce qui pourrait ranimer ce petit corps, rappeler à terre cet esprit qui court après les nuages!... »

Et il était parti.

Cherchez!

Oui, sans doute, ils le connaissaient bien, leur François, les braves gens! Ils savaient combien ça l'amusait, le petit, d'aller saccager les haies, le dimanche, et de revenir à Paris, chargé d'aubépine, sur les épaules du père, — ou encore, aux Champs-Élysées, d'entrer voir Guignol, dans l'intérieur de la *ficelle*, avec les petits riches... Jacques Legrand avait acheté à François des images, des soldats dorés, des ombres chinoises; il les découpait, les mettait sur le lit de l'enfant, les faisait danser devant les yeux égarés du petit, et, avec des envies de pleurer, il essayait de le faire rire...

« Vois-tu, c'est le *Pont Cassé*... Tire lire lire!... Et ça, c'est un général... Tu te rappelles, nous en avons vu un, un général, au bois de Boulogne, une fois?... Si tu prends bien ta tisane, je t'en achèterai un pour de vrai, avec une tunique de drap et des épaulettes d'or... Le veux-tu, dis, le général?

— Non, répondait l'enfant, de la voix sèche que donne la fièvre...

— Veux-tu un pistolet, des billes... une arbalète?

— Non », répondait la petite voix, nette et presque cruelle...

Et à tout ce qu'on lui disait, à tous les pantins, à tous les ballons qu'on lui promettait, la petite voix — tandis que les parents s'entretenaient désespérés — répondait : Non... non... non!

« Mais qu'est-ce que tu veux, enfin, mon François? demanda la mère. Voyons, il y a bien quelque chose que tu voudrais avoir... Dis, dis-le-moi! à moi!... ta maman! »

Et elle coulait sa joue sur l'oreiller du petit malade,

et elle lui murmurait cela à l'oreille, gentiment, comme un secret.

Alors l'enfant, avec un accent bizarre, se redressant sur son lit et étendant vers quelque chose d'invisible une main avide, répondit tout à coup d'un ton ardent, à la fois suppliant et impératif :

« Je veux *Boum-Boum!* »

*
* *

Boum-Boum!

La pauvre Madeleine jeta à son mari un regard effaré. Que disait donc là le petit? Est-ce que c'était encore une fois le délire, l'affreux délire qui revenait?

Boum-Boum!

Elle ne savait ce que cela signifiait et elle en avait peur de ces mots singuliers que l'enfant, maintenant, répétait avec un entêtement maladif, comme si, n'ayant pas osé jusque-là formuler son rêve, il s'y cramponnait à présent dans une obstination invincible :

« Oui, Boum-Boum! Boum-Boum! Je veux Boum-Boum! »

La mère avait saisi nerveusement la main de Jacques, disant tout bas comme une folle :

« Qu'est-ce que ça signifie, ça, Jacques? Il est perdu! »

Mais le père avait sur son visage rude de travailleur un sourire presque heureux et stupéfait, aussi, le sourire d'un condamné qui entrevoit une possibilité de liberté.

Boum-Boum! Il se rappelait bien la matinée du lundi de Pâques où il avait conduit François au cirque. Il avait encore dans l'oreille les grands éclats de joie de l'enfant, son bon rire de gamin amusé, lorsque le clown, le beau clown tout pailleté d'or avec un grand papillon mordoré, scintillant, multicolore, dans le dos de son costume noir, faisait quelque gambade à travers la piste, donnait un croc-en-jambe à un écuyer,

ou se tenait immobile et raide sur le sable, la tête en bas et les pieds en l'air, ou jetait au lustre des chapeaux de feutre mou qu'il attrapait adroitement sur son crâne, où ils formaient un à un une pyramide, et à chaque tour, à chaque lazzi, comme un bon refrain égayant sa large face spirituelle et drôle, poussait le même cri, répétait le même mot, accompagné parfois par un roulement de l'orchestre : *Boum-Boum!*

Boum-Boum! Et à chaque fois qu'il arrivait, *Boum-Boum!* le cirque éclatait en bravos, et le petit partait de son grand rire. Boum-Boum! C'était ce Boum-Boum-là, c'était le clown du cirque, c'était l'amuseur de toute une partie de la ville qu'il voulait voir, qu'il voulait avoir, le petit François, et qu'il n'aurait pas et ne verrait pas, puisqu'il était là, couché, sans forces, dans son lit blanc!

Le soir, Jacques Legrand apporta à l'enfant un clown articulé, tout cousu de paillons, qu'il avait acheté, dans un passage, très cher. Le prix de quatre de ses journées de mécanicien! Mais il en eût donné vingt, trente, il eût donné le prix d'une année de son labeur, pour ramener un sourire aux lèvres pâles du malade...

L'enfant regarda un moment le joujou, qui étincelait sur ses draps blancs; puis, tristement :

« Ce n'est pas Boum-Boum!... Je veux voir Boum-Boum! »

Ah! si Jacques avait pu l'envelopper dans ses couvertures, l'emporter, le porter au cirque, lui montrer le clown dansant sous le lustre allumé, et lui dire : « Regarde! »

Il fit mieux, Jacques. Il alla au cirque, demanda l'adresse du clown et, timide, les jambes cassées d'émotion, il monta une à une les marches qui menaient à l'appartement de l'artiste, à Montmartre. C'était bien hardi ce qu'il venait faire là, Jacques! Mais après tout les comédiens vont bien chanter, dire des monologues chez les grands seigneurs, dans les salons. Peut-être que le clown — oh! pour ce qu'il voudrait — consen-

tirait à venir dire bonjour à François. Comment allait-on le recevoir, lui, Jacques Legrand, là, chez Boum-Boum?

Ce n'était plus Boum-Boum! C'était M. Moreno, et, dans le logis artistique, des livres, des gravures, une élégance d'art faisaient comme un décor choisi à un charmant homme, qui reçut Jacques dans son cabinet, pareil à celui d'un médecin.

Jacques regardait, ne reconnaissait pas le clown et tournait, retournait entre ses doigts son chapeau de feutre. L'autre attendait. Alors le père s'excusa. C'était étonnant, ce qu'il venait demander là, ça ne se faisait pas... pardon, excuse... Mais enfin, il s'agissait du petit... Un gentil petit, monsieur! Et si intelligent! Toujours le premier à l'école, excepté dans le calcul, qu'il ne comprend pas... Un rêveur, ce petit, voyez-vous! Oui, un rêveur. Et la preuve... tenez... la preuve...

Jacques maintenant hésitait, balbutiait; puis il ramassa son courage et brusquement :

« La preuve, c'est qu'il veut vous voir, qu'il ne pense qu'à vous, et que vous êtes là, devant lui, comme une étoile qu'il voudrait avoir et qu'il regarde... »

Quand il eut fini, le père très blême avait sur le front de grosses gouttes. Il n'osait regarder le clown, qui, lui, restait les yeux fixés sur l'ouvrier. Et qu'est-ce qu'il allait dire, Boum-Boum? s'il allait le congédier, le prendre pour un fou, le mettre à la porte?

« Vous demeurez? demanda Boum-Boum.

— Oh! tout près! Rue des Abbesses!

— Allons! dit l'autre. Il veut voir Boum-Boum, votre garçon? Eh! bien, il va voir Boum-Boum! »

*
* *

Lorsque la porte s'ouvrit devant le clown, Jacques Legrand cria joyeusement à son fils :

« François; sois content, gamin! Tiens, le voilà Boum-Boum! »

Et l'enfant eut sur le visage un éclair de joie. Il se souleva sur le bras de sa mère et tourna la tête vers les deux hommes qui venaient, chercha un moment, à côté de son père, quel était ce monsieur en redingote, dont la bonne figure gaie lui souriait, et qu'il ne connaissait pas, et quand on lui dit : « C'est Boum-Boum ! » il laissa retomber lentement, tristement son front sur l'oreiller et resta encore les yeux fixes, ses beaux grands yeux bleus qui regardaient au delà des murailles de la petite chambre et cherchaient, cherchaient toujours, les paillons et le papillon de Boum-Boum, comme un amoureux poursuit son rêve...

« Non, répondit l'enfant de sa voix qui n'était plus sèche mais désolée, non, ce n'est pas Boum-Boum ! »

Le clown, debout près du petit lit, laissait tomber sur ce visage de petit malade un regard profond, très grave et d'une douceur infinie.

Il hocha la tête, regarda le père anxieux, la mère écrasée, dit en souriant : « Il a raison, ce n'est pas Boum-Boum ! » Et il partit.

« Je ne le verrai plus, je ne le verrai plus, Boum-Boum ! » répétait maintenant l'enfant dont la petite voix parlait aux anges. « Boum-Boum est peut-être là-bas, là-bas, où petit François ira bientôt? »

Et, tout à coup — il n'y avait pas une demi-heure que le clown avait disparu — brusquement la porte se rouvrit, comme tout à l'heure, et, dans son maillot noir pailleté, la houppette jaune sur le crâne, le papillon d'or sur la poitrine et dans le dos, un large sourire ouvrant comme une bouche de tirelire sa bonne figure enfarinée, Boum-Boum, le vrai Boum-Boum, le Boum-Boum du Cirque, le Boum-Boum du quartier populaire, le Boum-Boum du petit François, Boum-Boum parut ! Et sur son petit lit blanc, une joie de vie dans les yeux, riant, pleurant, heureux, sauvé, l'enfant frappa de ses maigres petites mains, cria *bravo* et dit, avec sa gaieté de sept ans, qui partit tout à coup, allumée comme une fusée :

« Boum-Boum! c'est lui, c'est lui, cette fois! Voilà Boum-Boum! Vive Boum-Boum! Bonjour, Boum-Boum! »

*
* *

Quand le docteur revint, ce jour-là, il trouva, assis au chevet du petit François, un clown à face blême, qui faisait rire encore et toujours rire le petit, et qui lui disait, en remuant un morceau de sucre au fond d'une tasse de tisane :

« Tu sais, si tu ne bois pas, toi, petit François, Boum-Boum ne reviendra plus! »

Et l'enfant buvait.

« N'est-ce pas que c'est bon?

— Très bon!... Merci, Boum-Boum!

— Docteur, dit le clown au médecin, ne soyez pas jaloux... Il me semble pourtant que mes grimaces lui font autant de bien que vos ordonnances! »

Le père et la mère pleuraient; mais, cette fois, c'était de joie.

Et jusqu'à ce que « petit François » fût sur pied, une voiture s'arrêta tous les jours devant le logis d'ouvrier de la rue des Abbesses, à Montmartre, et un homme en descendit, enveloppé dans un paletot, le collet relevé, et, dessous, costumé comme pour le Cirque, avec un gai visage enfariné.

« Qu'est-ce que je vous dois, monsieur?... » dit à la fin Jacques Legrand au maître clown, lorsque l'enfant fit sa première sortie. « Car, enfin, je vous dois quelque chose! »

Le clown tendit aux parents ses deux larges mains d'Hercule doux :

« Une poignée de main », dit-il...

Puis, posant deux gros baisers sur les joues redevenues roses de l'enfant :

« Et — fit-il en riant — la permission de mettre sur mes cartes de visite : *Boum-Boum, docteur acrobate, médecin ordinaire du petit François!* »

(*Jean Mornas... Boum-Boum.*)

La cigarette.

C'est une suite de ravissantes *nouvelles* que M. Jules Claretie publie sous ce titre : *la Cigarette*. Ouvrons le livre au hasard — car tout y est exquis — et détachons-en quelques pages.

(La scène se passe en Espagne, à l'époque de la guerre carliste.)

... Il était bien connu dans le pays, cet Araquil, et nous savions tous son histoire, son amour pour la fille du père Chegaray, un bon laboureur guipuzcoan, maître de quatre ou cinq fermes bâties de ces côtés et propriétaire de coteaux où les pommiers craquaient sous les pommes et donnaient du cidre, il fallait voir...

Le père Chegaray habitait entre Hernani et le fort Santa Barbara... De Pepa, sa fille, le vieux Chegaray était fier comme une Andalouse de ses bijoux. Il se carrait, le fermier, quand il menait sa fillette aux vêpres ou aux romerias, dans nos prairies. C'est aux *romerias* qu'on se fiance, souvent sans que les parents soient consultés. En riant, en causant, que c'est vite fait! Le cœur se prend et la vie se donne.

Il y avait alors à Loyola, tout près d'ici, dans la vallée là-bas, un beau grand diable qui papillonnait autour des jolies filles... C'était cet Araquil qui venait conter là ses ambitions au vieux général Garrido. Gai, ce garçon! toujours en train de folie, le premier au jeu de paume, agile, fort batailleur, casse-cou, tuant des taureaux dans les *novilladas* improvisées comme un espada de profession, prêt à se faire, au premier propos venu, trouer la peau et casser la tête. Et campé comme un roi, avec cela, l'air d'un cavalier et le menton toujours rasé de frais, avec une taille d'Hercule et une main de femme. D'ailleurs, pas le sou, vivant au jour le jour, tantôt d'un prix de paume gagné sur ceux de Bilbao ou de Tolosa, tantôt d'un pari fait avec les toreros qu'il défiait à la course et au couteau... Oh! hardiment!...

... Un jour, ce beau garçon de vingt-cinq ans ren-

contra, à la romeria de Loyola, le lundi de Pâques, une jeune fille qu'il invita, comme les autres, à un tour de danse. C'était Pepa Chegaray. Cela tourne un peu le cerveau des jeunes, un air de valse, et le guitarero est le grand maître de l'amour. Ni Juan ni Pepa ne devaient oublier cette première entrevue, cette danse en plein air, la musique accompagnant les sourires et la chanson plus grisante que notre cidre :

Le matin se lève une belle étoile,
Du ciel on dit que c'est la plus belle;
Mais, sur terre, ô mon aimée, il en est une plus brillante
Et qui n'a pas sa pareille au ciel,
Et à celle-là va mon cœur
Comme s'en va l'eau où va la pente.

Depuis ce lundi de Pâques, Juan Araquil, si gai d'habitude, était devenu farouche, parlant peu, très sombre, et le père Tiburcio Chegaray, là-bas, ne souriait plus guère. C'est ce diable d'amour qui passait par là.

Oh! un amour complet, absolu, rapide comme un tonnerre. Il y en a comme ça. Elle rêvait de lui; il ne pensait plus qu'à elle. Il était aussi triste qu'un jardin sans fleurs, et l'amour le rendait hargneux. Pourquoi? Parce qu'il n'avait pas un douro en poche et que Pepa était riche; et surtout que cette barre de fer de père Tiburcio avait dit à sa fille que jamais, jamais il ne donnerait Pepa à un homme qui n'avait pour fortune que sa balle de joueur de paume...

« Mais enfin, dit un jour Araquil au père Chegaray, Pepa m'aime, elle me l'a dit.

— Elle me l'a dit aussi, fit le père.

— Moi, je l'adore. J'en suis fou. Je me tuerai si vous ne me la donnez pas. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour l'avoir pour femme?

— Ce que j'ai fait moi-même, conclut le fermier. Travailler et apporter au ménage de quoi nourrir les enfants. Je n'ai pas peiné toute ma vie pour jeter mon

argent et ma fille à un coureur de romerias. Quand tu viendras me dire que tu as ramassé un petit bien et que tu peux apporter ta part de pain et de sel, tu auras Pepa, puisqu'elle t'aime.

— Et ce qu'il faut apporter, c'est... combien? demanda Juan.

— Deux mille douros!

— Deux mille douros! dit Araquil tout blême. Où ça se trouve-t-il, ça?

— Je l'ai trouvé dans la terre, répondit le fermier. Cherche! »

Et Tiburcio n'était pas de ceux qui, ayant parlé, reviennent sur leur parole, non! Araquil n'avait qu'à se tuer, comme il en menaçait le vieux, ou à piocher pour amasser la somme. Pepa, brave fille, ne désobéirait pas au père; mais, très amoureuse du beau garçon, se résignait pourtant à attendre que Juan eût gagné la dot exigée. Seulement, dans leurs rencontres furtives ou leurs entretiens devant le vieux, elle ne cachait pas à Araquil qu'elle avait pour lui un de ces sentiments qui lient deux êtres jusqu'au sacrement dernier. Et elle lui avait même juré — juré sur le livre de messe de sa mère morte — qu'elle ne serait jamais à un autre si elle n'était pas à lui. Un serment pareil, prêté par une créature belle comme l'étoile au ciel, c'est bien fait pour donner du cœur à un audacieux. Il se dit, Juan : « Eh bien! oui, oui, je les aurai, les deux mille douros! Je ne sais pas comment je les aurai, mais je les aurai! »

Et ce qu'il roula de projets dans sa cervelle, ce qu'il travailla!... Il faillit se casser la tête contre le mur du jeu de paume de Saint-Sébastien un jour que, pour un point, il perdit une partie engagée contre le champion de Tolosa. Les paris étaient gros. Un commencement de fortune. Et pour un point — pour un point — Araquil était battu, et ceux d'Hernani avec lui! Il s'arrachait les cheveux, il se cognait le front, il était fou de colère...

Et il les lui fallait, ces deux mille douros; et il se répétait ce que Pepa avait dit :

« Ou la vie avec vous ou avec personne, Araquil. Mais j'obéirai à mon père vivant et je respecterai toujours la volonté de mon père mort. »

Il en était venu, le pauvre Juan, à songer à quelque grand voyage. On lui disait que, lè-bas, à la Plata, en Amérique, les Basques parfois, en émigrant, faisaient fortune. Si l'idée de quitter Pepa, de ne plus l'apercevoir même de loin, à la messe ou à vêpres, aux courses de taureaux, même à sa fenêtre, quand il passait devant la ferme, n'avait pas porté à la tête d'Araquil, il serait parti certainement. Oui, parti. Et alors, trappeur, orpailleur, à l'aventure, il eût cherché, puisque le vieux lui avait dit : « Cherche! » Il eût mieux fait que de rester.

Toujours est-il que, pendant ce temps, voilà que la guerre, la dernière guerre, met le feu à ce pays-ci, et qu'il arrive ce que je vous ai dit devant Bilbao. Donc, pour y revenir, le général Garrido, désespéré, voit se planter devant lui ce grand garçon aventureux qui lui conte, en deux mots, son histoire; et pendant que le vieux soldat du Maroc, battu par les carlistes, fronce les sourcils, Juan Araquil ajouta :

« Si la vie de Zucarraga vaut une fortune, comme vous le dites, général, je l'aurai!

— La vie de Zucarraga vaut mieux qu'une fortune, répondit Garrido. Elle vaut l'existence de milliers de mes pauvres enfants. Zucarraga, c'est la résistance, c'est la clef de Bilbao, c'est la tuerie continuelle, c'est tout. Je n'ai pas d'ordres à te donner, tu n'es pas soldat. Mais si tu fais ce que tu annonces, rappelle-moi ce que j'ai dit.

— Bien, fit Juan. A bientôt, général! »

Le vieux Garrido avait haussé les épaules et, un moment, il s'était demandé si cet homme-là n'était pas un espion.

Araquil, lui, ne songeait qu'à une chose : la vie de

Zucarraga valait une fortune! Et cette fortune dont il se moquait comme d'un oignon cru, il ne la désirait que parce qu'elle lui donnait Pepa vivante. Il s'éloigna d'Hernani, disparut. On n'entendit plus parler de lui pendant plusieurs jours. Le général disait : « J'ai eu affaire à un fou. » Et il prenait ses dispositions pour une attaque de nuit, voulant surprendre Zucarraga et forcer la passe à tâtons, avec la lumière des coups de feu pour s'éclairer.

Pendant ce temps Araquil rôdait autour des retranchements carlistes. Le couteau en poche, ce couteau qu'il savait, au besoin, lancer comme une balle, planter de loin dans une cible, il attendait, couchant au hasard, à la belle étoile, qu'il pût approcher de Zucarraga et débarrasser le vieux Garrido du chef carliste. Que lui faisait l'existence de ce commandant de partisans? Guerre au canon, guerre au couteau, c'est toujours la guerre. On a bien le droit de tuer quand on sacrifie sa vie. Il se faisait tous ces raisonnements-là et guettait l'occasion...

[Une nuit, il tenta de pénétrer dans la ferme où couchait le chef carliste, mais il fut aperçu par la sentinelle. C'était à recommencer. Le lendemain, jour choisi par Garrido pour l'attaque de nuit, Araquil, tapi dans un fossé, comme une bête au gite, se proposait d'arriver coûte que coûte jusqu'à Zucarraga et à la faveur de la mêlée de le frapper en plein cœur. Mais il fut pris avec les soldats de Garrido, et on allait, sans doute, le passer par les armes, puisque lui seul parmi ces prisonniers n'avait pas d'uniforme. — Le combat avait été rude. Le chef des insurgés avait eu la jambe brisée par une balle. Autour de lui, les officiers carlistes s'agitaient inquiets. On chercha partout le chirurgien; mais celui-ci avait péri dans la mêlée.]

Et alors il y eut une stupeur parmi les carlistes. La blessure de Zucarraga pouvait être grave; elle était grave. Et pas de chirurgien pour la soigner! Attendre qu'on appelât ceux des corps d'armée voisins, c'était dangereux. Il perdait beaucoup de sang, Zucarraga. Un de ses officiers marcha droit alors vers le tas de prisonniers, et demanda, très haut :

« Y a-t-il un chirurgien parmi vous? »

Les soldats de Garrido se regardèrent. Non, il n'y avait pas de chirurgien. Tous des soldats.

« Personne qui puisse faire un pansement?

— Si, répondit un homme, moi!

— Avance, toi! »

L'homme sortit du tas de pauvres gens abattus, quelques-uns blessés. Il s'avança, la tête haute. C'était Araquil.

« Tu n'es pas soldat? dit l'officier.

— Non.

— Pourquoi es-tu là?

— Parce qu'on m'y a mis. Je ne me bats pas, moi. Je voulais aller à Bilbao voir les miens. La bataille m'a empêché de passer. Voilà!

— Et tu connais quelque chose à la médecine?

— Non. Mais je sais guérir. Je suis un peu torero à mes heures. »

L'officier, défiant, fit avancer Araquil jusqu'à Zucarraga, qui leva sur le beau garçon ses grands yeux noirs. Le chef carliste demanda alors des explications. Araquil inventa un roman : il avait soif d'embrasser ses vieux, enfermés dans Bilbao. Ce n'était pas sa faute, si la guerre séparait comme ça les familles. A travers les coups de feu, il allait, continuant sa vie.

« Tu es du pays basque? Pourquoi n'es-tu pas avec le prétendant légitime? demanda à son tour Zucarraga.

— Parce que je ne suis avec personne. »

Les officiers carlistes examinaient, étudiaient ce grand gars avec quelques doutes. La réponse amena des murmures chez eux. Zucarraga les fit cesser.

« Chacun est libre », dit-il doucement.

Puis, son clair regard enfoncé dans les yeux de Juan :

« Tu dis que tu sais guérir? Peux-tu seulement me soulager? Je souffre beaucoup. »

Il montrait sa jambe nue, tachée de rouge, sous son pantalon relevé et lourd de sang.

Araquil ôta sa veste, déchira brusquement la manche gauche de sa chemise, et, sur ce linge à pansement improvisé, il versa avec lenteur, sans qu'on le vît, tout en maniant le bout de toile, quelques gouttes d'une liqueur[1] — celle qu'il gardait à son doigt, dans sa bague, — puis, blême, il fit deux pas vers Zucarraga, qui ne l'avait pas quitté du regard un moment.

La main d'Araquil ne tremblait pas en tenant ce linge imprégné d'une petite tache jaune. Comme il allait s'agenouiller devant Zucarraga pour le panser, un des officiers dit au chef carliste :

« Nous ne connaissons point cet homme. »

L'autre répliqua, toujours souriant .

« C'est vrai. Mais on ne connaît ni le médecin ni le confesseur. »

Et il tendit avec effort sa jambe blessée à Juan Araquil.

« Mais cette tache jaune? demanda un capitaine.

— Un remède à moi, contre les blessures de la corrida, fit Juan.

— Va! »

Le grand œil noir de Zucarraga ne quitta pas celui de Juan pendant toute l'opération, et, le linge à peine appuyé sur la plaie, le partisan dit : « Je me sens mieux déjà! »

Puis, à Juan :

« Maintenant, tu es libre! »

— Mais, général... » fit un officier.

Zucarraga leva la tête :

« C'est bien le moins, monsieur, que je rende à ce brave garçon service pour service. »

Et parlant à Araquil :

« Qu'est-ce que tu veux encore?

— Rien », dit l'autre.

Zucarraga tira de la poche de sa tunique un petit porte-cigarettes en paille de Manille et le tendit à Juan :

1. C'était un poison violent.

« En souvenir de moi !

— Non, dit Juan.

— Oh! oh! — et Zucarraga souriait — j'ai bien peur que tu ne chérisses pas beaucoup les serviteurs de don Carlos. Tu ne veux rien de moi?

— Si, une cigarette. »

Araquil prit, dans le porte-cigarettes, un papelita, et, machinalement, il le regardait, le tournant entre ses doigts, avant de le mettre dans sa poche, lorsque Zucarraga lui demanda :

« Ton nom?

— Juan Araquil!

— Eh bien! Araquil, va avec Dieu! Et attends, pour voir les tiens, que nous entrions dans Bilbao. Ce ne sera pas long!... Donne-moi la main. »

Araquil, très pâle, serra la main que lui tendait le blessé, remit sa veste, et, droit, saluant les officiers, saluant les prisonniers, il s'éloigna, très doucement, sans hâte, toujours suivi par le clair regard du héros carliste...

Le soir même, à Hernani, dans la petite salle d'auberge qui lui servait de quartier général, le vieux Garrido vit arriver, amené par des soldats, le grand garçon qui lui avait parlé, six jours auparavant, sur la place de l'Ayuntamento.

Le général était furieux, congestionné, malade, parlant, depuis la déroute de la nuit, de se brûler la cervelle.

Il reçut Araquil comme un chien.

« Qu'est-ce que tu veux, toi?... Qui est-ce qui me dit que tu n'as pas averti ces misérables carlistes?

— Ce que je veux, mon général? Je veux parler à vous, à vous seul! Oui, seul! »

Et le garçon avait dit cela d'un ton si net que le vieux Garrido devina quelque chose de décisif et fit signe à ses officiers de les laisser, l'homme et lui.

« Eh bien! quoi? » dit-il alors, quand ils furent seuls, ainsi que le demandait Juan.

Araquil attendit un moment avant de parler, comme si la salive lui eût manqué; puis, tout d'un coup :

« Vous aviez dit, général, que la vie de Zucarraga valait une fortune?... »

Et Garrido ne répondant pas :

« Cette fortune, je viens vous la réclamer : je l'ai gagnée! »

Le général regardait, fronçant les sourcils, se demandant s'il entendait bien, et Araquil restait là debout devant lui, très pâle.

« Comment gagnée? fit Garrido après un moment. Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple, répondit Juan. Zucarraga ne commandera plus le feu sur vos soldats.

— Il est mort?

— Il doit l'être. Si ce n'est pas fini ce soir, ce sera pour demain. »

Le vieux Garrido était tout ému, la joue aussi blanche que sa moustache. Il voulait tout savoir, ne comprenant pas le « ce sera pour demain » d'Araquil, et le garçon lui dit, et comment il avait épié le chef carliste, comment il voulut lui planter son couteau dans le cœur et comment enfin il avait versé sur la plaie du blessé le poison de cet anneau qu'il gardait pour lui-même.

Il semblait au général qu'il étouffait, étranglé par un cauchemar. Dans sa tête blanche, ses yeux noirs brûlaient comme du feu. Il se contentait de répéter :

« Tu as fait cela, toi? Tu as fait cela? Un blessé? »

Alors Juan, parlant comme un fou, de dire aussi qu'il en eût fait bien d'autres pour avoir Pepa et que le père Chegaray exigeant deux mille douros de dot, ces deux mille douros il les avait pris où il pouvait les trouver. D'ailleurs — le général l'avait dit — il en avait fait tuer encore et tuer toujours des gens, et des braves gens, ce Zucarraga !

« Dans la bataille, oui! dit Garrido brusquement. Dans la bataille! »

Mais ce n'était même pas une raison pour Araquil : la seule raison de ce qu'il avait fait, c'était sa passion pour Pepa. Il la voulait, Pepa. La vie de Zucarraga la lui donnait. C'était bien. Voilà tout.

Garrido avait promis; Araquil se présentait, réclamant la dette.

Le général dit :

« C'est juste. »

Il demanda la demeure de Pepa, appela un aide de camp, lui dicta l'adresse, et montrant Araquil :

« Vous logerez cet homme à la Fonda del Sol. Et demain vous avertirez l'aumônier. Oui, pour un mariage! Allez! »

Le temps parut long à Juan qui passa la nuit dans la *fonda* changée en corps de garde. Une nuit, une lente nuit, avec des aboiements de chiens, au loin — des hurlements qui sentent la mort, — et des coups de feu, là-bas, vers les avant-postes carlistes.

Au matin, il s'endormit légèrement, rêvant de Pepa et mettant, en son rêve, des pièces d'or dans la main maigre de Chegaray, la dot d'une vivante, le prix d'un cadavre.

Il était grand jour quand un détachement de soldats, commandé par un sergent, vint chercher Juan. Qui le demandait? Le général. D'ailleurs, aux questions d'Araquil, le sergent ne répondait pas. On monta la grande rue d'Hernani, la ruelle aux maisons pressées, tassées, avec des armoiries anciennes sculptées dans le grès des murailles et des moucharabys jaunes, bleus, puis on s'arrêta sur la grande place.

Un temps superbe, avec un beau soleil, riant sur les murs roux de l'église et les murailles effondrées, noires d'incendie, de l'hôtel de ville. La place était pleine de monde : soldats en rang; près des marches de l'église, très pâle, Garrido en grande tenue, ses officiers auprès de lui, et à quelques pas, belle comme une sainte dans ses voiles noirs de costume de fête, Pepa, avec le vieux Chegaray debout près d'elle.

Araquil vit tout cela d'un coup d'œil : les troupes assemblées, avec leurs baïonnettes luisant au soleil, le général, la belle fille, et à travers la porte ouverte de l'église, là-bas, au fond, une chapelle ardente, la grande chapelle ruisselante de lumière et d'or...

On l'amena devant Garrido.

Araquil jetait à Pepa des regards profonds, et elle, de ses yeux noirs, sous l'ombre des cils, le contemplait d'un air étrange, et il sembla à Juan que le livre de messe à tranche dorée qu'elle tenait entre ses doigts — le livre sur lequel elle avait juré d'être sa femme — tremblait dans ses mains gantées de noir.

Le général dit :

« Faites venir le prêtre! »

Le prêtre apparut sur les marches de pierre comme s'il eût attendu l'ordre du général — un prêtre en chape blanche qui s'arrêta sur le seuil, immobile comme une statue, — pendant que gaiement les lourdes cloches du campanile, avec leurs bouches de canons, entonnaient l nosannah des jours fériés, la gaie chanson des mariages et des heureux!

« Tiburcio Chegaray, dit alors le général en s'adressant au vieux fermier, voici Jean Araquil qui a en dot les deux mille douros exigés par vous pour lui donner votre fille. Ce qui est promis est dû. Consentez-vous au mariage de Juan Araquil avec votre enfant? »

Le vieux Chegaray répondit d'une voix rauque :

« Oui.

— Juan Araquil, dit Garrido, vous consentez à prendre pour femme Pepa Chegaray?

— Oui », fit Juan la voix ardente.

Il avait mis dans ce *oui* toute sa vie. Le prêtre attendait, prêt à bénir.

« Pepa Chegaray, demanda Garrido en se tournant vers la jeune femme, consentez-vous à prendre pour époux Juan Araquil, ici présent? »

Pepa fit deux pas vers Juan, leva sur lui ses beaux yeux noirs et répondit :

« Non! »

Dans la foule, derrière les soldats, il y eut une clameur, un *ah!* terrible. Les soldats, immobiles, regardaient.

« Non, répéta la jeune fille en élevant la voix. J'ai juré de n'être qu'à toi et, l'ayant juré, je ne serai à personne. Mais je ne serai pas à un lâche! »

Juan Araquil avait l'air d'un fou en la regardant, hagard, blanc comme la chape du prêtre. Au loin, très loin, du fond de la vallée, on entendait maintenant monter, monter tristement, par delà les collines, un morne son de cloche, le bruit du glas, la longue plainte de la cloche pleurant les morts... Ils sonnaient la prière des agonisants, les carlistes, et le poison faisait son œuvre.

Et peu à peu, comme si elles eussent, à leur tour, salué le mourant, les cloches d'Hermani s'étaient tues; elles restaient, là-haut, silencieuses, ne laissant plus parler que le glas, le glas lointain...

Puis, tout à coup, le glas lui-même s'arrêta et, sur la place emplie de monde, un silence passa comme si le vent eût soufflé sur ces têtes la nouvelle que tout était fini là-bas...

« Zucarraga est mort », dit le vieux Garrido.

Araquil regarda Pepa ardemment, la suppliant de lire en lui :

« C'est pour toi! C'était pour toi! » dit-il, farouche.

Pepa détourna la tête.

Le général, froidement, dit alors à Juan :

« Araquil, que voulez-vous qu'on fasse de vos deux mille douros?

— L'argent? »

Araquil avait compris.

« Qu'on les donne aux pauvres. Je ne veux pas même une croix pour moi au cimetière. »

Il ajouta, montrant le peloton qui l'avait escorté :

« C'est pour moi, cela, n'est-ce pas?

— Araquil, on ne tue pas un soldat par le poison ! » répondit Garrido.

Alors, Juan Araquil fit le signe de la croix, s'agenouilla devant le prêtre, et dit à haute voix : « Dieu me fasse grâce ! » — Les cloches d'Hernani maintenant sonnaient aussi le glas des trépassés, comme celles de la plaine, au bas de la colline Santa Barbara.

Juan se releva, prit dans la poche de sa veste une cigarette, la cigarette de Zucarraga, et demanda au sergent un peu de feu. Le papelita allumé, il le porta à ses lèvres, salua d'un dernier regard Pepa qui fit un mouvement pour aller à lui, mais se raidit et resta immobile; et le grand beau garçon, souriant d'un sourire triste, releva le front et disparut dans l'entourage de soldats à qui Garrido fit un signe...

Pepa se retourna, cherchant à le voir encore : elle n'aperçut plus rien, dans le cercle des fusils s'éloignant le long de l'église : elle ne vit plus qu'un peu de fumée bleue, de fumée qui montait au-dessus des têtes, dans le scintillement des baïonnettes, et se perdait dans le ciel clair...

Et des chants commençaient, des prières dans l'église, pendant que là-bas, le long de ce mur roux, dans du soleil, Juan Araquil aspirait la dernière bouffée de sa cigarette.

Pepa, alors, à travers le grand silence de mort qui passa sur la place, entendit un lointain commandement et comme un bruit de fusils remués, puis distinctement ce mot arriva jusqu'à elle : « Feu ! »

Elle tomba à genoux, écrasée, commençant à voix haute : « *Notre père qui êtes aux cieux...* »

Mais la décharge qui suivit coupa brusquement sa prière.

Juan Araquil, encore debout le long du mur du prosbytère, la poitrine plaquée de sang, s'abattait, en même temps, le front contre terre.

Quand le sergent s'approcha du corps pour lui donner le coup de grâce dans l'oreille, la cigarette que

Juan tenait pliée entre ses doigts laissait encore monter un filet de fumée bleue — la cigarette de Zucarraga! et cette fumée survivait à Zucarraga, le héros, et à Araquil, le meurtrier.

(*La Cigarette.*)

Le culte du drapeau. — La mort d'un héros

C'est dans la *Revue des Deux Mondes* que parut d'abord *la Frontière*, ce délicieux bijou littéraire, admirablement ciselé par la plume élégante et fine de M. Jules Claretie. Ce récit est consacré à l'amour de la patrie et au culte du drapeau. — C'est la folie du drapeau, en effet, qui entraîne le capitaine Deberle, le héros du roman. En attendant qu'ils aient trouvé place dans cet admirable livre-musée commencé par Edouard Detaille, le peintre si français de notre armée nationale, nos braves Alpins auront leur poème. Et les pages admirables que M. Jules Claretie a consacrées à ces sentinelles héroïques qui veillent là-bas à la frontière, valent bien les meilleures compositions de notre peintre militaire.

[Nos Alpins avaient planté un drapeau sur la cime de la Valetta, comme pour défier les Alpins du roi Humbert dont l'étendard flottait — mais beaucoup plus bas — sur le fort Margherita.]

... Ce fut un désespoir dans cette troupe lorsqu'on n'aperçut plus cet étendard flottant là-haut comme une sorte de *sursum corda* matérialisé. Où le vent l'avait-il jeté? Le diable emporte le vent! Et à ces récriminations contre la tempête se mêlait le sentiment de l'éternel soupçon qui s'empare de ces cœurs d'enfants devant tout accident soudain, tout malheur inexpliqué. Ils hochaient la tête, les soldats. Qui sait? Peut-être y avait-il quelque trahison là dedans. Un tronc de sapin, bien fiché en terre par « un homme de la poigne d'Orthegaray », est-ce que ça se casse aussi facilement que ça, voyons? Et ils en étaient bien persuadés, il y avait de l'Italien là-dessous. Oui, jalousie du voisin, mauvaise humeur de l'ennemi. Le mauvais coup — car on ne leur eût pas ôté de l'idée

qu'il y avait un mauvais coup — venait « de l'autre côté ». Alors les regards des chasseurs se tournaient vers le fortin où flottait toujours, comme victorieux maintenant, le drapeau du roi Humbert.

Vainement les lieutenants, Deberle lui-même, causant avec ses hommes, leur expliquaient que le vent avait été assez fort pour déraciner le tronc d'arbre. Il y en avait bien d'autres, il y en avait assez de branches de sapins cassées, dans le bois, par la bourrasque!...

« Non, non, capitaine, les Italiens ont profité de cette nuit de tempête pour flanquer notre drapeau à terre. Il les gênait trop, le tricolore!

— On ne leur ôtera pas leur idée de la tête », disait Deberle.

Mais où était-il, le drapeau? Resté là-haut, au sommet du pic? On l'apercevrait bien comme une aiguille noire sur la neige. S'*ils* l'avaient emporté, pris comme un trophée? Allons donc!... *Ils* seraient venus en France, alors, la nuit? Ils auraient sciemment violé la frontière? Impossible. Quoi qu'il en fût, il fallait donner satisfaction à ces inquiétudes romanesques des soldats, expliquer la cause de l'accident, retrouver les trois lambeaux d'étoffe tricolore. La compagnie s'assombrissait, devenait de méchante humeur, humiliée par le voisinage, par ces couleurs du fort Margherita, toujours hissées, insolemment intactes.

« Et s'*ils* l'avaient volé? grommelaient les Alpins.

— Nous retrouverons le drapeau », dit Deberle.

Il fit appeler Orthegaray.

« Viens avec moi, nous irons ensemble! »

Oui, il voulait aller lui-même, monter sur le pic avec le petit Basque et, quand on aurait retrouvé l'étendard, le remettre debout, sous les regards des soldats. En dirigeant l'enquête de sa personne, le capitaine mettait fin à la légende qui accusait les Italiens. Et, revenu au campement, il dirait la vérité.

Le lieutenant Bergier offrait à Deberle de l'accom-

pagner. A quoi bon? La compagnie restait campée sur l'Alpe. Elle repartirait demain. Le capitaine serait revenu dans quelques heures, et la tâche n'était pas difficile. Orthegaray eût pu l'accomplir seul, un seconde fois.

« Seulement, disait Deberle, quand j'aurai vu, de mes yeux vu, et dit ce que j'aurai vu, les hommes me croiront. »

Ils étaient véritablement contents, en effet, les hommes, maintenant que le capitaine prenait au sérieux l'affaire du drapeau arraché. Oh! c'était un chef pour tout de bon, le capitaine Deberle. On ne badinait pas avec lui! Les Italiens allaient s'en apercevoir! S'ils avaient fait le coup, aussi sûr qu'il y a un dimanche au bout de la semaine, il exigerait des excuses.

Pour cela, sans doute, Deberle avait choisi quatre autres soldats, voulant les joindre au petit Basque : des témoins que les camarades enviaient, regrettant de n'être point de la partie. Aller avec le capitaine, tous l'eussent désiré ardemment. Et du haut de la crête ils le suivaient des yeux, le regardant marcher, le bâton recourbé à la main, à côté d'Orthegaray, en tête de ses hommes, d'un pas alerte. Car Deberle allait droit devant lui, résolument, sentant le prix de cette petite expédition, tenant à montrer par lui-même le dévouement qu'on doit à ce chiffon sous lequel on meurt.

Et il se donnait aussi l'illusion de marcher vers quelque but utile. Ce n'était plus seulement une manœuvre ordinaire, quelque chose comme une promenade militaire par les sentiers ou les crêtes.

Non, il se figurait volontairement, par une sorte de suggestion qu'accélérait sa marche, il s'imaginait qu'il allait à une expédition commandée, là sur la frontière. Et il n'eût pas marché avec plus de résolution si, au bout du chemin, il eût dû recevoir le coup de feu de l'ennemi.

Cela lui plaisait maintenant de savoir ce qu'étaient devenues ces couleurs et de rendre leur gaieté aux hommes en les hissant de nouveau dans le plein ciel. Et les cinq chasseurs, derrière lui, marquaient le pas allègrement comme une avant-garde de guerre. Quelque jour, songeait Deberle, il se trouverait ainsi, allant de ce pas résolu, à la tête de ces mêmes hommes.

Et les talons des chasseurs alpins, frappant sur la terre sèche, semblaient déjà donner la victoire.

Ils ne disaient rien, les chasseurs : ils suivaient leur chef. On marchait ainsi depuis une heure, lorsque Orthegaray, s'arrêtant, déclara :

« C'est par là que j'ai attaqué le pic! »

Il montrait un sentier contournant le mont neigeux dont on apercevait le sommet éclatant, dans le bleu très haut.

« Allons », dit Deberle.

Les six hommes alors montèrent, s'appuyant aux bâtons ferrés.

« Combien de temps, Orthegaray, jusqu'au sommet?

— Une heure et demie, mon capitaine.

— Ce n'est pas une affaire!... »

Ils marchaient ainsi depuis une heure environ lorsque Deberle s'arrêta, voulant regarder le paysage vraiment admirable, la succession des montagnes, Alpes italiennes ou françaises, qui s'étageaient avec des tons clairs d'aquarelles, des blancs intenses, des roses tendres, des mauves exquis. De loin, les monts aux arêtes nues semblaient de grands géants accroupis dont les arêtes dessinaient les colonnes vertébrales. A l'endroit où Deberle et ses hommes faisaient halte, la montagne était à pic, surplombant une petite vallée, qui paraissait si étroite de là-haut qu'on l'eût prise pour une crevasse. Et de l'autre côté de cette vallée, sorte de coupure brusque dans le roc, c'était l'Italie. Deberle pouvait croire, l'effet de perspective étant bizarre, qu'en étendant la main, il toucherait cette

terre qui était une autre terre. Puis, reprenant leur ascension, ils contournèrent le mont Perdu et, après une marche d'une demi-heure encore, ils se retrouvèrent, ayant gagné du terrain, au-dessus de cette même brèche béante, les pieds dans la neige et côtoyant le vide.

Tout à coup, s'étant penché au-dessus du gouffre, Orthegaray jeta un cri :

« Capitaine! Voyez, capitaine! »

Deberle marchait devant le soldat.

Il se retourna à ce cri et regarda au fond de la crevasse, ses yeux suivant le geste d'Orthegaray.

Tournés vers la brèche, les chasseurs alpins regardaient aussi.

« Là!... Là! capitaine, dit le petit Basque. Le drapeau! Il est là, le drapeau! »

Deberle, en effet, l'apercevait, en bas, très loin, mais très visible, sur un névé dont la blancheur en faisait ressortir les couleurs vives.

Le vent l'avait déchiqueté; la chute, de là-haut jusqu'à ce gouffre, en avait brisé la hampe de sapin. Mais c'était lui, le drapeau improvisé par la compagnie et planté par Orthegaray sur le sommet de la Valetta.

« Vous voyez bien que le seul coupable c'est le vent », dit le capitaine.

Un des soldats murmura :

« Savoir!

— Et maintenant il faut le rattraper et le replanter, dit Deberle. Ce n'est pas facile!

— On en a bien vu d'autres, répondit un soldat.

— Voulez-vous que j'y aille, capitaine? demanda Orthegaray.

— Toi, dit Deberle, tu es un gourmand. Part à tous. »

Et il répéta :

« Nous irons ensemble! »

Il s'agissait d'arriver à ce gouffre qui paraissait sans fond, attirant comme avec une avidité de vertige. Le

capitaine étudia le terrain. On pouvait descendre en traçant des marches dans la neige.

Et les soldats tracèrent ces escaliers improvisés qui les rapprochaient du fond de la brèche. Tout à l'heure, Deberle avait la sensation d'une montée dans l'infini; maintenant c'était la descente dans quelque chose de profond et de mystérieux, une aventure plus périlleuse, le pied glissant parfois, malgré les semelles ferrées, sur la neige que le soleil rendait moins solide. Mais si le gouffre semblait tragique, les trois couleurs étaient là, là, tombées et comme humiliées, appelant à l'aide.

Les chasseurs alpins allaient, allaient, sautant parfois d'une arête à l'autre. Puis, dans le grand silence de la montagne, brusquement Deberle tressaillit, s'entendant appeler, héler par une voix qui partait d'au-dessus de sa tête et qui tombait en quelque sorte du versant étranger.

Le capitaine leva les yeux et là, en effet, sur le rebord de l'Alpe italienne, il aperçut, apparaissant avec un de ses officiers et une dizaine de ses hommes, le capitaine Salvoni qui le saluait en portant la main à son chapeau de feutre.

« Capitaine, dit l'Italien avec une politesse parfaite, un peu affectée peut-être, c'est ce drapeau que vous cherchez? »

Les voix, dans ces solitudes, s'entendent claires et perceptibles à des distances incroyables.

« Oui, capitaine, répondit Deberle.

— Ne vous donnez pas la peine, mon cher camarade; j'ai de mes hommes en bas, tout près, tout près du névé. Ils seront trop heureux de vous le rapporter! »

Il y avait, dans la galanterie de ces paroles, une sorte de constatation, volontairement soulignée, de l'alacrité et de l'adresse des alpins italiens. Deberle crut du moins le comprendre. Il essaya d'apercevoir, dans l'espèce de trou profond qui s'ouvrait là, les soldats dont parlait Salvoni; mais il ne distinguait rien.

Seulement il avait regardé ses hommes, et ce regard muet avait été compris. Il signifiait : « Vous entendez ce que dit l'Italien? N'est-ce pas que nous n'avons besoin de personne? »

« Ils n'ont pas à toucher à ça. Est-ce que c'est à eux? » dit tout haut Orthegaray, la voix hostile, comme répondant à la question du capitaine.

Et Deberle, redressant la tête, s'écria en s'adressant aux Italiens, rangés là-haut :

« Inutile et merci, capitaine! J'y vais!

— Le drapeau est — voyez votre carte — exactement tombé sur la ligne frontière, répondit le capitaine italien. Il est de notre devoir autant que du vôtre de le relever!

— Oui, mais le drapeau est à nous! cria Deberle. Suivez-moi », dit-il aux soldats.

Alors, sur ce versant rapide, cherchant les angles, s'accrochant aux saillies, le dos collé à la paroi, les talons dans la neige avec le bâton ferré pour balancier sur ce vide qui s'ouvrait sous eux, effrayant, les hommes descendirent, Deberle avant les autres. Ils glissaient, se retenaient au bord du gouffre, ne disant rien, avançant, s'enfonçant dans la crevasse au bas de laquelle était le drapeau et se raidissant sous le regard des soldats de Salvoni qu'ils sentaient, plongeant sur eux du haut du versant italien.

Il y avait là comme une gageure de courage, une bravade d'amour-propre, et il s'agissait d'arriver, d'arriver vite, avant que les chasseurs alpins de l'autre nation eussent, plus rapprochés puisqu'ils étaient à mi-chemin, plus bas, atteint le fond du trou où gisait le drapeau.

Et le capitaine Salvoni avait raison : c'était la frontière. Le fond du gouffre délimitait deux patries, et le drapeau aux couleurs françaises était tombé de telle sorte qu'il étendait ses plis à la fois sur le sol de France et celui d'Italie.

Eh bien! il fallait le remettre droit sur le sommet français, là-haut, dans la neige!

« Harri! harri! » répétait le petit Orthegaray en se laissant glisser, sur la pente, puis s'arrêtant net, les pieds solides, à quelque anfractuosité.

C'était comme un assaut à rebours, les soldats se précipitant dans la crevasse avec la même ardeur qu'ils eussent mise à grimper au sommet. Les Italiens, du haut de la crête, admiraient cette gymnastique à la fois exaltée et précise. Deberle accélérait sa marche, ayant aperçu, cette fois, dans les anfractuosités du versant voisin, et dévalant en même temps que ses hommes, les alpins italiens à qui Salvoni avait donné sans doute d'avance l'ordre de relever le drapeau.

Il s'agissait d'arriver avant eux sur le fond de neige. Les Italiens y mettaient visiblement une précipitation ardente. C'était une sorte de duel de vitesse, où, sous l'émulation des coureurs, il y avait la rivalité latente des patriotes. Duel de muscles, mais duel de cœurs. Qui le toucherait le premier, ce drapeau déraciné par le vent? Qui le ramasserait avant tous? Les Français le redresseraient-ils fièrement sous l'œil des étrangers, ou ceux-ci, le prenant avant eux, le rendraient-ils à ceux qui le cherchaient en donnant à cette galanterie une apparence de victoire?

« Allons! allons! » répétait Deberle.

Il n'avait pas besoin d'encourager ses soldats. Les braves garçons semblaient bondir sur ces pentes où à peine leurs talons trouvaient-ils place. Au péril de leur vie, ils allaient mesurant de l'œil les efforts parallèles des Italiens glissant ou sautant sur le versant et gagnant du terrain, eût-on dit. Oui, rapides, admirablement entraînés, ces Piémontais, ces montagnards aux jarrets d'acier, avançaient, avançaient vers le drapeau. Et bien que fabriqué par hasard, ce drapeau, ce chiffon, c'était un drapeau français, un drapeau pareil à celui qui flotte au-dessus des têtes au centre du régiment, dans les batailles! Et ils le saisiraient, même pour le tendre et le rendre? Et ils le toucheraient? Eux, les rivaux, les étrangers?

Toute l'ardeur généreuse, admirable, absurde et sublime qui fait les héros, pousse aux sacrifices, aux immortelles folies, toute la passion de renommée, l'amour de l'idée et le dénouement à un symbole qui secoue les âmes, leur souffle à la fois l'appétit et le mépris de la mort, battaient au cœur de ces hommes — des deux côtés de la frontière — et Italien ou Français, quelque clairon invisible sonnait la charge à leurs oreilles... En avant! *Avanti!*.... A qui le drapeau et à qui la gloire?

Deberle eut un frisson en apercevant tout à coup près du fond blanc de la crevasse un alpin d'Italie qui arrivait, là-bas, le premier, n'était plus qu'à une courte distance du drapeau et s'avançait, rasant une arête étroite, vers la neige où éclataient les trois couleurs. L'Italien avait sur les alpins français une avance incontestable. Il paraissait surgir là, tout à coup, comme un coureur prend, au tournant, la tête du steeple. Orthegaray bondissait comme un clown. Ayant, en même temps que le capitaine, vu l'Italien, mesurant la distance et risquant ses os, il filait sur les éboulis comme un lézard sur les anfractuosités d'un mur.

Mais il avait l'avance, l'Italien. Il rampait sur l'arête où, le premier, bien avant ses compagnons, il avait mis le pied. Il s'avançait lentement, sûrement, n'ayant plus que quelques mètres à parcourir pour toucher au drapeau; et Deberle s'imaginait, à distance, qu'en étendant la main l'Italien pouvait même l'atteindre. Il eut un éblouissement, un sentiment de colère. Là, devant ses soldats à lui, là, sous les regards des chasseurs de Salvoni qui, de la crête, suivaient la descente éperdue, il allait voir un étranger toucher aux couleurs de France, il allait recevoir ce drapeau des mains d'un Italien, il ressentirait ce vague sentiment d'humiliation et subirait ce semblant de défaite?

« *Harri*, Orthegaray! » cria sa voix claire au petit Basque.

Mais Orthegaray, à quelques mètres à droite, parais-

sait arrêté, portant instinctivement la main à sa rotule, blessé peut-être contre quelque pierraille... Les chasseurs suivaient Deberle, mais ils étaient loin de leur chef : c'était lui Deberle, et c'était Orthegaray qui tenaient la tête. Du côté des Italiens, les alpins qui descendaient la pente étaient distancés; mais ce chasseur étranger qui arrivait maintenant si près du tricolore... il allait atteindre le drapeau; le drapeau qui était là, le drapeau tombé, le drapeau disputé, le drapeau bleu, blanc et rouge, couché comme un blessé sur le drap de neige blanche! Il le touchait presque. Il le prenait!

« Eh bien! non, pensa Deberle, ils ne l'auront pas! Non! non! non! Il est à nous! »

Et follement, comme par une brusque détente instinctive, magnétisé, attiré, grisé par ce tricolore qui appelait comme un être vivant, agonisant ou perdu, le capitaine fit un bond vers le sol neigeux, un bond fantastique, d'un élan prodigieux, sans calculer la distance; et, dans une clameur qui partit à la fois des deux versants, sous les cris poussés par les Italiens et les Français, il sauta. Les soldats le virent tombant droit à côté de l'étendard, demeurant un moment comme planté au sol après ce bond dans le vide, puis, tout à coup chancelant. Malgré un raidissement visible, l'officier parut se casser en quelque sorte en deux, et s'affaissa brusquement, les bras étendus, étalé sur le drapeau que son corps abattu semblait couvrir...

Le chasseur italien s'était arrêté net devant ce corps qui s'interposait là, tombant d'une hauteur de vingt mètres, entre le but et lui, et aux cris d'effroi des troupiers un silence de mort succédait brusquement.

Orthegaray, le pied foulé, se traînait cependant vers Deberle!

« Capitaine! capitaine! »

Et il voulait le soulever, lui prenant la tête, — cette fine tête rêveuse dont les yeux tout à coup étaient devenus fixes, avec un peu de sang faisant un ourlet rouge sous la moustache blonde.

Les soldats accouraient, descendant des versants. Toutes ces mâles figures, devenues très pâles, se penchaient sur l'officier étendu là. On le redressa à demi; avec le corps, le drapeau fit un mouvement. Deberle tenait — serrée dans sa main droite crispée sur la hampe de sapin — l'étoffe qu'il avait saisie... On crut entendre qu'il disait : « Le premier... le premier! » Mais les mots étaient confus, balbutiés tout bas.

Orthegaray, agenouillé, posa sur sa cuisse la tête de l'officier, adossé à lui. Deberle regardait, l'œil hagard, comme étonné de ce qui se passait à la fois autour de lui et en lui, au sourd travail soudain de la vie arrêtée dans un être tout à l'heure entraîné, palpitant et fort. Son front penchait comme alourdi. Le petit filet de sang sur les lèvres devenait de l'écume pourpre.

« Capitaine! » répétait le petit Basque éperdu, mettant dans son appel toute son âme. Et les soldats, courbés vers l'officier, redisaient suppliants, comme si leurs prières allaient rappeler à lui le blessé : « Capitaine! »

L'un d'eux tendait à Deberle une gourde. On voulut l'approcher des lèvres sanglantes; le capitaine péniblement leva la main gauche, fit un signe qui voulait dire non.

Des alpins d'Italie, descendus à la suite de leur camarade, s'offraient, émus et empressés, à aller chercher un chirurgien, des remèdes. Leur poste n'était pas loin : quelques minutes suffiraient. Deberle entendait leurs paroles, car il hocha la tête, et un triste sourire lui vint très doux, avec un merci qu'on entendit à peine.

Il porta tout à coup la main gauche à sa poitrine, la main droite serrée sur le drapeau ne le quittant pas. Quelque chose en lui sembla se briser, lui contractant le visage, et de la bouche un flot jaillit, très rouge, coulant sur la neige. Puis sa tête se pencha

plus encore. Les yeux interrogèrent, cherchant les trois couleurs qu'il savait là : son regard demeura un moment — un regard de folie, un regard d'amour — rivé, extasié, sur le tricolore, et glissant sur la cuisse d'Orthegaray qui sentit le corps s'alanguir plus que s'abattre, il laissa doucement, comme sur un bon oreiller de sommeil, tomber sa tête lourde sur le drapeau, où sa lèvre saignante se colla dans un dernier baiser.

Alors il eut encore quelques tressaillements; les alpins consternés reprenant de l'espoir à le voir remuer. Non : la vie était partie, et ces mouvements, ces réflexes n'agitaient plus qu'un demi-cadavre.

« Emportons-le », dit un soldat.

« Où est-il, votre chirurgien? » — demandait un autre aux Italiens.

Orthegaray, couvert de sang, releva la tête du capitaine. Elle retomba. Il ne respirait plus.

« Nom de nom de nom! si c'était fini? Fini!... Le capitaine!...

— Tu vois, dit gravement un des hommes, — c'est pour le drapeau! »

Des alpins italiens s'étaient détachés, allant au poste voisin. Fallait-il attendre leur retour? Porter Deberle au campement français? Mais s'il n'était pas mort pourtant! car enfin ce n'était peut-être qu'une syncope.

Il était loin le campement, et en route, à le secouer, on pouvait achever le moribond. Le laisser là, pourtant, impossible.

On improvisa un brancard sur des bâtons ferrés : on le coucherait, lui tenant la tête haute, et on l'emporterait ainsi, étendu.

Et toujours Orthegaray interrogeait le corps, portait la main au cœur, tandis qu'un autre collait sa joue aux lèvres sans souffle. Les soldats se retournèrent en entendant du bruit. C'était le chirurgien italien qui suivait le détachement, herborisant, sa boîte

de fer-blanc au flanc. A mi-chemin on l'avait rencontré. D'ailleurs, ayant vu le bond insensé de Deberle, entendu la chute, il accourait. Un petit homme sec, noir, bref — qui alla droit au corps étendu, — dit en italien : *Lasciate!* tâta le pouls, chercha le cœur, palpa le front, et prononça lentement :

« *Niente!...* Plus rien! »

Ce « plus rien », sourd et lugubre, tomba sur ces fronts comme un glas. Des yeux de gars solides, des yeux ardents de mâles s'entre-regardèrent. Ils pleuraient. Les chasseurs italiens, les premiers, avaient instinctivement ôté leurs chapeaux de feutre. Les alpins du capitaine Deberle se découvrirent devant leur officier. Blond, sanglant, mais gardant le dernier sourire extasié de la minute suprême, le chef gisait là, devant ces têtes nues, ces fronts brûlés de soleil, — bérets français, plumes d'aigle d'Italie inclinés devant un mort et devant un drapeau.

On en couvrit, de ce drapeau maculé de sang comme un étendard de bataille, le corps du capitaine, couché sur les bâtons ferrés comme sur un brancard d'ambulance; et lentement sur la neige qui, de plus en plus, à mesure qu'on marchait, s'étoilait de taches rouges, les alpins montèrent, gravissant, la gorge serrée, l'âme en deuil, ces pentes descendues tout à l'heure comme sous la poussée d'un signal de victoire.

Et le soir venait maintenant, le soir implacablement doux, le soir qui avivait les arêtes des monts, baignait de rose les grandes Alpes, enveloppait de son impassible poésie, de ses lueurs de fête, ce groupe lugubre et muet d'hommes remontant, dans une sorte de linceul, un cadavre d'homme jeune, fort, héroïque, confiant, — si heureux ce matin... Soir silencieux dans les Alpes où montent, lointaines, mystérieuses, des sonneries de troupeaux italiens et français mêlés ensemble et pâturant au flanc des monts; soir ensoleillé peut-

être là-bas, au bord de l'Adour, devant la petite maison presque espagnole — toits rouges, volets bruns — où, à sa fenêtre, en regardant les voiles des bateaux entrant dans le port, la mère, la chère bonne vieille se disait qu'il y a des retours pour les hommes comme pour les navires, pour les soldats de montagne comme pour les soldats de la mer, et qu'il reviendrait quelque jour, son Louis, avec quelque galon de plus, de ces Alpes qui ne valaient pas les Pyrénées, les monts où, petit, tout petit, il disait, l'ambitieux! que du côté du Pas-de-Roland il voulait aller tuer des aigles... Les petits enfants, ces grands fous! Les hommes, ces grands enfants!

Lentement, lentement, le cortège montait, atteignant maintenant l'endroit d'où le capitaine avait aperçu le drapeau, et au-dessus de sa tête, entendu, tout à l'heure, le capitaine Salvoni lui dire :

« Ne vous donnez pas la peine, camarade : j'ai de mes hommes en bas! »

Tout à coup, comme le cadavre arrivait là, une voix, très mâle, un peu étranglée, cria, dans le grand silence religieux .

« Présentez armes! »

Et les compagnons, les soldats du capitaine Deberle aperçurent debout sur la crête italienne, devant ses soldats en rang, Salvoni qui, de son épée nue où le couchant mettait un reflet rose, saluait le cadavre du héros et le drapeau arraché au gouffre.

La lumière du soir grandissait ces alpins d'Italie dont les hautes silhouettes se détachaient, là-haut, comme géantes, avec leurs plumes d'aigles et leurs carabines accrochant en scintillements les lueurs mourantes.

Les alpins de France avançaient, montaient toujours, les yeux sur leur fardeau. De loin ils envoyèrent un salut muet à ces étrangers qui rendaient au mort un dernier hommage.

Et ils se sentirent violemment émus, lorsque la

voix de Salvoni commandant : « Apprêtez armes!... Feu! » une détonation retentit, claire d'abord, éclatante, puis rendue formidable par l'écho répercuté partout au loin, par la bouche des monts, comme une succession farouche de tonnerres... C'était la salve des soldats au mort héroïque, le dernier salut à l'officier tombé, salut au cadavre qui semblait, sur cette autre mer qu'est la montagne, le religieux salut aux couleurs, quand, à bord du navire, vient le soir.

(*La Frontière.*)

Une réunion électorale.

Candidat est, à mon sens, un des meilleurs romans qu'ait signé la plume élégante de M. Claretie. Nous retrouvons là le peintre de mœurs sincère et vivant à qui nous devons ces œuvres exquises qui s'appellent *Michel Berthier* et *Monsieur le Ministre*. Témoin de cette rude mêlée des intérêts ou des droits alarmés, des convictions ou des passions irritées, M. Jules Claretie a étudié les mœurs politiques de notre époque avec une curiosité aiguisée, et sans faire de *romans à clefs*, comme on s'est malicieusement plu à le dire, il a créé des *types* qui resteront.

Les livres que nous venons de citer forment une sorte d'histoire naturelle de cette espèce pullulante de politiciens infimes que l'ébranlement de nos dernières commotions fait encore, de temps à autre, monter à la surface; gens ignorés et ignorants, mais âpres, mais faméliques, prêts à tout faire parce qu'ils ne font rien, et qui jugent sainement que le pouvoir est encore aujourd'hui ce qu'il y a de plus facile à prendre et de plus profitable à garder, sans autres droits que leurs appétits, sans autres convictions que leurs convoitises, aimant leur pays comme la sangsue aime le malade, finissant par avoir leur part de son gouvernement et entrant aux affaires comme on entre dans les affaires.

Quelle finesse d'observation dans cette scène électorale! Tout cela est pris sur le vif et rendu avec la fidélité d'une photographie.

La fête patronale de Chailly-en-Bière a lieu le premier dimanche de juillet, huit jours avant celle de Dammarie-les-Lys, et c'était ce dimanche-là que

Mme Herblay présentait le successeur de Médéric Charvet à ses hôtes. Le commandant, que Charvet emmenait au trot vers Chailly, allait donc trouver pour ses débuts oratoires, le millier d'habitants en frairie, grossis des gens de Barbizon, de Dammarie même et des hameaux du Lys et de Vosves. Bonne occasion pour montrer à ses électeurs le candidat choisi la veille. On irait le lendemain visiter les carrières, puis les briqueteries de l'ancienne maison *Charvet et fils*; mais, là, Verdier irait seul, M. Charvet ne voulant pas avoir l'air d'imposer un candidat officiel à ses anciens ouvriers. En attendant, on avait toute la journée pour circuler parmi les gens rassemblés à Chailly, cultivateurs ou ouvriers, petits bourgeois, rapins de Barbizon en belle humeur et venus en vareuses et en guêtres avec l'espoir de faire danser les jolies filles au bal Merciol. Sans compter la réunion, la grande réunion électorale!...

Dans la voiture, avant d'arriver à Chailly, Charvet et Verdier causaient peu, le sénateur légèrement bercé par le bruit des roues et vaguement endormi par la digestion, et Verdier regardant par la portière la forêt qui commençait là, toute verte, d'un vert puissant, avec des bruyères roses au pied des chênes.

Le pauvre commandant se sentait décidément envahi de craintes qu'il n'avait jamais connues. Candidat! Il était candidat! Ce métier nouveau lui semblait brusquement plus redoutable qu'il ne l'eût jamais cru, et il se demandait avec effroi ce qu'il venait faire là, sur cette route, dans cette voiture, tout à l'heure arrêtée à Dammarie où il avait brusquement subi la première épreuve du métier.

Oui, un moment, le pauvre commandant avait été forcé de boire avec des carriers, chez un débitant de la place de la Mairie, une horrible eau-de-vie qui avait failli lui emporter la bouche. Et impossible de faire la grimace! C'était la délégation des carriers qui régalait! Médéric Charvet, un peu inquiet, avait vu le

moment où le commandant allait tout cracher, mais, saperlotte, il avait crânement avalé le poison. « C'est une des couleuvres de l'élection cette eau-de-vie-là, hein, commandant? » avait alors dit Émile Ducasse à l'oreille de Verdier. Heureusement, Guénaut, dont le coffre était bon, et même le petit Cappois avaient laissé leurs verres vides, et un des ouvriers, ancien zouave, faisait alors pousser à ses compagnons un grand cri de : « Vive le commandant! » déclarant d'avance que Garousse était enfoncé... Oh! dans le troisième dessous!...

Garousse? Eh bien oui, parbleu! Garousse, le fameux Garousse, le candidat forcené, le dur à cuire, le farouche à tous crins!... Verdier allait le voir à Chailly, où il paradait, et, trois jours après, il le retrouvait encore à Dammarie, au café de l'Éclair, pour une autre réunion contradictoire! C'est là que le commandant allait se montrer!

« Vous l'écraserez, le Garousse, eh! commandant? » disait Charvet, se réveillant un peu, tandis que la voiture approchait de Chailly. « Non pas qu'il soit désagréable, cet animal-là, il est drôle, avec son cuivre dans le gosier et ses grands mots, et il m'amuserait même au besoin, si l'on pouvait s'amuser d'un danger public... Mais enfin il faut l'écraser, c'est votre devoir et ce sera fait demain, n'est-ce pas, commandant? Tout à l'heure, même, si nous le trouvons à la réunion électorale.

— Je ferai ce que je pourrai », répondait Verdier d'un ton déjà las.

Et ce nom de Garousse revenant à tout propos depuis le commencement du déjeuner, le soldat demanda au bout d'un moment :

« Mais enfin, au juste, qu'est-ce que c'est que Garousse?

— Ah! qui le sait? fit alors Charvet, secouant le sommeil qui le congestionnait. Un type, dans tous les cas. Un propriétaire égoïste déguisé sous la peau d'un

affamé. Je ne sais qui l'a appelé un *Tartufe du Danube.* Le surnom est juste. »

Et de son ton assez sentencieux, le sénateur faisait alors à Verdier un portrait de l'homme que le candidat allait avoir à combattre. Le soldat dépouillait de son mieux, de leur verbiage solennel, les renseignements que lui donnait Charvet, et à travers la phraséologie du politicien, commençait à apercevoir distinctement le *type*.

Garousse, qui n'habitait pas loin de Charvet, entre Melun et Dammarie, menait dans le pays l'existence grasse d'un riche boutiquier retiré. Gros et fort, avec un rire qui voulait être bon enfant et qui sonnait creux, il promenait par les champs sa carrure solide et son ventre bien nourri. On n'eût jamais reconnu, dans ce flâneur bedonnant, le révolté d'autrefois, qui jouait au tribun dans la mêlée parisienne en 1871, et roulait à travers les réunions publiques une voix tonitruante, dont le tonnerre ne tombait pas. Redoutable aux heures du triomphe, il avait été prudent à l'heure du danger, puis il s'était engraissé avec les années, Garousse. Il avait des rentes aujourd'hui. Des opérations de Bourse, faites à crédit d'abord, et bien conduites, des spéculations de paysan retors sur les terrains, l'avaient tiré d'affaire. Il s'arrondissait, prospérait. Du vieux médoc dans sa cave, des poulardes grasses sur sa table, des conserves en ses armoires pour ses dents longues de vieil affamé, il se plaisait à vivre au milieu de ces ruraux, qui ne connaissaient de lui que le révolté et les coups de gueule de son radicalisme, et ne pouvaient lui demander compte des lâchages d'autrefois.

On le redoutait à Melun, quoiqu'en réalité il ne fût guère redoutable. Ce cuivre qui vibrait toujours, ces ébranlements de gong devant un palais vide, faisaient illusion aux auditeurs de tous les cabarets de Dammarie et de Chailly. Garousse, qui n'était pas fier, quoique enrichi, mangeait dru et buvait sec, passait

pour un homme d'estomac, de poigne et de courage. Ah! de sa voix de bronze, qu'il enflait comme un cabotin de mélodrame, il leur disait leur fait, aux bourgeois, aux gens des châteaux, ce Bossuet de la canaille! Il ne mâchait pas ses mots et les crachait à la face des aristos, il fallait voir! Et chez ce révolté aux grandes phrases haineuses, il y avait pis qu'un bourgeois satisfait : un dogue repu et montrant toujours ses dents, jouant au loup, afin que les chiens encore affamés ne vinssent pas lui disputer son morceau d'or. Bourgeois dans sa tenue, dans sa redingote, dans sa cravate, dans sa tournure de gros notaire de village, Garousse était plus bourgeois encore dans son amour du gain, dans l'âpre adoration qu'il avait pour son *magot*, pour la terre achetée par lui, pour les pierres de son château — il avait un château, Garousse, — dans sa terreur intime de cette révolution qu'il parlait de déchaîner et qu'il tremblait, en sa peau de propriétaire, de voir apparaître, un jour. Il était bourgeois jusqu'aux moelles, et dans un temps de réaction, on lui eût dit d'être bedeau pour conserver les actions qu'il avait mises de côté, Garousse eût répondu :

« Va pour être bedeau! »

Et il eût suivi les processions.

Le commandant écoutait, et, tandis que Charvet lui analysait le personnage, Verdier se disait qu'après tout on a facilement raison de ces exagérés, et quoiqu'il ne fût pas éloquent, il n'avait décidément pas peur de Garousse.

« Je connais le particulier. Au régiment, nous appelions ça des calebasses à musique. Ça fait du bruit, mais il n'y a rien dedans! »

Charvet ajoutait d'ailleurs que Garousse, comprenant l'influence de la presse, avait fondé un journal local, l'*Anguille de Melun*, rédigé par un gazetier quelconque venu de Paris et avec lequel il faudrait avoir maille à partir.

« Soit, dit Verdier.

— Vous maniez la plume facilement, n'est-ce pas, commandant? Vous avez écrit des livres?

— Des livres de science, pas d'articles de polémique!

— Ça ne fait rien. C'est toujours la même chose!... Et d'ailleurs les journalistes! Le mieux est de ne pas se préoccuper de ce qu'ils écrivent! Des va-nu-pieds qui veulent notre argent ou nos places! Les journaux, conclut Charvet, ne sont bons qu'à insérer nos professions de foi. Et encore nous pourrions nous passer d'eux. Nous avons les affiches! »

Les maisons de Chailly-en-Bière apparaissaient déjà, là-bas, au bout de la route. Verdier en éprouvait alors un petit frisson, se disant que pendant des heures, là, jusqu'au soir, il fallait aller, venir, parler, échanger des poignées de main, discuter, trinquer, s'enfourner dans l'étuve d'une réunion publique. Mais quoi! puisque c'était nécessaire!... « Allons, le sort en est jeté! »

Les deux hôtels de Chailly, le *Cheval-Blanc* et le *Lion-d'Or* se disputaient les candidats. Garousse avait déjeuné au *Cheval-Blanc*. Puis la réunion aurait lieu, faute d'autre local, dans le vaste atelier d'un peintre américain, espèce de hall immense, récemment bâti non loin de l'école communale. Terrain neutre que cet atelier et où tout Chailly eût pu tenir à l'aise.

Les hôtes de Mme Herblay mirent pied à terre, Émile Ducasse jetant tout d'abord, sur la foule, le regard de l'homme d'État qui tient à se rendre compte de la matière électorale à pétrir.

Il y avait, autour de quelques baraques en plein vent, d'un tir à poupées, d'un débit de gaufres, une foule assez compacte qui s'était écartée devant la voiture de Médéric Charvet. On savait à Chailly que la voiture du sénateur portait un candidat et tout naturellement on se pressa à l'entrée du *Lion-d'Or* pour voir Verdier.

Émile Ducasse, suivant Guénaut et Cappois qui, çà et là, distribuaient des saluts et des poignées de

mains, regardait tout et étudiait comme il eût pris des notes. Il se rendit compte immédiatement de l'effet que produirait Verdier. Boutonné dans sa redingote étroite, le candidat visiblement paraissait mince. Le talent, pour le peuple, doit avoir la poitrine large. La carrure ajoute à l'autorité.

Il y avait bien des yeux étonnés parmi les gens de Chailly, et l'on trouvait au commandant, malgré sa moustache et sa rosette, des allures mesquines, avec cette poitrine maigre et ces jambes grêles. Fort heureusement pour l'effet moral, un homme de haute taille, proprement mis, sortit de la foule, ôta son feutre et découvrit sa tête chauve en disant très haut, la paume de sa main gauche bossuée de durillons portée militairement à la hauteur du front :

« Salut, mon commandant! »

Alors le visage de Verdier s'éclaira. Il reconnaissait Fournerel, un ancien brigadier au 7e d'artillerie, un de ceux qui étaient descendus avec lui dans le puits de Méons, pour sauver les mineurs, autrefois.

« Ah! mon vieux Fournerel, ça me fait plaisir!... »

Et leurs mains se serraient, Verdier tout heureux, et le carrier très honoré. Puis, devant tout ce monde, l'ouvrier et le commandant causaient, compagnons de route, camarades de danger, et les gens « trouvaient ça bien », disant que le commandant « n'était pas fier ».

Verdier accepta de trinquer avec l'ancien soldat. « Encore!... pensait Ducasse. Oh! mais il sera malade, ce soir!... » On entra au *Cheval-Blanc*, dans une grande salle ornée de dessins, d'esquisses appendues aux murailles et où bavardaient en fumant des gens venus pour la fête. Il y en eut qui, apercevant le sénateur Charvet, se levèrent en saluant. C'étaient des briquetiers, s'inclinant devant l'ancien patron et dévisageant de côté le candidat.

« Eh bien, Fournerel, demanda Verdier une fois assis, comment ça va-t-il?

— La santé ou l'élection? Si c'est la santé, ça va bien, merci, mon commandant, le coffre est solide... Si c'est l'élection, ça n'ira pas mal, malgré ces farceurs avec leur canard...

— Quel canard? dit Charvet.

— Mais l'*Anguille de Melun*, parbleu, monsieur le sénateur!... Ils l'ont fourrée, leur satanée *Anguille*, dans les poches de tout le monde... et même Poniche, vous savez bien, Poniche, mon commandant, qui passait sa vie à se faire flanquer au bloc, au régiment... Oui, Poniche...

— Je me rappelle bien Poniche, parbleu! fit Verdier. Eh bien, Poniche, qu'est-ce qu'il a fait, Poniche?

— Cet animal-là, mon commandant, s'est mis à distribuer... à l'œil tout à fait... comme qui dirait gratuitement... ce sacré journal que j'avais envie de lui faire avaler à coups de poing!

— Ne faites pas ça, Fournerel, interrompit le sénateur Charvet. Pas de querelles, mon ami! Il faut laisser les violences à nos adversaires. Le mépris de l'adversaire confine au respect de soi-même.

— Alors il faut donc tendre l'autre joue quand on est giflé? » dit le carrier avec des allures d'ancien soldat.

Giflé! Verdier eut comme un soubresaut à ce mot qui le rendit blême. Il demanda ce que contenait le journal de Garousse.

« Rien, des bêtises! Une histoire stupide. On y pose comme ça — histoire d'embêter le commandant — la question de savoir si M. Verdier, candidat opportuniste, n'est pas le même Verdier qui, étant capitaine, a passé en conseil de guerre à Guelma pour exactions commises sur les Arabes. Des saletés, quoi! Et quelle stupidité! le commandant — je sais ça, moi — n'a même jamais servi en Algérie... jamais!... »

Verdier, très pâle, voulait pourtant savoir qui avait pu, dans un journal, imprimer une pareille calomnie.

« Tout cela n'a aucune importance, dit le petit notaire Cappois, et les injures des adversaires, c'est

une boue qui ne tache pas. Un coup de brosse, il n'en reste rien. Et puis qui lit ce journal l'*Anguille*?

— Oh! pour ça, monsieur Cappois, s'écria Fournerel, tout le monde. Je ne sais fichtre pas où ils prennent l'argent. Poniche en a déjà distribué des tas de leur *Anguille*!

— Où est-il, Poniche? demanda le commandant.

— Dans la fête, au *Lion-d'Or*, je ne sais pas. Il cuve peut-être son vin dans un fossé, tout simplement. Et ce n'est pas une canaille, notez bien, Poniche. Ce n'est pas un gredin. C'est un particulier comme il y en a tant!

— D'ailleurs, conclut philosophiquement Émile Ducasse, est-ce qu'il y a des gredins en politique? »

Verdier maintenant n'avait plus qu'une idée, il voulait rencontrer Poniche. Il trouvait stupéfiant qu'un ancien soldat, un homme à qui il avait commandé, comme à Fournerel, se fît le colporteur des niaises infamies de Garousse et compagnie.

« Dame! dit Ducasse, il n'est plus troupier, Poniche, il est électeur.

— Est-il même électeur? » répondit Fournerel en achevant son verre de vin.

On sortit. Il fallait bien parcourir les groupes, faire de la propagande, enlever des suffrages par un mot dit à propos, une poignée de main, un geste, une bonne parole. Charvet et Verdier se félicitaient du zèle actif de M. Cappois qui allait de l'un à l'autre en disant :

« Il ne paye pas de mine, mais c'est un bon! Voyez sa croix. »

Et le notaire de glisser de temps à autre à l'oreille de Verdier :

« Malheureusement nous n'avons pas encore le scrutin de liste... Nous l'aurons, mais en attendant, il faut payer de votre personne... Allez donc, allez, allez! »

Et il le poussait sur les électeurs comme un chien mal dressé vers le gibier.

Le pauvre commandant sentait à la gorge comme une sensation d'étranglement quand il fallait aborder, d'un salut cordial, les électeurs influents que désignait Guénaut ou Cappois. Le vétérinaire lui touchait le coude, et Verdier s'approchait alors, avalant difficilement, comme dans l'angine. Ces paysans endimanchés, en bourgeois de petite ville, jaugeant la « capacité » du candidat sur son acabit et prêts à le soupeser comme un bétail à vendre, effrayaient le soldat et le rendaient muet. Il eût affronté plus allègrement une ligne de feu. Mais ces prunelles malicieuses, ces regards sondeurs, ces demi-sourires?

« Allons, commandant, encore un effort... encore un! disait le notaire; ce marchand de moutons, tenez, là-bas, dispose de douze voix, au moins, du côté de Barbizon... Parlez-lui du dernier concours régional... Empaumez-le! »

Empaumer! Le mot faisait courir de petits frissons sur l'épiderme du commandant. Émile Ducasse remarquait avec quelle émotion avalée, étouffée comme une douleur, l'ancien soldat se mesurait avec ses juges. Et tout satisfait qu'il fût de cette petite revanche prise sur un candidat si peu fait pour les luttes oratoires, le jeune Pitt de la conférence Montesquieu éprouvait une pitié profonde et vraie à voir cette timidité d'un homme qui, au moins une fois en sa vie, avait été un héros, se frotter à l'importance protectrice de ce vendeur de bêtes, lequel eût volontiers tâté les muscles du candidat pour s'assurer s'il était *à point*...

... Maintenant Verdier, poussé par Guénaut, s'approchait d'un gros homme joufflu, rouge comme un quartier de bœuf saignant, qui se carrait sur le pas de sa porte — Lamoche le boucher — et saluait Charvet, Guénaut, Cappois, Ducasse, le commandant, tout le monde, mais, à la première parole de Guénaut, répondait bien vite en montrant ses énormes dents blanches dans sa face pourpre :

« Messieurs, enchanté, flatté.. vous êtes trop aima-

bles... Mais, je dois vous dire, dans ma position, je suis forcé de rester tout à fait neutre... Vous comprenez... je fournis un peu dans tous les partis... Légitimistes, bonapartistes, républicains, le diable et son train! J'ai mon opinion... mais je la garde pour moi! Avant tout, j'ai mes biftecks à vendre, et si l'on savait pour qui je vote, il y aurait toujours bien un parti qui ne m'achèterait plus mes côtelettes! Alors... »

Et le boucher riait, faisant joyeusement danser sa grosse chaîne de montre sur son ventre énorme.

« Fâché de garder ma voix dans ma poche, commandant, et sans rancune! » ajouta Lamoche, à qui Verdier avait envie de répondre brusquement :

« Votre voix! Je ne vous la demandais pas!

— Il est trop nerveux, ce candidat!... pensait Ducasse, en voyant l'air assez colère de Verdier. Il fera quelque bêtise, le commandant! »

Et Charvet, laissant là Lamoche qui le saluait très bas en lui donnant du « monsieur le sénateur », disait à Verdier :

« C'est un malin, le boucher. Il votera pour vous tout de même, je le parierais!

— Surtout, si vous avez la chance d'être nommé, ajouta Cappois en ricanant. Il est de ceux qui viennent toujours au secours de la victoire. »

Tout à coup, au milieu de cette foule curieuse qui s'écartait devant le candidat et le dévisageait, Charvet aperçut, pérorant au milieu d'un groupe, un homme robuste, râblé, haut en couleur et qui donnait de la voix à deux pas d'une baraque foraine, comme s'il y eût fait le boniment.

« Tenez, dit le sénateur au commandant, vous vouliez voir Garousse? Voilà Garousse!...

— Ah! c'est Garousse! » fit Émile Ducasse, qui avait entendu.

Et il examina cet homme à barbe grise, qu'accompagnait un grand garçon d'une trentaine d'années, roux et bien vêtu, élégant, sans doute le journaliste

parisien que Garousse avait embauché pour rédiger en Seine-et-Marne l'*Anguille de Melun*. Verdier avait envie de voir de plus près son adversaire, et l'idée que ce monsieur à petites moustaches cirées et en tenue de gommeux qui se tenait près de Garousse, avait pu rédiger l'article dont Fournerel parlait tout à l'heure, donnait à l'ancien soldat des fourmillements dans les doigts.

« Allons, dit Charvet, approchons si vous voulez. Garousse nous a peut-être aperçus. Il ne faut pas avoir l'air de reculer devant lui. »

Visiblement le commandant était enchanté de regarder ce Garousse les yeux dans les yeux, et Ducasse remarqua encore avec quelle vivacité l'officier s'avança comme au pas de charge. Décidément trop nerveux, le brave homme!

Garousse et ses compagnons, gens de son comité, Vosvier, le maître paveur, Mouzin, sabotier, le tonnelier Bouillard qui l'entouraient, avaient, eux aussi, vu Charvet, et Garousse s'était mis à sourire en apercevant Verdier.

« Ah! c'est ça leur commandant?... (Et il haussait les épaules.) Mais c'est un polytechnicien timide, et voilà tout! On le roulera dans la farine comme un goujon. »

Le groupe entier prit d'ailleurs, en voyant s'avancer le sénateur et ses amis, une attitude rébarbative d'une majesté qui ne transigeait pas, excepté Garousse qui ricanait, Saboureau, le rédacteur de l'*Anguille*, à qui tout cela semblait parfaitement indifférent, et Vosvier, le paveur, un peu embarrassé parce qu'il devait de l'argent à Médéric Charvet.

Les gens de Chailly s'approchaient, regardant et étudiant les attitudes des deux adversaires qui s'abordaient là, pour la première fois, en plein soleil. Le commandant marchait droit, mais son air pensif, sa taille mince lui donnaient devant la carrure large et le ventre insolent de Garousse un aspect voûté. Garousse,

rubicond, roulait des yeux voraces dans de gros sourcils; la bouche sensuelle et mauvaise, dans sa barbe grise, il avait l'aplomb solide et le pied large, l'air important d'un marchand de bœufs. Sur sa face redoutable, à la fois épanouie et envieuse, tout un lot d'appétits s'étalaient, et l'on voyait à plein, sur cette face vorace, la marque de toutes les gloutonneries.

« Et c'est un insurgé, ce monsieur? pensait Verdier. Allons donc! Un chien basset qui joue au loup, voilà tout. »

Le spectacle amusait Ducasse. Il se demandait, en amateur de pugilats oratoires, lequel de ces deux hommes, l'honnête soldat convaincu ou le cymbalier de la révolte, aurait une influence décisive sur les électeurs, et ce petit problème de politique courante l'intéressait comme une question utile, une étude sur le vif. Pitt, *the great Pitt*, dans les bourgs d'Angleterre, devait avoir fait de ces comparaisons.

Jamais Verdier n'eût adressé le premier la parole à Garousse autrement que pour lui demander ce que c'était que cet article de journal dont on lui avait parlé et qu'il n'avait point lu; mais Charvet à ses côtés, majestueux et calme, le suppliait d'être très politique, courtois en apparence; ce fut donc Garousse lui-même qui s'avança vers le commandant, saluant avec une solennité de geste où il y avait involontairement un peu de goguenarderie :

« Le commandant Verdier? » demanda-t-il poliment à son adversaire, comme s'il ne le connaissait pas.

Et Verdier ayant répondu, sans dire un mot, d'un signe de tête, l'autre ajouta, se présentant, comme pour délimiter brusquement la position par un seul trait :

« Le citoyen Garousse! »

Ducasse remarqua que le visage de Mouzin et de Bouillard, du tonnelier et du sabotier, s'éclairaient avec une certaine fierté. Ils trouvaient que leur candidat posait nettement la question, du premier coup.

Le maître paveur Vosvier approuvait, mais silencieusement, plus gêné.

« Eh bien! commandant, continua Garousse, je vous salue, avant le champ clos!... Ce n'est pas une raison parce que vous représentez tous les privilèges et moi toutes les revendications, pour ne pas échanger, vous bourgeois, moi ouvrier, une poignée de main, avant de croiser le fer. »

Le commandant était stupéfait. Ce gros homme, à panse pleine, arborait là ce nom d'ouvrier comme il eût déployé un drapeau, et lui, le pauvre diable qui avait donné toute sa vie au pays, voilà maintenant qu'il représentait, comme disait Garousse, *les privilèges*. Avant tous les autres, le privilège de se faire tuer. Verdier avait été tellement surpris par cette espèce de courtoisie brutale, de fausse chevalerie proclamée d'une voix de cuivre, qu'il ne put trouver de réponse. Il se contenta de ne point serrer la main que Garousse faisait mine de lui tendre, et c'était après tout une réponse, la meilleure de toutes. La foule qui grossissait autour de lui ne la comprit pas. Elle ne vit qu'une chose qui lui fit impression : le commandant ne répondait rien.

« Dites-lui, fit alors Charvet à Verdier, tout bas, rapidement, que vous lui demanderez compte de ces mots : *revendications*, *privilèges*, dans la réunion publique de tout à l'heure!... »

Verdier sentait bien qu'en effet il ne pouvait laisser sans réponse ce salut de Garousse qui n'était qu'une première escarmouche. Il répéta à peu près ce que le sénateur venait de lui dire. Mais il était suffoqué et, pensant à autre chose, il regardait Saboureau, le rédacteur de l'*Anguille de Melun*, qui ricanait en se frisant la moustache.

. . . .

Verdier, lui, se laissait conduire. Toute cette foule bourdonnait autour de lui comme un vol de mouches. Il y avait déjà des gens qui lui glissaient des pétitions

dans la poche et lui demandaient un bureau de tabac. Sur ce maigre visage de soldat une lassitude se peignait déjà, et comme le dégoût de l'œuvre entreprise. Ducasse, à voir ces doigts nerveux qui, machinalement, tortillaient cette moustache d'un gris roux, devinait la réflexion intime du commandant. Ce brave homme se faisait l'effet d'un colis transporté d'un village à un autre, pour être déballé et présenté à l'acheteur. Drôle de métier!

Et lui aussi, Verdier, avait hâte de se trouver devant les électeurs et d'en finir avec cette première épreuve. Il répondait, un peu ahuri par le brouhaha de cette poussée foraine, aux questions des uns, aux saluts des autres. Un bon homme, qui n'était pas de la circonscription, lui parlait avec admiration de *son* député, à lui, le député de Corbeil, Falochon, un modèle à suivre.

Ah! oui, un modèle! le meilleur des députés, Falochon!

« Qu'est-ce qu'il a donc fait, Falochon? » demandait Verdier.

« Ce qu'il a fait? Il n'a rien fait. Mais ce qu'il a apostillé de pétitions, obtenu de rubans, accroché de bourses aux collèges ou de recettes buralistes, c'est étonnant... c'est étonnant! Il ne quittait pas les bureaux du ministère.

— Commissionnaire du peuple?

— Parfaitement. Il a même sa médaille! »

Et Verdier frémissait un peu maintenant à l'idée que peut-être, comme Falochon, le « meilleur des députés », il fallait user ses souliers dans les bureaux des ministères, solliciter, demander, quémander.

« Après tout, ce ne serait pas pour moi, mais pour d'autres! »

Charvet ne voulait pas, évitant prudemment de faire de la candidature officielle, assister à la réunion publique organisée dans l'atelier du peintre. Il se retira sur le seuil, abandonnant Verdier à sa fortune.

Il l'attendrait à la mairie. Mais Guénaut et Cappois seraient là, pour soutenir le commandant. Ducasse même put se glisser dans la foule sans être remarqué, car il n'était pas électeur.

Le commandant se sentit comme suffoqué en montant sur l'espèce d'estrade réservée aux candidats. Le bureau la dominait, cette estrade, un bureau improvisé, formé par une table recouverte de serge verte, et où se carrait, entre Vosvier et Mouzin, Bouillard le tonnelier, passant ses doigts noueux dans sa barbe roussâtre, quand il ne la promenait pas sur la sonnette présidentielle.

L'assemblée, qui braquait maintenant ses sept ou huit cents yeux sur Verdier et Garousse déjà installé sur une chaise, à gauche de l'estrade, et se tenant les bras croisés, la tête renversée et hardie; cette foule accourue, cette réunion d'hommes, paysans ou petits commerçants, carriers des environs, ouvriers de la campagne, semblait tout acquise au candidat farouche. Au fond de la salle, un grand jeune homme maigre, d'une pâleur mate, avec de longs cheveux blonds et une barbe de christ anémique, avait, tout à l'heure, déterminé une ovation en l'honneur de Garousse lorsque celui-ci était entré. Au contraire, la vue du commandant Verdier ne semblait faire naître parmi tous ces gens qu'un sentiment plus ou moins vif de curiosité.

Le vétérinaire Guénaut, qui en avait l'impression, disait déjà tout bas à Cappois :

« Ça ne mord pas!... Diable, ça ne mord pas! »

Verdier s'assit à la droite de Garousse et la séance commença. Il semblait au soldat que tout ce qui se passait autour de lui était un rêve. Dans cette atmosphère lourde, des faces béantes, éclairées crûment par le plein jour de dehors traversant les verrières de l'atelier, des figures curieuses, narquoises ou défiantes, l'examinaient avec une fixité bizarre. Au-dessus de sa tête, la voix de Bouillard qui déclarait ouvert le

« *champ clos des candidatures* », lui faisait l'effet de l'appel d'un commissaire-priseur mettant quelque objet aux enchères.

Il se demandait s'il s'agissait vraiment de lui, si sa personnalité était en question, ce qu'il allait faire dans cette comédie.

« Citoyens, disait Bouillard, vous avez devant vous non seulement deux hommes, mais deux principes. C'est à vous de choisir. Le citoyen commandant vous parlera de sa politique tout à l'heure et le citoyen Garousse va vous expliquer la sienne. Il y aura bien probablement un troisième candidat, mais celui-là ne compte pas. C'est un marquis!... Oui, un marquis!... Et même il hésite encore, dit-on, à affronter la lutte! Il prouve qu'il connaît le terrain de la bataille, Monsieur le Marquis!... L'arrondissement a, comme toute la France, rejeté depuis longtemps un régime qui repose sur l'impôt et la gabelle et le droit du seigneur. »

Et pendant que des applaudissements bien nourris saluaient le petit speech du président Bouillard, Verdier, que ce titre de « *citoyen commandant* » avait un peu étonné, se demandait quel était donc le troisième candidat auquel faisait allusion le tonnelier. Un marquis? C'était la première fois que Verdier en entendait parler. Et il cherchait instinctivement, autour de lui, sur l'estrade, le candidat encore absent.

Bouillard ajoutait maintenant, au milieu d'un brouhaha de curiosité passionnée :

« La parole est au citoyen Garousse! »

Lentement, l'ancien agitateur se leva, attendant avec l'habitude d'un orateur de clubs et l'attitude d'un ténor de province que le silence se fût établi, et ne paraissant même pas entendre les bravos frénétiques jetés, au fond de la salle, par le grand jeune homme à figure pâle. L'œil de Garousse semblait chercher par delà la muraille une inspiration qui fronçait déjà ses sourcils, et sa bouche se crispait dans sa barbe sous un rictus amer.

Il parla, et dès les premiers mots, son éloquence batailleuse, armée en guerre, sa parole de satirique violent et de démolisseur, faisait vibrer dans ces âmes souffrantes des ressouvenirs de misères. Il évoquait pour ces pauvres gens les spectres des journées dures, des travaux féroces, des maladies, des chômages, des jours de jeûne. Il montrait le paysan labourant, semant, fauchant, récoltant pour d'autres, envoyant son blé, son raisin, ses fruits à la table surchargée des riches; le maçon tombant d'un échafaudage et se brisant les reins en construisant le palais du banquier; le carrier aveuglé par un éclat de grès, tué, comme un soldat, par une explosion de mine... toutes les pauvretés, toutes les privations, tous les maux qui prennent, pour les tordre, les misérables aux entrailles... Et pendant qu'il parlait, les lueurs fauves s'allumaient au fond des prunelles. Ces ouvriers, tout à l'heure résignés à leur sort, ou n'y songeant pas, se sentaient comme secoués d'une torpeur et se disaient : « C'est vrai, pourtant! » en voyant presque comme saigner à nouveau des plaies cicatrisées.

Alors Garousse laissait entrevoir que lui, candidat de la misère, apportait un remède à ces malheurs, un soulagement à ces souffrances, et que tout disparaîtrait de ces tristesses si le peuple écoutait sa voix...

« Quand on pense, disait-il en hochant sa tête grise, qu'il y a sur la route de Chailly un monument élevé par un M. de Chateauvillard à lui, à sa nourrice, Mme Piosnier, et à ses six chiens! A des chiens, citoyens! Et que vous, oui, vous n'avez pas toujours du pain à donner à vos petits! »

Un tonnerre d'applaudissements, qui faisait vibrer les vitres de la salle, accueillit ces paroles, et Verdier se demandait comment il pourrait tout à l'heure se faire écouter d'un tel auditoire, acquis d'avance à cet homme, lorsqu'un paysan, placé au premier rang des

électeurs, répondit à Garousse, lorsque le silence se fut un peu rétabli :

« Ce n'est pas parce qu'il y a des riches qui sont des toqués, que tous les riches sont de la canaille! »

C'était un vieux du pays, très aimé et très fin, et son interruption fit beaucoup rire.

Garousse, devenu plus rouge, essayait de rire aussi. Il regardait de son œil noir l'interrupteur qui dressait vers lui sa tête de furet. La malice rurale du bonhomme assis devant lui, le menton appuyé sur sa canne, l'embarrassait. On venait de s'amuser. Garousse détourna la question, et, au lieu de répondre, interrogea :

« Vous êtes laboureur, vous, citoyen, qui m'interrompez?

— Laboureur, oui, pour vous servir. »

Garousse, d'un air de pitié, regarda le vieux, petit, courbé, la figure cuite par l'âpre soleil, et comme s'attendrissant, il dit à l'assemblée en levant la main vers le plafond, d'un grand geste de cabotin de banlieue :

« Laboureur! Laboureur! Ah! pauvre diable! »

Le vieux souriait, et quelques-uns, tout bas, murmuraient autour de lui :

« Pas si pauvre, le père Jovin! Il a mis des sous de côté, le vieux malin!

— Eh bien! ajouta brusquement Garousse, dans son apitoiement de théâtre, savez-vous, si vous êtes laboureur, que vous avez, vous, oui, vous, qui parlez de richesse, vingt-deux milliards de dettes hypothécaires?

— Moi?

— Oui, vous, paysans. Vingt-deux milliards!... La France est hypothéquée de vingt-deux milliards, et comment voulez-vous les payer? Oui, je vous le demande, comment les payerez-vous si l'on jette l'argent du pauvre à ce que vous appelez vous-mêmes des folies? »

Le père Jovin se grattait la tête. Il est bien évident

qu'il ne savait pas trop comment il payerait vingt-deux milliards, et l'idée même, cette révélation soudaine, qu'il devait, lui, pauvre vieux, vingt-deux milliards, semblait l'abrutir complètement : il voyait tout à coup devant lui des années et des années de peine à un âge où l'on n'a plus la force de peiner.

« Oh! il y aurait un moyen, dit brusquement Garousse, ce serait de prendre votre fourche et de dire : « Je veux! »

Le sabotier et le tonnelier applaudissaient derrière Garousse, et devant lui, le grand jeune homme à figure de christ poussait de formidables cris d'enthousiasme.

Bravo! bravo! bravo! Mais l'assemblée devenait froide et Saboureau de Réville[1] trouvait décidément que le *patron* allait un peu loin :

« Oh! oh! grommelait tout bas le père Jovin, tú es un farceur, toi! Ça ne prendra pas avec nous, mon bonhomme! »

Le remueur de foules se croyait encore dans quelque meeting de la salle Lévis, à Paris. Il élevait la voix trop haut. Il allait trop vite. Il le comprit, se rattrapa, et prenant un autre ton :

« Ce que j'en ai dit, fit-il, c'était une façon de parler; mais la vérité est que, peuple du faubourg ou peuple des champs, la devise du pays doit toujours être : *J'exige!* Je ne vous prêche pas la guerre civile. J'ai parlé de fourche non pour vous dire de la brandir, mais pour vous rappeler qu'il ne faut point passer sous les fourches caudines de la bourgeoisie, qu'elle ait un sac en poche ou un sabre au côté!... Cela dit, je continue. »

Cette fois, des voix crièrent : *Bravo, Garousse!* Le candidat, reprenant faveur, put développer son discours à son aise. Il laissait là l'idée de révolte, qui effrayait, mais exploitait habilement les déceptions

1. Le rédacteur de l'*Anguille de Melun*.

politiques après les souffrances privées. Il attaquait hardiment le tas de politiciens qui avaient, comme il disait, promis au peuple plus de beurre que de pain et qui l'avaient gardée pour eux, l'assiette au beurre!... (Et l'on riait.) Il déclarait que c'en était assez de ces exploiteurs. Jean Glèbe, Jean Boue, Jean Pauvre, Jean Populus n'en voulait plus. Il entendait, ce peuple, faire désormais son pain lui-même : oui, tout cuire de ses mains, « le four, la fournée et la fournaise! »

Et, peu à peu, l'orageuse éloquence allumait ces cœurs, faisait flamber des espoirs fous dans ces têtes, réveillait, attisait les rancunes.

« Assez de pantins, citoyens, des hommes!... Des hommes comme vous plutôt que comme moi. Plus de socialistes, parlementaristes, monarchistes, opportunistes! Partout l'avalanche des colères anarchistes populaires! Et plus de vaines appellations belliqueuses! Plus de frontières! Plus de guerres! Jamais la guerre, même sous le prétexte d'un patriotisme devenu une antiquaille. Je veux qu'une heure vienne où tout homme puisse répondre quand on lui demandera : « Êtes-« vous Français? — Non! je suis de la terre!... »

C'était la péroraison du discours de Garousse. Elle enleva la salle entière. On applaudissait avec fureur. Le grand jeune homme maigre, au bout de l'atelier, saluait son candidat de gestes frénétiques. Cette évocation de la terre devant les paysans qui l'aiment comme une maîtresse, avait tout emporté dans une tempête d'enthousiasme, sauf quelques malicieux entêtés dans le genre du père Jovin; — et Bouillard se penchant légèrement vers Garousse lui disait tout bas :

« Ça va bien! Ça y est!... Restez-en là! »

Le commandant Verdier s'était senti blessé dans tout ce qu'il aimait lorsque cet homme avait raillé le patriotisme et parlé dédaigneusement de cette vertu pour laquelle, lui, le soldat, eût donné sa vie. Il lui

avait semblé qu'on outrageait tout ce qu'il adorait, qu'on jetait une poignée de boue à ce drapeau. Et soudain il se sentait éperonné, talonné, transformé. Il comprenait maintenant pourquoi Charvet lui disait naguère que sa candidature était un devoir.

Oui, certes, oui, en écoutant Garousse, le commandant se rappelait que Charvet avait eu raison de lui conseiller de se mettre en avant. Oui, il fallait que les gens de cœur vinssent réagir contre ces idées de haine sociale, contre ces attaques faites à la patrie au nom d'on ne savait quel humanitarisme doublé d'ailleurs de colères et de revendications. Le discours de Garousse donnait à Verdier la sensation d'une attaque à repousser, d'un assaut à soutenir. A la bonne heure! Il se leva pour y répondre comme il serait allé au feu.

Il ne cherchait pas ses phrases; il ne se demandait point s'il parlait devant deux personnes ou devant une foule. Très pâle, raide dans sa redingote, sans un autre geste que les mouvements brefs et impératifs de sa main droite, il attaqua hardiment la théorie de Garousse. Comment! il ne s'agissait plus que d'être « de la terre » et non plus de ce coin de terre où l'on avait sa famille, ses vieux endormis, ses enfants vivants? On fondait la nation dans le monde comme une motte de sable dans les flots de la mer? Et c'était le progrès, ça? Et c'était ce que le citoyen Garousse venait proposer à des gens qui avaient vu et entendu sur la terre de France les lourds talons allemands, il y avait quatorze années? C'était ce qu'il osait dire devant un soldat et devant des hommes qui avaient porté l'uniforme et qui avaient encore des fils sous l'habit bleu, au régiment?

Sans doute, lui aussi, Verdier, rêvait un état futur où l'humanité pacifiée ne formerait qu'une immense famille. Mais le moment ne semblait pas venu, et bien des baisers de nation à nation ne seraient jusque-là que des baisers Lamourette, s'ils n'étaient pas des baisers de Judas. « Et puis, disait le soldat de son ton

net et bref, qui aime trop de gens n'aime personne. Être fils, époux, père, ami, citoyen, cela suffit déjà; être apôtre et apôtre de l'internationalisme, c'est trop! »

Pour Verdier, tandis qu'il parlait, cet atelier rempli d'auditeurs disparaissait et il ne lui semblait plus avoir devant lui qu'une sorte de grand trou noir où il ne distinguait rien et d'où sortait un bruit confus, plutôt sympathique. Avec cette grande impressionnabilité des foules, les mêmes hommes qui avaient acclamé Garousse, trouvaient qu'il avait raison, bien raison, le commandant Verdier, et l'applaudissaient.

C'est vrai, tout de même, c'est quelque chose, le pays. Ils avaient été soldats, en effet, ces carriers, ces ouvriers. Le respect de l'uniforme leur restait, l'amour de ce qu'ils avaient servi, défendu. Tout ce qu'avait dit Garousse, c'était bien; mais ce n'était pas mal non plus, non, ce n'était pas mal, ce que disait là le commandant. Il n'avait pas la voix de l'autre, certainement, il était petit et criquet sans doute, mais c'est égal, c'était un homme tout de même. Il ne fallait peut-être pas badiner avec lui. Maigre, mince, *chéti*, mais vigoureux. Sapristi! Et le roulement des bravos qui saluait comme une salve les détonations du citoyen Garousse, faisait presque aussi violemment trembler maintenant le vitrage de l'atelier.

M. Cappois était enchanté.

Il poussait du coude Guénaut, son voisin, et disait :

« Il se révèle, notre candidat!... Il se révèle!... Parfait!... Excellent!...

— Un peu trop chauvin! » répondit le vétérinaire.

Verdier avait à peine fini de parler que le grand jeune homme blond, dressé au fond de la salle, étendait sa main maigre vers le président Bouillard, et demandait la parole.

« La parole! Pourquoi?

— Pour poser une question au candidat.

— Votre nom? dit le président.

— Tivolier, Léon Jean-Baptiste », répondit le jeune homme avec fierté, comme si ce nom, déjà célèbre dans les réunions populaires de Paris, dût être connu à Chailly-en-Bière.

Bouillard lui donna la parole et le commandant cherchait à deviner quelle question pourrait bien lui poser cet homme qu'il ne connaissait pas.

Garousse, étalé sur l'estrade où il faisait des effets de torse, et Saboureau de Réville, assis près de lui dans la foule des auditeurs, échangèrent un coup d'œil rapide, narquois et satisfait, en voyant que dans sa main maigre Tivolier agitait un journal, comme un drapeau. Ils reconnaissaient l'*Anguille de Melun*.

« Citoyens, dit le jeune homme avec les grands gestes des orateurs inexpérimentés, quand on sollicite les suffrages du peuple, on lui doit compte des actes de toute sa vie, heure par heure. Je ne suis qu'un ouvrier employé à la fabrique de dragées, domicilié à Dammarie, mais on peut savoir ce que j'ai fait, moi, minute par minute, depuis que je suis né, et si l'on tient à le savoir, eh bien! je m'en vais vous le dire...

— On ne vous demande pas ça!

— Au fait! A la question!

— Soit, dit Tivolier, vexé de rengainer sa biographie, j'y arrive, à la question! Eh! bien, qu'est-ce que le commandant Verdier, ici présent, avait fait, lui, étant en garnison en Algérie, pour passer devant un conseil de guerre à... à... »

Tivolier déploya le journal qu'il tenait à la main et lut, sur le papier, le nom déjà oublié.

« A Guelma!... Oui, à Guelma! Voilà!

— Un conseil de guerre? » demanda Verdier toujours debout.

Il était demeuré, quoique prévenu de l'attaque possible, comme pétrifié de l'interrogation, et ses yeux devenus fixes regardaient le jeune homme avec une stupeur où il n'y avait même pas place pour la colère.

« Comment, un conseil de guerre?

— Oui! à Guelma! » répondait Tivolier, enchanté d'avoir retrouvé ce nom..

« Répondez! criaient les auditeurs au commandant.

— Expliquez-vous!

— Méprisez l'insinuation! » dit Cappois que sa verve entraînait.

« A Guelma! à Guelma! hurlait Tivolier avec acharnement.

— Silence! répondit le président Bouillard. La parole est au citoyen Verdier. »

Garousse paraissait enchanté!

Le commandant voulut parler. Il sentit un flot de sang lui sauter à la gorge et l'étrangler presque. Ses oreilles bourdonnaient; une douleur lui serrait le front comme des tenailles. Guelma! Un conseil de guerre! Que voulait dire ce Tivolier et quelle calomnie avait-on pu inventer là?

« C'est imprimé! dit l'ouvrier. Et si vous voulez — il brandissait l'*Anguille de Melun*, — je m'en vais lire.

— Oui, lisez, dit alors le commandant froidement. Je voudrais bien savoir... »

Mais un grand diable à tournure militaire, sec comme un échalas, se levait déjà dans la foule, se précipitait sur l'estrade, demandait la parole, la prenait du même coup et étendant la main vers le commandant, s'écriait avec une violence dont l'indignation gagnait brusquement l'auditoire :

« C'est inutile, on ne lira pas ces saletés-là ici! Non, on ne les lira pas. C'est moi, Fournerel, qui vous le dis... Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que chante ce canard-là! Pas un mot! Le commandant Verdier, du 5e d'artillerie, n'a jamais été soupçonné de quoi que ce soit, je vous en donne mon billet! Et si ceux qui l'accusent avaient le toupet de soutenir tout haut ce qu'ils osent écrire, ils auraient affaire à Pierre Fournerel, ancien canonnier, qui se ferait couper en quatre pour son commandant, çà, comme il n'y a qu'un bon Dieu de bon Dieu! Et qu'on se le dise... »

Fournerel, en parlant, s'était campé à côté du commandant comme s'il se fût agi de recevoir une grêle de balles, et il regardait d'un air furieux le rédacteur de l'*Anguille de Melun*, qui s'était levé, lui aussi, et, peut-être pour braver l'ancien soldat, se frisait en riant la moustache.

L'intervention de Fournerel avait fait impression sur la foule. Elle touchait Verdier et à la fois l'humiliait un peu. Quelque brave garçon que fût son compagnon d'autrefois, il en coûtait un peu au commandant de se sentir protégé par un subordonné. La protection ne désarmait pas, du reste, Tivolier, qui répétait comme un refrain rageur :

« A Guelma ! à Guelma ! Tout cela ne nous apprend pas l'affaire de Guelma !

— Mais enfin, citoyen commandant, dit le citoyen Bouillard, il serait, en effet, bien simple de vous expliquer sur cette déplorale affaire de Guelma ! »

Les opinions de la foule étaient partagées. Quelques auditeurs soupçonnaient vaguement quelque trame, une infamie quelconque sous cette « déplorable affaire », comme disait le président.

Le vétérinaire Guénaut, qui ne doutait pas du commandant, trouvait lui-même pourtant que Verdier s'obstinait un peu trop à ne pas s'expliquer.

Alors un grand cri s'éleva à la fois de l'auditoire, et les paysans se mirent à demander, à chanter, sur l'air des *Lampions* :

Et Guelma !
Et Guelma !

« Guelma ? dit Verdier retrouvant son sang-froid devant ces gamineries, qui voulaient être des insultes. Le rédacteur de la feuille que Monsieur tient à la main (il désignait Tivolier) devrait bien me renseigner lui-même sur l'affaire de Guelma. Je ne peux pas la connaître, moi, l'affaire de Guelma. Je n'ai jamais mis le pied en Algérie !

— Jamais ? cria Tivolier incrédule.

— Jamais!

— Pourtant l'*Anguille de Melun*... le journal de Garousse...

— Le rédacteur est là, dit Fournerel en désignant Saboureau de Réville, qu'il s'explique! C'est lui qui doit s'expliquer! »

Et Garousse, un peu rouge, ennuyé, faisait signe à Saboureau de répondre et de répondre vite, car il pressentait un incident fâcheux.

Saboureau demanda la parole à Bouillard.

Il souriait encore en parlant, ce Saboureau de Réville, il ricanait comme s'il eût tout simplement fait une « bonne farce » au commandant. C'est vrai, il avait raconté dans l'*Anguille* une certaine histoire de conseil de guerre à laquelle le commandant Verdier aurait été mêlé. Mais les renseignements incomplets, inexacts l'avaient seuls induit en une erreur qu'il déplorait plus que personne.

« Oui, plus que personne. Nous avons été les premiers à affirmer le fait, nous tenons à honneur, proclama Saboureau, d'être les premiers, vous entendez, les premiers, à déclarer que le fait en question n'avait, en principe, aucune espèce de fondement.

— Bravo! » cria Garousse.

Et, devant cette admirable franchise, plus d'un spectateur répéta *bravo*. Tivolier seul avait l'air écrasé.

« Alors, Guelma?... Guelma? »

Mais Saboureau racontait d'où venait l'erreur. L'officier traduit devant le conseil de guerre de Guelma n'était pas commandant d'artillerie, mais lieutenant de chasseurs; il ne s'appelait pas Verdier, mais Richomme; il n'était pas accusé d'exaction, mais de blessure donnée dans un duel... Il n'avait pas été blâmé par le conseil, mais acquitté aux applaudissements de ses camarades. Sauf ce léger détail — et l'on pouvait, comme on le voit, s'y tromper, dit noblement le journaliste, — le fait en lui-même était absolument exact.

Les auditeurs commençaient à ne plus comprendre grand'chose à la discussion, et Garousse, comptant sur le trouble jeté dans leurs esprits, se disait qu'après tout il resterait de l'affaire, de la « déplorable affaire » de Guelma, quelque arrière-pensée dans certains esprits. Au total, cependant, la journée était neutre. Le président Bouillard mettait tour à tour aux voix les candidatures de Garousse et de Verdier, et elles étaient, l'une et l'autre, aussi chaleureusement acclamées...

(*Candidat!*)

Le Havre : Scène de départ.

Le sujet du livre? — Un fait divers, rien de plus. C'est une femme plaidant contre son mari qui l'a trahie et finissant par lui pardonner à cause de ses enfants; mais la peinture des sentiments est singulièrement touchante dans le terre à terre de l'action. Claude Pascal avait toujours été un ouvrier modèle et un mari exemplaire. Devenu le complice d'un vol qu'il ne sut pas empêcher, il eut alors comme un soubresaut viril de la conscience. Il quitte le logis aimé, la femme qu'il adore, et, se donnant comme émigrant, pour payer moins cher, il s'embarque pour le Brésil où il espère trouver la fortune et peut-être l'oubli.

... Un grand silence enveloppait tous ces quais reposés; un silence pareil à un dimanche anglais, les voiles blanches des bateaux repliées et ficelées, semblables à des ailes d'oiseaux devenues captives, les grosses cheminées rouges et noires des vapeurs mettant leur note grave dans ce fouillis de mâts blancs ou bruns d'où descendaient des cordages découpant leurs fils sur le ciel paisible. Il y avait, dans toutes ces maisons du quai d'Orléans, aux larges portes closes, avec les étiquettes de cuivre placées à côté, agences transatlantiques, offices de transports avec des noms exotiques peints sur la muraille, un repos profond, comme le recueillement d'une activité robuste qui, au

seuil de l'an qui commence, s'arrêtait pour mieux agir. Les navires dormaient dans le bassin paisible, parfois gardés par un douanier mélancolique. Sur leur coque luisante le flot dansant plaquait des reflets clairs qui sautillaient comme des papillons lumineux. Endimanchés et chaudement vêtus, des matelots passaient, allant avec leur démarche de chaloupes vers quelque taverne et sans jeter même les yeux sur les pavillons flottants des navires, sur leur destination écrite aux carrés de bois blanc : *Amérique centrale*, *Valparaiso*, *Pointe à Pitre*, *la Martinique*, ou sur les ballots marqués de croix rouges, les amas de bois des îles, noirs et hérissés comme des chevaux de frise, qui sommeillaient, eux aussi, sur le quai silencieux et endormi où les talons des passants résonnaient comme sur le vide.

Alors, là, loin du bruit de la rue de Paris, du centre du Havre, loin de ces spectacles qui lui fendaient le cœur — un enfant riait pendu à la main de son père, une jeune femme au bras de son mari, des ouvriers chantant, des pauvres mis en joie, — Claude sentait moins profondément en lui la cruauté de sa blessure. La nuit tombait d'ailleurs; demain, demain matin, tout serait fini!

Ah! qu'il avait de hâte à ce que ce jour de l'an interminable, plein de fantômes heureux et de remords, descendît enfin dans la nuit et l'oubli.

Le soir, il revenait instinctivement devant la mer, — cette mer qui l'emporterait, le délivrerait demain et affolé de départ comme si la terre lui eût brûlé les pieds... Dans le port, où la nuit enveloppait les mâts des navires à peine entrevus, comme des dentelures éloignées, il apercevait, rangées en une ligne droite, des lueurs vertes de lanternes, pareilles aux phosphorescences de gros vers luisants. C'étaient des signaux faits pour avertir que, de ce côté, le port, livré à des travaux, n'était pas abordable. D'autres lumières, d'un rouge ardent, apparaissaient, çà et là, trouant

l'ombre. Sur la jetée, où le fracas de la mer grondait, ravinant les flots, soulevant des vagues montueuses qui s'écrasaient en écume, une grande forme blanche apparaissait, balancée par la marée. Lentement, majestueusement, ses voiles blanches gonflées dans la nuit par le vent du large, semblable, dans ces demi-ténèbres, à quelque vaisseau-fantôme, un navire entrait dans le port; tandis que de ses flancs, dans une langue étrangère, des commandements gutturaux partaient. Et le balancement harmonieux de ce grand navire remplissait Claude d'étonnement.

Il se penchait sur la jetée et, avide, il écoutait une voix partie de la vigie demandant aux arrivants :

« Le nom?... Le nom du navire? »

Et par-dessus le grondement des flots, une autre voix répondait :

« *Excelsior!*

— Vous venez?

— Du Mexique! »

Puis, continuant sa marche, le navire, repliant à demi ses voiles, entrait dans le port, tandis que, joyeux de toucher terre, de sentir bientôt sous leurs talons le sol de l'Europe — presque celui de la patrie, — les matelots chantaient quelque refrain néerlandais.

Excelsior! Le Mexique! Pascal frémissait, attiré par un charme mystérieux, par l'éternel mirage de l'infini et de l'inconnu, et pourtant retenu par cette angoisse : c'était donc bien bon et bien doux, le retour, puisque ces rudes hommes chantaient comme des enfants en retrouvant la terre? C'était donc bien cher, la patrie, puisque ces gars aux fortes écorces étaient émus en la retrouvant?

Ils revenaient, et il partait!...

Reviendrait-il jamais? Jetterait-il au vent, comme ces matelots, le refrain joyeux du retour? Qu'importe! Il partait! Il fallait partir!...

Sous le grand dock des Chargeurs réunis, le lende-

main, 2 janvier, des émigrants attendaient silencieux, et, parmi eux, Claude Pascal, avide de fuir. Le vaste hangar, au plafond entrecroisé de poutres, avec des étiquettes en lettres noires sur fond blanc : *Montevideo*, *Buenos Ayres*, *Rio de Janeiro*, et des numéros se suivant : 8, 9, 10, 15, était comme rempli d'émigrants, assis sur leurs malles, sur les ballots gris, à larges étiquettes, jetés là, le long des murailles, sur les couvertures brunes, auprès des gamelles d'étain qu'on leur vendait douze francs et qui en valaient cinq, et les pauvres gens attendaient, silencieusement, immobiles, tandis que, dans le bassin, le *San-Martin* chargeait, prêt à les emporter.

Des femmes au mouchoir noué sur la tête, des Suissesses aux cheveux nattés tordus en tresses rondes, des Italiennes et des Italiens bronzés, un feutre mou ou un fez rouge planté sur leur front verdâtre ; des Basques, coiffés de leurs bérets, nerveux et maigres, étaient là sous ce hangar glacé par la bise, tous roulés par la misère dans une promiscuité lugubre. Des fillettes blondes couraient çà et là, heureuses de partir, de monter sur ce grand bateau encore immobile, tandis que, vautrés dans des coins avec la mélancolie des expatriements dans le regard, les parents attendaient, songeant à ce qu'ils laissaient derrière eux — mais que laissaient-ils? rien — pour aller vers l'inconnu.

Il y en avait un qui, sur l'accordéon, jouait lentement un air du pays, du coin de terre abandonné. D'autres buvaient au goulot de leur bidon neuf, et, dans le grand bruit montant et grossissant des chargeurs engouffrant les bagages dans le navire, où le pavillon flottait déjà près des cordages, d'autres cris d'enfants, de petits enfants courant pieds nus sur la terre froide, à demi gelée, sur le pavé noir de la poudre de charbon, tandis qu'un nom poétique, jeté comme un appel, coupait tout à coup leurs jeux :

« Taddeo ! Agostina ! Gretchen ! Bianca ! »

Pascal regardait tout cela, s'oubliant lui-même, comme s'il eût assisté à un spectacle. Pendant de longs jours, ces pauvres diables allaient devenir ses compagnons : il allait boire le même air alourdi, vivre de leur vie; ce grand droit à l'œil crevé, le feutre sur l'oreille, ces petits amoureux silencieux, se tenant par la main à côté d'une humble malle, pas bien lourde, et d'un parapluie vert; ces enfants, dont la toux de coqueluche éclatait et qui allaient, pauvres petits, vers la fièvre jaune; ce jeune homme, aux allures de viveur enfoncé et décavé, avec des espadrilles aux pieds et un lorgnon à l'œil, un vieux chapeau de paille couvrant ses cheveux dépeignés, et qui, d'un geste de dégoût, emportait sa maigre literie vers le navire; tous ces êtres battus du sort dont les regards s'emplissaient à la fois de la mélancolie des départs et de la fièvre des visions futures, tous allaient partager avec lui une place dans cet entrepont étouffant où, sur des couchettes plates, grouillaient déjà des centaines d'êtres encaqués, — sous les fers aux cadenas rouillés qui étaient là accrochés comme une menace, au-dessus de leurs têtes.

Et, sur la literie que les pauvres gens traînaient, Claude regardait leurs noms, tracés en lettres rouges, comme sur le paquet qui était à lui : *Terella*, *Farina*, *Giacinto*, Napolitains ou gens des Abruzzes quittant leur soleil pour cette mer sombre et grise qu'on entendait au loin et qui grondait...

Maintenant, on faisait, avant l'embarquement, l'appel des émigrants, sur une passerelle improvisée, une planche jetée du navire au sol, les passagers, *émigrants* ou *intermédiaires* (demi-émigrants), passaient, appelés par le commis du commissaire général de l'émigration, qui pointait, non pas leurs noms, mais leur nombre — sur son livre, ne jetant au vent que l'étiquette de la compagnie qui embauchait les hommes, et ne regardant ces créatures humaines que comme des *adultes* ou, selon leur âge, des *demi* ou des *quarts d'adulte*.

Pascal écoutait, tenant à la main son traité avec la Compagnie, et, dans le défilé ironique des émigrés embarqués, il entendait revenir toujours les mêmes noms, lorsque passaient ces émigrants comptés comme un troupeau :

« *Washington Hartley* : un adulte !

— *Peulevey* : deux adultes !

— *Ward* : quatre adultes, un demi et un quart !

— *Washington Hartley* : deux adultes !

— *Ward* : un adulte ! »

Et ces *adultes*, qui étaient parfois des vieillards courbés et blanchis, ces *quarts d'adulte*, qui étaient de jolies têtes blondes souriantes, grimpaient, leur papier à la main, passaient sur la planche de bois, s'enfonçaient dans le grand navire...

Pascal restait le dernier. Une sorte d'hésitation suprême l'arrêta encore un moment au bord de la passerelle. S'il revenait sur ses pas? S'il reprenait le chemin de Paris? Pour combien de temps partait-il? Qui sait si cette terre qu'il allait quitter tout à l'heure, il la reverrait jamais? Cécile! le logis aimé, l'humble maison au pied de la butte, l'atelier, la banquette où, pendant tant d'années, il avait appuyé son coude, tout ce qui était sa vie, sa joie, il jetait cela au vent comme il eût jeté son corps à la mer!...

Allons, pars, misérable! Va vers la vie nouvelle! Derrière toi, c'est la honte. Devant toi...

Devant lui s'ouvrait la vie recommencée, rachetée et refaite.

Claude Pascal montra le papier qu'il tenait.

« *Peulevey!* Un adulte. »

Il mit le pied sur le *San-Martin*.

L'appel était terminé. Sur le pont, des matelots embrassaient ceux qui partaient. Le capitaine, en souriant, serrait la main d'officiers, d'amis du Havre.

— « A terre ceux qui ne partent pas! » criait une voix.

« Et, à l'endroit où la passerelle était appliquée, les

marins remettaient vivement, bouchaient et vissaient l'esplanade. Dans le silence presque solennel qui s'était fait, les poulies grinçaient, descendant les bagages, les signaux, au haut des vigies, annonçaient à tous qu'un navire prenait la mer. Et, dans ce port immense, fourmilière d'hommes et de mâts, tout s'arrêtait, tout se taisait.

Le *San-Martin* traversait gravement les bassins, longeait la jetée où des mouchoirs s'agitaient, où des cris et des gestes d'indifférents lui souhaitaient bon voyage. Il passait, majestueux, devant le sémaphore, et, d'un coup de canon, saluait le drapeau arboré au haut de la vigie. Doucement, avec une majesté lente, le tricolore descendait le long des cordages pour saluer le navire jeté au sort, et, tandis que tous les regards, ceux de Claude Pascal voilés de larmes, suivaient de loin la côte, les maisons du Havre, le port, les clochers, les phares, Sainte-Adresse, la Hève, qui semblaient s'enfoncer dans la brume, le *San-Martin* disparaissait peu à peu à l'horizon de cette mer aux reflets d'acier où la fumée de sa vapeur semblait un nuage plus noir, une bouffée plus sombre, dans l'immense buée grise.

(*La Maîtresse.*)

Une prise de voile.

Les pages qui suivent sont empruntées à ce chef-d'œuvre d'un charme étrange, *Michel Berthier*, publié tout d'abord sous ce titre un peu sombre : *le Renégat*. M. Jules Claretie, dans cet ouvrage, s'est imprégné de l'atmosphère de son temps. Les caractères que l'auteur a tracés sont tellement vivants, que la chronique parisienne, toujours malicieuse, a voulu mettre des noms réels sur les noms romanesques. C'était prêter à l'éminent écrivain des intentions qui n'entrent point dans son caractère.

Ce roman se lit avec un intérêt puissant. On y sent un travail de conscience et non une œuvre de métier. En outre

on est subjugué par ce livre comme par toutes les productions de M. Jules Claretie, parce qu'on y entend la voix d'un honnête homme et d'un homme convaincu, sympathisant avec tout ce qui est bon.

...Le jour où elle entra au couvent des sœurs de la Nativité de Saint-Germain, Pauline de Morangis rayonnait. Elle eut pour son père un dernier baiser, une dernière larme.

« Pardonnez-moi, lui dit-elle, du moins ce n'est pas pour un homme que je vous quitte, c'est pour un Dieu ! »

M. de Morangis, le cœur broyé, la gorge déchirée par les sanglots, crut vraiment qu'il allait mourir.

Il avait voulu assister, comme à une agonie, à la prise de voile, et il lui semblait que c'était le convoi de sa fille qu'il suivait, là-bas, dans la chapelle ornée de roses. Des roses comme sur une tombe.

Après une nuit passée, nuit sinistre dans la solitude de ses vieux jours, François de Morangis se trouvait dans la chapelle des sœurs, dès le matin, le front contre un pilier, regardant vaguement la lumière douce du matin entrer par les vitraux violets ou bleus, ou rouges comme des taches de sang. Il lui semblait qu'il rêvait ou qu'il assistait à un spectacle. Ce n'était pas sa fille qui allait descendre dans ce cloître.

Il regardait. Les religieuses s'agenouillaient déjà, dans le chœur, leurs féminités ensevelies dans les longs plis des étoffes lourdes comme des pierres tombales. Il y avait aussi là leurs élèves, têtes éveillées et curieuses...

Il ressentit au cœur une oppression effroyable, comme on en doit sentir lorsque l'angine de poitrine vous abat ; il eut des éblouissements sanglants devant les yeux quand, tout à coup, blanche dans sa robe de satin blanc, Pauline apparut, sculpturale, parée de fleurs comme une mariée, et guidée, comme un être vivant marchant à la mort, par la Mère Générale et la Mère des Novices.

Le père la regardait, la suivait à travers des larmes grosses.

Elle ne l'avait pas vu.

Elle appartenait déjà à l'*autre*!

Alors une voix s'entendit dans la chapelle. Un homme, que M. de Morangis n'avait pas vu, un prêtre était monté dans la chaire et, assise devant lui, fervente, les yeux en haut, Pauline de Morangis l'écoutait.

Le père entendait tombér sur son enfant comme autant de glas les paroles de renoncement du prédicateur. Le prêtre parlait de sacrifices, de devoirs pénibles, d'adieux à la vie.

Et le regard ardent, le sourire éperdu de la néophyte répondaient : Je sais, je sais, mais je suis ici pour prononcer mes vœux! Éternité de la mort acceptée, voulue, exigée, par haine des bassesses de la vie!

Quand la cérémonie de la *vêture* commença, M. de Morangis eut un frisson. C'était comme l'ensevelissement après l'agonie. Une religieuse glissa lentement jusqu'à Pauline, et la découronnant de ses fleurs, coupa une boucle des cheveux bruns de la novice. Le fer, le froid du fer qui donne une impression de mort au condamné, la jeune fille le sentit courir sur sa peau sans effroi, trouvant à ce froid une douceur profonde comme lorsqu'on pose une main enfiévrée sur la glace d'un marbre.

François de Morangis avait fermé les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, on apportait dans une corbeille — la corbeille de ce mariage mystique — les habits sombres qui étaient pour Pauline comme le deuil de sa jeunesse et de ses rêves.

M. de Morangis vit le prêtre étendre ses mains maigres de vieillard pour bénir la robe de bure de la novice.

Puis Pauline, roide, mais fière encore, disparut, et il sembla au père que c'était fini, qu'il n'allait plus la revoir jamais, jamais...

Et il lui semblait qu'un vide immense s'était fait autour de lui dans la froide nef de la chapelle.

Il la revit pourtant, sa Pauline, tout à coup, lorsqu'elle reparut dans la robe noire qui l'enveloppait ainsi de ses plis funèbres.

Dans le noir de cette robe, la pâleur du visage de Pauline ressemblait à ces faces de marbre blanc se détachant des cagoules de marbre noir, sur les tombeaux d'autrefois.

« Pauline! Pauline! » murmurait François de Morangis portant à ses dents, pour ne point crier, ses doigts qui brûlaient et ayant envie de jeter un dernier appel désespéré et mourant : « Ma fille! ma fille! »

Ah! comme il les eût déchirés, brûlés, réduits en poudre, jetés au vent, ces livres écrits de sa main et qui avaient ouvert à cette enfant les perspectives des béatitudes d'au delà!... Il se maudissait, pauvre misérable père, à qui les fils de son cerveau volaient, arrachaient la fille de sa chair et de son sang!

Pauline! Pauline! Pauline!

Et ce n'était même plus Pauline, cette femme ensevelie dans sa robe noire jusqu'à ce qu'elle fût couchée dans le blanc d'un suaire; ce n'était plus son enfant, cette religieuse agenouillée devant l'autel, sous le large voile de mousseline que quatre de ses *sœurs*, compagnes futures de sa vie claustrale, étendaient sur elle; ce n'était plus sa fille, celle dont on fêtait le renoncement et les vœux aux chants des cantiques, aux grondements de l'orgue, dans la vapeur grisante de l'encens; ce n'était plus Pauline de Morangis, c'était sœur Saint-François. Elle ne tenait plus à celui qui était son père que par ce nom de religion qu'il portait aussi et qu'il souhaitait qu'on écrivît bientôt sur sa propre tombe...

Michel Berthier.)

L'enfance de Vilandry.

C'est une œuvre magistrale que *les Amours d'un interne* — livre de vérité, de vérité âpre, aussi peu voilée que dans un mémoire scientifique. On trouve, étudiée dans ce volume — et pour la première fois par un romancier, — une des formes les plus étranges de cette névrose qui est la grande maladie de notre siècle finissant. Mais dans ce milieu d'épouvante et de dégoût où il nous transporte, l'auteur a rencontré l'éternelle poésie qui console et qui transfigure; — et si, sur son chemin, il a trouvé le ruisseau qui coule entre deux murs d'hôpital, il a vu s'y mirer quelque chose d'*au delà* : les dévouements, les charités, les vertus, comme dans un marais où se réfléchissent des étoiles.

Dans les pages qui suivent, l'auteur nous parle de l'enfance de Vilandry, le héros du roman.

... Il était né, là-bas, au pays de Dupuytren, dans la petite ville de Pierre-Buffière, en Limousin, et, tout petit, cette altière figure demeurée légendaire, du docteur, le poursuivait et le hantait sous les grands châtaigniers du pays. Le père Vilandry était tout simplement le menuisier du village. Semi-paysan, semi-ouvrier, il passait de son établi à son jardin, bêchait, sarclait, ratissait, maniait la pioche après avoir manié le rabot et économisait avec sa brave femme, pour élever le petit et en faire un homme. Non pas un monsieur, disait Pierre Vilandry, mais un savant. Le menuisier, sans être instruit, savait bien des choses. Il lisait beaucoup. Sur les rayons de sa petite bibliothèque, qu'il avait fabriquée lui-même avec cinq ou six planches et des clous, il tenait rangés, à côté des vieux almanachs liégeois à couvertures bleues, imprimés sur papier d'emballage, des livres utiles achetés aux foires, triés dans le ballot du colporteur; ou bouquins brocantés, par hasard, dans des ventes. Il y avait l'*Histoire de France* de Dulaure, un volume dépareillé de Corneille, des romans du XVIII[e] siècle, et

un tome de Pascal, recueillis par hasard. C'est là dedans que le futur médecin avait appris à lire.

Tout en tricotant des bas de laine pour le petit, la mère Vilandry disait à son homme :

« Tu as joliment raison d'enseigner de bonne heure à ton garçon toutes ces choses utiles. Qu'il garde ton fonds à Pierre-Buffière ou qu'il aille à Limoges commis-marchand ou greffier, ce qu'il saura lui restera toujours. »

Georges Vilandry adorait sa mère, une vraie ménagère, aimant comme deux enfants son fils et son mari, n'ayant de joie que lorsqu'elle leur cuisait de « bonnes petites choses », tripotant de la farine délayée dans de l'eau pour faire ces gâteaux aux cerises, ces flans limousins qu'on appelle *clafoutis*, et cette *bréjeaude* fumante, la dure soupe aux choux et au lard où la cuiller se tient debout comme une bêche plantée dans la terre, et des *gogues*, molles, douces, et des châtaignes blanchies dans l'écuellée où fume le lait sortant mousseux du pis de la vache, tous les petits plats familiers des fermières limousines. La cuisine et l'économie étaient, dans le logis, les deux spécialités de la mère Vilandry. Pierre se chargeait d'apporter l'argent à la maison; sa Mariannon n'avait qu'à ne pas le laisser s'en aller comme une eau qui coule.

Et l'établissement de menuiserie prospérait. Vilandry plaçait ses économies, achetait un champ, se laissait aller raisonnablement à cet amour de la terre qui a sa folie, comme les autres amours. Il mettait à Limoges, en pension, puis au collège, son Georges qui grandissait, travaillait dans des livres comme le père bûchait avec sa varlope. Le jeune homme maintenant se rappelait avec des attendrissements qui lui étaient chers cette pension Fival où il allait, prisonnier dans le grand dortoir, isolé dans l'immense jardin, regrettant la petite rue de Pierre-Buffière, la boutique encombrée de copeaux du menuisier et l'établi sur lequel il s'asseyait parfois pour lire l'His-

toire des voyages ou la *Biographie des hommes célèbres*, deux ouvrages que Vilandry avait donnés au garçon pour le jour de l'an.

Comme il regrettait surtout les bons bécots de la mère, les *poutouns* passionnés de la bonne femme, et même ses gronderies de ménagère lorsqu'il rentrait, barbouillé de mûres, ou déchiré, d'une course dans les bois!...

« Tu as encore attrapé des lézards, des vers luisants, couru après des *rapiettes*! Quelque jour, tu mettras la main sur un aspic, tu arriveras avec le bras gonflé, et qui est-ce qui sera bien triste? Ce sera maman Vilandry!

— Allons donc! répondait le menuisier en poussant le rabot, laisse-le donc étudier, ce gamin! Ça l'amuse, les bêtes, ce *drôle*! Il deviendra un Dupuytren! »

Dupuytren! Ce même nom, répété tant de fois, avait pris comme possession de ce cerveau d'enfant, et Georges se disait dans ses songeries adolescentes, que c'était beau de laisser ainsi, après soi, sa mémoire à ceux qui naissaient quand on était mort. Aussi comme il s'acharnait au travail, comme il restait, au collège, durant les heures d'études, penché sur son pupitre de bois peint en noir, tout luisant de tant de coudes d'écoliers qui s'étaient appuyés là! Qui sait? Dupuytren, peut-être, avait touché ces planches de chêne!

L'enfant se disait aussi qu'il fallait travailler vite et bien parce que la science coûte cher. Il savait que c'étaient les économies du père qu'il dépensait au lycée. Il lui semblait que, dans l'encre avec laquelle il écrivait ses devoirs, il y avait comme des gouttes de la sueur du menuisier de Pierre-Buffière. Pauvre homme, qui se privait, là-bas, pour faire de son enfant quoi? — il ne savait encore — mais quelqu'un d'instruit. Ah! comme devenu grand et savant et riche, le petit Georges leur rendrait tout cela à ses pauvres vieux!

Il le leur rendait bien déjà, lorsqu'au jour de la distribution des prix, il montait, parmi les fanfares de la musique et les bravos des camarades, chercher ses prix et ses couronnes, sur l'estrade où se tenaient des gens cravatés de blanc, avec un monsieur décoré, qui était le préfet, et un général en uniforme. Le père et la mère entendaient, tout rouges de joie, appeler leur fils. Ils le voyaient passer, très pâle, ému, voulant sourire, mais troublé, à travers les bancs, au milieu des belles dames de Limoges en grandes toilettes, et maman Vilandry se levait debout sur la banquette de velours et, de loin, envoyait des baisers à ce cher petit que les moustaches blanches du général embrassaient, sous la tente rayée de velours vert, où s'entassaient des livres dorés et des couronnes de papier.

« Tu cries trop, ma femme », disait tout bas Vilandry à la ménagère qui, dans le fracas des cuivres, des acclamations, de la musique militaire et des battements de mains des collégiens, répétait, éperdue, le nom de son Georges.

« Et toi, répondait-elle en riant, regarde-toi donc, bête! Tu pleures trop! »

Puis, quand c'était fini, on prenait pour Pierre-Buffière un char à bancs qui attendait à la porte du collège, et clic, clac, au grand trot du cheval, on faisait une triomphante entrée dans la grand'rue, tout le monde sur le pas des portes voyant revenir, par ces beaux soirs d'été, le fils Vilandry, chargé de prix, riant de ne pouvoir porter tous ses livres, et la mère ayant passé ses bras dans les couronnes, les arborant comme une parure, comme d'immenses bracelets, tandis que le menuisier, beau comme un astre dans des habits neufs, allait de boutique en boutique, répéter à l'épicier, au charron, à l'huissier, au notaire, même au député de la circonscription, s'il le rencontrait par hasard :

« Mon garçon a eu sept prix et quatre accessits!

Prix de composition française, prix d'histoire, prix de mathématiques, prix de version latine, prix d'anglais... prix... »

Et il continuait ainsi, jusqu'à la fin, même lorsqu'on l'interrompait pour le féliciter.....

(*Les Amours d'un interne.*)

Veillées d'hiver, en Périgord.

Les pages qu'on va lire sont extraites de *Pierrille*, cette délicieuse idylle périgourdine qui valut à M. Jules Claretie, alors âgé de dix-neuf ans, les éloges de George Sand. L'illustre auteur de *la Petite Fadette* avait daigné lire, là-bas à Nohant, cette œuvre d'un jeune homme qui avait su mettre dans son livre toute la poésie de ce beau et fier Périgord qui représentait, pour son enfance, la liberté, les jeux, le libre plaisir à travers les champs et les bois. — Elle est vraiment exquise, du reste, cette histoire simple et pourtant vraie, mais naïve — premier balbutiement d'un adolescent épris de nature et d'art, qui devait nous donner, dans sa maturité, tant d'œuvres charmantes.

Pendant l'hiver, on se rassemble dans les maisons autour de quelque bon feu, et chacun, tout en travaillant au chanvre, à l'*écossement* du sarrasin, à filer ou à raccommoder simplement ses hardes, écoute alors ces longs récits mystérieux que les plus braves n'entendent qu'avec une superstitieuse terreur.

Après les danses en pleine air, sur la pelouse, les veillées où l'on rit, où l'on fait gaiement son ouvrage, où l'on arrose de vin de Bergerac les galettes de maïs, où l'on mange, trempées dans du lait, les *châtaignes blanchies*. C'est plaisir d'assister à une de ces sortes de nuitées campagnardes, où chacun apporte sa dose de gaieté ou de malice, quand on se trouve en avoir. Il n'y a point d'apprêt; c'est un grand bien. On va là tout bonnement pour s'amuser, et quelques farauds seulement s'attifent, quelques coquettes se parent comme aux dimanches.

C'est ordinairement dans la cuisine qu'on s'assemble. Dans la vaste cheminée haute et large à couvrir un bœuf, une grande bourrée de genévrier entretient la chaleur et jette sa blanche clarté dans la salle. Disséminées autour de la pièce, cinq ou six chandelles de résine éclairent en fumant. Les tricoteuses se tiennent auprès, leurs doigts agiles toujours en mouvement, pendant qu'au milieu de la salle, sur un gros tas de maïs, des jeunes gens et des jeunes filles s'occupent à égrener les épis dorés qu'on se lance de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'un maladroit le laisse tomber, maladresse dont il a lieu bien vite de se repentir, car ses compagnons, et surtout ses compagnes, le couvrent à l'instant de débris d'épis et de ces longues barbes de maïs qui forment comme un panache de soie jaunie.

Là, les rires et les propos se croisent, et chacun, comme on dit, *gausse* à son aise, selon son caprice, ce qui n'est point peu de chose...

C'est encore dans ces longues veillées d'hiver que prennent naissance ou que se répètent ces naïves traditions du pays, ces noires légendes qui sentent le terroir comme une charretée de regain sent l'herbe fraîche, ces récits inimités et inimitables qui ont comme une saveur de croyance et de terreur, comme une étrange odeur d'*autrefois*. On écoute le conteur en silence. On se garderait bien de l'interrompre, et, tant les oreilles des auditeurs sont attentives, il semblerait que les paroles du parleur valent de l'or. Ce sont presque toujours des *histoires* de revenants ou de loups-garous, les romans de chevalerie des paysans. On y *voit* les morts courir le guilledou et danser la sarabande dans les carrefours, les lutins voltiger comme une couronne animée au faîte de la croix, et les vampires ou les mauvais génies se déguiser avec des habits de prince pour venir malmener le pauvre monde, tandis que les hurlements de la *chasse volante* font entrer la frayeur jusqu'au fond des os.

Par exemple, une nuit, dans une ferme, on entend frapper à la porte. La servante s'empresse d'ouvrir, quoiqu'il soit minuit et que les méchants esprits courent la campagne : — « Qui est là? — Un pauvre voyageur », répond une voix lamentable. La servante aperçoit dans l'ombre les vêtements d'un riche seigneur; mais, comme elle est prudente, elle lui présente de la main droite un crucifix. Le bel étranger recule. Alors la servante referme promptement la porte, car elle est sûre que c'est le *malin* qui est là. Et, comme justement cet inopportun visiteur a le pied pris dans la porte et ne peut l'échapper pendant la nuit, on trouve, dès que le jour se lève, un maître loup, un loup-garou, empêtré dans l'habit du beau seigneur, et les paysans vous le mettent aussitôt bel et bien à mort.

Il n'y a rien dans ces contes naïfs, et il y a tout. Ils ont ce cachet primitif qu'on cherche en vain dans les ouvrages plus achevés des hommes, et cette poésie qui vient on ne sait d'où, de ce Tout-le-Monde qui a plus d'esprit que Voltaire et plus de poésie que Virgile.

Il fait bon voir ces visages bistrés, vieux ou jeunes, blancs ou bruns, refléter, malgré l'impassibilité des paysans, l'émotion de celui qui conte.

Tout cela est attentif, suspendu, pour ainsi dire, aux lèvres du narrateur ou de quelque vieille, vieille femme, mère aux histoires; les yeux vivent, et l'on voit le plaisir ou la douleur les illuminer à la fois, comme des trous ouverts sur les âmes en ces faces plaquées de hâle.

Quand on a bien causé, bien ri, bien écouté, on mange les châtaignes blanches ou les gâteaux de blé d'Espagne, ou les crêpes de blé noir. La maîtresse de la maison porte alors un broc de piquette et chacun boit, à son tour, avec la grande cuiller de bois. Cependant la veillée s'avance. On se groupe, on se rassemble, voisins ou parents. Il faut partir. On se

sépare. Chacun regagne son logis dans la nuit. Parfois la nuit change en fantômes les ombres des troncs d'arbres allongés sur la neige. Brr! Est-ce de peur ou de froid qu'on frissonne? Si la *chasse volante* passait? Quoi qu'il en soit, elle est finie, la bonne soirée; elle est finie, la belle veillée. Et quand reviendra-t-elle aussi joyeuse?

(*Pierrille.*)

Le montreur de bêtes.

La Fugitive, tableau coloré et puissant de la misère à Londres, est un livre achevé et d'une haute portée morale.
La scène qu'on va lire est une peinture d'après nature.

La ménagerie comprenait une quinzaine de cages où s'agitaient, dormaient ou s'étiraient, miaulant ou jetant leurs rauquements à travers l'espace, des jaguars, des lions et des tigres. L'odeur des bêtes fauves saisissait à la gorge ceux qui entraient là et les piquait aux yeux comme certaines odeurs d'écurie. On n'apercevait d'abord que des formes confuses, jaunes, noires ou rayées derrière les barreaux de fer, puis l'œil s'habituant à cette lumière aux ombres brutales, on voyait bientôt distinctement le lion *Néron*, couché dans sa cage, ou le tigre *Tibère*, frottant sa tête aux yeux obliques contre les barreaux.

Des jaguars s'étalaient, les yeux clos, sur le plancher de leur cage. De hideuses hyènes avec leurs féroces museaux de loup, le poil d'un gris sale, aux teintes rousses, comme si leur pelage eût encore été souillé du sang des cadavres déterrés, allaient et venaient dans leur prison; des singes sautillaient auprès de kanguroos dont la femelle laissait apercevoir, dans la poche que lui a faite la nature, la tête noire de ses petits. Des aras jetaient leurs cris à travers les hurlements des fauves. Un petit éléphant, récemment acheté, se dandinait lourdement au fond

en tendant aux morceaux de pain sa trompe qui flairait comme une narine et saisissait comme un doigt.

Presque toujours l'Indien Katchar se tenait là, couché sur de longues caisses où, dans des couvertures épaisses, dormait à demi gelé, un crocodile à la carapace noire, pareille avec ses bosses à une carte géographique en relief, ou des boas endormis qui ne mangeaient qu'une fois par mois.

Une grande tapisserie à verdures, qui jadis avait dû être belle, dissimulait aux yeux des spectateurs le logis du montreur de bêtes : une voiture à deux compartiments, éclairée la nuit par un bec de gaz et le jour par une ouverture pratiquée au milieu de l'espèce de plafond de bois de cette maison roulante.

Un petit lit, enfoncé dans la profondeur de cette espèce de boîte; une armoire contenant le linge, un petit poêle, une glace accrochée à une des parois, à côté d'une étroite fenêtre par laquelle entrait quelquefois un pâle rayon de soleil, cinq ou six volumes sur un rayon — toute la bibliothèque du dompteur — et une table étroite devant laquelle Estradère s'asseyait pour prendre ses repas, lorsque la ménagerie errait par les chemins. C'était là tout le mobilier du montreur de bêtes. Mais tout cela était propre et soigné, et même permettait au dompteur de vivre dans cette sorte de céllule, aussi bien que dans une hôtellerie.

Placial avait même fini par aimer cette espèce de prison. Il y rêvait, il y pensait, il y vivait à l'aise sans compagnon, avec d'amères voluptés de misanthropie et de solitude, et le sentiment profond de la liberté absolue.

Puis, le soir, tout s'allumait. Les becs de gaz faisaient cligner les paupières et étinceler les prunelles des fauves. Une rauque musique accompagnait les *exercices*, et la foule applaudissait, poussait des *hourras*, admirait, en voyant Placial jouer sa vie avec un flegme magnifique et un sourire de défi.

Le soir, Placial entrait tour à tour dans la cage des lions et dans celle des hyènes, poussant du pied devant lui ces animaux lâches qui rampaient en frémissant sous le regard de *Tibère* et sous la cravache du dompteur. Il regardait avec un air de souverain mépris les jaguars qui dardaient sur lui leurs yeux féroces. Il forçait son tigre à lui lécher les pieds et à ramasser le bâton dont il le frappait, et *Tibère* faisait cela avec d'ardents mouvements de joie, comme si la volupté de la bête fauve avait été de servir d'esclave à l'homme.

Il faisait un signe, et *Tibère* accourait, ouvrant sa gueule. Entre les dents terribles du monstre, Estradère passait ses mains croisées, et, se servant de ses poignets comme d'un mors, il forçait *Tibère*, qu'il enfourchait, lui pressant les flancs avec ses genoux, à obéir comme un cheval dompté.

Ensuite, il donnait aux serpents leur nourriture. C'était là un spectacle atroce. Des pigeons et des lapins vivants, jetés devant les reptiles, demeuraient tout d'abord fascinés, n'osant plus bouger. Les serpents, en apparence endormis dans leurs couvertures, regardaient cette proie, de leurs prunelles magnétiques. Et, tout à coup, comme mû par une détente foudroyante, le serpent, la gueule ouverte, fondait sur le lapin qu'il mordait au museau, pinçait entre les mâchoires le cou du pigeon et, s'enroulant aussitôt autour de sa proie, il la serrait, l'étouffait et l'avalait lentement. On ne voyait bientôt plus que quelques tressaillements sinistres du lapin ou quelques terribles battements d'ailes du pigeon qui mourait.

Puis, Placial mettait en présence *Brutus* et *Tibère*, le jaguar et le tigre, et il entrait au milieu d'eux. Ni Martin, ni Van Amburg, ni Charles, ni Albert, ni Batty, ni Bidel, ni les trois frères Pezon — ces glorieux entre les dompteurs — ne furent plus étonnants que Placial Estradère.

Albert (du Havre), résolu, superbe, Albert qui se laissait mordre et blesser dans sa cage, sans pousser

un cri, afin que le public n'y vît rien; — Pezon, de la Lozère, ancien dompteur de chevaux, riant avec ses lions, jetant ses lazzis, avec son accent des environs de Mende, pouvaient seuls être comparés à Placial.

Un jour, des ours se battent dans une cage chez Albert (du Havre). Le dompteur ouvre la cage, se précipite au milieu des bêtes féroces qui s'entre-déchirent, les prend par la peau du cou, les sépare sanglantes et dit :

« Ils allaient se tuer. *Heureusement j'étais là.* »

C'est à Pezon qu'on demandait s'il avait eu peur en entrant dans une cage de tigres.

« Peur? Oui, des puces! »

Placial Estradère eût été capable de ces réponses superbes, admirables de magnifique inconscience du danger...

(*La Fugitive.*)

L'odyssée d'un cabotin.

Le Troisième dessous est une des œuvres les plus « empoignantes » qu'ait écrites la plume de M. Jules Claretie. Il est impossible de se détacher de ce livre dès qu'on en a commencé la lecture. Quelle vie dans ces tableaux tour à tour mondains et populaires! Quelle exactitude dans les détails! Quelle finesse dans l'observation! Voilà du vrai réalisme, non le réalisme grossier qui affecte de n'être qu'une photographie brutale, mais la sincérité d'impression, la peinture d'après nature, laissant constamment entrevoir, derrière l'observateur, le philosophe; derrière le conteur, le moraliste.

Voici le récit des aventures de Monnerol, le digne pendant de Brichanteau.

Ma vie est un roman! J'en ai tant vu! J'ai créé vingt drames! Si j'écrivais mes *Mémoires*, on m'accuserait de mentir!...

Il avait certes pourtant le droit de dire que son existence romantique pouvait servir de texte à un livre. En ne songeant qu'à cette partie de sa vie qu'il venait

de dépenser en Amérique, quelles aventures! Quelles étamines!

Il avait vécu là-bas de hasards, durant des années, parti avec cette conviction qu'un monde nouveau applaudirait un talent que le public de Paris, aplati devant les gloires consacrées, n'appréciait pas, ne comprenait pas. Il avait alors en dégoût le boulevard et les théâtres. Son mépris, assoiffé d'espace, venait en aide, pour rêver des *placers* futurs, à son imagination brûlée d'une fièvre ignorante. L'Amérique lui semblait un eldorado féerique. Le temps n'était pas loin où le lingot d'or exposé aux yeux avides, dans une boutique de boulevard Montmartre, avait allumé tant de convoitises. Les appétits ardents, les têtes montées et les ventres creux avaient un but, au loin : la Californie. Se faire mineur eût semblé à Monnerol un métier trop rude; mais empocher l'argent des mineurs, gagner avec son talent les pépites qu'ils arrachaient au sol avec leurs pioches, c'était son rêve. Il y avait vingt-trois ans qu'il était parti, envoyant son grand geste de comédien au drapeau tricolore qui, lentement, descendait le long des cordes de la vigie du Havre, pour rendre au coup de canon du steamer le salut d'adieu. Il y avait vingt-trois ans qu'il avait vu, sur la etée, les curieux agiter leurs mouchoirs et souhaiter aux partants bon vent et bonne mer. Et depuis lors, quelles rudes étapes! A quelles épines du chemin, à quelles dents aiguës du grand engrenage américain avait-il laissé son épiderme avec des lambeaux de sa chair?

Esprit chimérique et vain, portant en lui son roman tout fait, il était allé se heurter durement contre cette civilisation américaine qui n'admet ni le vague du rêve ni la non-valeur de celui qui cherche, sans donner corps à ses songeries. Il n'avait pas fait, comme on dit là-bas, du *bread-studies*, des *études pour le pain*. Aussi le pain fut-il dur à gagner. Mais Monnerol apporta à cette tâche une ingéniosité et une rouerie de metteur

en scène, rebondissant après chaque épreuve écrasante, comme ces Chinois si nombreux là-bas et dont les Yankees ont fait un type : *John Chieman*. Tour à tour, pendant ces années longues et lourdes, directeur de théâtre à Boston et à la Nouvelle-Orléans, commis aux écritures chez un marchand de vins d'Harrisburg, en Pennsylvanie; à New-York, entrepreneur de conférences tour à tour religieuses et théâtrales, où son attitude d'ancien jeune premier et sa banale facilité d'élocution de causeur de coulisses plaisaient durant un temps; espèce de commis voyageur de deux ou trois cultes de *baptistes* ou de *méthodistes*, winnebrennariens, wesleyens, mennonites ou frères de la Rivière; vendeur de peaux de buffles, à Chicago, et de sucre d'érable dans la Louisiane; décrotteur ici, journaliste là ; ténor, — lui, l'acteur de drame ! — en 1857; faiseur de *boniments* en 1859 pour le compte du directeur d'une ménagerie, et égayant les auditeurs par son accent français; tantôt sorti d'affaire, tantôt replongé en pleine vase; parfois la main pleine de dollars qui lui glissaient entre les doigts comme s'ils eussent été d'huile; plus souvent râpé, pataugeant ou écrasé sous la meule. Mais, en quelque industrie que le sort l'eût fait tomber, comédien, toujours, comédien quand même, *commediante* par-dessus tout, promenant le luisant de ses coudes et les genouillères béantes de ses culottes comme don César de Bazan arbore son feutre gris et ses plumets déchiquetés; montrant bien aux Yankees que la nature l'avait pétri d'une pâte supérieure au commun des mortels, et, passant à travers la boue, la pluie, les crachats et les obstacles avec un orgueil plus profond que le puits de pétrole d'Oil-Creek et ce superbe et majestueux dédain du génie certain de sa valeur et méprisant les autres.

D'ailleurs, toujours prêt à se consoler d'un crève-cœur par une orgie, et par la boisson d'un déboire; noyant son chagrin dans le brandy, arrosant de wisky ses espoirs et soupirant au fond des tavernes où

coulait l'half-in-half après la verte absinthe française. Si bien qu'au milieu même de cette population alcoolisée de buveurs, Monnerol, dédaignant le *catawba* pour le sherry, faisait une consommation terrible de ces fortes liqueurs, consommées en Amérique par gallons, et tomba, un jour de canicule, sur un trottoir, foudroyé par une de ces insolations si souvent mortelles là-bas, qui eût emporté son homme quatre-vingt-dix fois sur cent cas, et lui laisserait, dit le docteur, une propension à la congestion, un tempérament désormais atteint dans sa vigueur.

Au moment où le comédien mit le pied en Amérique, Franklin Pierce était président. Monnerol devait voir passer à la Maison-Blanche Buchanan, Lincoln et leurs successeurs. Il avait essayé d'entrer comme traducteur dans les bureaux officiels. Puis, au moment de la guerre de Sécession, il avait, entre le Nord et le Sud, trouvé le meilleur moyen d'être neutre. Fournisseur improvisé, rencontrant sur un des quais de New-York un aventurier qui avait des fusils à vendre, il avait réussi à se faire le courtier de cet homme et avait également offert les armes aux fédéraux et aux confédérés, les livrant secrètement au plus offrant. L'excuse de Monnerol, c'est que les fusils étaient détestables. Beaucoup éclatèrent entre les mains des pauvres diables qui brûlèrent là dedans leurs cartouches à Wilderness ou à Southannah, et Monnerol et son associé purent se vanter d'avoir morts d'hommes sur la conscience. A la guerre comme à la guerre! Et, du moins, ces gens n'avaient-ils pas été tués par le feu de l'ennemi.

L'argent gagné par le comédien dans cette opération, adroite comme un escamotage, ne profita ni à lui ni à son complice. Celui-ci se pendit après une nuit de jeu malheureuse...

Tombant de son grand rêve, l'art, Monnerol songeait aux *business*. Il *dérogeait*. C'était son mot. Aussi, comme il comptait bien, un jour, prendre sa revanche! S'il

devenait riche, il achèterait un théâtre à Paris, il engagerait ses anciens camarades, il les dominerait, il les écraserait, oui, oui, et les plus célèbres, et les plus fiers! Il cherchait, dans les gazettes américaines, les nouvelles de Paris, suivait, de loin, le mouvement fiévreux des théâtres, et lorsqu'il rencontrait quelque dépêche, quelque article dans un courrier parisien, annonçant la mort d'un comédien illustre, à qui, sur les planches, il avait peut-être *porté une lettre* autrefois :

« Une réputation surfaite de moins! » disait ironiquement — presque gaiement, — de là-bas, du fond obscur de quelque taverne, cette jalousie toujours éveillée, cette médiocrité toujours fielleuse, cette haine toujours en guerre.

Les jours, cependant, et les années avaient passé ainsi. Monnerol avait vieilli...

Plus le temps coulait, plus les efforts étaient désespérés, rageurs et inutiles. « La malchance, disait Monnerol, s'attache à moi comme une punaise. » Il avait gagné quelque argent en introduisant, le premier, là-bas, l'*opérette*, dont toute l'Amérique devait raffoler bientôt, prise, elle aussi, de cette danse de Saint-Guy qui secouait le vieux monde. Il composait des pièces aristophanesques, des actualités, des drôleries, où il raillait le président Johnson, le général Grant. Il amusait. Il encaissait. Un incendie vint tout détruire : matériel, décors, garde-robe, instruments de musique. Une ruine... Monnerol, sans un denier, sans un abri, misérable et vieux, se dit alors, avec un effroyable déchirement, que sa dernière ressource était en France.

Revenir en France! Y revenir presque sans souliers? Y revenir vaincu, bafoué! Quel dur soufflet du destin! Rentrer tête basse! Eh bien! après tout, pourquoi tête basse? Il lui restait son talent. Un talent plus mûr. A quarante-six ans on est bien, que diable, encore bon à quelque chose! Ils verraient, ces Parisiens, ces nou-

veaux venus, comment on jouait la comédie autrefois! L'invincible ressort de cet homme, c'était sa vanité. Elle le consolait même de cette honte-colère qu'il avait à rentrer au pays, la poche percée.

Monnerol se décida à rassembler quelque argent en chantant dans des bourgs de New-York, des chansonnettes françaises, et quand il eut amassé quelques dollars, demandant le rapatriement à l'autorité, il monta dans l'entrepont d'un navire avec des émigrants retournant comme lui, lassés et courbés, presque mourants, le cœur gonflé du repentir amer de la défaite, au pays qu'ils avaient quitté presque joyeux. Il eut, lui qui cédait si facilement à ses appétits, le courage inouï de résister à toutes les tentations, pendant la traversée, au sourire jaune ou vert des liqueurs chaudes, afin de conserver intact le peu d'argent qu'il rapportait et qui allait, à Paris, lui donner les premiers jours d'existence. Il revit sans émotion, presque avec rage, ce petit port du Havre d'où il était parti confiant vingt-trois ans auparavant, et où il rentrait plus pauvre que jadis. Il se jeta dans le premier train qui partait pour Paris, et là, dans son wagon de troisième classe, lorsqu'il dépassa le pont d'Asnières, lorsqu'il aperçut les maisons blanchâtres étagées sur Montmartre, la banlieue couleur de craie, l'herbe poudreuse des talus fortifiés, l'entassement des toits, l'Arc de l'Étoile émergeant de cette mer pétrifiée, Monnerol, sa tête bouffie passée à la portière, très pâle et le vent agitant ses longs cheveux gris, se sentit pris d'un frisson étrange, et il lui semblait qu'il allait, lui grognard du théâtre et vétéran de la vie, à une dernière bataille.

« Paris!... mon Paris!... Ce Paris qui a tant de bravos pour les autres, et qui m'aurait laissé mourir comme un chien, le voilà donc! »

Et son pouls battait plus vite, le sang montait à sa face plaquée de taches pourpres; il y avait une larme à la conjonction de ses yeux vitreux. Larme d'émo-

tion? Non, mais d'orgueil. Le cabotin retrouvait son théâtre. Il en était fier pour la grande ville détestée. Il lui semblait maintenant que Paris n'était plus vide.

Et, sordide, la botte éculée, le pantalon frangé, le paletot graisseux, Monnerol avait pris, dans un petit hôtel du passage Brady, une étroite chambre sous les toits, se promenait le soir même sur le boulevard Saint-Denis, respirant l'air épais et chaud de juillet, regardant les boutiques, les titres des pièces nouvelles étincelant avec leurs lettres formées par le gaz, le nègre du magasin d'horlogerie, avec son salut éternel, les arbres déjà jaunis, le tronc déchiré par squammes comme une peau malade, les kiosques allumés, les journaux étalés, les caricatures en couleur, les cafés chauds et bondés, les tables sur les trottoirs, les omnibus, les fiacres, les passants; humant le parfum, l'odeur, aspirant la fièvre de Paris, dominant plus qu'il ne le subissait ce grand bruit joyeux et s'étonnant que tout ce monde ne s'arrêtât pas pour dire en se touchant du coude : « Mais regardez donc, c'est Monnerol; Monnerol est revenu! voyez Monnerol! »

Et il était entré, avec son air vainqueur, dans les cafés où s'assemblent les acteurs de province en été, quand les engagements sont finis, les théâtres fermés dans les préfectures, et qu'on attend, en traînant dans Paris, l'ouverture de la *saison* d'hiver et la réponse des agences. Il devina, avec son flair de comédien, l'endroit où se retrouvaient tous ces colporteurs de larmes ou de rires. Le boulevard du Temple étant démoli, ce n'était plus au café Achille que ces tribus aux mentons bleus, rasés ou glabres, ces gens aux cheveux longs, coiffés de panamas déchiquetés ou de feutres roussis, avec des paletots clairs et des pantalons à carreaux larges, ces filles au teint bronzé comme des fronts de tziganes, ces grosses duègnes aux poitrines énormes, se retrouvaient comme une franc-maçonnerie éparse qui eût tenu tous les ans son

convent autour des tables de marbre et sous la tente d'un café. En passant devant le café de la Chartreuse, Monnerol se dit : « C'est là ! » Et il entra.

Deux heures après, dans le décousu d'une conversation multiple, cent fois tombée et cent fois reprise, en interrogeant çà et là les vieux *cabots* et les garçons ferrés sur la biographie des comédiens comme les garçons du *Helder* le sont sur les mutations de l'*Annuaire militaire*, Monnerol était quasi redevenu Parisien...

(*Le Troisième dessous.*)

Un duel.

La Maison vide est une œuvre émouvante et vigoureuse, dont l'intérêt ne languit point un seul instant et qui montre une fois de plus chez M. Jules Claretie une prédilection bien marquée pour les fortes situations, en même temps que le tempérament dramatique indispensable pour les traiter franchement et complètement.

On pourrait tirer de ce livre un drame des plus poignants. En voici un extrait :

Au château des Loges, on mit pied à terre, et Reynière vit s'avancer au-devant d'Albéric et de M. de Juigny, qui marchaient, M. de Rongère et Gauvain de Boispréaux.

Monteclair était resté immobile à une vingtaine de pas derrière eux.

Les quatre témoins échangèrent quelques paroles et se dirigèrent à gauche sous une allée couverte que les témoins de Monteclair semblaient avoir déjà reconnue. Le valet de chambre de Monteclair attendait en effet, là, avec les épées enveloppées dans le sac de serge verte. Albéric portait en bandoulière l'étui de fusil qui avait, au chemin de fer, permis de passer, sans qu'on les vît, les épées de l'amiral.

Instinctivement, le comte de Reynière regardait ces hommes s'enfoncer dans l'allée et contemplait, avec

une certaine curiosité étonnée — comme s'il n'avait jamais vu des arbres, — le paysage qui entourait ces témoins réglant les conditions de mort.

La journée était grise, terne, avec un de ces ciels indécis et brouillés qui menacent pluie, — un temps d'automne où les premiers souffles d'hiver rejettent sur Paris, transis et fugitifs, les échappés du mois de juin. Et pourtant ce coin de terre était beau.

La verdure puissante des chênes avait cette teinte un peu sombre que lui donne l'automne. On sentait comme une mélancolie profonde, une sorte de terreur muette, tomber sous la feuillée des grands arbres aux troncs violacés, enserrés de lierre ou lavés de teintes verdâtres par l'eau des pluies. Sur l'herbe brûlée et pelée en plus d'un endroit, les feuilles tombées, depuis le brun jaune jusqu'au jaune d'or clair, tourbillonnaient, lorsque quelque bise passait, ou pourrissaient, collées çà et là à des plaques de terre humide.

Ce n'était pas une atmosphère de bataille, mais un temps fait pour le repos cloîtré et le premier feu illuminant de sa flamme gaie l'âtre poudreux.

Il s'agissait bien d'âtre, de foyer et de repos! Les témoins s'occupaient de tirer au sort le choix des épées.

Albéric Réville regardait et comparait les armes en connaisseur.

Les épées de Monteclair étaient un peu courtes, à lame damasquinée jusqu'à moitié et prenaient en quelque sorte la forme d'une aiguille à environ cinquante centimètres de l'extrémité, le triangle se terminant à cette hauteur. La garde, d'acier ouvragé, formait comme le lacet très serré des mailles d'un filet. La poignée torse, bien en main, les doigts s'y logeant facilement, pouvait passer pour une œuvre d'art. Plus longues, les épées de l'amiral gardaient la gouttière sur les trois faces jusqu'à deux centimètres de la pointe très effilée. La garde était tout simplement

faite de deux lamettes à jour. Bref, comme se disait Rongère en les regardant, des épées montées en simples fleurets de salle d'armes. Les médecins qui, chacun d'eux suivant les témoins, s'étaient approchés, préféraient les armes de l'amiral, la blessure produite par elles devant être plus large, disait le docteur Vernier, et faciliter, par conséquent, l'écoulement du sang, ajoutait simplement le *docteur Pré-aux-Clercs*.

Au contraire, les témoins semblaient plus disposés à choisir les gardes « plus protectrices » des épées de Monteclair. Pour se mettre d'accord on tira au sort. Une pièce de monnaie lancée en l'air retomba. Le hasard décidait qu'on devait se servir des armes de l'amiral.

Albéric prit une épée, Rongère prit l'autre, et, le terrain choisi, les témoins retournèrent chacun vers celui dont ils défendaient l'honneur et la vie, pour prier les deux adversaires de retirer leurs vêtements.

Monteclair souriait dans sa moustache blonde et enleva précipitamment son pardessus — un *ulster*, — puis d'un grand geste à la fois élégant et théâtral, il le jeta dans les bras de son valet de chambre, qui s'avançait froidement pour l'aider à retirer sa redingote et son gilet. Ce gilet, Monteclair le déboutonnait un peu fiévreusement. Son masque insolent était impassible, mais ses doigts arrachèrent un des boutons de drap, qui tomba à ses pieds.

M. de Reynière, très pâle, ôta avec une tranquillité froide son pardessus, qu'il plia avec un soin correct, le mit à terre au pied d'un chêne, sur le bord du chemin, où l'on allait combattre, et, avec la même impassibilité, il enleva sa redingote et son gilet, les déposant avec une régularité militaire sur le paletot plié contre le tronc de l'arbre.

Albéric Réville ne put s'empêcher de songer à ce terrible duel du raffiné Lovelace et du colonel Morden que raconte Richardson.

Les deux adversaires firent alors quelques pas vers

leurs témoins pour prendre les épées que Rongère et Réville tenaient en main.

Monteclair, le visage blême et légèrement marbré de veines rouges, souriait toujours.

M. de Reynière était blanc comme une statue de neige.

« Pardon, dit alors Rongère, mais il serait convenable que ces messieurs déboutonnassent leur chemise?

— C'est juste », fit Albéric.

Ni l'amiral ni Monteclair ne répondirent. Ils dénouèrent leurs cravates et détachèrent leurs boutons; Reynière, des boutons de jais noir; Monteclair, des boutons ronds, en or.

Boispréaux s'était approché de Monteclair et faisait bouffer la chemise autour du pantalon, de telle façon que le plastron empesé flottât en quelque sorte et pût ainsi tromper sur la distance. Albéric, qui suivait de l'œil tous ces mouvements et surveillait Boispréaux, fit un signe à M. de Juigny et le capitaine arrangea de même la chemise de l'amiral.

D'un geste machinal M. de Reynière se baissa ensuite, relevant méthodiquement son pantalon, de façon à bien dégager et largement ses pieds, et ce mouvement, qui n'échappa point à Monteclair, amena comme un rapide éclair sur la figure du jeune homme, une expression d'inquiétude. Puis son sourcil froncé se détendit, sa lèvre reprit son sourire, et, se baissant à son tour, il fit correctement ce qu'avait fait l'amiral.

Chacun de ces deux hommes prit alors un gant d'armes et saisit l'épée que lui tendait son témoin. Montcelair, habitué au terrain et attentif au moindre détail, ouvrit et ferma sa main gantée, puis, se baissant de nouveau, il passa la paume de cette main sur une touffe d'herbe un peu humide, afin d'empêcher la garde de l'épée de glisser sur la peau trop lisse de ce gant.

Cela fait, il revint à sa place, se mit en garde, fit un *plié*, puis se redressant, il attendit.

Albéric, les oreilles très rouges et les joues très pâles, se tenait auprès de l'amiral qui, de ses yeux clairs, regardait son adversaire droit au visage. Réville prit dans chacune de ses mains l'extrémité d'une des deux épées, ouvrit ensuite les bras en faisant ainsi reculer les deux adversaires d'un pas, et, s'éloignant lui-même, il dit lentement, d'une voix un peu étranglée :

« Allez, Messieurs ! »

En même temps, il se baissait, ramassait sa canne qu'il avait déposée à terre, et reprenait sa place, debout, entre les deux combattants.

Il y eut là un moment d'attente terrible.

Au signal d'Albéric, les deux hommes étaient tombés en garde : l'amiral nettement et sur place, la tête haute, la main gauche appuyée sur le cœur, la droite immobile, un peu basse, prenant un engagement de quarte bref et sévère. Monteclair, au contraire, sautant légèrement en arrière avait pris une garde bizarre, la main gauche sur la hanche, le bras droit tendu, et la tête un peu inclinée en avant semble suivre et en quelque sorte pousser son épée.

Les armes s'étaient touchées un moment; mais M. de Reynière demeurant immobile, l'épée calme et menaçante, Monteclair avait bientôt rompu la garde, et son épée voltigeait d'une ligne dans une autre avec une vivacité redoutable, tantôt multipliant de petits battements secs, tantôt se dérobant d'une façon incroyable à la parade, rapide pourtant et précise, de l'amiral.

M. de Juigny, anxieux, eût donné six mois de sa vie pour que ce duel se terminât par une blessure sans conséquence. Quelle que fût l'attitude superbe, la magnifique impassibilité de Reynière, le capitaine était effrayé de cette prodigieuse et vertigineuse rapidité de Monteclair. Albéric devenait livide; le docteur Vernier attendait, les yeux baissés, regardant la pointe de ses souliers. Sa trousse était là, ouverte sur

l'herbe. Rongère et Boispréaux restaient très calmes.

Après avoir, comme on dit dans les salles, *tâté le fer* de Reynière, Monteclair venait d'ailleurs d'engager plus complètement la lutte. Ses attaques se précipitaient foudroyantes; mais, malgré la vivacité terrible de sa main, tout se brisait sur la parade de M. de Reynière comme sur une plaque d'acier.

Monteclair, se mordillant la moustache, essaya successivement de trouver jour en quarte, en tierce, par des dégagés, par des coupés; il compliqua les combinaisons, cherchant à distraire l'attention de son adversaire, dont les yeux bleus le suivaient, rivés aux siens; il déplaça la ligne du combat, sautant à droite et à gauche, en avant et en arrière, effrayant, jamais en place, bondissant, prêt à crier, portant avec une décision épouvantable des coups mortels d'ordinaire, et toujours là, devant lui, rencontrant un fer inflexible.

L'amiral, en effet, n'avait pas bronché. On eût dit une statue, une image de bronze, dont le poignard seul se mouvait mathématiquement...

Reynière était demeuré impassible, mais pourtant, après quelques minutes de ce jeu, on le vit froncer le sourcil, se replier légèrement sur sa garde et, brusquement, saisissant tout à coup le fer de Monteclair, s'avancer d'un pas avec un battement sec, puis allonger le bras et se fendre avec la précision et la sûreté d'un homme qui *tire le mur*.

Rongère étouffa un cri.

Mais Monteclair avait fait subitement un saut en arrière, et l'épée de l'amiral atteignit à peine le plastron empesé de la chemise, sans même la déchirer.

Monteclair sourit, reprit la garde et accompagna son rictus de ces mots, dits un peu railleusement, comme dans une salle entre les coups mouchetés d'un assaut :

« Bien fait, mais court! »

M. de Juigny se sentait frémir.

A partir de ce moment le combat changea de phy-

sionomie. On eût dit que les passes n'avaient été jusque-là que préparatoires, et que, se connaissant bien, maintenant, les deux adversaires pouvaient et allaient en finir. Dans le grand silence de la forêt, les bruits de fer froissé n'avaient pour accompagnement que de sourds bruissements de feuilles jaunies, tombant, çà et là, sous les arbres et les sifflements stridents du chemin de fer traversant l'air comme des pointes aiguës.

Monteclair, plus attentit, se sentant devant un tireur, n'attaquait plus franchement et semblait se dérober devant l'épée de l'amiral, qui, de seconde en seconde, le serrait de plus près. Monteclair n'abandonna point son jeu, mais il le modérait.

Reynière le suivait pas à pas, les yeux comme abattus sur la face de cet homme. Il tournait avec lui, l'épée droite toujours, ne parant que par des simples, ripostant du tac au tac, mécaniquement, avec une froideur sinistre. Si Monteclair s'arrêtait, Reynière fléchissait sur sa garde, et, rapide, attaquait hardiment, par des coups droits, précédés seulement d'un petit battement, net et court, mais énergique. Le bretteur ne sentait aucune fatigue chez l'amiral. Le poignet de Reynière était de fer.

Alors, sur une de ces attaques, Monteclair essaya ce qu'on appelle quelquefois « une botte secrète »; il s'effaça brusquement, tournant sur son pied droit et tendant le bras comme pour transpercer l'amiral au vol, en quelque sorte. Absolument maître de lui-même, Reynière fit aussitôt, en sens contraire, le même mouvement que le duelliste, et se retrouva en garde, droit devant lui, mais cette fois plus menaçant encore. Les jarrets étaient ployés, la main retombait immobile en quarte très basse et presque appuyée sur le genou droit. Des éclairs d'un bleu effrayant flambaient dans ce pâle et maigre visage.

Il y eut comme un temps d'arrêt à peine perceptible, mais tragique. Ces deux hommes se regardaient dans les prunelles, chacun cherchant à plonger, à fouiller

dans la pensée de l'autre pour y découvrir l'idée qui allait diriger le bras...

L'amiral parut se décider le premier. Ce fut rapide. Le pied gauche se rapprocha du pied droit, les jarrets demeurant ployés et le corps ne se redressant point d'une ligne. Monteclair comprit tout. Il rompit d'un pas et changea l'engagement.

Reynière avança. Monteclair comprit et rompit encore.

Reynière fit de nouveau un pas en reprenant l'épée, et comme Monteclair rompait toujours en baissant la garde, l'amiral chercha une sorte de point d'appui plus solide sur le sol, qu'il rasa, pour ainsi dire, puis résolument se fendit à fond.

Cette attaque effrayante, Monteclair l'avait prévue. Il voulut en finir. Son sourire plaqué sur son visage était maintenant sinistre.

Il y avait du justicier dans le regard de Reynière, il y avait du tueur dans les yeux de Monteclair.

Échappant au coup de l'amiral, le pied gauche en arrière, le spadassin se baissa rapidement, appuyant tout à coup sa main gauche sur la terre, comme le faisaient jadis les mignons avec leur dague, et il risqua le coup suprême, un coup éperdu, mortel.

Mais il n'avait pas tenu compte de cette garde basse qu'il avait lui-même contraint Reynière à prendre tout à l'heure. Il ne put achever son mouvement.

En se jetant à terre, à l'italienne, il rencontra le fer de l'amiral, et l'épée le frappa droit, en plein visage, à l'angle de l'œil et du nez.

Le terrible élan de Reynière était tel que la tête de Monteclair fut redressée violemment et rejetée en arrière, rouge de sang.

Le genou plia, le corps, en tombant, arracha l'arme des mains de l'amiral, et l'épée resta plantée là, dans le crâne, la pointe enfoncée, la garde en l'air, la lame rougie vibrant comme une flèche qui a atteint son but.

Le fer pénétrant dans le cerveau, la mort avait été foudroyante et la blessure était horrible.

Les deux médecins, penchés sur le cadavre, ne parlaient même pas.

Autour de cet homme gisant, le visage affreusement contracté sous le flot de sang qui souillait sa barbe et ses cheveux, tous étaient pâles.

Albéric et M. de Juigny entraînèrent jusqu'à la calèche M. de Reynière qui marchait droit et raide, les yeux perdus dans l'espace.

M. de Rongère et Boispréaux se regardaient, livides.

Il y avait maintenant dans les branches des oiseaux frileux qui chantaient...

(*La Maison vide.*)

La vengeance du mécanicien.

M. Jules Claretie applique, dans ses romans, l'énergique et scrupuleuse curiosité qu'il avait mise au service de ses études historiques : il ne « peint jamais de chic », comme disent les artistes. Dans *le Train 17*, pour écrire la scène du chemin de fer qu'on va lire, il ne s'est point fié aux renseignements, il ne s'est pas contenté d'avoir *vu* : il a tenu à conduire une locomotive de Paris à Chantilly; il a figuré en blouse, noir de poussière et de fumée, regardant, interrogeant, mettant la main aux pièces du mécanisme, ne s'interrompant que pour prendre des notes, et c'est grâce à cette transformation du romancier en chauffeur que la scène si dramatique où Martial est tenté de perdre le train qu'il conduit et où se trouve son rival, a dû d'être prise sur le vif.

C'est une page poignante, dont la lecture serre le cœur à le briser.

... Une épouvantable folie montait, montait au cerveau de Martial Hébert; il ne bougeait pas, il ne parlait pas, il demeurait toujours là, pétrifié, les prunelles agrandies, regardant l'espace, blanc comme un linge, les lèvres blêmes et frémissantes d'un petit mouvement imperceptible. Mais, sous le front bouillant de cet homme immobile, l'orage grondait, les idées s'entre-

choquaient, affreuses, pleines d'épouvante, comme des éclairs dans la nuit.

Quelque chose d'atroce et d'effrayant soufflait dans cette tête éperdue.

Une sorte de rictus fauve relevait les lèvres sèches de Martial, et tout bas, emporté par une fièvre sinistre qui lui brûlait le sang, il se disait, s'enivrant de ses pensées comme d'un alcool malsain :

« Qui m'empêcherait de le punir? Qui pourrait me dire : *Non!* Qui pourrait me crier : *Grâce!* Je suis le maître maintenant, le maître! Ces êtres méprisés, le mécanicien, l'aiguilleur, l'homme de peine, ils sont tout-puissants aussi à leur heure! Ah! tu m'as trahi, toi; tu m'as volé? Et tu es là, étalant ton rire! Et tu ne te dis pas que cet homme noir que tu as vu surgir tout à l'heure tient dans sa main ton existence et celle de ton frère, et celle de ta femme! Stupide que tu es! Tu es à moi, à moi, à moi, à moi maintenant! »

Il laissait aller, comme une éperdue, la *Ville-de-Calais*. Il ne songeait plus à rien, ni à la pression, ni aux signaux, ni à la marche précipitée, qui s'accroissait étrangement, malgré le terrain qu'on montait en rampe.

On avait dépassé à toute vapeur la bifurcation de Saint-Denis et celle de Soissons, sans ralentir, quitte à couper en deux le train de Soissons, si la voie n'eût pas été libre, et Quentin Arnecke, le chauffeur, se demandait avec une stupeur profonde si ce train avait à regagner quelque retard ou si cette vitesse extravagante était réglementaire.

« Le *compagnon* ne s'est jamais trompé », pensait-il.

Et pourtant non, ce n'était point possible. Il y avait là un égarement, un oubli quelconque. Quentin Arnecke pouvait à peine charger le feu. Le train 17 courait, affolé, comme dans un songe.

L'énorme machine semblait animée; elle vivait, soufflait, reniflait, hurlait, suait comme un cheval emporté. De grosses gouttes d'eau roulaient sur sa

carapace de fer; le bruit assourdissant des roues semblait le galop effréné d'un animal gigantesque. Ces sifflements stridents, déchirants comme des cris, ces tunnels dans lesquels on s'enfonçait avec la nuit sur le front, l'ombre partout, et devant soi un seul point lumineux et rond, ce sol de fer qui tremblait sous les pieds, cette gueule avide et rouge du foyer où la large pelle de Quentin jetait les tas de houille qui disparaissaient dans la fournaise, faisant d'abord une fumée noire, puis une flamme d'un rouge sombre, qui devenait bientôt d'un blanc ardent et aveuglant, ce cratère ambulant, cette vapeur blanche sortant du tuyau par bouffées rauques, tout donnait à ce train ainsi lancé comme à tout hasard quelque chose de fantastique, d'effrayant et d'insensé.

Martial, immobile, les yeux fixes, le bras droit sur le paravent, souriait, d'un sourire étrange, à quelque vision funèbre.

Tout disparaissait comme dans un éclair des deux côtés de la route. La machine haletait, plus précipitée et plus rapide encore de minute en minute, et les crachats de la houille et la fumée noircissaient le visage de Martial, qui ne bougeait pas et qui se dressait, comme changé en statue, dans cette colonne d'air et dans ce brasier.

Les villages passaient, s'enfuyaient, emportés à droite et à gauche de la voie. Un mouvement de trépidation terrible empêchait Quentin de se tenir debout sur son tender, et Martial seul ne bronchait pas, l'âme perdue, les pieds rivés à cette plate-forme qui semblait tressaillir.

Le train prenant, dans cette course folle, un mouvement de lacet accentué, les voyageurs, secoués, effarés, montraient maintenant aux portières des wagons leurs visages, et Armand Obertin, attirant et serrant sa femme contre sa poitrine, se demandait, terrifié, songeant à cet homme en bourgeron qui, tout à l'heure, s'était dressé devant la voiture :

« Si c'était *lui*? »

Armand ne se demandait même plus si c'était *lui*. Comme Martial l'avait reconnu, lui l'avait reconnu... Et à la façon dont cet homme avait regardé Armand, Armand ne pouvait douter que le mécanicien ne l'eût condamné à mort. Mourir! Mourir avec cette jeune femme, mourir de cette mort horrible, dans un wagon broyé, Martial Hébert pouvait le condamner à cela! Et pourquoi douter? Il l'y condamnait. La mort venait.

Et alors, Armand Obertin se sentait pâlir. Sa femme, éperdue dans le fracas épouvantable du train emporté, tremblait, pâle, à demi évanouie. Frédéric, le corps à demi penché à la portière, regardait, les yeux hagards, cette effrayante course du train affolé!

« A quoi pense-t-on? » s'écriait-il d'une voix un peu étranglée.

« Nous sommes perdus! » songeait Armand, livide.

Dans le wagon où les grands administrateurs de la Compagnie étaient entrés, ces interrogations se croisaient :

« Le mécanicien perd-il la tête?

— Le train s'emporte!

— Le train va se briser comme un verre!

— Quel est l'insensé qui nous conduit? »

Et le bruit, l'épouvantable bruit de mitraille que produisent les carreaux agités, les voitures secouées, le fer et la fonte passant comme un tonnerre redoublait, effrayant. Les wagons étaient pleins d'angoisses, pleins de larmes. Convoi de condamnés emporté par un démon.

« Perdus! nous sommes perdus! » La même pensée venait aux cerveaux, les mêmes mots montaient aux lèvres. Cet homme affolé enfonçait la terreur dans tous ces cœurs qui battaient, saisis d'horreur. Il y avait des femmes qui priaient. Les ponts des navires qui vont sombrer voient de ces physionomies ravagées d'effroi...

Étonnés, effrayés, aux stations franchies, les employés se demandaient :

« Quel est ce train qui passe?
— Le train 17.
— Avec cette vitesse?
— Mais c'est impossible!
— Il y a un malheur!
— Le train 17 est emporté!
— Le train 17 est *fou!* »

« *Le train est fou!* » C'est le terme saisissant et sinistre.

Le télégraphe jouait.

Les disques rouges — ces signaux impératifs qui disent au mécanicien : « Ne va pas plus loin », et que nul ne peut franchir, fût-il souverain, quand ils sont là, menaçants, — ces disques ronds au bout de perches blanches ou ces signaux rouges sur des barres de bois qui, le soir, ressemblent à des lanternes chinoises, dans les nuits illuminées, Martial ne les voyait pas, il les dépassait sans ralentir. Que lui importait le péril des courbes? Il brûlait sans siffler Goussainville, Louvres, Luzarches; il courait, éperdu, sur Orry-la-Ville. Le sol tremblait devant les stations sous cet immense poids de fer, de bronze, de chair et de bois lancé comme une flèche, et qui, fuyant, jetait au vent un bruit grondant de tonnerre...

A Creil, dans la gare — s'il n'était pas arrêté dès Chantilly, — le train 17 pouvait se briser contre quelque obstacle, dérailler, enfoncer des wagons et broyer des hommes.

Ceux qui vivent sur ces machines, à la seule trépidation de la lomocotive ou du tender, peuvent dire instinctivement quelle est la vitesse qui les emporte.

Le pauvre gros Arnecke était pâle comme un mort.

« Misère de Dieu! mais il est *arabie* (enragé), songeait le Flamand. Qu'est-ce qu'il fait donc?... Nous courons là 120 kilomètres! Il est fou! »

Fou! Était-ce possible? Lui, Martial Hébert, son ami, son maître! Un homme qui lui aurait dit un mot, pas plus, pour le faire se jeter au feu! Martial fou, fou de douleur!

« Compagnon, compagnon, lui dit Arnecke en s'avançant. Compagnon! »

Il prit le bras de Martial, toujours immobile comme s'il continuait un rêve, et le secouant brusquement en lui disant, avec une expression où le ton douloureux et éperdu se faisait encore respectueux :

« Attention, compagnon! A quoi pensez-vous?

— A quoi? » balbutia Martial en le regardant avec des yeux terribles, lui dont le regard était bon et tendre, timide et mâle autrefois. « A quoi je pense?

— Oui, à quoi? Le train s'emporte, nous allons dépasser Chantilly! »

Martial, effrayant, poussa un douloureux éclat de rire. Rires et paroles se perdaient à demi dans le fracas, la trépidation, le hurlement de bronze de cette course insensée.

« A quoi je pense? dit le mécanicien, dont le crâne chaud battait la fièvre. Je pense à mourir, à en finir, à sauter, à tomber en morceaux au fond d'un fossé pour que tout soit dit et que je ne sache plus ce que c'est que souffrir. Voilà à quoi je pense! entends-tu, Quentin Arnecke? La mort qui console, la mort qui sépare, la mort qui apaise, la mort qui venge! »

Le gros Flamand trembla sous ces paroles pleines d'épouvante, où passait, comme une satanique amertume, la révolte suprême de cet être fait de bonté et qui avait tout perdu : le repos, l'espoir, la foi.

« Sais-tu que c'est bon, compagnon, dit Martial, de jeter au vent les vains rêves. — rêves de gloire, rêves d'amour, — des sottises! — Faire de cette guenille qui palpite quelque chose d'inerte et de fini! Se venger!!! Tuer celui qui vous tue! Partir avec celui qu'on hait, comme si on le noyait avec soi, les ongles dans sa gorge! C'est bon, c'est bon cela. Allons, la houille au foyer, Arnecke, et sautons, s'il le faut! Tu n'as pas peur?

— Non », dit Arnecke.

Le train 17, emporté, filait comme un éclair d'orage

devant Orry-la-Ville, qui disparaissait comme un nuage chassé du vent...

Quentin Arnecke sentit que tout était perdu; la folie traversait les regards de Martial.

Et il y avait un tel magnétisme et si effrayant dans les paroles d'Hébert, que le chauffeur, lié à cet homme comme un frère d'armes des Gaules, par la chaîne rivée au poignet, se fût laissé volontiers entraîner, ivre de volupté funèbre, par la fièvre épouvantable qui gagnait Martial.

Mourir avec Martial, c'était son devoir, c'était son rôle; c'eût été sa joie. Mais mourir pour sauver quelqu'un, en se sacrifiant! Mourir pour les autres, non avec les autres.

Alors le pauvre humble Flamand se dressa devant Martial comme sa conscience réveillée.

« Compagnon, dit il, il y a des innocents avec nous.

— Des innocents? »

Martial le regarda un moment — une minute, un siècle, — sans dire un mot, blanc comme un suaire lisant au fond du regard honnête de ce terre-neuve humain, devinant là, retrouvant là tout ce qui s'était passé d'effrayant dans son propre cerveau. Et il demeura effaré, comme s'il se fût trouvé devant un précipice où il allait entraîner non pas seulement Obertin, mais tous ceux qui étaient là, des pères comme lui, des enfants comme Marthe!

Le mécanicien ne répondit rien à Quentin Arnecke; il se pencha vers lui, l'attira sur sa poitrine et l'embrassa dans une étreinte mâle.

Cette minute, cette seconde, avait passé comme un éclair.

L'espèce de voile rouge que Martial avait devant le regard venait de tomber tout à coup, un apaisement soudain l'enveloppait comme d'un baiser. Il rejeta ses cheveux en arrière d'un mouvement bref, et brusquement, comme s'il eût pris une résolution tragique, il enjamba la rampe qui court autour de la machine.

Arnecke s'élança, mais superbe, avec le ton du commandement et la voix claire :

« Compagnon, au frein ! » ordonna Martial, la main étendue.

C'était le signal d'arrêt.

Chantilly apparaïssait avec ses toits noirs et rouges brillant au soleil.

Martial marchait lentement sur le tablier, et, à travers le bruit, la fumée et le vent, on l'eût entendu dire tout haut :

« La sentinelle qui déserte, on la fusille. Le traître qui livre son poste, on le tue. Tu as le droit de vie et de mort sur toi : mais, au prix même de ta vie, tu ne pouvais toucher à un cheveu de ceux dont tu répondais. La feuille de route est signée de ton encre. Toi qui as failli, signe-la de ton sang ! »

Il avait atteint la traverse d'avant, au-dessus des gros yeux de la *Ville-de-Calais*.

Et Quentin Arnecke l'entendit crier encore :

« Au frein, compagnon ! »

Puis Martial, se tenant d'une main à la machine, chercha dans son gilet, sous son bourgeron, la petite médaille qui avait touché le cou de Marthe[1].

Il la porta lentement à ses lèvres, et le froid contact de l'argent lui rappela la sensation du dernier baiser donné à Marthe, au petit cadavre dont la peau glacée était encore si douce.

Il la baisa longuement, cette médaille, comme s'il eût encore embrassé Marthe.

Il se tenait debout, les yeux agrandis, illuminés, pleins d'une joie étrange, le dos tourné vers la voie et à demi penché déjà...

Puis, comme parlant à quelque être invisible :

« Oui, dit-il avec un sourire éperdu, oui, je viens ! »

Et, lâchant tout à coup l'appui auquel se crampon-

1. Sa fille, morte depuis peu.

nait sa main, il disparut, se laissant tomber, les yeux au ciel, sur la voie dont la terre tremblait.

. . . .

Quentin, livide, donnait fébrilement des coups de sifflet d'alarme. Il avait entendu le dernier commandement de Martial, il avait compris sa résolution sinistre.

Une sueur froide perla tout à coup au front pâle du gros Flamand, lorsqu'il se sentit soulevé par une légère mais horrible secousse. C'était un être vivant que la machine venait de broyer, c'était le corps de Martial Hébert que la *Ville-de-Calais* venait d'écraser.

Par un dernier effort presque surhumain, Quentin Arnecke renversa la vapeur, enraya son frein, avec la voix impérative de Martial dans l'oreille, et ce suprême devoir accompli, il alla tomber, comme foudroyé, sur le coffre du tender, pendant que le train 17 arrivait devant la gare de Chantilly avec une avance de vingt minutes, ayant fait le trajet en une demi-heure tragique, une demi-heure pleine d'épouvante et d'horreur, pendant laquelle cette foule de gens entassés s'étaient demandé :

« Est-ce la mort?... »

(*Le Train 17.*)

Les funérailles du prince Sandor Zilah.

Le Prince Zilah — auquel ces pages sont empruntées — est un des meilleurs romans de M. Jules Claretie. On y retrouve les qualités maîtresses d'analyse et de pénétration psychologiques dont l'auteur a donné des preuves chaque fois qu'il a pris la plume.

Ce tableau des funérailles du prince Sandor, père d'Andras Zilah, le héros du roman, est une des plus belles pages qu'ait écrites l'éminent académicien.

Entre tous ces souvenirs poignants, le prince Andras, malgré les années écoulées et l'âge qui était venu, en gardait un surtout, plus personnel et plus obstiné, tragique souvenir particulièrement lugubre.

C'était dans les premiers jours du mois de janvier 1849, l'ensevelissement de son père, Sandor Zilah, frappé d'une balle au front dans une rencontre avec les Croates.

Le prince Sandor avait pu murmurer quelques mots encore avant de mourir, serrer la main vaillante de son fils, répéter à ce héros de seize ans :

« Souviens-toi!... Aime et défends la patrie! »

Puis, les Autrichiens étant tout près, il avait fallu enterrer le prince au fond d'un trou creusé dans la neige, au pied des sapins.

Des honveds de Hongrie, miliciens bourgeois, et les hussards de Varhély tenaient au bord du trou noir des torches de résine que le vent d'hiver secouait comme des panaches rouges. De grandes clartés sanglantes empourpraient la neige déjà tachée de flaques sombres. Debout près de la fosse, ses doigts crispés s'enfonçant dans les doigts de Yanski Varhély qui lui serrait la main, le jeune prince Andras regardait au fond de ce lit de terre, couché là dans son uniforme de hussard noir, pareil aux grands aïeux immobiles dans leurs cadres, le prince Sandor, livide, ses grandes moustaches blondes tombant sur sa bouche close, ses deux mains exsangues croisées sur sa veste sombre à brandebourgs de soie et à boutons d'argent, la main droite enserrée encore dans la dragonne en cuir qui tenait le sabre et — au front, comme une étoile, — la marque ronde du morceau de plomb qui l'avait tué.

Au-dessus, les branches inclinées des sapins aux troncs blanchis comme des spectres ressemblaient à des palmes d'où tombait une pluie de neige, pareille à des larmes figées.

Sous les vacillements des torches tordues par la bise, parfois le héros mort semblait encore bouger, et Andras avait des tentations folles de se précipiter dans cette fosse et d'en arracher le cadavre.

Il était orphelin maintenant, sa mère étant morte

jeune, et seul, en ce monde, avec l'amitié solide de Varhély et le devoir pour la patrie.

« Je te vengerai, père », dit-il fermement au patriote qui n'entendait plus. Les hussards et les honveds s'étaient avancés alors, prêts à saluer d'une dernière salve le départ du prince, lorsque tout à coup, se glissant entre les rangs des soldats — et d'un mouvement fier, hardi comme une espérance, attaquant la *Marche* héroïque *de Rakoczy*, — des tziganes jetèrent à travers la nuit la *Marseillaise* hongroise, leur musique stridente donnant à cette scène de deuil quelque chose de mystérieux et apportant sa poésie mâle à ces funérailles.

Il courut aussitôt un frisson rapide et confiant dans ces rangs de soldats prêts à devenir des vengeurs.

Il éclatait, cet hymne de la nation, comme un chant de gloire sur la tombe du vaincu. L'âme du mort semblait parler par la voix de cette musique d'héroïsme rappelant à ces lutteurs harassés les grands jours des révoltes de la patrie, les vieux souvenirs des guerroiements contre le Turc, les charges épiques des cavaliers à travers la libre *puszta*, la vaste plaine hongroise.

Et pendant que d'un mouvement bref, altier et saccadé à la fois, le chef des tziganes marquait la mesure et que le *cymbalom* faisait jaillir ses notes déchirantes, il semblait à ces pauvres gens que cette musique de la *Marche de Rakoczy* faisait accourir tout un escadron fantastique de vengeurs, cavaliers à la pelisse flottante, la plume de héron au colback, et debout, sabre en main, droits sur les étriers, frappant, frappant l'ennemi épouvanté et lui reprenant, pied à pied, la terre qu'il avait conquise. Il y avait dans cette *Marche* exaltée un bruit de fers de chevaux, d'acier de mors et d'armures, une trépidation de terrain sous le galop des cavaliers, un scintillement d'agrafes, un clapotement de pelisses dans le vent, une gaieté héroïque dans une hardiesse chevaleresque, et comme le cri de tout

un peuple de cavaliers sonnant, ainsi qu'une fanfare, la charge de la délivrance.

Et le jeune prince, regardant son père mort, se rappelait maintenant combien de fois ces lèvres muettes qui l'avaient baisé au front lui avaient raconté jadis la légende de la *Czarda*, cette légende, sorte d'histoire notée de la Hongrie, résumant tous les amers ressouvenirs de la conquête, alors que les belles filles brunes de la Transylvanie dansaient, les larmes leur brûlant les joues, sous le fouet des Osmanlis. Froides, d'abord, comme immobiles, pareilles à des statues dont le regard et la lèvre relevée insulteraient silencieusement leurs possesseurs, elles restaient là, debout, sous l'œil et le commandement du Turc; puis, peu à peu, la morsure des fouets du maître tombant atrocement sur les épaules, déchirant leurs flancs et leurs joues, ces corps se tordaient dans des spasmes douloureux et révoltés; la chair tressaillait sous la corde comme les muscles du cheval sous l'éperon et, dans l'exaltation morbide d'une souffrance, une sorte de délire farouche s'emparait de ces êtres; les bras s'agitaient, les têtes, aux cheveux dénoués se renversaient, et, les seins gonflés et tordus, ces captives laissant monter à leur bouche une sorte de mélopée plaintive et menaçante, dansaient, leur danse d'abord lente et morne devenant peu à peu active, trépidante et traversée de cris qui ressemblaient à des sanglots. Et la *Czarda* hongroise, symbolisant ainsi la danse de ces martyres, gardait encore, gardera toujours le caractère des torsions sous le fouet d'autrefois et, lente d'abord, alanguie, puis bientôt éperonnée et agitée d'une hystérie tragique, elle s'interrompait aussi pour laisser traîner des accords mélancoliques, des notes lugubres, et tomber des accents chaudement plaintifs pareils aux gouttes de sang d'une blessure : — de la mortelle blessure du prince Sandor, couché là dans son uniforme de bataille.

Les tziganes au teint bronzé, fantastiquement

éclairés par les torches rouges, se dressaient ainsi près de la fosse, comme des démons de la revanche; et l'hymne galopait fiévreux, hardi, ardent, à travers les sapins chargés de neige, comme un ouragan de victoire.

C'étaient des musiciens errants que, la veille, tout près de là, dans un village, des Croates de Jellachich avaient cernés, menaçant de les fusiller, et que le prince Sandor avait brusquement dégagés à la tête de ses hussards. Ils venaient, avec leurs vieux airs nationaux, voix vivante de la patrie, payer leur dette au héros tombé.

Quand ils eurent fini, le vent d'hiver emportant les dernières notes de leur chant de guerre, les pistolets des hussards et les fusils des honveds jetèrent leur décharge dans le vent de la nuit. On fit pleuvoir sur le corps de Sandor Zilah la terre et la neige, et le prince Andras s'éloigna après avoir marqué d'une croix la place où reposait son père.

Comme il avait fait quelques pas, il aperçut, parmi les musiciens tziganes, une jeune fille, la seule femme de la tribu, qui pleurait avec des gémissement lugubres pareils à des échos des déserts d'Orient.

Alors il voulut savoir pourquoi cette enfant, éclairée si étrangement par la flamme résineuse, poussait ainsi des sanglots quand lui, le fils, ne pleurait pas.

« C'est que le prince Zilah Sandor était un vaillant entre les vaillants, dit-elle, et qu'il est mort pour n'avoir pas voulu porter le talisman que je lui offrais. »

Andras regarde la jeune fille.

« Quel talisman?

— Des cailloux des lacs du Tatra cousus dans un petit sac de cuir. »

Andras savait quelle superstitieuse puissance les gens de Hongrie attachent à ces lacs profonds du Tatra, ces *yeux de la mer*, où, disent les vieux contes, l'escarboucle la plus belle du monde est enfermée,

escarboucle qui brillerait comme le soleil si on la découvrait, et que gardent des crapauds ayant des diamants pour prunelles et des graines d'or pur dans leurs pattes.

Il se sentit plus attendri qu'étonné de cette superstition de la tzigane et de cette offre que, la veille, le prince Sandor avait refusée en souriant.

« Donnez-moi ce que vous vouliez donner à mon père, dit-il. Je le garderai en souvenir de lui. »

Un vif éclair joyeux avait passé, comme un trait de feu, dans les yeux de la tzigane.

Elle tendit au jeune prince le petit sac de cuir dans lequel roulaient de minces cailloux ronds, pareils à des grains de maïs.

« Au moins, dit avec élan la jeune fille, il y aura un Zilah que les bottes des Croates épargneront pour le salut de notre Hongrie! »

Andras détacha lentement de son épaule l'agrafe d'argent à semis d'opales qui maintenait sa pelisse fourrée, et la tendant à la bohémienne qui le regardait là avec des yeux pleins d'admiration, luisant sous la lumière rouge :

« Eh bien! dit-il, le jour où mon père sera vengé et où notre Hongrie sera libre, rapportez-moi ce bijou, et vous et les vôtres venez au château des Zilah. Je vous donnerai une vie de paix, en mémoire de cette nuit de deuil. »

Au loin, déjà, vers les avant-postes, on entendait retentir, comme des claquements de coups de fouet, de rapides fusillades.

Peut-être les Autrichiens, ayant aperçu les lueurs des torches, essayaient-ils une attaque de nuit.

« Eteignez les torches », dit Yanski Varhély.

Les bouts de résine crépitaient dans la neige où on les écrasait : la nuit noire, la sinistre nuit d'hiver, avec ses cris du vent dans les branches, tomba sur cette troupe d'hommes prêts à mourir comme était mort leur chef, et tout disparut — vision, fantômes, —

les tziganes silencieux s'enfonçant dans la forêt sombre, tandis que, çà et là, on entendait le bruit des baguettes des honveds rechargeant leurs fusils et y glissant des balles.

Cette nuit de janvier était restée pour Andras comme un souvenir presque fantastique. Depuis il avait, à cette même place où le comte Sandor était couché, fait élever un mauselée de marbre où il était venu fléchir le genou et prier. Mais de toutes les heures de cette guerre romanesque, au cadre pittoresque et mâle, c'était cette heure navrante, cette scène farouche de l'ensevelissement de son père, qui lui était demeurée la plus présente : — le tableau du guerrier couché dans la terre, la dragonne au poignet, restant là devant ses yeux, inoubliable en sa majesté funèbre.

(*Le Prince Zilah.*)

Feu Panazol.

C'est un type bien divertissant que ce Brichanteau dont M. Jules Claretie vient de narrer avec tant de verve les joyeuses ou décevantes aventures. Brichanteau est le « raté » du théâtre, mais un raté « bon enfant », si je puis dire, et dont le cœur ne connaît pas la haine. Il avait reçu de la nature des dons précieux : une voix superbe, une intelligence très vive, un goût éclairé de l'art. Aimant son métier à la passion, il devait entrer à la Comédie-Française. Mais il s'est égaré dans les chemins de traverse; il a perdu son temps à courir la province, jouant, au hasard des engagements, les premiers rôles et les derniers, tantôt Ruy-Blas ou Andrès, tantôt Oreste ou Orsini. Il vieillit misérable, mais toujours digne, et finit, pour ne pas mourir de faim, par accepter un modeste emploi au vélodrome de Buffalo-Bill; il est *starter* dans les courses; il est préposé au service des signaux — ce qui lui permet de faire encore quelques beaux gestes, et ces gestes le dédommagent de ses déboires. Il faut peu de chose pour le consoler.

Voici un piquant chapitre du nouveau volume de M. Jules Claretie, une scène prise sur le vif, le tableau de l'enterrement

d'un acteur célèbre, avec les hypocrisies et les ridicules que comporte un tel événement...

Écoutons Brichanteau, le vieux comédien. C'est lui qui raconte :

Il est mort, le pauvre Panazol! Nous l'avons conduit, l'autre matin, au cimetière Montmartre où il s'était acheté un terrain depuis longtemps et fait bâtir un petit monument à son gré, un monument gai, dont il avait examiné les devis lui-même et surveillé l'exécution, allant au chantier du marbrier comme il serait allé à des répétitions, exactement. Panazol, qui avait toujours été coquet, recherché dans sa mise, tenait essentiellement à ce que ce dernier vêtement de pierre fût à sa convenance.

Un grand talent, Panazol! Pour ma part, je l'aimais beaucoup. Un peu *vieux jeu*, avec des trémolos dans la voix et la main inévitablement passée dans ses cheveux lorsqu'il faisait une déclaration d'amour; mais un vrai jeune premier, sachant comme pas un baiser les doigts d'une femme et se mettre à genoux sans être ridicule...

Et il est mort. Il avait quitté le théâtre en pleine vigueur. Ce diable d'homme, qui pouvait fournir une longue carrière, ne voulait pas vieillir. Changer d'emploi lui eût semblé un déshonneur... Le jour où il s'aperçut qu'il avait un peu trop de cheveux blancs et une dent qui se gâtait, il donna sa représentation d'adieux, salua le public, pleura un peu et se retira à Asnières, dans une maison toute petite, mais coquette, comme lui, et il y vécut en se disant :

« Il n'y a plus de jeunes premiers! »

Son monument, à Montmartre, l'intéressait infiniment. Il se préoccupait d'y faire graver la liste de ses meilleurs rôles, en deux colonnes divisées par un flambeau éteint... Il est mort la semaine dernière, dans sa petite maison d'Asnières, et on a beau dire que les camarades de théâtre sont ingrats, nous étions là, en assez grand nombre, devant le portail

drapé de noir et nous l'avons presque tous accompagné d'Asnières au cimetière Montmartre.

Il faut tout dire, le temps était doux, et l'hiver semblait faire trêve. On retrouvait là des anciens amis, de vieux, très vieux camarades, des vieilles aussi, de bonnes vieilles en cheveux blancs, qui avaient été autrefois de jolies brunettes ou de belles blondes. On se disait : « Tiens, Angèle! Ou Irène! Ou Martinard! Ou Durandel! Ce bon Chevrier! Ce cher Duverdy! » Car ils étaient tous là, je vous dis, presque tous, les camarades de feu Panazol! Panazol n'avait jamais été ni jaloux, ni chien, ni rosse. On lui gardait un souvenir et nous lui apportions des fleurs.

Ah! il a eu un bel enterrement! Avec des épisodes imprévus, je dois le dire. Pour aller d'Asnières à Montmartre, la famille (elle ne se compose que d'un neveu) avait mis à notre disposition deux omnibus funéraires. Très moderne, cette invention-là. Et très commode, quand on se trouve entre gens de connaissance. Si la route est longue, on peut causer. Nous nous connaissions tous, heureusement. Oui, il y avait là Duverdy, l'ancien troisième rôle de la Gaîté, Martinard, qui jouait les comiques, Topinet, excellent dans les grimes, et des femmes, *marquées* ou jeunes, les vieilles parce qu'elles avaient connu — aimé peut-être — Panazol, les jeunes parce qu'elles étaient curieuses et qu'elles espéraient que quelque reporter mettrait leur nom dans le journal.

Nous voilà donc en route, en omnibus, coude à coude, genou contre genou, un peu empilés.

« Complet! dit Duverdy.

— Et pas de correspondance! » fit Topinet.

Je ne disais rien, moi, volontiers parleur; j'écoutais, pensif. J'écoutais et je songeais à Panazol. Je le revoyais, jeune, brillant, passionné, l'œil en feu, jouant Montéclain de la *Closerie des Genêts*, à Versailles, et me donnant la réplique dans *Hernani*, à Montpellier. Moi, Hernani; lui, don Carlos! Belle soirée! Et main-

tenant, ce pauvre Panazol, si acclamé du public, il s'en allait lentement, cahoté dans son dernier lit de chêne, vers la petite maison de pierre dont il avait discuté le « plan », coupe et fondation, avec l'architecte...

Et je trouvais qu'on ne parlait pas beaucoup de lui, dans cet omnibus funéraire qui, maintenant, les fortifications franchies, suivait les longues, larges, tristes rues de la banlieue... Non, on n'en parlait pas beaucoup : on n'en parlait même pas assez...

... Les femmes commençaient à rire.

Souvenirs de théâtre. Evocation des années d'autrefois. Et les :

« Te rappelles-tu? Te souviens-tu? M'as-tu vu? »

Ou :

« L'as-tu vu? »

On cherchait des anecdotes sur Panazol, ses débuts, sa jeunesse. Duverdy rappelait les années de vache enragée de notre Panazol, qui devait être, plus tard, si applaudi!

. . . .

On était maintenant sur le chapitre des vieux souvenirs. Ils se levaient comme des volées de perdreaux. Martinard racontait ses tournées de province. Topinet imitait les camarades du temps passé. Il avait connu Grassot qui amusa toute une génération en secouant sa main droite comme un agité et en disant : « Gnouf! gnouf! » Topinet répétait : Gnouf! gnouf! comme Grassot. Et l'on riait. Chacun racontait la sienne. Comme on discutait sur un ancien couplet que chantait Arnal dans *Riche d'amour*, Irène Gauthier, qui avait eu une jolie voix, se mit à le chanter à son tour. Et Durandet, sur les couplets de facture qu'on avait le tort de négliger, en citait des tas : des couplets de sentiments, des couplets drôles, si bien que tout l'omnibus applaudissait et, de temps en temps, s'emplissait de rires...

A mesure qu'on approchait, pourtant, on riait

moins. Nous arrivons au cimetière Montmartre. Très graves maintenant, la démarche lente, avec nos fronts de douleur, nous suivons à pas comptés le char funèbre jusqu'au coin de terre où nous allons nous séparer pour jamais de notre ami. Nous nous dirigeons, ne perdant point de vue les porteurs, à travers les tombes, jusqu'à l'endroit où se dresse le monument bâti, de son vivant, par le bon Panazol. Une pierre, laissant maintenant la fosse béante, et une stèle de marbre, coquettement découpée, avec les deux colonnes de rôles séparées par le fameux flambeau éteint et au-dessus, parmi les lauriers sculptés, ce nom, ce simple nom, gravé en lettres d'or — avec un *alpha* et un *oméga* au-dessus, — ce nom tant de fois imprimé sur les affiches des colonnes Morris : *Panazol*.

C'est là!

Le cortège s'arrête. On fait cercle, les assistants se bousculent pour être placés près des orateurs qui vont parler. Je les regarde, les orateurs. C'est Valbousquet — le jeune premier comique des Folies-Dramatiques, — qui doit parler au nom des *jeunes* et saluer le vétéran des batailles théâtrales d'autrefois, et Maurevel, qui d'abord prendra la parole au nom de l'Association des artistes dramatiques. Un lettré, Maurevel, littérateur à ses heures, et qui a publié un volume de souvenirs : *Pendant les entr'actes*, *opinions et études*. Je vous le recommande.

Je les observe, je les étudie. Quand on n'est plus en scène, on est spectateur à son tour.

Il a l'air grave, Maurevel, et le petit Valbousquet est très pâle, pâle comme sa cravate blanche. C'est la première fois qu'il enterre quelqu'un; il est ému. Maurevel, vieux routier, a plus d'aplomb. Il en a tant suivi, de ces convois funèbres! Et puis, il sait parler. Il a fait, sur l'art de la diction et la pensée des poètes, des conférences à l'Athénée des Batignolles et des rapports à l'Association des artistes.

Le prêtre dit les prières, bénit la fosse. Les orateurs s'avancent. Panazol, étendu dans sa bière, va assister à l'apothéose de sa vie de labeur...

Nous étions tous émus, je dois le dire. Oui, tous. Autant que le petit Valbousquet. Même ceux qui avaient ri le plus, tout à l'heure, dans l'omnibus funéraire, oui, même ceux-là se sentaient le cœur serré. En voyant Maurevel s'avancer, droit et digne, son papier à la main, avec le bras étendu, un bras immense, orné, comme le collet du pardessus, d'astrakan, je me disais :

« Mon cher Panazol, écoute, et sois content ! C'est *ta dernière* ! »

Bon. Voilà que Maurevel commence. Ce qu'il nous dit là, je ne l'oublierai de ma vie. Sa voix est belle, sonore, moins éclatante que la mienne; elle n'aurait pas rendu M. Beauvallet jaloux, mais elle est belle.

« Messieurs, dit-il — et ce *Messieurs* emplit le cimetière, imposa le silence, — messieurs, l'homme de bien que nous pleurons, le camarade de talent, du talent le plus rare, que nous accompagnons à sa dernière demeure, fut, dans toute la force du terme, un artiste, un créateur, un comédien. Il ne se contenta point d'illustrer sa profession, il l'honora. Si Panazol meurt la tête couronnée de lauriers verts, mais la boutonnière vide du ruban rouge, c'est qu'il fut un artiste et non un fonctionnaire, et qu'il ne sollicita jamais cette marque factice, d'une valeur transitoire, qui va s'abattre, portée sur les ailes de la faveur, sur trop de poitrines contestables. »

(La phrase fit de l'effet. On est généralement froid au cimetière, mais il y a des frissons muets qui valent des murmures flatteurs.)

« C'est donc, messieurs, un acteur, et rien qu'un acteur, un camarade et rien qu'un camarade, que nous escortons aujourd'hui dans ce voyage au champ du repos où nous irons tous... Témoin de la vie et des succès de ce camarade glorieux, il m'appartient de

rendre hautement à Panazol, à son mérite, à sa valeur, un hommage impartial. Refusé à tous les examens du Conservatoire, Jean-Jacques-Edgar Panazol fut, on peut le dire, le fils de son labeur et de son talent. Il se fit, il se créa lui-même.

« Je l'ai connu aux heures de sa jeunesse et, je peux le dire, j'ai, sans jalousie, sans vanité, sans résistance, partagé mes rôles avec lui. Il était alors dans cette période d'hésitation que nous avons tous traversée — ou presque tous — et où nous nous cherchons, dans une étude attentive de nos qualités et de nos défauts. Ces défauts étaient nombreux chez Panazol. Une prononciation souvent défectueuse, une démarche que je qualifierai d'incorrecte, une timidité qui confinait à la gaucherie n'annonçaient pas encore le comédien que devint plus tard notre camarade Panazol. Tu me le pardonneras, mon cher camarade, tu pardonneras à ma loyale franchise, ou plutôt tu me l'aurais recommandée, tu l'aurais exigée toi-même. En ce temps-là, je ne t'étonnerai pas, je n'étonnerai personne en disant (on peut le reconnaître après tant de glorieuses revanches) que tu étais, à de rares occasions près, franchement mauvais ! »

Stupéfaction dans l'auditoire. Nous nous regardions un peu effarés. Mais Maurevel, dominant toutes les stupeurs, et dressant son grand bras cerclé d'astrakan :

« Et si je le constate, mon vieil ami, c'est pour mieux proclamer quelles victoires tu as remportées après cette période d'hésitation et de malchance. Quelles belles soirées nous te devons ! Quelles émotions ! Quels nobles souvenirs !

« Sans doute, messieurs, Panazol eut souvent le tort d'aborder certains rôles pour lesquels il n'était point fait. On se souvient de l'insuccès, d'ailleurs exagéré et injuste, qu'il rencontra dans d'Artagnan. Mais de quel sceau tout personnel il marqua le rôle du patriote soupçonné de trahison dans le *Bourgeois de Gand* ! Il

eut le tort, étant de par son physique un jeune premier fait pour la comédie de genre, la petite comédie factice, de vouloir, un beau jour, par caprice, aborder le répertoire classique. Là apparut avec trop d'évidence le manque absolu de toute étude préalable. Mais en revanche, que de dons exquis, quelles trouvailles originales lorsqu'il se livrait à ses propres instincts et à ses inventions que je qualifierais de géniales, si elles n'avaient pas été si désordonnées ! »

« Mais ce n'est pas une oraison funèbre; c'est un éreintement, disait Duverdy.

— Il a mis du vinaigre dans son eau bénite », faisait Irène Gauthier.

J'étais stupéfait, moi. Pauvre Panazol! La voilà donc, ton apothéose! Il en entendait de sévères, ton mausolée! Je regardais le neveu du mort, un gros garçon rougeaud, pataud, venu de province. Il remerciait Maurevel. Il trouvait que Maurevel avait bien parlé de son oncle. Il n'avait pas compris. Ah! les héritiers !

Nous échangeons des regards navrés, les vieux amis et moi. Mais ce fut bien pis lorsque, parlant au nom de la Société des artistes dramatiques, le petit Valbousquet s'avança vers la tombe.

Il était plus pâle encore que tout à l'heure, ce petit Valbousquet, atrocement ému, et on ne voyait plus que son long nez, rouge et pointu, dans son visage ovale. Sa figure blême sortait d'un foulard de soie blanche, comme le visage de Pierrot de sa collerette. Il s'avança en faisant *hum! hum!* pour assurer sa voix et, fouillant dans la poche de son pardessus, il en tira un rouleau de papier qu'il déplia machinalement, la lèvre relevée par un rictus de malaise.

En le dépliant, ce papier, le pauvre garçon tremblait comme la feuille.

« Il ne pourra pas le lire, dit quelqu'un derrière moi, il ne pourra pas. »

Valbousquet ne regardait même pas son papier; il

roulait autour de lui des yeux agrandis, comme un débutant qui interroge, étranglé d'angoisse, une salle prête à le dévorer. Il tardait même un peu trop à prendre la parole, et l'on commençait à battre des pieds dans la terre humide. Mais brusquement Valbousquet se résolut à parler et, jetant les yeux sur son papier déroulé :

« Qui je suis? s'écria-t-il... Qui je suis?... Vous ne le voyez donc pas? Je suis le Dictionnaire... Parfaitement! Le *Dictionnaire de l'Académie*! »

Quoi? Comment? Qu'est-ce qu'il disait? Valbousquet n'avait pas plutôt prononcé ces paroles que nous nous entre-regardions d'un air stupéfait.

Le Dictionnaire! Valbousquet devenait donc fou? Le *Dictionnaire de l'Académie?* A propos de Panazol, de notre camarade Panazol? Nous ne savions plus que penser. Un obus, oui, un obus, tombant là, au milieu de nous, ne nous aurait pas rendus plus stupides.

Et Valbousquet continuait :

« Ah! on ne m'achève pas souvent! Mais il faut tout dire; quand je suis fini, on me recommence. Je suis le *Dictionnaire perpétuel*, le *Dictionnaire éternel*, le *Diction...* »

Mais Valbousquet s'arrêta tout à coup, se frappa le front violemment, le cogna, de ses doigts rageurs, à y amener une large tache rouge et s'excusant avec un grand cri :

« Pardon! Oh! je vous demande pardon! Je me suis trompé!... Ah! c'est insensé!... Pardonnez-moi! Je vous demande pardon, mesdames et messieurs!... C'est mon rôle, ce n'est pas mon discours, c'est mon rôle!... »

Valbousquet s'était trompé de poche. Il venait de déplier, au lieu de l'adieu à Panazol qu'il avait rédigé, un des rôles qu'il répétait dans la revue des Folies-Dramatiques, où il jouait à la fois le *Dictionnaire de l'Académie*, le *Microbe* et le *Phonographe*. Et maintenant il avait beau parler du talent de Panazol, des vertus de Panazol, de l'exemple donné par Panazol, on ne

l'écoutait plus. On ne devait plus l'appeler désormais que le *Petit Dictionnaire*.

Duverdy, derrière moi, disait :

« Tout de même, cette erreur-là, c'est divertissant, c'est drôle, c'est du bon théâtre !

— Et c'est moins méchant que le petit papier de Maurevel, répondait Irène Gauthier. Quelle potence, ce Maurevel ! »

Voilà pourtant comment on a enterré Panazol, le pauvre Panazol, un bon ami, une de nos gloires !

En partant, j'offris mon bras à Irène Gauthier, qui marchait difficilement, à cause de ses rhumatismes.

« Vois-tu, me dit-elle, quand je m'en irai, je ne veux pas de ces flots d'éloquence !... Porte-moi seulement, si tu me survis, mon vieux Brichanteau, un bouquet de violettes de deux sous ! Ça vaut mieux que tout ça !... Ce pauvre Panazol ! »

(*Brichanteau comédien.*)

THÉATRE

M. Jules Claretie a cultivé tous les genres, et dans tous il a donné la mesure d'un talent sûr et prime-sautier, d'un esprit sain et lucide.

Il a donné au théâtre *la Famille des Gueux*, écrite en collaboration avec M. P. de la Gattina, qui fut député au Parlement italien; *les Muscadins*, drame tiré d'un de ses meilleurs romans; *Raymond Lindey*, drame emprunté à la période révolutionnaire et un moment arrêté par la censure; *le Régiment de Champagne*, que trop de poudre dépensée fit passer pour un drame purement militaire, quand il y avait là une intrigue si vivante. Cette pièce eût gagné à conserver son titre primitif : *les Pardailhan*, comme la comédie que M. Claretie fit jouer par Laferrière au théâtre de Cluny, sous ce titre *les Ingrats*, eût été mieux comprise sous ce nom : *le Lest*, le lest étant la reconnaissance et la pudeur que jettent les ambitieux pour monter plus haut. Quoi qu'il en soit, *le Régiment de Champagne* a fourni une brillante carrière : il a dépassé les cent représentations qui sont les épaulettes de toute pièce de théâtre.

Le Père, pièce un peu noire peut-être, mais vigoureuse, hardie, faite en collaboration avec M. Adrien Decourcelle et admirablement jouée par Worms, ce qui ouvrit décidément à l'éminent comédien les portes de la Comédie-Française, *le Père* — thèse inacceptable, mais forte et fière, où le fils se fait *justicier*, à l'encontre des *Fourchambault*, où il se fait sauveur — témoigne d'une entente solide du dialogue.

En 1883, la comédie de *Monsieur le Ministre* fit reparaître avec éclat le nom de M. Jules Claretie. Cette pièce, représentée au théâtre du Gymnase-Dramatique, obtint un grand

et légitime succès. Deux ans plus tard, sur la même scène, il faisait applaudir *le Prince Zilah*.

Depuis qu'il administre la Comédie-Française, M. Jules Claretie n'a plus écrit d'œuvres dramatiques. Mais là encore il a su montrer cette connaissance approfondie de la scène, cette science distinguée à laquelle tout le monde se plait à rendre hommage.

Ma politique... c'est mon travail, ma femme et mes enfants!

« Ce que j'ai voulu faire, dit M. Jules Claretie dans la préface du roman d'où il a tiré sa comédie, j'ai voulu saisir au passage ce temps troublé, ces mœurs nouvelles, cette société qui continue le tapage d'avant le déluge, ce monde enfiévré et toujours en scène, cette foire aux appétits, cette kermesse du plaisir qui nous attriste un peu et nous amuse beaucoup, et nous permet à nous, romanciers, simples candidats à la vérité, de sourire parfois des éternels candidats aux portefeuilles. »

Quoi de plus dramatique, de plus vivant, de plus « arrivé », que l'histoire de ce grand homme de province porté brusquement au pouvoir par un coup de fortune ou de majorité parlementaire sans y avoir été préparé par ses quarante ans de vie bourgeoise honorablement vécue à Grenoble? Tôt ou tard le vertige doit le prendre; il succombera forcément aux mille tentations qui surgissent à l'envi devant ses appétits surexcités, et sa chute sera plus rapide encore que ne l'avait été son élévation.

On rencontre, dans cette pièce, de jolies scènes, très lestement enlevées, témoin celle qu'on va lire, dans laquelle un ouvrier fait, en présence de Vaudrey, le ministre — qu'il ne connaît pas, — une profession de foi qui ne manque pas de saveur.

(Chez Marianne, salon très élégant. — Porte à gauche et au fond, à droite. A gauche, au fond, un piano, près de la cheminée, où brûle un feu clair. Pouf au milieu du salon. Fauteuils, canapé. Un métier à tapisserie, au fond, près de la cheminée. A droite, un petit meuble Cabinet italien à incrustations d'ivoire. Une petite table recouverte de peluche. Fleurs partout.)

VAUDREY, MARIANNE, CÉLESTE, puis DENIS, GARNIER.

MARIANNE, à Céleste. Qu'y a-t-il, Céleste?

CÉLESTE. Mademoiselle... c'est l'ouvrier... pour ce

meuble... je lui ai dit de revenir demain... Il ne pourra peut-être pas... Alors, je me suis permis...

MARIANNE, vivement, à Vaudrey. Cela vous est-il indifférent que cet homme fasse cet ouvrage devant vous? Ce sera très vite fait... Et puis c'est un électeur!... Tiens, une idée. Nous allons le faire parler sur le gouvernement. Quel est donc le tyran qui se mêlait au peuple pour savoir ce qu'on pensait de lui? Pour un tyran, ce n'était pas mal. Vous qui êtes un démocrate, vous ne pouvez pas vous refuser ça.

(Entre Garnier, ses outils à la main, en redingote assez propre, mise d'un ouvrier honnête, l'air doux et poli.)

GARNIER. Pardon, madame, je vous dérange?...

MARIANNE. Non... non... entrez, mon ami.

GARNIER. C'est que l'on m'a dit comme ça que c'était très pressé.

MARIANNE. Très pressé, en effet.

GARNIER. Voilà les poignées du meuble, madame.

MARIANNE. Arrangez cela. (Garnier se met à l'ouvrage). Eh bien, mon ami, l'ouvrage... ça va-t-il? êtes-vous content?

GARNIER, travaillant. Vous savez, madame, ça va tout doucement. Je fais comme ça de temps en temps des bricoles... Je n'ai pas eu de chance cet hiver... J'ai été malade tout le temps. Et les petits, à la maison, ça vous a des dents, ces mioches-là! Heureusement j'ai une femme qui est une piocheuse. A nous deux, nous nous tirons d'affaire, tant bien que mal.

MARIANNE. Combien avez-vous d'enfants?

GARNIER. Trois, madame. Deux qui se portent bien et un qui a toujours quelque chose. Ce qu'il nous coûte en drogues, ce petit mâtin-là! Mais il est si gentil, si intelligent!

VAUDREY. C'est votre préféré, à ce que je vois?

GARNIER. Oui, monsieur... C'est celui qui a le plus besoin qu'on l'aime. (Une seconde de silence.) Je ne sais ce que j'en ferai, de celui-là!

MARIANNE. Un employé.

GARNIER. Oh! non, madame! Quand on n'a pas de rentes, il vaut mieux vivre d'un outil! C'est plus sûr. Je veux que mes enfants aient tous un état. (Montrant le meuble auquel il a ajouté une poignée.) Vous voyez, madame, comme ça fait bien?

MARIANNE. Très bien. (A Vaudrey.) N'est-ce pas?

VAUDREY. Très bien! Très bien!

MARIANNE. Je vois que vous aimez votre métier. Vous ne devez pas vous occuper de politique.

GARNIER. La politique... merci bien... je ne m'en mêle plus!... Je garde mes opinions, mais j'ai fini par m'apercevoir que c'est toujours pour les gros que les petits se démènent! Vrai... C'est trop bête de risquer sa peau pour un tas de farceurs!

MARIANNE, bas à Vaudrey. Aïe! Aïe!

VAUDREY, bas à Marianne. Laissez... Laissez... La vérité avant tout!

GARNIER, travaillant. Ma politique... Bah! c'est mon travail, ma femme et mes enfants! Et si vous voulez mon idée, je pense qu'au lieu de se chamailler à tout bout de champ, tous ces beaux parleurs de la Chambre feraient joliment mieux de s'inquiéter tout simplement des pauvres diables qui ont tant de peine à payer leur propriétaire et leur boulanger.

MARIANNE, bas à Vaudrey. Une pierre dans votre jardin, Excellence. (Haut.) Oui... certainement... autrefois... vous auriez eu raison de parler ainsi, mais le ministère actuel...

GARNIER. Le ministère actuel?

MARIANNE. Oui! M. Vaudrey, par exemple... Celui qui a remplacé Pichereau, on assure que c'est un homme de progrès.

GARNIER, haussant les épaules. Laissez donc! Avec votre homme de progrès, est-ce que le pain coûte deux sous moins cher? Est-ce que le terme ne revient pas tous les trois mois? Ça nous fait une belle jambe, son progrès! Voyez-vous, madame, tous ces gens-là ont bien d'autres chiens à fouetter que de s'inquiéter de nous.

Aussi qu'est-ce que ça fait que Vaudrey ou Pichereau soit ministre! Pichereau ou Vaudrey, je m'en moque comme de Colin-Tampon!

VAUDREY, s'approchant de Garnier. Oh! oh! Peut-être ne voyez-vous pas juste, mon ami! Je connais M. Vaudrey, c'est un homme bien intentionné! Je suis persuadé qn'il ne demanderait pas mieux que de vous être utile! Donnez-moi votre adresse.

GARNIER. Moi...

MARIANNE. Oui... oui... Monsieur s'occupera de vous, c'est un ami intime de M. Vaudrey.

GARNIER. Denis Garnier, rue Cardinet, 4!... Mais vous savez, ça s'oublie, ces adresses-là! Quand je pense que Berthauld, le député de mon arrondissement...

VAUDREY. Grand talent... Vous le connaissez?

GARNIER. J'ai présidé son comité électoral... aux Batignolles!... J'étais influent tout comme un autre... On m'écoutait à l'atelier. Alors il venait me voir souvent rue Cardinet, Berthauld! Des poignées de main, dans ce temps-là, et des « mon cher! » et des « mon brave! » et des « mon ami! » et des « citoyen! » Il m'aurait mouché mes petits, si je l'avais laissé faire... Moi, il m'offrait des cigares.

MARIANNE, riant. Les cigares électoraux.

GARNIER. Je l'aimais, cet homme-là. Un mot de lui, je me serais fait casser la... quelque chose... Quand il a été ballotté — il a été ballotté, Jules Berthauld... et ferme, vous savez bien — il était vert! Il ne se tenait plus! Je lui disais : « Vous passerez, citoyen, je vous dis que vous passerez. » Il répondait : « Ah! mon ami, puisse le peuple vous entendre. »

MARIANNE, riant. Il paraît qu'il a entendu!

GARNIER. Une fois élu, crac! Oh! plus de « mon cher », plus de « mon brave », plus de « mon ami ». Plus rien! J'ai voulu lui dire bonjour, un matin, dans la rue... Je me suis approché. Il a cru probablement que je venais lui demander quelque chose. « Pardon,

qu'il m'a fait, je vous connais bien, mais je ne vous reconnais pas! Je suis pressé!... à une autre fois!... » Oh! il ne m'appelait plus citoyen... Un peu plus, il m'aurait appelé : Monsieur!

MARIANNE, riant. C'eût été dur.

GARNIER, riant. Son amitié s'en était allée en fumée.

MARIANNE. Comme ses cigares!

GARNIER. Et comme ses professions de foi! Du reste... les candidats, c'est comme ça avant l'élection : si on y tenait, ils nous cireraient nos bottes! Une fois nommés, ah! bien oui, va te promener, électeur! Ils nous enverraient volontiers les leurs... (Il fait le geste.)

MARIANNE. Familier... mais juste!

GARNIER, se relevant. Voilà qui est fait, madame.

MARIANNE. Qu'est-ce que je vous dois, monsieur Garnier?

GARNIER. C'est huit francs, madame.

MARIANNE, regardant Vaudrey. Vrai, ça valait plus que ça...

GARNIER. Oh! c'est le prix.

MARIANNE, lui donnant un louis. Gardez... gardez... Le reste est pour acheter des bonbons à vos enfants!

GARNIER. Vous êtes trop bonne, madame! Mais... des bonbons! Si ça vous est égal, avec cet argent-là je leur achèterai des tricots! Au revoir, madame! Salut bien, monsieur!

VAUDREY, lui tendant la main. Au revoir, mon ami, M. Vaudrey s'occupera de vous, je vous le promets.

GARNIER. Alors, monsieur, sans vous commander, parlez-lui le plus tôt possible, parce que si vous tardiez trop... eh! eh!... il ne serait peut-être plus ministre!

(*Monsieur le Ministre*, acte III, sc. v.)

L'incinération du drapeau.

Le régiment de Champagne a été décimé. Le colonel de Navailles a péri dans la mêlée. Le maréchal de Villars fait appeler le dernier officier vivant, le capitaine Roger. Celui-ci, avec une poignée de braves, occupe la ferme de Saint-Remy, qui coupe la route à l'ennemi. — Il lui donne l'ordre de tenir là, jusqu'à la nuit, pour protéger la retraite de l'armée.

La scène est sublime. Qu'on en juge :

ROGER, LA FANFARE, LE PETIT JACQUES, SOLDATS.

Peu à peu le jour baisse.

ROGER. Mes amis, en votre nom j'ai promis de tenir jusqu'à la nuit. Le soir vient. Nous n'avons pas longtemps à attendre pour mourir!... Tous les survivants du régiment de Champagne sont-ils ici?

LA FANFARE. Tous ceux qui peuvent se tenir debout, oui!

LIMOUSIN, blessé et couché à droite, se redressant. Et les autres se relèvent!

LA FANFARE. Tous sont là?

JACQUES, entrant. Non, pas tous! Et moi?

LA FANFARE, joyeux. On te croyait mort, petit Jacques!

JACQUES. J'étais prisonnier... mais je suis petit... j'ai glissé entre leurs jambes... et me voici!... Ils approchent!

ROGER. Dans une heure, de ceux qui tiennent ici, la moitié ne sera plus! Dans deux heures tous seront morts!... Enfants, une dernière poignée de main! Vous êtes de braves gens! (Il distribue des poignées de main. — A La Fanfare.) Embrasse-moi, toi!

LA FANFARE, dans une étreinte farouche. Roger! Roger!... Toi mourir!

ROGER. Plains-toi donc!... Nous mourrons ensemble!

Fusillade dans le fond.) Un cavalier français arrive ensanglanté, au galop de son cheval, et tombe au milieu de la cour en tendant un pli à Roger qui le décachète fébrilement. Le cheval, sans cavalier, est attaché à gauche à l'anneau d'un poteau.

ROGER, regardant la missive. Le sceau de l'état-major! (Il l'ouvre et lit.)... « L'ennemi nous déborde... tenez encore!... tenez toujours. » Les ennemis!... Nos mousquetaires vont les arrêter un moment. (Un détachement de soldats sort et engage le feu dans la coulisse. Bruit de mousqueterie.) Mais dans quelques minutes ils seront ici! Ma mère, attendez votre fils!... Vous ne m'aurez point connu, mon père, mais je vous envoie ma tendresse à travers l'espace et la mort! (Le détachement de soldats rentre ramenant beaucoup de blessés; des morts tombent.) Nos avant-postes sont repoussés... à d'autres!

LA FANFARE. A moi!

ROGER. Non! attends, impatient! Ce sont les plus âgés qui doivent le plus souffrir! (De nouveaux solda vont combattre.)

LIMOUSIN, à Bourguignon. Laisse-moi passer!

BOURGUIGNON. Après moi, s'il en reste!

LIMOUSIN. Gourmand! (Ils montent à droite. — Fusillades plusieurs soldats tombent.)

LA FANFARE. Voilà comment le régiment de Champagne meurt!

JACQUES, jouant du fifre. Vive le régiment de Champagne!

ROGER. Mes amis, les rangs s'éclaircissent! Tout à l'heure les derniers vont tomber ici! Voulez-vous laisser à l'ennemi le drapeau que vous avez juré de défendre?

TOUS. Non! non!

ROGER. Eh bien, déchirons-le, brisons sa hampe, partageons entre nous ses glorieux débris et que ceux qui survivront, s'il en survit, montrent le lambeau sacré. N'y en eût-il qu'un seul, ce haillon voudra dire : — Le drapeau est sauvé!

TOUS. Oui! oui!

LA FANFARE. Capitaine, pardon!... A quoi bon faire ramasser ces haillons sur nos cadavres? Pas un lambeau ne sera sauvé, puisque pas un des soldats de Champagne ne doit survivre!

ROGER. Alors?

LA FANFARE. Alors brûlons le drapeau, capitaine, et jetons ses cendres au vent avec nos dernières balles!

ROGER. Le plus vieux du régiment a parlé au nom du régiment. Un brasier! (On allume du feu, Roger agite aux rayons du soleil couchant le drapeau bleu de ciel.) Drapeau de la patrie, symbole de la France, drapeau qui flottais joyeux et fier, aux jours de victoire, drapeau déchiqueté dont chaque trou marque un combat, dont chaque blessure marque un dévouement, honneur du régiment et du pays, drapeau, disparais dans la pure flamme, brille comme ce soleil couchant, flambe comme un rayon d'aurore!... Les derniers du régiment de Champagne, à genoux!

(Tous s'agenouillent, Jacques joue un air qui monte au ciel comme une prière.)

LA FANFARE. Drapeau du régiment, je t'embrasse au nom de ceux qui sont morts, au nom de ceux qui vont mourir!

ROGER. Adieu! (Il jette le drapeau à la flamme. — Silence. A peine le drapeau est-il consumé que, çà et là, à droite et à gauche des coups de fusil éclatent.)

ROGER. Soldats, maintenant ils n'auront plus notre honneur! Ils n'auront que nos existences. Ce n'est rien, regardez comme tombe le capitaine Roger, *l'arrière-garde*. Vive la France!

TOUS. Vive la France!

ROGER, élevant son chapeau. Feu!

(Les soldats groupés autour de lui font un feu de salve. Le soleil couchant éclaire ce groupe héroïque.)

(*Le Régiment de Champagne*, acte II, sc. IV.)

VOYAGES

Les récits de voyage constituent une des faces les plus originales de ce beau talent. M. Jules Claretie a visité presque toute l'Europe, à la fois comme un connaisseur qui parcourt un monument et un musée, et comme un observateur qui étudie les hommes et les mœurs. Il nous a dit, avec son talent de causeur, bien des choses intéressantes, parfois nouvelles, sur des pays qui ont déjà fourni tant de volumes aux voyageurs écrivains. Mais chacun voit à sa manière, et, le point de vue étant changé, le tableau de celui-ci ne ressemble plus au tableau de celui-là. C'est ce qui fait que les impressions de voyage sincèrement rapportées auront toujours un intérêt nouveau. Cet intérêt existe dans les livres de M. Jules Claretie : *Les Prussiens chez eux*, *Cinq ans après*, *Journées de Vacances*, *la Canne de M. Michelet*, etc.

Ce sont les souvenirs des excursions d'autrefois — excursions qu'on se plaît à refaire avec l'auteur. On retrouve dans *Journées de Vacances* les sensations d'art d'un Parisien en voyage, et dans les autres volumes, le souvenir des luttes héroïques de l'année terrible. L'amour de la paix, né de l'horreur même de la guerre, remplit ces pages où l'on sent battre le cœur d'un homme qui aime par-dessus tout ces deux choses : les Lettres et sa Patrie.

Le champ de bataille de Magenta.

On ne lira pas sans émotion la description de ce champ de bataille où sont tombés tant des nôtres. où le sang français et

le sang autrichien fraternisèrent et arrosèrent la terre italienne. M. Jules Claretie nous montre ces maisons avec lesquelles nos peintres de bataille nous ont familiarisés, ce pont de Buffalora où la garde mourut aussi, ces remblais du chemin de fer où s'amoncelèrent les cadavres, et cette rue de Magenta qu'il fallut arracher aux Autrichiens maison par maison. — Si nos voisins n'étaient pas ingrats, ils pourraient bien arroser un peu cette fleur du souvenir que nous avons plantée, là-bas, sur la tombe de nos morts.

... Au bout d'une route poudreuse — de cette poussière aveuglante et blanche des routes d'Italie, — entre deux mamelons où serpente la vigne, là-bas, assez loin, s'élèvent deux maisons carrées, solides comme des forteresses. Ce sont les bâtiments de la douane. Nos peintres les ont popularisés. On s'y battit avec acharnement, et c'est là, à l'entrée de ce pont, que le maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély, à cheval, regardait comment mourait la garde.

Le général Clerc y est tombé.

Le lendemain, le long de la berge, ceux qui passaient là pouvaient voir, des deux côtés du *Naviglio*, couchés en bon ordre, le bonnet à poil en avant et comme rangés encore en bataille, les cadavres des grenadiers...

Je suis le chemin qui mène à Magenta. Le soleil frappe sur ce paysage, sur cette nature depuis longtemps consolée, sur ces arbres dont les blessures se sont cicatrisées, sur ces mûriers amputés et guéris, sur ces champs de blé, sur ces rizières où s'enfoncèrent les pieds ferrés des chevaux. La cigale chante dans ces fossés où les blessés se couchaient pour mourir; beaucoup d'oiseaux, des papillons. Au fond de l'horizon bleu où se découpent les toits et les clochers rouges, les Alpes neigeuses, ces sommets blancs que les mourants regardaient peut-être en se disant que là-bas derrière, — mais si loin ! — était la France!

Voici Magenta.

Magenta! quelle antithèse! Le nom signifie : *Ma gentille*. Ce bourg, ignoré longtemps, maintenant à

jamais illustre, date à peu près du XVIIIe siècle, ou du moins il fut reconstruit à cette époque. Voyez, à côté des fermes, les maisons à balcons rococos, les ornements prétentieux. Ce fut peut-être une ville de plaisance où les Milanais passaient l'été. L'église de Saint-Roch porte cette date : 1732.

Les maisons sont criblées de balles encore, constellées de boulets, étoilées de mitraille. A l'entrée de la rue, sur la gauche, vaste comme une caserne, la fameuse maison verte où les chasseurs tyroliens visaient à coup sûr, derrière les persiennes. C'était comme une redoute, un cratère. Impossible d'avancer, les balles pleuvaient; un feu plongeant sortait de là, incessant, meurtrier, inévitable.

Le général Espinasse met pied à terre, s'élance l'épée à la main, frappe du pommeau la fenêtre du rez-de-chaussée, dit aux sapeurs : « Enfoncez-moi cela! » étend les bras et tombe mort. On l'emporta près de ce tertre où s'élève à présent une croix. Mais aussitôt les soldats se précipitent, brisent les portes, escaladent les murailles, luttent à bras-le-corps, sabrent, égorgent, étranglent. La maison est prise.

On montre encore, sur le mur blanc couronné des brindilles d'une vigne, le sang d'un zouave, dont la tête brisée a éclaté comme une orange mûre qu'on presserait entre les doigts. Le plâtre a bu le sang et l'a gardé.

Mais après la maison verte, une à une, pas à pas, étage par étage, il fallut enlever toutes les maisons du village. On frémit en songeant à la mêlée que ces ruelles ont dû voir. Autant de petits gibraltars. Les Autrichiens, retranchés dans les fermes, barricadés dans les *vicoli*, fortifiés dans les jardins. Des luttes dans les chambres, des combats dans les escaliers, des duels autour des puits, dans les écuries, sur les toits. On attaquait avec furie, on se défendait avec rage. Aujourd'hui encore, on suivrait sans se tromper les traces de la bataille. Les murs écaillés, les

pierres brisées, au coin des rues, les madones mutilées livrent le secret du combat. Ici, la lutte a été féroce. Dans ce *vicolo*, les morts devaient être entassés. Quelle fusillade sur cette place! Au pied de cet arbre, quel carnage!

Derrière l'église Saint-Roch, un squelette détaché de quelque danse macabre, sur la tête le bonnet carré du docteur, les tibias agités par un mouvement bizarre, tient dans sa main osseuse un rouleau où se lit cet avis de trappiste : *Memento mori!*

Qui a peint cela autrefois sur cette muraille? L'auteur inconnu de cette pauvre fresque ne se doutait pas qu'un jour ce squelette déploierait son : *Souviens-toi qu'il faut mourir!* au-dessus d'un tas de cadavres.

Et quel tableau pour un peintre! des morts amoncelés, et, au-dessus, cette Mort qui ricane et qui danse!

Mac-Mahon avait donné pour point de ralliement à ses troupes le clocher carré de la grande église de Magenta. Les boulets ne l'ont pas épargnée. On l'a, depuis le 4 juin [1], dotée d'un orgue en chêne sculpté, qui chante un *Te Deum* pour les anniversaires. Devant l'église, les catalpas centenaires ont été déchirés aussi par les balles. Des soldats ont écrit leurs noms. On lit *Vive la garde!* à côté de : *Vive la ligne! Bauvet*, 44; *Josseau, artilleur.*

Le 4 juin, toute cette terrasse et ce chemin bordé de haies fleuries, et ce sentier où passent les enfants barbouillés de mûres, étaient emplis de morts. On mit cinq jours à les enterrer. Et quelle paix maintenant! Quel sourire! On s'est battu là, vraiment? Ces arbres verts ont vu ce carnage?

Ils ont oublié.

A gauche de l'église rit une maison blanche à porte rouge. Un seul étage, des fenêtres vertes — les volets verts souhaités par Jean-Jacques, — de la vigne toujours, des festons qui courent, les feuilles qui se

1. 1866.

découpent comme des gouttelettes sur le mur chaud du soleil. Comme on serait heureux là ! Quel calme profond ! Et la maison souriait de même, égayait ainsi la vue sous la même lumière éclatante le jour du combat. Seulement, les balles brisaient ces fleurs jaunes ou bleues et couchaient des cadavres et encore des cadavres contre cette petite porte close !

Je me suis approché d'une chapelle qui s'appuie contre l'église, et j'ai regardé à travers une grille déchirée par les boulets. C'est un ossuaire. Il y a là, depuis cent ans peut-être, des têtes de morts géométriquement rangées comme des boulets dans un parc d'artillerie. Des chapelets, qu'on prendrait pour des serpents, s'enlacent autour de quelques-unes. Cet ossuaire, établi après la démolition de je ne sais quel cimetière, fait un singulier effet en un tel lieu.

Étrangeté ! plus d'un de ces crânes perdus a reçu quelque éclat de mitraille dans la journée du 4. J'en ai vu troués net par les balles. La guerre ne se contentait pas de frapper les vivants ; elle meurtrissait aussi les morts.

Le cimetière n'est pas loin de là. Un cimetière carré, aux murs assez bas, et qui servit de redoute aux Autrichiens. Tout est bon en temps de guerre : gares de chemins de fer, bureaux de télégraphe, tombes et caveaux, autant de forts tout trouvés ! Les pierres tombales, en Italie, sont plaquées contre la muraille, et pour créneler le *campo-santo*, les soldats de Schwartzenberg, que Giulay avait placés à l'aile gauche, ont brisé les marbres, mutilé les inscriptions, décapité les souvenirs. Là encore, ce fut un furieux combat. Nos soldats, fusillés par toutes les meurtrières, escaladaient ces murs en s'aidant les uns les autres. Ils s'accrochaient aux tuiles qui cédaient ou, quands ils se cramponnaient là, les Autrichiens, à l'intérieur, leur coupaient les doigts avec leurs sabres. Pourtant, le cimetière a été pris et la baïonnette a cloué plus d'un Croates à ces murailles.

Maintenant l'herbe a poussé sur tout ce sang. Les lis se balancent sous le vent à côté des roses trémières qui regardent orgueilleusement les lézards verts courir sur les tombes. Les sauterelles crient et s'envolent avec les pollens. Il y a des fleurs partout, et les croix de pierre des majors autrichiens se penchent et s'appuient contre celles de nos capitaines. La fraternité du repos!

Malgré tout, ce coin de terre, avec sa teinte rouge, est sinistre; on s'éloigne. A la porte, une *Piéta* constellée de balles; le Christ a reçu un biscaïen en pleine poitrine.

Le gardien, pour me flatter, me fait observer que c'est un projectile français.

A mesure qu'on avance, à mesure qu'on demeure, une indicible mélancolie vous envahit, mêlée de je ne sais quel sentiment de colère. Partout et partout des souvenirs de mort. A Ponte-Vecchio, deux canons soutiennent une colonne élevée à la mémoire du général Cler et des officiers tombés à Magenta. Elle a été fondue avec les balles ramassées sur le champ de bataille. Des pâles violettes, des marguerites mourantes. L'inscription dit, empruntée au livre des Macchabées : *Ils moururent, laissant non seulement aux jeunes gens, mais à toute la nation un grand exemple de vertu et de courage.*

Je suis entré dans la maison où se tenait, pendant la bataille, Schwartzenberg et son état-major, et, de là-haut, j'ai embrassé tout le champ de bataille : Magenta à droite avec ses toits rouges; là-bas Ponte-Nuovo, blanc sur le ciel, et, plus loin, Buffalora. Dans le jardin, où le sang coula, il n'y a plus que des abeilles qui murmurent, portant leur miel, autour des ruches.

On a rebâti en bois le pont de pierre, sur le *Naviglio-Grande*, que firent sauter les Autrichiens refoulés par les soldats de Canrobert. Pendant plusieurs heures, on se fusilla comme à bout portant d'une rive à l'autre du petit canal aux eaux bleues.

Des blanchisseuses qui lavaient leur linge au courant du Noviglio, et qui chantaient la *Blonde de Voghera*, s'interrompirent pour me regarder. Les visiteurs sont rares. J'éperonnai mon cheval, et tandis que j'évoquais le bruit terrible de la canonnade, je n'entendais que le doux refrain des filles lombardes :

La biondina di Voghera
Gio per l'erba se ne va...

Le monument funéraire — colonne ou pyramide, je ne sais pas trop — qu'on a élevé près de la gare n'est pas une merveille de goût. Ce marbre rose, agrémenté de médiocres trophées, n'a rien d'imposant. L'intérieur, tout orné, peint et doré, ressemble à quelque chapelle pénitentiaire qui voudrait se faire coquette.

On a gravé en lettres d'or, en les classant par corps d'armée et par régiments, les noms des morts. Neuf cent douze noms. Neuf cent douze! N'y en a-t-il pas d'oubliés?

Plus d'une fois le gardien qui habite là, qui couche dans cette colonne, qui en sort à peine, a vu des parents, des amis, venir s'agenouiller et pleurer. Il ne manqua pas de me faire remarquer, parmi tous ces noms, dont les désinences françaises vous font, à l'étranger, songer au pays, deux ou trois noms italiens, et me les désigna avec fierté parmi les morts de la légion étrangère.

Au moment où j'allais sortir, il cueillit quelque part une rose et me la tendit.

« Elle a poussé là », me dit-il.

La belle rose! Mais qu'elle était rouge!

Ces rues de Magenta m'attiraient encore. Les balles imprimées ainsi sur les murailles font l'effet des rides sur le visage des vieilles gens. On devine des drames inconnus, des misères passées, des mystères, des souvenirs, et l'on veut lire. La grande rue est devenue le *Corso della Vittoria*.

En face de la maison Blanche où logea l'Empereur,

la porte italienne a succédé à la porte autrichienne. On voit encore à l'angle droit, dans un médaillon, l'aigle noir, l'aigle d'Autriche, mal effacé, mal gratté.

Je m'assis dans un petit café, sur la grande place, et tout en rêvant, je regardais — quand le vent soulevait les tentures jaunes de la devanture — cette place toute lumineuse de soleil, avec des bancs de pierre semés çà et là, et des bornes grises reliées par des barres de fer. Point de bruit, à peine un bourdonnement presque mystérieux de mouches, et, dans le lointain, les notes sourdes d'un piano, filtrant à travers quelques fenêtres closes.

Et, par l'imagination, je peuplais cette solitude de blessés et de morts, je l'emplissais de bruit, et je voyais une longue file de soldats couverts de poussière stationnant devant la porte de ce boulanger (maintenant faisant sa sieste en bras de chemise, là-bas), et demandant — à prix d'argent — un peu de pain.

. . . .

Le soir venait. J'avais suivi, pour ainsi dire, heure par heure, le programme de l'histoire. Pas à pas j'étais allé, m'arrêtant à chaque station de cette terrible lutte, demandant à Ponte-Nuovo un souvenir des grenadiers et des zouaves de la garde qui tombaient sans reculer, à Ponte-Vecchio, comme un écho du canon de Trochu.

Cette mélancolie des soirs tombait sur le village reposé et sur les champs déserts. Il me semblait, derrière les haies, le long des mûriers mariés par des guirlandes de vignes, voir dans l'ombre étendus, des soldats avec la face pâle. Il y a des morts dans ce charnier qui rit au soleil et ne reprend peut-être sa sombre figure qu'au crépuscule, mais on ne les voit plus. Les fosses triangulaires sont larges et profondes. Pas de noms. Côte à côte des héros anonymes, des ennemis maintenant apaisés, çà et là une croix peinte en noir.

Une croix garnie de fils de fer qui supportent des verres de couleur, le soir du 4 juin, — la fête de ces morts, le jour où l'on dit la messe pour eux et où l'on illumine pour la victoire.

Et voilà donc ce qui reste d'un champ de bataille!

De vastes trous largement comblés, par endroits le blé plus beau, l'herbe plus drue. Des pans de muraille écaillés. Quelques reliques, quelques débris.

Mais ce serait trop triste, en vérité, si ces morts oubliés n'avaient pas laissé derrière eux le fort exemple de la tâche bien remplie, du devoir accompli jusqu'au bout, du droit affirmé, du *bon combat bien combattu*!

Ils sont morts, mais ils ont vaincu!

(LA POUDRE AU VENT : *Deux mois en Italie*.)

Les champs de bataille de Metz.

En 1875, la triste piété d'un pèlerinage aux champs de bataille poussa M. Jules Claretie vers ce coin de terre qui nous souriait jadis — nécropole immense où dorment aujourd'hui par milliers les vaincus héroïques de l'année terrible. Et dans ces villes, dans ces villages qui parlent allemand, il a senti palpiter encore l'âme de la France; il a entendu l'éternelle plainte de ceux qui sont demeurés là-bas, otages de notre défaite. M. Jules Claretie a donc écrit un livre plein de tristesse, mais plein d'espérance, comme il porterait une couronne à une tombe, mais à une tombe qui, pareille à celle de Lazare, devra se rouvrir un jour.

Voilà un livre que je recommande à la jeunesse de nos écoles; elle y puisera ce que l'auteur y a mis : un ardent amour pour la France, cette éternelle blessée qui porte au flanc deux plaies toujours ouvertes, mais qui, en dépit de ses sourires, n'a pas cessé de verser des larmes.

... Il faut une journée tout entière — et bien complète — pour visiter, non pas même en détail, mais d'ensemble, les deux champs de bataille, confondus sur plus d'un point, du 16 et du 18 août 1870.

Nous partons au petit jour pour revenir à la nuit tombante.

C'est par la rue du Pont-des-Morts et le Ban-Saint-Martin que nous sortons de Metz. Le Ban-Saint-Martin! Triste souvenir pour ceux de nos soldats qui ont campé là dans la boue et sous le vent d'automne, en proie à l'ennui et à la maladie, tandis qu'ils ne demandaient qu'à combattre. Aux flancs de Plappeville, dans les vignes, les troupiers inutilisés se sentaient lentement envahis par le mal du pays, et Bazaine, en son château, ne songeait guère à aller relever leur courage.

Le château où logeait Bazaine appartenait à M. Herpin, fabricant de chaussures à Metz, qui, à soixante-dix ans, plutôt que de rentrer dans sa demeure, l'a vendue.

Notre cocher nous montre aux murailles des maisons les traces de feux allumés, il y a cinq ans, par nos soldats, puis des mulets qui passent.

« Ce sont des mulets qui jadis ont appartenu à l'armée; il en est resté à peu près deux cents à Metz. Et savez-vous comment on les appelle?

— Non.

— Des *Bazaines*. »

Il se mit à rire. La plaisanterie a toujours été en France une vengeance. Soubise battu, on chansonnait Soubise et l'on oubliait Rosbach.

Mais, sous la plaisanterie des Messins, la haine subsiste vivace. Ils n'oublient rien, ils n'oublient pas.

Le soleil est cru, tandis que nous suivons la route; pourtant la chaleur est bien moins forte qu'au 18 août, où nos artilleurs avaient mis veste bas pour servir leurs pièces, si bien que plus d'un rentra à Metz « en manches de chemise ». Les moissons étaient hâtivement coupées, une fumée épaisse couvrait ces coteaux que nous allons voir; on se battait dans un brouillard de feu.

En passant devant le flanc du mont Saint-Quentin, de ce fort imprenable qui se dresse comme une bravade gigantesque, une émotion pleine de colère nous

saisit. Les Allemands ont achevé partout, dans ce fort, les travaux commencés par nous. Des glacis nouveaux apparaissent.

On devine quelle accumulation de choses menaçantes recèlent ces forteresses géantes. Un des officiers anglais, qui a visité le Saint-Quentin, nous déclare que les Prussiens l'ont rendu plus terrible qu'il ne le fut jamais. Les provisions de guerre et les provisions de bouche y sont accumulées. Donner l'assaut à ce mont formidable est, je l'ai dit, impossible. Ses canons portent jusqu'à Ars. Bazaine pouvait, avec les forts seuls, défendre les hauteurs de Rozerieulles, contenir l'ennemi assaillant.

De Gravelotte à Saint-Privat, tout porte encore la trace de la lutte pleine d'épouvante qui se livra là durant deux jours. Il y a peut-être cinquante mille cadavres dans ces plaines et sur ces coteaux, autour de ces villages. Les fosses sont larges, longues et profondes. On y dort par milliers. Les corps pourris des chevaux ont rendu les prairies fécondes. On suit les charges de cavalerie par la trace des bombes, on calcule l'acharnement du combat par la multiplicité des croix de bois.

Un simple détail fera frissonner. Il y a, dans ce champ de bataille, plus d'une ferme qui fut le théâtre d'un combat terrible. Il faut saluer, en passant, se découvrir devant les fermes de Moscou, de Leipzig et de Saint-Hubert. *Leipzig et Moscou!* Noms étranges, prédestinés. Ils furent donnés, vers 1816, par les propriétaires furieux de payer le surcroît d'impôts qu'avait amené la première invasion. Une autre ferme porte encore un nom qui rappelle, de cette ironique façon, le premier empire : c'est *la Malmaison*, où le maréchal Lebœuf avait établi son quartier général.

Chose bizarre, il y a encore une ferme du même nom à droite de la route de *Metz à Sedan*. *La Malmaison* sur la *route de Sedan*! Le hasard a de ces ironies.

Bref, autour de la ferme de Saint-Hubert, que défen-

dait notre 67e de ligne, la tuerie fut épouvantable. Pour attaquer Saint-Hubert, les Prussiens devaient s'engager dans une carrière de pierre et de gravier où les feux de la ferme et ceux des mitrailleuses placées plus haut les atteignaient si effroyablement que leurs morts restaient là debout, si pressés qu'ils se maintenaient les uns les autres. Au flanc du plateau, en face de la ferme construite à mi-pente, sur l'herbe, on avait, après la bataille, mis *en cercle* les blessés auxquels il fallait couper un bras ou une jambe. Après l'amputation, les chirurgiens versaient, n'ayant pas le temps de pratiquer la ligature, un corrosif quelconque — de l'eau-forte, je crois — sur les plaies saignantes, et l'on apportait ensuite de nouveaux blessés au même endroit. Eh bien, à l'heure qu'il est encore, à l'endroit où a coulé ce mélange de liquide corrosif et de sang, un grand cercle sinistre est tracé sur la terre !

L'herbe pousse tout autour de cette place lugubre, mais nulle végétation n'apparaît à l'endroit où cette circonférence est tracée, et l'hiver, — aux jours de neige, — en cet endroit la neige fond, la terre étant brûlante encore de cette chaude et atroce liqueur.

Je n'invente rien. J'ai vu cette trace sinistre.

Il y eut d'ailleurs des détails horribles en ces deux journées. Les Prussiens s'étant emparés de la ferme Mogador n'avaient-ils pas, à l'abri du drapeau d'ambulance, placé une batterie dans la ferme même? Nos obus alors répondirent aux leurs, et, Mogador ayant été incendiée, cent trente-deux blessés, allemands et français, furent consumés là ! O guerre, détestée des mères !

La guerre a ses lendemains sinistres. Il faut avoir vu un champ de bataille, avec ses horreurs saisissantes, pour garder une idée exacte de ce que c'est que la gloire. Le lendemain de la bataille, c'est l'ensevelissement des morts, la mise en tas des cadavres, les fosses creusées et remplies, les pelletées de chaux

jetées sur ces pauvres gens endormis, dont beaucoup furent des héros, c'est le relevé rapide du total des soldats enterrés; — c'est, en un mot, le bilan de la victoire établi par les officiers chargés du lugubre office des fossoyeurs. Quelles réflexions assiègent alors le cerveau de ceux qui enfouissent ainsi, dans la terre labourée par les obus, les cadavres des combattants!

De quelles malédictions profondes, pour peu que la pitié entre dans leur âme avec le dégoût, doivent-ils poursuivre les coupables qui ont osé déclarer la guerre et pousser à la tuerie! La vision d'un champ de bataille, tel qu'il est avec ses plaies hideuses, ses morts couchés dans des poses bizarres, cette sorte de musée de figures de cire éventrées, sabrées, trouées, saignantes et qui vivaient hier; ces chirurgies abominables, ces blessures atroces, rendrait à jamais la guerre haïssable. Ces fantômes vous hantent dès qu'on les a vus une fois!

Mais, même après des années, la guerre offre encore des images lugubres, lorsque le charnier est devenu cimetière et que les croix funéraires ont remplacé les corps immobiles et sanglants, étendus çà et là. Un libraire de Metz vient d'avoir l'idée de publier par livraisons la *Carte des Tombes*, la carte indiquant, une par une, toutes les fosses mortuaires creusées aux environs de Metz, sur ces champs de bataille dont les noms sont désormais éternels : Borny, Gravelotte, Rézonville, Saint-Privat, Noisseville, Servigny, Ladonchamps.

Rien n'est plus poignant, rien n'étonne et ne fait plus songer que la vue de ces cartes semblables à des plans de cimetière. Toutes les tombes y sont figurées par des points noirs semés sur le papier comme des gouttelettes d'encre; et, par la position qu'elles occupent, par leur multiplicité, on peut juger absolument de la violence de la lutte, de l'acharnement du combat.

J'aurais voulu que, durant les péripéties du procès

Bazaine, ces cartes des tombes eussent été placées sous les yeux de tout le monde. On y lit clairement la vaillance de notre malheureuse armée, on se rend compte de la résistance qu'elle opposa, du carnage qu'elle fit autour des fermes de Saint-Hubert et de Leipzig, autour de Saint-Privat, des soldats de l'armée allemande. Le nombre des ennemis enfouis dans ces terrains atteste la valeur de nos troupes.

Il faut voir, près de Rézonville, au flanc des hauteurs de Vionville, combien les tombes sont pressées, combien est noir de *points funèbres* le papier de la carte des tombes. Pour un Français, dix Prussiens reposent là, et les indications qui accompagnent ces cartes nous donnent les noms de ceux qui y reposent :

Kolan Haven, lieutenant,
et dix Prussiens du régiment de grenadiers n° 3.
Deux Français du 36e d'infanterie.
Neuf Prussiens du régiment d'infanterie n° 44.

Et les chiffres continuent ainsi dans les mêmes proportions sur ce point, et toujours éloquents et sinistres.

Les tombes, qui semblent drues comme grêle autour de Rézonville, contiennent de dix à vingt hommes. La terre est, de ce côté, grasse de cadavres. D'ailleurs les tombes prussiennes portent toutes des noms : c'est le sort de la guerre. Les vainqueurs seuls savent qui ils enterrent et connaissent à peu près les noms de leurs soldats. Quant aux vaincus, ils ne sont plus que des numéros et des nombres qu'on enfouit en hâte, parfois en donnant un trou à part à quelque officier et des inscriptions semblables à celles-ci : *Un lieutenant*, — *Un capitaine*, — *Un chasseur*... Et point de nom.

La mélancolie de cet *anonymat* qui frappe les vaincus m'avait déjà saisi sur le champ de bataille de Magenta,

où les tombes françaises seules portent des inscriptions, et où les tombes autrichiennes n'ont que cette mention : Ci-gisent dix ou vingt, ou cent *soldats autrichiens*. C'est la fatalité de la défaite : le vaincu devient un inconnu, un mort sans nom, une épave. Son sang est, selon le mot d'Alfred de Vigny, du *sang anonyme*.

Mais, du moins, les vaincus de Magenta pouvaient se dire qu'ils laissaient leurs morts à une terre étrangère, à cette terre d'Italie qu'ils avaient trop longtemps foulée, tandis que nos pauvres et héroïques soldats de Rézonville et de Gravelotte reposent, eux, dans la terre française devenue terre allemande. Ils l'ont vainement défendue. Vainement ils ont, dans les luttes du 16 août, rejeté en désordre l'ennemi qui leur disputait le passage. Tous leurs sacrifices ont été nuls : le bras était solide et résolu, mais la tête manquait et rendait inutile le dévouement des petits, la bravoure des humbles, le trépas des braves gens qui tombaient pour la patrie!

Et maintenant, c'est en allemand que sont tracées sur les croix blanches les inscriptions funèbres. C'est un aigle allemand, c'est l'aigle de Prusse, qui étend du côté de la France ses grandes ailes de bronze, et qui semble aiguiser au-dessus de ce champ de bataille son bec d'oiseau de proie. Savez-vous pourquoi sont tombés les morts français de Rézonville? Pour que leur épitaphe fût ainsi rédigée, d'une façon laconique et lugubre :

1 Franzose unbekannt. — Un Français inconnu!

(*Cinq ans après.*)

Babelsberg et Potsdam.

Babelsberg et *Potsdam!* En lisant ces deux mots, on songe involontairement à l'année terrible où les lourds talons allemands foulaient le sol de notre patrie et à ce XVIII[e] siècle où un autre roi victorieux de nos armes s'inclinait devant notre esprit. Ici, le palais du roi-philosophe; là, l'humble demeure de l'empereur-soldat.

Le livre auquel nous empruntons ces pages est l'œuvre d'un patriote qui est allé étudier nos ennemis chez eux et qui a rapporté de son voyage des motifs d'espérance et une confiance absolue dans les destinées de notre pays. Les événements lui ont donné raison, à celui qui, vingt ans plus tard, devait saluer dans la maison de Molière le puissant allié de la France guérie de ses blessures.

Il y a, sur la route de Leipzig à Cassel, une colline haute, couverte de bois sombres, au-dessus de laquelle, droite encore, et dominant ce pays voisin du Hartz, se dresse une tour à demi ruinée. C'est le Kyffhauser. Là, dans un sommeil qui dure depuis des siècles, dort assis, accoudé, et sa barbe faisant trois fois le tour de la table de pierre, le vieux Frédéric Barberousse, l'empereur qui ne s'éveillera que lorsque l'Allemagne aura reconquis son ancienne splendeur.

Tout, vers ce coin de terre, porte à la rêverie, à la poésie romantique, au mystère : c'est l'Allemagne légendaire. Des mines, des fourneaux, une terre remuée et fouillée; dans la nuit de rouges lueurs de forges, pareilles à des haleines ardentes. Là, vivaient les nains qui travaillent la terre, les kobolds allemands, frères des korigans bretons.

C'est pourtant là qu'a, pendant si longtemps, palpité l'âme allemande! Cette terre est comme le cœur même du pays germain. Luther est né de ce côté. La Warburg n'est pas loin. L'esprit mystérieux de la Germanie habite ici toujours. Mais pour tout bon Allemand, Frédéric Barberousse, à cette heure, a quitté le Kyffhauser; il est maintenant éveillé, ou plutôt il est vivant toujours dans la personne de l'empereur Guillaume Ier. *Imperator redivivus*.

A le voir de près, cependant, ou plutôt à juger de ses habitudes et de ses goûts par les objets qui l'entourent et le logis qu'il habite, l'empereur Guillaume Ier n'a rien qui rappelle le *Kaiser* légendaire, le grand vieillard des *Burgraves*. Nous avons, tout à l'heure, visité Babelsberg, sa résidence d'été, située

non loin de Potsdam et sur une hauteur d'où le paysage est vraiment superbe et, chose rare de ce côté, boisé. C'est la demeure d'un riche banquier ou d'un gentilhomme campagnard, plutôt que celle d'un souverain. Le luxe artistique y est remplacé par le confortable bourgeois. Une seule pièce, ouverte de tous côtés, à la façon de la rotonde de Sans-Souci, et laissant apercevoir, à travers les glaces sans tain, les points de vue divers, est vraiment princière. Le reste est très simple et très modeste, et parfois même de mauvais goût. D'affreuses pendules en zinc, des photographies coloriées, des lithophanies, de méchants tableaux qu'on prendrait parfois pour des chromolithographies, s'étalent à côté de meubles de forme gothique, d'un gothique moderne, et par conséquent odieux. Mais, à dire vrai, le logis respire l'honnêteté et je ne sais quelle odeur de foyer domestique. On se croirait parfois dans un cottage anglais. Les appartements de la princesse royale, meublés dans le goût de Windsor, complètent l'illusion.

Ce qui est fort curieux et très caractéristique, c'est l'appartement particulier de l'empereur Guillaume. Un lit de fer, un petit lit avec un matelas très dur, des meubles sommaires, çà et là, des tableaux de batailles (celles qu'il gagna, comme prince de Prusse, sur les Badois révoltés), des gravures belliqueuses, des portraits de généraux, l'homme est là tout entier : son encrier a la forme d'un boulet, ses presse-papier figurent des armes en faisceaux. Dans son cabinet de travail, deux morceaux d'obus, montés sur socle; l'un porte cette inscription : *Duppel, 1866*, l'autre, *Kœnig graetz, 3 juillet 1866*. Parmi les livres placés sur la table de travail, à côté d'une carte représentant l'*Est de la France*, je lis le titre de *la France, son passé et son avenir*, par feu M. A. de Gasparin, et je remarque aussi un petit album colorié, imprimé chez nous, et représentant les principales journées de la campagne de 1870-1871 et de Wissembourg à Belfort. On y voit les

Bavarois brûlant Bazeilles et battant en retraite à Coulmiers. Tous les autres livres sont en allemand.

Ce château de Babelsberg est, en un mot, la maison de plaisance d'un riche notaire ou d'un chocolatier enrichi, et la chambre de l'empereur est le cabinet de travail d'un vieux soldat robuste, car il faut des jarrets pour monter si haut, et une certaine vigueur pour dormir si mal couché.

*
* *

Quelle différence avec Potsdam, et surtout avec Sans-Souci! Potsdam, c'est le palais officiel de Frédéric II. On y retrouve le grand Frédéric tel qu'il pouvait apparaître aux jours fort rares des grandes réceptions, dans ce joli salon aux meubles argentés et à fond clair, qui est une merveille coquette; mais c'est à Sans-Souci qu'on revoit le roi-philosophe, allant et venant, la canne à la main, passant de sa bibliothèque, en forme de rotonde, où l'on ne voit que des livres français, à cette charmille où il semble qu'on va tout à l'heure encore le rencontrer, courbé, cassé, l'air narquois, le chapeau sur l'oreille, le sourire aux lèvres et l'étincelle aux yeux. Il est rare qu'on retrouve aussi bien conservé et intact le décor qui servit de cadre à l'histoire. Frédéric n'est pas positivement absent, il hante toujours ce palais où, songeant à se faire enterrer à côté de ses chiens, il se disait que mort, il serait *sans souci*.

Je le repète, il n'est pas mort, il est toujours là! Et Voltaire aussi y est toujours. On le retrouve, lui aussi, dans cette chambre où son vieil ami le roi avait fait, dit-on, représenter, pour taquiner un peu le poète, des cigognes, des renards et des singes, qui tous ressemblent, en effet, beaucoup à Voltaire. Quelle histoire curieuse que celle de cette brouille de ces deux hommes, traitant l'un et l'autre d'égal à égal, Voltaire

tançant parfois Frédéric, et le roi écrivant après leur rupture : « Vous êtes bien heureux d'avoir eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie! »

C'est qu'il l'aimait vraiment, il aimait Voltaire, ce Frédéric qui, sauf sa patrie et sa gloire, n'aimait pas grand'chose au monde : « Je donnerais toutes mes victoires pour avoir fait *Athalie* », disait-il à d'Alembert. Il eût aussi bien dit : pour avoir fait *Zaïre*. Même après leur querelle, Frédéric faisait exécuter dans sa manufacture de porcelaines une statue de Voltaire, et il l'envoya au poète, avec cette inscription sur le socle : *Immortali*. « A l'Immortel! » A quoi Voltaire, faisant décidément sa paix, répondait par un quatrain :

Sire, vos bontés souveraines
Me font de trop nobles présents;
Vous me donnez sur mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

Quelle époque que celle où la littérature française forçait ainsi un roi victorieux de nos armes à s'incliner devant notre esprit! Frédéric, qui humiliait Marie-Thérèse, ne pouvait rien sur Diderot; et l'auteur du *Neveu de Rameau*, se rendant en Russie, ne s'arrêtait pas à Berlin! Il voulait, ce roi, qu'on ne sût jamais bien l'allemand, que le français fût dans ses États la langue officielle. Les écrivains nous vengeaient des Soubise et de ceux que Voltaire, dans certains vers qu'il n'eût pas dû écrire d'ailleurs, appelait les *blancs-poudrés*.

On les retrouve, l'un et l'autre, tout entiers, à Sans-Souci, ce poète et ce roi. On retrouve même la trace de leurs anciennes malices. A renard, renard et demi.

Dans la bibliothèque, sur un exemplaire des *Épîtres familières* du philosophe de Sans-Souci (Frédéric signait ainsi ses œuvres), à la page tout exprès ouverte pour laisser voir au public l'autographe de Voltaire, on lit, entre autres, ces deux vers imprimés d'après le texte du roi :

Là, prirent une autre tournure
Chiche de mots, mais plein de sens...

Est-ce par malice, pour faire commettre un hiatus à son royal ami : mais Voltaire a, de sa main, corrigé ce dernier vers, et, rayant *chiche de mots*, il a écrit au dessus : *de mots avare*, ce qui donnerait de cette façon:

De mots avare, mais plein de sens,

c'est-à-dire un vers faux. Évidemment le malin vieil lard a voulu sciemment induire Frédéric en vers exé crables...

(*Les Prussiens chez eux.*)

Limoges. — La rue de la Boucherie.

Je l'ai vue cette rue de la Boucherie dont M. Jules Claretie a si bien saisi l'étrange physionomie, et j'avoue très sincèrement que si je devais habiter Limoges, ce n'est pas là que j'irais planter ma tente. Et pourtant, j'ai éprouvé un réel plaisir à parcourir cette ruelle atrocement sombre, sur laquelle plane la mélancolie du passé. Tous ceux qui recherchent le pittoresque, le « non vu » regretteront la disparition de ce quartier, dernier vestige du Limoges d'autrefois.

Une de mes chères vacances, celle-là! Un voyage fait au pays, en juillet 1870, au lendemain du plébiscite, à la veille de la guerre. J'en retrouve les notes dans mes vieilles gazettes. Il y avait alors des années et des années que je n'avais vu Limoges, où je suis né. La terre natale de ma famille paternelle (celle de ma mère est bretonne) c'est le Périgord, et il y a, aux environs de Saint-Alvère, un coin de pays où j'ai laissé les meilleurs souvenirs de mon enfance. C'est Ratevoul où mon père est né, où j'ai vu mourir mon grand-père. Je revois souvent par la pensée le vieux logis, la demeure du XVIIIe siècle, le grand orme où nichaient les pintades, les figuiers derrière le pigeonnier, la *raisinière* où j'allais tirer les merles.

Mais Limoges aussi, la route de Paris, l'ancien Tivoli où je promenais mes premiers pas sous les tilleuls maintenant abattus sans doute, le boulevard de la

Madeleine, le champ de Juillet, où j'allais voir les revues à la fête de Louis-Philippe, la place des Bancs, la place Royale, toute retentissante des baraques, aux jours de la Saint-Loup, la rue du Clocher, le gothique Saint-Michel de pierre de la vieille église, tous ces coins de la ville natale me sont restés chers aussi. Et en 1870, quelle joie j'avais à les revoir! Je passai là des jours exquis de vacances, chez l'excellent, le vénérable père de mon ami Edmond Gondinet. Ah! le charmant homme! Et les bonnes causeries!

. . . .

La vue de la rue de la Boucherie mériterait qu'on fît un voyage à Limoges. Cela est d'une hideur superbe. M. Bonnat n'avait pas à aller chercher des sujets de tableaux saignants jusqu'au Caire.

Il en eût trouvé là, et des plus atrocement pittoresques. Une ruelle étroite, descendant en pente vers une sorte de petite place, une rue bordée d'étaux sinistres, rue qui s'appelait encore, il y a quelques années, *la rue Torte*, des maisons de bois hérissées de crocs où pendent des viandes dont le sang tombe goutte à goutte au ruisseau, des devantures sombres, des poutrelles enfumées que recouvrent, dans ces jours d'été, des *marquises* d'un linge jaune et maculé, semblables aux tendidos espagnols.

Un coin de ville d'Asie, des intérieurs sombres qu'eût aimés Rembrandt, le fourmillement singulier d'une rue de Naples et l'horreur d'un charnier oriental. On se croirait en plein moyen âge. On se heurte à des moutons éventrés, écorchés, à des tas horribles et puants. Des chiens aux dents farouches s'allongent paresseusement sur le pas des portes. Leur poil rude, leurs musculures puissantes n'ont rien de rassurant. La nuit venue, les bouchers peuvent laisser leurs étaux ouverts. Cette meute dévouée étranglerait tout étranger qui mettrait les pieds dans ce repaire. Un lancier fut ainsi dévoré, un soir qu'il se trompait de rue.

Ce quartier des Boucheries est une ville dans une

ville. Il semble que les bouchers aient des franchises et des mœurs spéciales. Vivant là d'une vie en quelque sorte séparée, ils composent une sorte d'aristocratie, l'aristocratie de l'étal.

Un prêtre ayant un jour prêché chez eux et leur ayant parlé patois :

« Il nous parle patois, dirent-ils. Nous prend-il donc pour des hommes du peuple? »

Je ne crois pas qu'il existe, en France, une autre corporation aussi solidement organisée. Les bouchers de Limoges sont fort riches. Ils se marient entre eux. Tous parents, tous cousins, ils pourraient partager des millions. Les mêmes noms se retrouvent là; et les quatre ou cinq familles ne distinguent leurs membres que par des surnoms. Un tel s'appelle *Charles X*, un autre *Louis XVIII*. Toujours des noms de rois ou de princes. Nos bouchers sont essentiellement monarchistes. Ils jouissent d'un singulier droit depuis Henri IV, celui de faire escorte à tout membre de la famille régnante qui entre dans Limoges. Ils ont ainsi accompagné la duchesse d'Angoulême, le prince Napoléon.

Je me rappelle avoir vu, dans mon enfance, du haut d'un balcon de la place des Bancs, les bouchers passer en escortant le duc et la duchesse de Nemours. Les bouchers étaient vêtus de ces habits étonnants, de ces chapeaux tricornes et de ces gilets superbes qu'ils se lèguent de père en fils, véritable uniforme un peu comique et dont ils sont fiers. Il ne faudrait point songer à leur enlever ce *droit de joyeuse entrée*. Ils se fâcheraient tout rouge. On les appelle ou ils s'appellent, à cause de ce droit, les *princes du sang*.

C'est là, en vérité, une puissance avec laquelle l'administration doit compter. Tous dévoués au gouvernement, à tous les gouvernements, les bouchers ont une influence énorme sur les élections. Ils font, en quelque sorte, voter les paysans. Aux élections de mai 1869, lorsque Jules Simon se présenta contre

M. Nouailhier, les bouchers achetant aux paysans leurs bestiaux leur disaient :

« Combien ton veau — ou ton bœuf?

— Quatre-vingts francs.

— Quatre-vingts francs! Allons donc, en voici soixante. Mais rappelle-toi que si nous avions la République, je ne te le payerais que quarante. C'est donc vingt francs tout juste que l'empereur te fait gagner. Ne l'oublie pas, et ne vote point pour Jules Simon si tu veux garder ces vingt francs-là. »

Ceci en patois. On conçoit la propagande électorale que ces gens, courant les foires par nécessité de métier, peuvent faire sous tous les régimes, je le répète. Aussi l'autorité les aime. Tous les ans, je ne sais à quelle fête, les bouchers donnent un dîner dans cette petite église, toute spéciale à leur corporation, qu'on rencontre au bout de la rue de la Boucherie. Le préfet, le maire et le général commandant la place y sont invités. On dîne dans une salle à manger improvisée, à l'endroit où pourrait se trouver l'orgue, et les autorités doivent grimper jusque-là par un petit escalier tournant, en se raccrochant à la corde qui sert au sonneur de cloche.

On mange fort bien, paraît-il, mais point de viande.

Curieuse église, que cette petite église de Saint-Aurélien. Chapelle plutôt qu'église. C'est petit et bas, une porte et non un portail. Un clocheton lourd aux écailles ardoisées...

Cette chapelle ruisselle d'or. C'est resplendissant et brillant comme une châsse. On se croirait en pays italien chez une madone vénérée. Les colonnes torses ont des reflets d'orfèvrerie. Tout scintille. On se sent chez un dieu riche et, mieux que cela, doté de cette grosse fortune bourgeoise, *cossu*. Dans des tableaux, écrits sur parchemin, les noms des chefs de la corporation des bouchers (ceux qu'on nomme tous les ans et qui dînent avec les puissants) depuis le XVIIIe siècle au moins. Proudhon parlait de ses *quar*

tiers de paysannerie. Les fidèles de Saint-Aurélien ont aussi leurs quartiers de noblesse, la noblesse de l'étal.....

(*Journées de Vacances.*)

Port-Royal.

Théophile Gauthier est le type du voyageur artiste : il se contente d'être un coloriste et un descriptif. La forme seule importe : il n'y a pas besoin d'idées.

M. Jules Claretie est un philosophe qui voyage : il pense et nous fait penser. Ces *larmes des choses* dont parle le poète, M. Jules Claretie les a exprimées goutte à goutte, et il en a imprégné ses récits de voyage.

Suivons-le dans cette vallée de Chevreuse qui servit d'asile aux *solitaires,* aux hommes saints que la grâce avait touchés, et qui, sans se lier par aucun vœu, sans quitter leur nom, venaient vivre là, dans la retraite, une vie d'étude et de piété. — Le morceau est exquis.

... Port-Royal! Que de souvenirs, que d'émotions dans ce seul nom! Port-Royal-des-Champs! Et tout aussitôt, devant nous se dressent et, comme dans le brouillard des rêves, apparaissent les grandes figures pensives, calmes et sévères de ceux qu'on appelait *ces messieurs!*

J'avais emporté avec moi, dans ce voyage à travers la vallée de Chevreuse, les *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, par M. Du Fossé (Utrecht, 1739), qui sont, avec ceux de Fontaine et de Lancelot, un des documents importants sur la petite église, sur ce qu'on nomme la secte janséniste, sur MM. de Saint-Cyran, Armand, Singlin, de Saci, de Sainte-Marthe, sur Pascal, sur la Mère Angélique. Le livre de l'honnête et convaincu Pierre-Thomas Du Fossé devait être du voyage de Port-Royal et passer à l'endroit même où fut enterré le cœur de celui qui écrivit ce volume.

Et, pendant que la voiture nous conduisait de Chevreuse aux Vaux-de-Cernay et de l'abbaye de Vaux-de-Cernay au château de Dampierre, je relisais ces

Mémoires, où la figure du grand Arnauld est peinte admirablement, avec son austérité et sa bonté. Grand homme que cet abbé dont Richelieu voulut faire un homme d'État et qui, pouvant briller dans les salons du Palais-Cardinal, préféra une cellule à Vincennes. Il s'y trouva emprisonné avec le fameux Jean de Wert, qui effraya un moment la France, comme plus tard Marlborough, et que la France, qui aime à rire de ses terreurs et à se moquer de ses ennemis, chansonna comme elle devait chansonner Marlborough. Jean de Wert étant échangé contre un de nos généraux, prisonnier de guerre comme lui, assista avant son départ à un grand ballet que le cardinal fit représenter dans son palais, et, comme on demandait à l'étranger ce qu'il pensait de tout cet appareil et ce qui l'avait le plus surpris :

« C'est, répondit Jean de Wert, dans un royaume très chrétien, de voir les évêques à la comédie pendant que les saints sont en prison. »

Il parlait de Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, dont il avait admiré la piété, le courage et la douceur dans le château de Vincennes.

En ces mémoires de Du Fossé revivent ces solitaires lassés du monde, épris de silence, qui s'en allaient au Désert demander l'oubli des vanités et des gloires poursuivies. Antoine Le Maître, la renommée la plus éclatante du barreau de son temps, qui rendait, lorsqu'il y plaidait, la grand'chambre trop petite pour contenir ses auditeurs, et qui nous offre ce rare et, je crois bien, unique exemple d'un orateur qui, après avoir parlé avec succès, trouve le courage de se taire pendant vingt ans. Et, à côté de lui, M. de Séricourt, M. de Bascle, M. Choisnel, le médecin Hamon, sans compter, auprès de ces docteurs, tels que M. Arnauld, auprès de ces lettrés, comme Nicole, auprès de ces grands seigneurs, comme le duc de Liancourt, ou de ces grandes dames, comme la duchesse de Longueville, tel pauvre diable épris de paix profonde, comme

Charles Delacroix, le cordonnier Charles, pauvre malheureux contrefait, Quasimodo du Jansénisme, qui s'en va, artisan illettré, se joindre à ces solitaires affamés de pénitence.

Le plus étrange, c'est que toute cette belle piété et cette austérité profonde fleuriront à Port-Royal, comme des fleurs sauvages, sous la parole d'un capucin relaps qui, allant se faire apostat dans les pays étrangers, s'arrêta à Port-Royal, y prêcha éloquemment sur la sainteté de la règle de saint Benoît, sur les jours de la béatitude religieuse et émut si profondément la jeune Mère Marie-Angélique que l'abbesse voulut, sur l'heure, réformer et sanctifier le couvent. Racine a conté l'anecdote. Ce misérable capucin, fuyard de sa congrégation, faisait naître ainsi chez les autres les vertus qu'il n'avait pas.

A Port-Royal, parmi le thym et la lavande, germa donc la morale ascétique... Je me rappelle avec quel orgueil paternel Sainte-Beuve parlait des gros volumes qu'il a consacrés à l'histoire de ce coin de terre... Ce *Port-Royal*, si fort raillé par Balzac, et que l'auteur refit, recorrigea, augmenta de notes et de notules dans les notes, est un monument véritable élevé aux solitaires. Monument délaissé peut-être comme les ruines mêmes de Port-Royal. Mais les endroits et les livres les plus fréquentés sont-ils toujours les mieux famés?

On va très peu à Port-Royal; surtout depuis la guerre, nous disait le gardien de ces ruines. C'est un ancien instituteur qui est placé là par la société de Saint-Antoine à qui Port-Royal appartient aujourd'hui. Cette société le tient d'un M. Sylvy, ancien avocat. Le gardien est un homme maigre, au fin sourire dans une longue barbe grise. Il connaît par le menu toute la légende de ce terrain abandonné, et, au rebours des autres guides, il ne commet point d'erreurs.

Il nous reçoit au bout du champ que nous rencontrons, après une descente un peu raide par un chemin dont les pavés, vieux comme ceux du *Pavé des Gardes*

qui part de Versailles, doivent avoir entendu les pas des solitaires et les talons de bottes des soldats de Louis XIV. Nous entrons par une sorte de brèche dans une muraille grise. Où est Port-Royal? Là-bas une tourelle se dresse, reste de donjon ou de bastion du temps des guerres. Plus près, un haut pigeonnier au toit en poivrière. Et c'est tout. Quoi! Rien? La solitude.

On prétend que ce grand noyer vénérable aux branches à demi cassées date du temps de *ces messieurs*. On l'appelle encore, par tradition, le *noyer de la Mère Angélique*. Il est plus que centenaire, à coup sûr; mais, après avoir survécu si longtemps à l'abbaye, il a reçu, du rude hiver d'il y a cinq ans, le coup de la mort. Le noyer de la Mère Angélique a été gelé en 1879-80. « Il est bien près de *son dernier soupir*! » nous dit le gardien.

Il ne restera donc plus que quelques pierres de l'église démolie au ras du sol. On y peut retrouver la trace du chœur, de la nef, les bases de quelques colonnes. Mais de l'abbaye même, du cimetière, rien ne subsiste. Le champ de repos des religieuses de Port-Royal était encore hier un plant d'asperges.

« J'ai fait arracher les asperges, me dit le garde. Au moins il n'y aura rien à l'endroit du cimetière, rien que de l'herbe! »

On a élevé, sur l'emplacement du chœur, une espèce de petite chapelle expiatoire, médiocrement bâtie, avec une croix noire à son fronton et des vers encastrés dans sa façade, et là on conserve des reliques des solitaires, des portraits, la copie de la *Mère Angélique*, blême et cireuse, de Philippe de Champaigne qu'on voit au Louvre, des portraits d'Antoine Arnauld, de Pascal, de Jacqueline Pascal avec la grande croix rouge, saignante comme un stigmate, sur sa bure blanche de religieuse; des portraits de Nicole, de Saint-Cyran, du docteur Hamon, souriant et fin; puis des plans de l'abbaye détruite, des autographes de

Nicole, de l'abbé de Saint-Cyran, une lettre au crayon, écrite de son cachot de la Bastille. Deux tableaux représentant l'un l'expulsion des religieuses par d'Argenson, l'autre le déterrement des os de l'humble cimetière. On porta dans les villages voisins, à Saint-Lambert-les-Bois, à Magny-les-Hameaux, où l'on voit leurs tombes, les ossements des solitaires insultés dans leur dernier sommeil.

Auprès de l'église, dans un champ plein d'herbe, bordé d'une haie, était — séparé du cimetière de la communauté par l'église — le cimetière *des retraités*. C'est là, à l'angle même de ce champ, à l'endroit où poussent, au printemps, les fleurs d'un lilas, sous un peuplier, que fut enterré Jean Racine. L'auteur éperdument gai des *Plaideurs* finit là, dans les graves pensées qui courbaient un Arnauld d'Andilly et troublaient un Pascal! Il devait être doux de mourir dans

Ce vallon solitaire où l'homme a tout détruit!

comme dit un vers gravé dans la pierre, devant la chapelle. La colère de l'Église, la haine des Jésuites, secondée par la violence de Louis XIV, passa sur ces débris. Les murs furent abattus, les squelettes dispersés. On emporta, comme débris de charniers, les os des humbles solitaires et des saintes filles. *Louis* voulait qu'il ne restât rien, nulle trace, de ceux qui avaient accepté la foi de Jansénius. Les déterreurs ne se doutaient guère qu'ils étaient molinistes en poussant des crânes du bout de la pelle, comme les fossoyeurs d'*Hamlet*.

Eh bien, de Port-Royal rasé, il reste plus de traces encore que de Marly, où la cour entourait, encensait le Roi. Le palais du souverain a plus complètement disparu que l'église des religieuses. A Port-Royal, on rencontre encore trace de ce qui fut, sans compter l'impérissable souvenir qui reste à tout coin du monde où des penseurs ont vécu. Mais à Marly, à Marly où respirait *Louis*, il ne reste vraiment rien.

L'emplacement d'un abreuvoir. Il en reste moins que de Ninive, et les voitures qui passent traversent sans savoir le carré de terre où fut le grand salon du roi.

Lorsque les Allemands vinrent à Port-Royal, ils donnèrent ordre que nul soldat ne touchât à la moindre pierre.

« Tout débris ici est sacré », disait un de leurs généraux, qui portait d'ailleurs un nom polonais.

... J'aurais souhaité que tous les généraux allemands fussent comme cet homme et que tous les coins de France leur imposassent le respect de Port-Royal-des-Champs.

Il n'y a plus rien à voir après ce noyer, ces murs écroulés, ces fûts de colonnes, cette chapelle, ces quelques lignes échappées aux mains des morts et le carré de gazon qui fut un Campo-Santo. Nous sortons de l'église — de ce qui fut l'église — dont le chœur était une des plus belles choses qui fût en France, et dont les chaises, précieusement ouvragées, ont été achetées par les Bernardins de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris, et se voient peut-être encore là. Nous sortons silencieux, par la petite porte où passait jadis le sacrement. Le soir tombe sur le vallon sans bruit. De partout, des coteaux voisins, de ces bois où des bruyères roses sourient dans la verdure jaunie, une vapeur monte, l'humidité du soir. L'abbaye, autrefois, dans ce creux, était sujette à l'inondation. La pluie y venait impétueusement par des ravines. L'église, enfoncée de dix marches, était humide. Le jardin, ensablé parfois, restait partiellement en friche. Mais ce n'est pas la nature qui a envahi le val, c'est le roi, et le vide a été fait pour toujours.

D'une visite à cette solitude, à ce désert, comme ils disaient, où l'on respire en cette saison

L'austère enivrement des choses de l'automne

et qui fait songer à des coins de Mésopotamie, on emporte une impression attristée, combattue par un

besoin de mouvement et de vie, une tentation d'abdication bientôt chassée par un appétit de bataille. Il ne faudrait pas trop s'y arrêter. Le dégoût des choses vivantes vous prendrait. O solitude! O béatitude! dit la voix! Mais l'homme n'est pas fait pour vivre seul, l'homme est fait pour vivre, pour marcher, pour combattre. A ce *rêve pour l'existence* des solitaires, Darwin oppose la lutte pour la vie.

Fermons les *Mémoires* de M. Du Fossé et rouvrons bien vite les *Provinciales* de Pascal qui fut un solitaire, mais un artisan de progrès et qui voulait que l'homme ne fût ni *ange*, comme le souhaitait l'abbé de Saint-Cyran, ni *bête*, comme le veulent tant de gens qui, en fait de nature, ne comprendront jamais le baume qu'avait le vallon du Désert pour les âmes blessées de Port-Royal.

A cœur meurtri, l'ombre et le silence! disait pourtant Honoré de Balzac. Et qui n'a souhaité ces apaisements dans cette existence haletante de l'homme moderne où le bonheur s'appelle souvent — quoi? — une halte tout simplement.

(*La Canne de M. Michelet.*)

MÉLANGES

Les pages qui suivent sont empruntées, pour la plupart, à ces causeries, fines comme un babil, pénétrantes comme une critique éveillée, que M. Jules Claretie publie depuis de longues années au journal le *Temps* sous ce titre de *la Vie à Paris* qu'il y a rendu célèbre. Réunies chaque année en volume, ces croquis formeront peu à peu une galerie, une sorte d'histoire particulière, — la plus intéressante peut-être des histoires : celle des mœurs.

Et dans ce chapitre des mœurs on compte un peu de tout : modes, travers, ridicules, fêtes, gaietés, railleries, chansons...

Il n'est pas de genres inférieurs en littérature, et l'on peut, sans déroger, peindre sur le vif un coin du boulevard, même en sortant des Archives, où M. Jules Claretie a passé bien des heures laborieuses.

L'étude de la grande histoire n'empêche pas qu'on ait du goût pour la petite. Ce temps-ci, tout justement, aime fort les petites choses, précises et saisies sur nature, le *commérage*, — mettez *renseignement*, si ce vilain mot vous déplaît. A l'heure où les salons avaient une puissance, le renseignement se parlait, se colportait d'un bureau d'esprit à l'autre, se grossissait, se déformait très souvent dans le voyage. Aujourd'hui le renseignement s'imprime. Il n'y a plus de causerie à proprement dire; il n'y a qu'un causeur gigantesque, un causeur inépuisable — et ce causeur, c'est le journal. C'est pourquoi, la plupart du temps, la causerie actuelle ne se compose que des bons mots de la gazette du matin ou de la nouvelle de la feuille du soir

répétés simplement par ceux qui se taillent de l'esprit tout fait dans la chronique.

Au surplus, elle n'est pas à dédaigner cette chronique de tous les jours, sœur cadette de l'histoire, et qui est à sa sœur aînée ce que le propos de couloir est au discours de la tribune, quelque chose de moins éclatant, sans doute, mais de plus curieux, de plus vivant, de plus mordant, une histoire qui n'a rien d'officiel, mais qui pourtant se pique de vérité, qui en sait long, en dit beaucoup et subsiste parfois comme un durable témoignage lorsque la voix de la majestueuse histoire est dès longtemps oubliée et comme éteinte. L'abjuration de Henri IV, c'est l'histoire. Le « *Paris vaut bien une messe* », c'est la chronique.

Aujourd'hui d'ailleurs, plus que jamais, les historiettes de la chronique se rapprochent de l'histoire. Elle écrit sur la marge du grand livre officiel ; elle met des notes au bas des pages, elle complète le chapitre.

Et M. Jules Claretie l'aime par-dessus tout, cette causerie en quelque sorte intime et familière, et quoique ses recherches d'écrivain se soient exercées sur bien des points qui le sollicitaient tour à tour, c'est le journalisme — il en a fait l'aveu — qui lui a donné peut-être les journées les plus heureuses. Homme de lettres, et ayant mis, sans faire de théories et de proclamations, bien des impressions, des sensations et des souvenirs de sa vie dans ses livres, il a peut-être disséminé — mais avec la volupté de se sentir vivre — le meilleur de lui-même dans cette tâche à la fois ingrate et séduisante du journalisme.

Anecdotier, conteur, annotateur, chroniqueur, annaliste au courant de la plume, M. Jules Claretie fait de cette *Vie à Paris* une sorte de lanterne magique où défilent, selon le caprice du *fait*, les personnages de notre temps. Puissent les quelques extraits que nous publions donner à nos lecteurs un peu de la joie que nous avons éprouvée à relire ces spirituelles chroniques d'un de nos écrivains les plus aimés.

Le drapeau.

Le *Drapeau* est un livre que je voudrais voir dans toutes les bibliothèques de nos écoles. Un tel ouvrage ne pouvait manquer d'attirer l'attention de l'Académie qui, en 1879, le couronna. Il n'a pas le caractère d'un roman ou d'une nouvelle. Ce n'est, à vrai dire, qu'une anecdote racontée, mais qui offre, sous sa simplicité même, quelque chose d'héroïque et d'épique, dont il est impossible de ne pas être frappé. L'amour de la patrie et le fanatisme du drapeau ont rarement inspiré de plus nobles accents.

« Voyez-vous, disait souvent le vieux capitaine Fougerel en frappant sur la table, vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que le drapeau. Il faut avoir été soldat; il faut avoir passé et piétiné sur des chemins qui ne sont plus ceux de France; il faut avoir été éloigné du pays, sevré de toute parole de la langue qu'on a parlée depuis l'enfance; il faut s'être dit, pendant les journées d'étapes et de fatigue, que tout ce qui reste de la patrie absente, c'est ce lambeau de soie aux trois couleurs françaises qui clapote là-bas, au centre du bataillon; il faut n'avoir eu, dans la fumée du combat, d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchirée pour comprendre, pour sentir tout ce que renferme dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau. Le drapeau, mes pauvres amis, mais sachez-le bien, c'est, contenu dans un seul mot, rendu palpable dans un seul objet, tout ce qui fut, tout ce qui est la vie de chacun de nous : le foyer où l'on naquit, le coin de terre où l'on grandit, le premier sourire d'enfant, le premier amour de jeune homme, la mère qui vous berce, le père qui gronde, le premier ami, la première larme, les espoirs, les rêves, les chimères, les souvenirs; c'est toutes ces joies à la fois, toutes, enfermées dans un mot, dans un nom, le plus beau de tous : la patrie. Oui, je vous le dis, le drapeau, c'est tout cela; c'est l'honneur du régiment, ses gloires

et ses titres flamboyant en lettres d'or sur ses couleurs fanées qui portent des noms de victoires; c'est comme la conscience des braves gens qui marchent à la mort sous ses plis; c'est le devoir, dans ce qu'il a de plus sévère et de plus fier, représenté par ce qu'il a de plus grand : une idée flottant dans un étendard. Aussi bien, étonnez-vous qu'on l'aime, ce drapeau parfois en haillons, et qu'on se fasse, pour lui, trouer la poitrine ou broyer le crâne! Il semble que tous les cœurs du régiment tiennent à sa hampe par des fils invisibles. Le perdre, c'est la honte éternelle. Autant vaudrait souffleter un à un ces milliers d'hommes que de leur arracher, d'un seul coup, leur drapeau. Non, non, cent fois non, vous ne comprendrez jamais ce que peut souffrir un homme qui sait que son drapeau est demeuré, comme une partie intégrante du pays, aux mains de l'ennemi. C'est une idée fixe qui, dès lors, le torture et le déchire : « Le drapeau est là-bas! Ils l'ont pris; ils le gardent! » Nuit et jour il y songe, il en rêve... Il en meurt parfois. Qu'est-ce qu'un drapeau? me direz-vous; un symbole... Et qu'importe qu'il figure, ici ou là, dans une revue ou une apothéose? Symbole, soit; mais tant que l'espèce humaine aura besoin de se rattacher à quelque croyance saine, mâle et vraie, il lui en faudra encore, de ces symboles dont la vue seule remue en nous, jusqu'au profond de l'être, tous les généreux sentiments, tout ce qui nous porte vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation et le devoir! »

(*Le Drapeau.*)

La distribution des drapeaux.

Ce fut l'occasion d'une fête unique, inoubliable, cette distribution des drapeaux, à Longchamps. Je verrai toujours sur cette immense pelouse le défilé de nos fiers régiments et cette foule enthousiaste saluant de ses applaudissements nos éten-

dards nouveaux, vierges d'affront, et portant dans leurs plis des noms de victoire. M. Jules Claretie a consacré à cette fête grandiose une causerie magistrale. En voici quelques extraits :

Rien n'était charmant, ce matin, comme l'arrivée de la foule à Longchamps, et surtout par la pittoresque descente de Suresnes. C'est par là que, comme aux jours de *Grand Prix*, les Parisiens arrivaient à flots. Et alors, de la gare au pont de Suresnes, c'était comme un ruissellement de robes claires, de chapeaux de paille, de rubans tricolores, de toilettes gaies au-dessus desquelles l'aigrette blanche d'un colonel se dressait, comme un lys dans un champ de marguerites, de bluets et de coquelicots. Et c'étaient des robes tricolores, des casquettes tricolores, des médailles à toutes les boutonnières, des drapeaux à toutes les tapissières, des cocardes à tous les chars à bancs, des lampions à tous les logis, des lanternes, des banderoles, des oriflammes.

Mais, cette fois, ce n'était pas la musique qui passait, c'était le drapeau de la patrie qui clapotait dans le soleil.

. . . .

La foule était un peu plus qu'une foule parisienne : c'était une foule française. On était venu de partout. Des accents flamands répondaient à des accents bordelais ou toulousains...

On n'oublie pas un tel spectacle : lorsque, avant la distribution des drapeaux, le président a lu son allocution, un grand frémissement a parcouru la foule. On a senti que c'était la France armée qui se groupait là devant cet homme en habit noir, la poitrine traversée du grand cordon rouge, et qui, au nom de la nation, parlait aux soldats de la patrie.

Tous groupés devant lui, les fantassins à sa droite, les cavaliers à sa gauche, ils regardaient ce lambeau de papier qu'un rayon de soleil éclairait et qui était le mot de « Loi » jeté aux serviteurs de la Loi. Et quand, des deux côtés de cette tribune, sur le fond de velours

rouge où se détachaient les têtes pâles, les uniformes, les habits noirs et les chamarrures, les grands cordons verts ou rouges, les aigrettes des uniformes étrangers, — deux à deux, puis quatre à quatre, puis en masse, les drapeaux ont apparu, des deux côtés de cette estrade où le président de la République était debout entre le président du Sénat placé à sa droite et le président de la Chambre à sa gauche, un grand cri, un cri d'enthousiasme et d'espoir, est sorti de toutes les poitrines.

C'était, à la fois, comme la gloire passée de la France qui réapparaissait, avec toute la poésie de l'avenir et de l'espérance, dans ces étendards tricolores portés par les colonels et remis aux porte-drapeaux après le salut aux représentants de la nation. Ce n'étaient pas seulement les fanfares et les coups de clairon qui montaient dans l'air, saluant ces drapeaux nouveaux, vierges d'affronts, héritiers de ces noms de gloire qu'ils portent sur leurs plis et que le soleil faisait étinceler, avec leurs couronnes d'or et leurs trois couleurs françaises. C'était le salut de tout un peuple à toute une armée. C'était le cri de la mère patrie, voyant revivre, marcher, redresser sa taille, cette partie d'elle-même qu'elle avait crue morte, qui, en 1871, sur ce même coin de terre, passait, avec des régiments hybrides et des uniformes en lambeaux, et qui, maintenant, faisait fière figure dans le rayonnement d'un jour de fête.

Oui, c'était la nation laborieuse, pacifique, saluant la nation armée. Car sait-on tout ce que représente d'efforts réunis ce brillant défilé qui était pour les uns un spectacle, pour les autres une émotion, pour tous un enseignement? Sait-on ce que la précision de ces mouvements a coûté de travail aux instructeurs, de dévouement à nos soldats? Et ce luxe de la décoration, ces équipements, ces canons, ces équipages, songe-t-on que tout cela est fait de l'épargne, du produit de la France qui travaille, de la France artiste, artisan,

fabricant, ouvrier, ingénieur, savant, de la France qui a toujours payé et toujours réparé les folies de ses gouvernants ?

On les a tous revus, ces uniformes de l'armée de France! On a salué au passage les drapeaux portés par les chasseurs à pied, tirailleurs éternels de toutes les batailles, par les fantassins en tunique ou en capote bleue, soldats de *quatre sous* qui, disait un maréchal, font la fortune des généraux, petits fermiers, laboureurs, artisans, enfants du peuple, qui sont comme le ferment de la victoire. On a salué les artilleurs debout et comme soudés sur leurs affûts, les chasseurs filant au trot de leurs petits chevaux à longues crinières, les cuirassiers, les dragons et cette poignée d'hommes dont on n'avait pas vu depuis si longtemps les glorieux uniformes, les turbans, les fez rouges et les guêtres blanches, zouaves et turcos d'Afrique, spahis aux burnous blancs qui représentaient pour nous une autre terre, une autre armée, tant de fiers souvenirs, Constantine, Isly, la Smala, toute une génération d'hommes, Bugeaud, Lamoricière, le duc d'Aumale — et toute une suite de victoires : l'Algérie, la terre lointaine, la colonie, — mais toujours la France!

Qui sait ce que tant d'hommes rassemblés, soldats ou spectateurs, peuvent penser au fond de l'âme? Je l'ignore! Mais, à coup sûr, ce matin, devant le frissonnement et le clapotement de ces drapeaux, devant cette scène imposante, inoubliable — baptême d'une armée par une République, — il n'y avait qu'un élan, qu'une pensée, un cri, un amour : la patrie!

(*La Vie à Paris*, 1880.)

Gambetta. — Souvenirs personnels.

C'est le matin du 1er janvier 1883 que Paris et la France apprirent la nouvelle de la mort de Gambetta. Ce fut un deuil national. La disparition subite de cet homme à qui l'Allemagne fit, dit-on, le salut de l'épée, était on ne sait quoi

d'inconnu pour la patrie. Et pendant toute cette lugubre journée d'hiver, tristement douce comme un jour de printemps, on vit, aux Jardies, un long défilé d'amis arrivant des larmes aux yeux et des fleurs aux mains, vers ce coin de terre où le patriote venait de mourir.

Voici quelques extraits d'une causerie émue que M. Jules Claretie — un patriote aussi celui-là! — consacra à son ami.

Gambetta fut patriote et bon. Ces deux titres suffiraient à expliquer la douleur de cette France qui l'a vu à l'œuvre et de ceux des fidèles qui l'ont connu de près. Je ne l'ai jamais rencontré que le mot de *patrie* ne se soit trouvé dans sa bouche, même en une rapide causerie. C'était pour lui le grand amour, cette France qu'il aimait dans ses origines, dans ses destinées, dans sa langue, dans ses souvenirs, dans son généreux passé, dans son avenir surtout, dont il n'a jamais désespéré. Vrai tempérament de Français de France, cet homme, que Delescluze, qu'il avait défendu, appelait le *fin Génois*, était, au contraire, un franc Gaulois, exubérant et plein de sève ardente. Il s'était nourri de Rabelais, de ce large bon sens, de cette raison fortifiée de rire, de ce style substantiel, chaud et coloré. Il fallait l'entendre réciter ou lire un chapitre de *Gargantua*! La saveur même du grand Gaulois semblait plus attirante encore, traduite par cette voix sonore, gutturale, vibrante, qui donnait je ne sais quel accent nouveau à ce vieux français pantagruélique.

La Gaule! c'était là le pays de ce fils du Quercy, et je retrouvais en lui, l'autre jour, en le regardant couché sur son lit de mort, quelque chose du profil de ce Béarnais qui avait, lui aussi, le rire clair et la bonté dans la bataille et savait narguer finement l'ennemi après l'avoir fièrement combattu : « Bon voyage, messieurs les Espagnols, mais n'y revenez pas! »

Non seulement — c'était son idée fixe — Léon Gambetta voulait qu'ils n'y revinssent pas, ceux qui étaient venus, mais il avait l'obsession d'une France reprenant son rang et continuant ses grands destins. Que

d'autres sourient devant de tels songes, qu'ils appelaient des périls! Moi, je salue celui qui rêva pour nous des fiertés.....

Partout où était la France, là était ce cœur qui a cessé de battre. L'heure n'est pas venue des souvenirs intimes, et j'en aurais pourtant de touchants à raconter si je ne craignais de me mettre en scène à côté de lui. Je me rappelle une causerie profonde et inoubliable à Ville-d'Avray, dans la maison de l'éditeur Lemerre, sous les rosiers grimpants de l'escalier extérieur, par un beau matin très doux des premiers jours de juin. Gambetta était alors président de la Chambre : mais il oubliait les soucis de son poste pour parler, comme aux heures de sa jeunesse, de ce qu'il aimait tant : les lettres, les tableaux, le Salon de l'année.

« J'ai toujours regretté de n'avoir pas fait un Salon, disait-il.

— On peut débuter par là, comme Thiers, mais on n'a plus à faire un Salon quand on a fait de l'histoire! »

Il hocha la tête et sourit :

« Oh! de l'histoire, pas encore!... Mais cela viendra! »

C'était en 1880. Avec cet optimisme dont M. Hébrard parlait fort éloquemment avant-hier, Gambetta se déclarait satisfait de l'état des esprits :

« Cela va bien, disait-il, il y a bien quelques criailleries, dans un coin, mais peu nombreuses. »

Ces « quelques criailleries » dont il parlait, c'étaient les articles de haine dont on l'accablait déjà et qu'il oubliait aussitôt qu'il les avait lus, car lui ne savait point haïr. Il avait le mot railleur, jamais le mot méchant. Mais ses boutades lui pouvaient facilement faire des ennemis, surtout parmi les sots gourmés qui n'entendent point la plaisanterie.

Pendant l'inauguration de la fontaine élevée au souvenir de Corot, devant les étangs de Ville-d'Avray, j'étais assis à côté de lui. Il y eut plusieurs discours, dont un particulièrement verbeux.

« Quel long discours et assommant! » lui dis-je tout bas.

Il eut un sourire de belle humeur, et bravement, assez haut :

« Oh! me dit-il, cela vous ennuie, vous! Mais, moi, j'y suis habitué! »

C'est pourtant parce qu'ils entendent de telles boutades, qu'ils ne pardonnent guère, que les médiocres se coalisent d'ordinaire pour combattre ceux dont ils redoutent la méprisante supériorité.

Il songeait d'ailleurs plus souvent à Strasbourg et à Metz qu'aux harangues de l'Assemblée, ce Gambetta dont « les armées », comme on disait, il y a douze ans, avaient, à défaut des frontières, sauvé l'honneur du pays. Combien de fois l'ai-je entendu prononcer ce nom aimé : *Strasbourg !*

... Un écrivain d'un rare talent, qui occupe en toute justice, dans son pays, une situation considérable, M. Paul Lindau, de Berlin, l'auteur récent d'un beau drame sur la question juive, *Léa*, et d'un excellent roman de mœurs modernes, *Monsieur et Madame Bewer*, nous contait qu'un soir, dans un salon officiel prussien, des officiers allemands raillaient, avec affectation, Gambetta, les soldats de M. Gambetta et les batailles livrées par les armées de M. Gambetta.

Le vieux M. de Moltke était là, silencieux, le dos appuyé à la cheminée et regardant le tapis avec son sourire bizarre crispant sa figure voltairienne.

Tout à coup, hochant la tête, il dit doucement, dans le grand silence qui se fait toujours lorsque le feld-maréchal prend la parole :

« Oui, messieurs, tout ce que vous voudrez. Mais souvenez-vous qu'après Sedan et après Metz nous croyions la guerre finie et la France abattue, et que pendant cinq mois ces armées improvisées ont tenu en échec les nôtres. Nous avons mis un mois à vaincre les grandes armées organisées et cinq mois à battre des conscrits et des mobiles. Et quand il n'y en avait

plus, il y en avait encore. Des foules plutôt que des régiments, je le veux bien, mais ces cohues nous tenaient tête. Vous pouvez oublier cela, vous qui n'avez eu que le contentement de la victoire; mais je ne l'oublie pas, je vous l'avoue, et je n'en souris pas, car j'aime le tracas et le grand souci de cette résistance inattendue!

« Au total, messieurs — conclut textuellement le général en parlant de ce que Gambetta appelait un jour, dans une improvisation véhémente, « la germination spontanée des bataillons », — la levée en masse de M. Gambetta nous a tellement étonnés, nous autres militaires, qu'il faudra étudier cette question durant de longues années de paix! »

M. Paul Lindau est un Prussien qui adore son pays et qui a raison, mais qui aime la littérature française et qui est juste pour ceux que ses compatriotes ont combattus. Il a entendu et retenu ce témoignage du vieux Moltke, et le jugement d'un tel ennemi en vaut un autre.

. . . .

(*La Vie à Paris*, 5 janvier 1883.)

La vocation de Gounod.

Tout jeune, Charles Gounod s'était senti attiré, emporté vers l'art de la musique. M. Jules Claretie nous raconte, à ce propos, une fort jolie anecdote. La voici :

Les parents de Gounod s'inquiétaient de cette vocation artistique et s'en plaignirent au proviseur du collège où se trouvait l'enfant. Ce proviseur était M. Poirson, qui les rassura. « Lui, musicien? Jamais. Je l'ai bien étudié; il a le génie du grec, le sentiment de l'antiquité, de la latinité : il sera professeur. » Et il fit, le jour même, appeler son élève dans son cabinet.

« On vous a, lui dit-il, surpris encore à griffonner dans vos cahiers des notes de musique.

— Oui, répondit Gounod, je veux être musicien.

— Allons donc, cher enfant, ce n'est pas un état. On ne se fait pas musicien comme on se fait soldat. Tenez, voilà du papier, une plume. Composez-moi un air nouveau, un air quelconque sur les paroles de Joseph : *A peine au sortir de l'enfance.* Nous allons bien voir. »

C'était l'heure de la récréation. Avant que la cloche de l'étude eût sonné ou que le tambour eût battu, Gounod revenait vers le proviseur avec sa page toute noire.

« Ah! le pensum est achevé, fit M. Poirson; déjà?

— Ce n'est pas un pensum, dit Gounod.

— Eh bien, voici mon piano, chantez. »

Et Gounod chanta. Le bon M. Poirson écoutait, étonné, remué, ravi. Tout à coup, les yeux pleins de larmes :

« Bah! s'écria-t-il, en se levant pour aller embrasser le jeune Charles. Ils diront ce qu'ils voudront, *fais de la musique!* »

Lorsque Gounod, premier grand-prix de Rome, fit exécuter sa première œuvre, à Saint-Eustache, en rentrant chez lui, il trouva ce billet écrit au crayon, de la main du vieux proviseur : « Bravo, cher homme que j'ai connu enfant! » M. Poirson était allé, sans rien dire, écouter, à l'ombre d'un pilier de l'église, la musique de celui qu'il avait appelé le *Petit Charles* et qu'autrefois il avait non seulement connu, mais deviné!

(*La Vie à Paris*, 1895.)

Les Fleurs à Paris.

Il semble que ce siècle affairé et plus névrosé que poétique garde ce goût, cet amour des fleurs comme une sorte de regain des poésies évanouies ou fauchées, — ou bien instinctivement, par ce besoin de rêve, de couleur et de parfum qu'on a tou-

jours, même en des temps naturalistes. — Voici quelques extraits d'une charmante causerie de M. Jules Claretie, publiée par le journal *Le Temps* : Les Fleurs a Paris.

J'ai déjà signalé la passion grandissante que les Parisiens ont pour les fleurs. L'homme moderne s'entoure de fleurs comme d'un rideau qui lui cache à demi les réalités de la vie. Il est certain que l'amour des fleurs est instinctif à l'humanité et que, sur ce point spécial, le Parisien a un « cœur humain » qui bat la fièvre.

Les fleurs à Paris! c'est toute une partie de la vie de Paris!

Le Parisien a des passions théâtrales, des passions picturales, des passions politiques, et, depuis quelques années, des passions hippiques; mais il a, fort développées aussi, des passions florales. Depuis les fleurs du square où il va prendre le frais jusqu'au pot de fleurs qu'il arrose sur sa fenêtre, le peuple de Paris adore les fleurs, et Alphonse Karr, l'homme qui a eu le plus d'idées peut-être en sa vie et qui les a, du reste, ressassées le plus souvent, réclamait, il y a longtemps, avec beaucoup de justesse, pour Paris une halle aux fleurs bien installée, comme la halle aux légumes et la halle aux poissons.

On pourrait dire, il est vrai, que la halle aux fleurs est partout, à Paris, disséminée et fractionnée : dans la boutique du fleuriste élégant et dans le haquet à bras, poussé à travers les rues par la marchande de violettes. Le quai aux Fleurs, le marché de la Madeleine, la place du Château-d'Eau, quelques coins des boulevards intérieurs, sont des halles en plein vent où les jacinthes rient depuis un mois, où les pâquerettes étalées sur les dalles de pierre, forment ce « tapis de verdure émaillée de fleurs » dont parlaient les descriptifs d'autrefois, qui pourraient bien survivre aux pittoresques d'aujourd'hui. Et les arbustes dans leurs mottes de terre, les fleurs en bourriches, comme des huîtres, les rosiers cravatés de papier blanc; les pen-

sées, les crocus en bottes serrées, les giroflées au velours populaire, toute la flore du gentil Avril s'étale maintenant à tous les coins de Paris, par terre, comme une Karamanie qui sent bon et comme une jonchée de printemps.

Oui, c'est le printemps. Les frondaisons timides se font plus hardies avec le premier soleil. Les marronniers ouvrent leurs bourgeons comme les hannetons leurs élytres. Il y a des gouttelettes vertes aux jeunes branches des lilas. Squares et jardins semblent poudrés de vert comme si, sur tous les arbres, était tombée une poussière de mousse. C'est l'éveil partout, et partout les senteurs douces de ces fleurs parisiennes font mentir le vers narquois du poète :

A Paris, les jardins sentent le renfermé.

Ils sentent bon, au contraire, et donnent à Paris comme une parure de fête. Et ces fleurs, au surplus, ce ne sont point les fleurs artistiquement montées et *serties* comme des joyaux des fleuristes à la mode qui charment le plus. Sans doute il y a là des merveilles dans ces magasins qui pullulent. Les doigts de fées des femmes, qui semblent tout naturellement créés pour tresser des fleurs ou broder des dentelles, inventent des œuvres d'art exquises... ; mais les bouquets les plus simples, même les bouquets les plus humbles, sont les plus exquis peut-être, ceux qu'on porte et qu'on emporte, et dont une fleur, en tombant, peut faire un heureux et incarner un souvenir.

... Ce ne sont pas les fleurs de serre qui sont pour moi les fleurs parisiennes : les fleurs de Paris, ce sont les bouquets de deux sous, les fleurs ramassées par les bois, le matin, dans l'aube frileuse de mars ou d'avril, par les fillettes, qui rapportent, avec un peu d'onglée, leurs paquets de violettes ou de coucous aux revendeuses des halles. Les fleurs de Paris, ce sont les fleurs prolétaires, celles qu'on rencontre, aux pays de misère, comme des sourires de faubourgs...

C'est un besoin de l'homme moderne, la fleur... Le bonheur pour l'humanité tient dans un jardin, et le Parisien, quel qu'il soit, veut posséder chez soi ou devant ses yeux une miette de ce bonheur. De là, le square citadin et le jardin sur la fenêtre, le pot de fleurs que Caton voulait imposer comme une obligation à tout citoyen romain, et que le Parisien, amoureux d'un brin de réséda autant qu'un Hollandais de ses tulipes, cultive sans l'ordre de Caton.

Il lui en faut peu, au Parisien, pour avoir la sensation de la campagne et l'odeur de la fleur et l'ombre de l'amour! Dans un vase de verre, une branchette de ces lilas qui vont fleurir ou, sur la cheminée, une brassée d'aubépine qu'on ira casser, à travers les haies, ces prochains dimanches, et voilà l'idéal Eden réalisé. C'est l'illusion de la campagne, et c'est le spectre du printemps, mais cela suffit...

Vivent donc les jardins et les fleurs parisiennes! Des fleurs à profusion! C'est encore une fois, la poésie de Paris. « Beaucoup de fleurs, disait Mirabeau en montrant sa propriété du Marais à Argenteuil, beaucoup de fleurs, c'est la poésie des jardins. »

(*La Vie à Paris*, 6 avril 1883.)

De l'Arc de l'Étoile au Panthéon.

Les funérailles de Victor Hugo furent non pas les obsèques d'un mort, mais la fête d'un immortel. Quelle mort! et quelle apothéose! Ceux qui ont vu, ce jour-là, cet inoubliable spectacle l'auront toujours présent. Voir le défilé était un spectacle saisissant et superbe; mais voir la foule, étudier quartier par quartier, rue par rue, ce Paris debout, frémissant, ému, c'était assurément quelque chose d'aussi poignant, d'aussi impressionnant et d'aussi beau.

M. Jules Claretie, figurant du cortège, a résumé ses impressions dans une de ces magistrales causeries dont il a le secret.

... Du haut de l'avenue des Champs-Elysées, l'immense déroulement du cortège, entre deux murailles

humaines; au loin, vers la place du Carrousel, le fourmillement des êtres, l'éclat ruisselant des casques, les étincelles vaguement aperçues des épées, des cuirasses et des casques, frappaient par une grandeur absolue, un calme profond. Puis, c'était stupéfiant, ces entassements d'hommes, de femmes, le long de l'avenue, ces silhouettes sur les toits, ces hommes grimpés sur les marronniers comme des insectes énormes. Des branchettes, des feuilles vertes tombaient qui devenaient aussitôt des parures. Rue de Balzac, la perspective montueuse de la rue permettait de plonger dans une sorte de mer humaine refoulée là comme des vagues dans une anse de rochers.

L'armée, superbe, avec ses drapeaux saluant, ses soldats au port d'armes, complétait sur la place de la Concorde, avec les statues voilées de crêpe et les faisceaux de drapeaux, un spectacle inoubliable. Mais c'est la vue des berges de la Seine, du haut du pont de la Concorde, qui était inouïe, incroyable. Des barques, les rames levées pour le salut, des chalands, des bateaux noirs de monde, une sorte de grève immense dont chaque caillou était une face humaine. Un double ourlet de spectateurs dont le premier rang, sans bouger, avait de l'eau jusqu'aux chevilles — quelques-uns relevant leur pantalon jusqu'au genou. Au-dessus de ces hommes et de ces femmes, nombreux comme des grains de sable, une sorte de corbeille : des gens hissés dans la banne de la grue qui sert à embarquer les tas de sable et restant là, suspendus entre ciel et terre dans l'espace. Puis, tout à coup, sur ce tas d'êtres pressés, encaqués, mais respectueux et silencieux, au-dessus de ces masses qui bordaient la Seine ou qu'on apercevait, à travers les marronniers, le long des terrasses des Tuileries, partout, sur les ponts, là-bas sur les marches du Corps législatif en deuil, un vol blanc de pigeons mis en liberté et allant à travers l'azur porter au loin la nouvelle de cette marche triomphale.

Ils me rappelaient, ces pigeons, les passereaux que, lorsqu'il donnait des fêtes de Noël, rue de Clichy, Victor Hugo rendait à l'air libre devant un tribunal d'enfants votant à regret pour la délivrance de ces captifs, qu'ils eussent voulu garder dans leurs petites mains.

A l'entrée du boulevard Saint-Germain, c'est un autre aspect. Les marronniers, plus épais et plus rapprochés, laissent, dans leur pénombre verte, apparaître les pâles lumières des réverbères allumés sous les voiles noirs. La foule se resserre; elle devient plus populaire. Elle applaudit, elle acclame. Le cortège apparaît, plus serré, dans un ruissellement superbe. La haute lyre violette des comédiens se dresse par-dessus les têtes et, là-bas, se balance devant nous la palme d'or de la couronne des auteurs dramatiques. Les églises Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Germain-des-Prés, sont comme ourlées de curieux. On tremble à voir de tout petits enfants posés dans un chéneau, sous les toits, comme dans un nid. Des spectateurs ont grimpé sur les jambes, sur les épaules de la statue de Diderot, comme, tout à l'heure, sur le piédestal des statues de la place de la Concorde : le bon Diderot sourit et laisse faire. Mais partout les fronts se découvrent, le cri de : *Chapeau bas!* domine tous les autres. Le peuple applaudit, dans le cortège de Victor Hugo, tout ce qui lui rappelle le poète, l'écrivain.

On a applaudi l'Académie, les théâtres. On a dit : « Vive la société des gens de lettres! » L'hommage passait par-dessus nos têtes et allait au mort.

Nous entrevoyons des affiches de l'Odéon, cernées de noir. Une sorte de philosophe a trouvé un étrange moyen de voir nonchalamment défiler le cortège : il a accroché à deux marronniers un hamac frangé et, étendu là, il regarde...

Sarah, belle d'indolence,
Se balance...

C'est une *Orientale* en action.

Mais le long boulevard est franchi, avec sa houle humaine. Les bouffées de musique nous arrivent, par-dessus le grand murmure de cette mer humaine. L'air des *Girondins* alterne avec l'hymne de Méhul. Les plumets blancs et rouges des musiciens de la Garde de Paris oscillent, là-bas, comme des champs de marguerites et de coquelicots. Chose curieuse, des fronts se signent sur le passage du corbillard. Un vieil ouvrier fait le signe de la croix. Une femme s'agenouille. Nous entrons, par un mouvement tournant, dans le boulevard Saint-Michel. La voie, plus large, donne au défilé un spectacle plus grandiose encore et tous les fronts se découvrent quand, devant le Luxembourg, nous apercevons la statue de Victor Hugo improvisée : — Hugo assis et pensif, le Hugo des *Contemplations*.

Puis, là-bas, au bout de la rue Soufflot, par une ascension triomphale, c'est le Panthéon drapé de noir avec ses deux trépieds géants envoyant au vent leurs flammes vertes. Il y a là tout un peuple. Au premier rang, des enfants dont les petites mains applaudissent le poète des petits. La percée de la rue Saint-Jacques avec ses hautes maisons, ses vieux balcons de fer forgé, est un coin extraordinaire. Et nous nous retournons pour voir déboucher, sur cette large rue, le noir corbillard, simple et saisissant : tous les fronts se découvrent. Une clameur le suit, le précède, l'enveloppe comme d'une acclamation.

Et, du haut des marches du Panthéon, semées, jonchées de couronnes, c'est une émotion sans pareille que celle qui nous saisit lorsque nous apercevons, dans le flamboiement de ce soleil de juin, les drapeaux, les couronnes, les bannières, ce cortège triomphal! Toute notre jeunesse tient comme enfermée dans cette place. Voici l'École de droit et, en face, la mairie où nous allions autrefois — oui, debout, là — lire, affichés sur la muraille, les feuilletons dramatiques de Gautier et les romans de Dumas... A l'ho-

rizon, avec leurs floraisons printanières, leurs verdures fraîches, les arbres du Luxembourg et sous le catafalque orné d'un drapeau tricolore voilé de deuil — lui — le grand mort, dormant, au milieu de cette tempête d'enthousiasme, de son dernier sommeil.

Ce sont de ces tableaux qui laissent longtemps ébloui l'esprit pensif. La veille, j'avais vu le soleil se coucher derrière l'Arc de Triomphe et, dans un poudroiement de lumière, le haut catafalque se détacher comme sur un fond d'or. Mais ce magique spectacle était moins émouvant que le défilé de cette foule, de cette jeunesse, de ces mille fractions de la France venant saluer le poète de la patrie.

Voilà ce que j'ai vu de l'Arc de l'Etoile au Panthéon, en marchant sous le clair soleil. Parfois, me retournant, j'apercevais, derrière le corbillard, le pâle et beau visage de ce jeune homme qui porte fièrement le nom du poète et qui, très digne, dans ce grand triomphe, ne voyait que ce qu'il y avait pour lui et les siens, pour sa sœur Jeanne : — un grand deuil.

C'était superbe, ces milliers et ces milliers de fronts découverts devant ce convoi, et de toutes les œuvres du génie de Victor Hugo la plus belle peut-être et la plus rayonnante est cette œuvre posthume qui est comme le résumé de l'œuvre du Maître : la pacification de tout un peuple.

C'est un poète aussi, le peuple; instinctivement il est allé contempler le prétexte de l'œuvre du chef-d'œuvre. En descendant, avec M. Victorien Sardou, des hauteurs du Panthéon par les rues du vieux quartier Maubert, nous passons devant Notre-Dame : il y a des gens du peuple, des ouvriers, des paysans qui regardent la cathédrale, le monument dont Vacquerie a dit :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom.

Et l'on m'a conté que, pendant le défilé du cortège, plus d'une femme — côte à côte avec une parente de

Victor Hugo — a prié dans l'ombre des chapelles. Une de ces prières qu'il demandait « à toutes les âmes » et qui se sont élevées aussi en plein Paris et en plein soleil!

(*La Vie à Paris*, 3 juin 1885.)

Un deuil national. — La mort de Pasteur. Les pastoriens.

Là-bas, au fond du parc de Villeneuve-l'Étang, dans cette annexe du laboratoire de la rue Dutot, Pasteur vient de mourir. Des visiteurs errent silencieux, mettant leurs noms au registre posé sur une petite table en plein vent, ouvert près de l'écurie où les chevaux piaffent. Et c'est au retour de ce pieux pèlerinage que M. Jules Claretie écrit cette chronique, dernier adieu au collègue trop tôt ravi à la science et qui avait peut-être encore quelque étincelle de son génie à donner à l'humanité.

Le parc est vaste, entouré de murailles où se montrent encore les brèches d'autrefois, un peu sauvage, avec de vieux arbres rouillés par l'automne, des allées jaunies et un ruisseau qui court, taché de feuilles sèches. La demeure est petite; elle servait de communs au château du temps de l'empire et on prendrait les constructions aperçues à travers la chênaie, brique et bois mêlés, pour une vaste ferme, des bâtiments de haras. Des chevaux sont là, en effet, qu'on ne nourrit point pour les steeple-chases, qu'on saigne de temps à autre, et qui, avec ce sang, donnent la lymphe qui sauve, rendent à l'homme la vie. Ce n'est pas une ferme, c'est une demeure de savants, une annexe de ce couvent de missionnaires laïques, baptisés les *pastoriens* — comme on dirait les *oratoriens* — par le docteur Maurice de Fleury. Les garçons d'écurie portent sur leur casquette ces deux lettres brodées : *I. P.* C'est le chiffre du maître. C'est ici, comme dans le laboratoire de la rue Dutot, l'*Institut Pasteur*.

Là-haut, dans leurs espèces de cellules, où l'on arrive par un escalier de bois, les *pastoriens* travaillent, leurs fenêtres ouvertes sur le parc immense. Dans une de ces chambres, le maître est mort, le coin de terre est désormais illustre. Ceux qui viendront après nous s'y rendront en pèlerinage. Ici vécut, travailla, expira un grand homme de science et de bonté, un homme de génie qui fut un juste...

Deuil profond que cette mort. Il nous semble voir décroître, sur les cimes, le soleil illuminant nos soirs. Pasteur était, en ce siècle finissant, une lumière aperçue de partout, et qui brillait pour tous, mais chez nous. La nuit se fait. D'autres ont dit et diront ce que perd la science. On pourrait, en écrivant un livre intime, faire connaître ce qu'a perdu l'humanité.

Mais le livre a été écrit par un témoin de la vie de tous les jours du grand chercheur disparu. M. René Vallery-Radot a conté l'existence, les travaux, les découvertes, montré la bonté, l'énergie patiente de cet homme penché sur les infinement petits, l'œil rivé sur l'*infini vivant*. Un peintre étranger, M. Edelfelt, a laissé de celui qui dort à présent, les yeux clos — superbe avec sa barbe blanche entourant son visage de marbre — un portrait singulièrement expressif : M. Pasteur debout devant son laboratoire, coiffé de sa calotte noire, et regardant en quelque cornue je ne sais quel bouillon de culture. Le vivant portrait d'Edelfelt devait illustrer le livre de M. Vallery-Radot.

On retrouve sur les traits du modèle la même expression de vigueur, de volonté que dans les pages du volume. Voilà bien Pasteur, le savant laborieux et acharné, poursuivant l'œuvre de vie à travers les poisons, les atroces virus de la mort. Jamais homme n'a mieux réalisé la définition du génie donnée par Gœthe, je crois : « Le génie, c'est la patience ».

... Avec Pasteur, l'impossible fut vaincu, l'inaccessible escaladé. La mort recula. Elle s'est vengée, samedi dernier.

Et jamais âme plus candide et plus douce ne s'unit à un tempérament plus ardemment batailleur lorsqu'il s'agissait de la science. Cet homme tendre et d'une émotivité si vive, qui caressait, les larmes aux yeux, l'enfant à qui un disciple inoculait la lymphe, ce penseur profond, cet écrivain puissant, ce cerveau génial, ce cœur rare,

Naïf comme un savant et grand comme un apôtre,

n'admettait pas d'erreur ou d'à peu près dans les études auxquelles, indomptable, il vouait, il sacrifiait son existence.

« Il était excellent, nous disait un de ses élèves, et si doux! » Excepté *dans son travail*. Alors il était tout de volonté et de commandement.

C'était le *chef*, en un mot. Tous ces jeunes hommes qui le suivent, unis par le même dévouement et la même admiration, uniformisés par une même coupe de barbe en pointe et qui se partagent les champs à défricher, les sillons à creuser — les Duclaux, les Chamberland, les Metchnikof, les Roux, les Calmette, les Chantemesse (j'en oublie) — tous ces chasseurs de bacilles, ces moines de la bactériologie, ces chevaliers du microscope qui détruiront le choléra quelque jour, comme ils ont dompté la diphtérie ou la rage, ces *pastoriens* suivaient anxieusement du regard le maître lorsqu'il examinait leurs travaux, les *fiches* où ils inscrivaient leurs observations. Tel Napoléon devant son état-major. Un froncement de sourcils devenait un jugement.

Et, encore une fois, nul être humain ne fut meilleur. Il suffisait de le voir passer pour le deviner. Ceux qui les jours de séances académiques, apercevaient M. Pasteur appuyé sur le bras de son gendre, marchant lentement, traversant la cour de l'Institut, ne pouvaient, même en ne le connaissant pas, s'empêcher de dire : « Ce passant est quelqu'un! »

Il y avait un rayonnement jusque dans sa simplicité. Et quand on entendait tout bas : « C'est M. Pasteur ! » les fronts se découvraient. On saluait ce groupe vénérable et touchant : le grand homme qui combattait la mort, l'homme jeune, qui, vivant à l'ombre de cette gloire, apportait au vieillard un cœur de fils.

On peut dire que Pasteur est mort entouré de dévouements uniques. Ses jeunes collaborateurs étaient comme le prolongement de cette admirable famille, épouse, fils, filles, qui pleurent aujourd'hui. Et tous sont frappés. « La postérité commence à la frontière », disait un jour M. Alexandre Dumas. Elle avait, pour Pasteur, commencé au cœur même de notre France. Mais la douleur de la patrie a son écho par delà les frontières et le deuil qui nous frappe en atteint bien d'autres. Ce n'est plus Paris qui tressaille, c'est le monde.

(*La Vie de Paris*, 3 octobre 1895.)

Un déjeuner à l'Élysée. — La dernière fête de M. Carnot. — Le départ pour Lyon. — M. Casimir-Perier. — Le collier de Sainte-Anne à M. Félix Faure.

Les lignes qui suivent ont été écrites le 20 juin 1895. M. Jules Claretie évoque la grande figure de notre regretté président, M. Carnot, qui, un an auparavant, réunissait à l'Élysée, dans un déjeuner officiel, des artistes, des écrivains, des membres de l'Institut, toute une sélection intellectuelle. C'est une page de souvenirs qui intéressera nos lecteurs.

... Ce fut la dernière fête du président et la dernière joie de Mme Carnot. Jamais, à l'heure où expiraient les derniers mois de son septennat, M. Carnot n'avait paru plus heureux de vivre. Il semblait ajouter à sa correction ordinaire, à sa gravité souriante, une sorte de

contentement intérieur. Mme Carnot parlait à ses hôtes du prochain mariage de son fils; elle indiquait, dans le jardin ensoleillé, la place où l'on dresserait la tente, ce jour-là. Le beau temps s'était mis de la partie et tout le palais rayonnait de clarté.

Le déjeuner avait été servi dans la longue annexe construite récemment pour les grandes réceptions et décorée de tapisseries des Gobelins, et, pour surtout de table, des pièces de vieux Sèvres blanc représentant des chasses, des cerfs forcés ou des sangliers coiffés par les chiens dont l'anatomie paraissait sommaire à M. Frémiet, mon voisin de table. Au dehors, sur la pelouse, la musique de la garde républicaine jouait des airs français, et quand les hôtes du président, se promenant dans le jardin, regardaient le palais gris éclairé de soleil, avec le drapeau flottant gaiement sur le toit, dans le ciel bleu, et M. Carnot, sur le perron de pierre, causant avec une bonne grâce charmante au milieu d'un groupe choisi, la même pensée vint à quelques-uns d'entre nous :

« Il fait bon vivre ici, et il y a du courage à quitter ce coin de terre. »

Oui, l'impression exquise de cette journée du 20 juin fut toute de lumière et de bonheur. Les hôtes du palais accueillaient leurs invités avec une courtoisie qui touchait, attachait. Il y avait chez la noble femme qui savait trouver pour chacun le mot agréable et juste, une telle satisfaction et comme le sentiment d'une libération prochaine, après des années d'une grande tâche admirablement remplie. Seuls, dans le charme de cette fête intime, les paons, les paons gris perchés sur les arbres, au fond du jardin, près des Champs-Elysées, déchiraient l'air de ces cris discordants, cris étranglés que nous devions entendre encore, peu de jours après, comme des cris de deuil, le jour des funérailles du président...

« Ce sont les échos de Paris! » dit quelqu'un en riant — un peintre illustre — pendant que les oiseaux de

malheur interrompaient les valses des musiciens de la garde républicaine. Et comme M. Ambroise Thomas allait remercier les musiciens qui jouaient les airs de *Mignon*, soulignés ainsi par ces cris atroces :

« Ils protestent, ils sont peut-être wagnériens, les paons », disait un confrère de l'auteur d'*Hamlet*.

Je revois, dans ce tableau, lumineux, coloré, joyeux et clair, et, sur ce perron, cet homme serré dans sa redingote, droit, ferme, tendant la main à ses hôtes lorsqu'ils prenaient congé de lui, et gardant ce sourire cordial et correct que M. Bonnat a si bien rendu. Qui nous eût dit que M. Carnot n'avait, ce jeudi-là, que quatre jours à vivre? A quelques-uns qui le saluaient, il dit, avec une expression de gaîté inaccoutumée :

« Vous serez à Lyon, dimanche? »

Il ajouta même :

« Ce sera fort joli! »

Et, à cette heure même, cette brute qui devait marcher, comme un halluciné, de quelque cabaret de Cette au palais de la Bourse de Lyon, achetait le petit poignard à manche de velours qui allait faire un martyr de ce président prêt à rentrer dans le rang après avoir accompli son devoir et, magistrat impeccable, fièrement représenté la France.

Le souvenir de cette journée me restera toujours présent et l'anniversaire lui redonne toute son acuité dramatique. Il n'y a que douze mois, et il me semble que ce deuil date de lointaines années. Que d'événements depuis lors! Une autre image m'apparaît, aperçue quelques jours plus tard : sur la route poudreuse de Versailles, c'est dans une voiture découverte, un homme qui passe, comme dans un nuage soulevé par le galop des chevaux des dragons qui l'escortent jusqu'à Paris. Les casques qui scintillent dans la poussière au soleil du soir, les flammes flottantes des lances, à peine entrevues dans cette fumée qui fait songer à une bataille, un salut au président nouveau, et l'apparition s'éloigne, le nuage disparaît au bout de

la route, le cortège s'enfonce vers Paris, vers la fournaise...

Et, tandis que, là-bas, grondent les canons de Kiel, c'est un autre président encore, un président nouveau à qui, aujourd'hui, l'ambassadeur du plus grand empire du monde vient apporter un collier d'honneur, comme à un souverain. Collier au cou du président qui est une sorte d'anneau de fiançailles passé au doigt de la patrie. Que de contrastes! Que d'images! Que de fantômes! En un an tout cela! Qu'est-ce qu'une année dans l'histoire du monde?

(*La Vie de Paris*, 20 juin 1895.)

La Comédie-Française et les visites de souverains.

Le premier gala. — La Comédie en 1867, l'année de l'Exposition. — Nos registres. — Quelques noms, quelques dates, quelques chiffres. — M. de Bismarck et *le Lion amoureux*. — Souvenirs de l'huissier Picard. — Le goût des Russes pour le théâtre français. — *Un caprice*. — Mme Allan. — Molière et la princesse Sophie Romanof. — Une traduction du *Médecin malgré lui*. — L'épée du tsar et l'acteur Baron. — L'impératrice Élisabeth demandant Lekain et Mlle Clairon à Louis XV. — Napoléon. — Moscou. — Le théâtre Michel. — Les chroniqueurs. — Ceci sera de l'histoire. — Cinq lignes de Saint-Simon.

Sait-on que ce gala, organisé en l'honneur de l'empereur de Russie, dans la salle de la Comédie-Française, constituera une date dans l'histoire de la Maison? J'ai fait chercher, dans nos archives, trace des galas qui purent être donnés autrefois au Théâtre-Français. Je n'en ai pas trouvé le moindre souvenir. Sans nul doute, à l'heure où la loge royale était placée au milieu de la salle, au centre des loges et des fauteuils de balcon — comme elle sera, avec plus de luxe, rétablie pour l'empereur Nicolas II — plus d'un souverain est venu s'asseoir là aux côtés du roi des Fran-

çais et écouter les comédiens. Mais, depuis que la loge centrale a été remplacée par cette avant-scène qui précisément donne au chef de l'État la place qu'aimait à occuper jadis Napoléon Ier se rendant au théâtre par une petite porte dont il avait la clef et accédant, par un escalier dont on retrouverait encore quelques marches, à cette loge qui directement communiquait avec la loge où s'habillait Talma (elle sert aujourd'hui de cabinet au *semainier*), depuis la réfection de la salle par M. Chabrol, jamais soirée de gala n'a été donnée chez nous à un souverain. Et le jeune empereur aura, le premier, le salut de la Comédie.

On se souvient d'un gala célèbre auquel prit part la Comédie-Française. Ce fut à la fête donnée par le roi Louis-Philippe pour l'inauguration du musée de Versailles. On joua, sur le théâtre du palais, et pour la première fois en costumes Louis XIV, à *entonnelets*, le *Misanthrope* de Molière.

A ses comédiens ordinaires (à qui il faisait si souvent remise du loyer qu'ils lui devaient, le Palais-Royal étant sa propriété particulière), Louis-Philippe avait offert ces costumes d'une richesse rare et d'une scrupuleuse exactitude dont il reste, je crois, quelques exemplaires dans la garde-robe de la Comédie. Je crois bien que, si j'interrogeais là-dessus notre chef costumier, il me répondrait que le costume d'Oronte, porté par M. Prudhon, et celui qui habille si bien M. Boucher en petit marquis, datent de cette représentation célèbre, du gala de Versailles dont Janin, en son temps, a si galamment parlé.

On pourrait presque assurer que le gala du 7 octobre n'a pas eu de précédent.

Les galas se donnaient autrefois à Saint-Cloud, à Fontainebleau ou, même lorsqu'il ne s'agissait plus d'inaugurer le musée historique de peinture, à Versailles. Durant les mois de l'Exposition de 1867, où tant de souverains vinrent, tour à tour, visiter Paris, la Comédie reçut plus d'une fois la visite de ces hôtes ;

mais ils y venaient comme en passant et prenaient place dans la loge impériale — l'avant-scène de gauche, *côté jardin*, comme on dit pendant une représentation ordinaire. Je n'ai même pu, en interrogeant les registres, savoir si la présence des souverains était par avance annoncée à l'administrateur. Cela est fort probable.

Les plus anciens artistes qui, fort jeunes alors, faisaient déjà partie de la troupe en cette année-là, se rappellent fort bien avoir vu M. Edouard Thierry allant, en culotte courte, au-devant de ces rois ou de ces princes. M. Edouard Thierry, fort dévot, fut enterré — m'a assuré M. Henri de Bornier — dans la courte robe qu'il avait, paraît-il, le droit de porter. J'en doute fort. Mais pour la culotte courte, elle était d'ordonnance, et l'érudit administrateur l'a passée plus d'une fois.

*
* *

Ce furent, en 1867, le prince et la princesse de Prusse — le futur empereur Frédéric — qui inaugurèrent ces visites de souverains à la Comédie-Française. Le dimanche 26 mai on donnait *Un mariage sous Louis XV* et *Mlle de la Seiglière*. LL. AA. RR. le prince et la princesse de Prusse assistaient, dit le registre du théâtre, à la représentation. Recette : 5310 fr. 90.

Le vendredi 7 juin, on donnait la *Gageure imprévue* et l'*Aventurière* avec une recette de 4687 fr. 50. L'empereur Alexandre II de Russie vient à la Comédie-Française et voit le second et le troisième acte de l'*Aventurière*, puis se retire.

Samedi 8 juin. L'*Ecole des maris* et *Mlle de Belle-Isle*. Le roi de Prusse Guillaume Ier voit le troisième acte de la comédie de Molière et le premier acte de la pièce d'Alexandre Dumas. Il était, ce soir-là, accompagné de M. de Bismarck.

Le public, encore une fois, n'était nullement averti de la venue des souverains dont la présence eût attiré la foule. La recette, en effet, n'est que de 4627 fr. 50.

Le 2 juillet on donne *Hernani*. C'est la sixième représentation du drame de Victor Hugo qu'on vient de reprendre, grâce à Camille Doucet. Le prince de Galles tient à voir l'œuvre acclamée. La recette est de 6185 francs.

Le 15 juillet, spectacle *demandé*. Sa Majesté la reine de Prusse tient à voir le *Misanthrope*. On donne le *Misanthrope*, entre *Horace et Lydie* de Ponsard et les *Plaideurs* de Racine : 2785 francs de recette.

Le roi de Portugal et son fils, le duc de Coïmbre, assistent, le dimanche 21 juillet, à une représentation qui fait 1609 francs : les *Précieuses ridicules*, *Mérope* et l'*Avare*. La princesse Charlotte de Prusse, vient le jeudi 1er août, écouter les *Plaideurs* et *Mlle de Belle-Isle*. Recette : 2558 francs. Elle revient le lendemain; on donne *Tartuffe* et *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* avec *M. de Pourceaugnac* pour finir. Recette : 3485 francs.

Deux jours de suite aussi, le 31 août et le 1er septembre, la reine Olga de Wurtemberg vient à la Comédie. Elle voit, le 31 août, l'*Epreuve nouvelle*, le *Misanthrope* et les *Plaideurs* : 2076 francs; le 1er septembre, *Bajazet*, *M. de Pourceaugnac* et la *Ciguë* : 2897 francs.

Généralement, ces princes ou princesses passent deux soirées consécutives à la Comédie-Française. La princesse Hélène de Russie assiste, le 16 septembre, à la représentation du *Duc Job*, qui fait 4001 francs de recette; le 17 septembre, elle vient écouter *Hernani*, qui encaisse toujours les recettes les plus fortes de l'année, 5899 francs.

Le 22 septembre, visite de la princesse de Mecklembourg-Strelitz. L'affiche porte le *Dépit amoureux*, *Tartuffe* et *les Fourberies de Scapin*. Les recettes sont plus fortes que les autres soirs de répertoire : 4927 fr. 50.

Voici octobre venu. L'Exposition va finir. Mais Paris attend encore des souverains et la Comédie reçoit leur

visite. La reine des Pays-Bas assiste, le 3 octobre, à la 23e représentation du *Duc Job*, alors en pleine vogue (4389 francs de recette). Elle vient applaudir la 51e représentation d'*Hernani* le 19 octobre (recette : 5658 fr.).

Le 24 octobre, la Comédie se rend au palais de Saint-Cloud pour un gala donné par Napoléon III à l'empereur d'Autriche. Le programme en est court : *La pluie et le beau temps* de Léon Gozlan, la *Nuit d'octobre* d'Alfred de Musset.

Mais l'empereur d'Autriche, qui a entendu Delaunay et Mlle Favart, tient à voir la Comédie chez elle et dès le lendemain, 25 octobre, il assiste, rue Richelieu, à la 33e représentation du *Duc Job* (4755 francs de recette).

Enfin, ces visites impériales et royales sont terminées le 27 octobre par celle de l'archiduc d'Autriche venant écouter *Hernani* à la 54e représentation. Et la recette est de 7024 francs.

*
* *

Mais il est, en cette année 1867, un hôte de la Comédie dont le registre ne parle qu'incidemment lorsqu'il accompagne le roi Guillaume de Prusse venant écouter un acte de Molière et un fragment de *Mlle de Belle-Isle*. C'est M. de Bismarck.

M. de Bismarck, volontiers indépendant en ses allures et qui devait, au bal de l'Hôtel de Ville, cette année-là, se tenir debout auprès d'un tonneau de bière, dans la cour, au bas de l'escalier, tandis que le roi traversait officiellement les salons ; M. de Bismarck, que j'ai vu, lors de l'entrevue des Trois Empereurs, à Berlin, après la guerre, ôter rapidement son casque de cuirassier, la présentation une fois terminée, enfoncer sur sa tête la casquette, qui lui semblait moins pesante et lui serrait moins le front — cela, sans façon, devant et parmi les souverains et les états-majors en

grande tenue — M. de Bismarck était venu, seul, en spectateur ordinaire, voir et juger de près les comédiens français.

Le fidèle Picard, l'huissier légendaire que tout Paris a connu et qui était la chronique vivante de la maison de Molière (Ah! s'il écrivait ses *Mémoires*, le bon huissier maintenant retiré à Nemours!), Picard m'a bien souvent conté cette soirée où M. de Bismarck vint assister, dans la baignoire située au-dessous de la loge impériale, à la représentation du *Lion amoureux* de Ponsard.

Le bras droit appuyé au rebord de velours rouge de la loge, le chancelier de fer promenait volontiers sur la salle, qui le lorgnait curieusement, un regard souriant, éclairant sa physionomie farouche de reître gouailleur.

Il écoutait d'ailleurs le drame avec attention. Lorsque, dans la scène où le conventionnel Humbert sort indigné du salon où muscadins et tripoteurs d'affaires ricanent sur les soldats et les tribuns de la République, la fameuse tirade que lançait si bien Bressant, de sa voix *sombrée*, arriva :

> Oui, je sors, mais non pas sans retour; l'insulte
> Qu'on ose ici lancer à l'objet de mon culte...

M. de Bismarck tendit avec plus d'attention sa tête vers l'acteur.

On l'aperçut presque penché hors de la loge, prêter l'oreille à la tirade :

> Savez-vous, muscadins, vous qui battez des femmes,
> Ce qu'ont fait, l'an dernier, ces montagnards infâmes?

Et, tout à coup, on le vit se rejeter violemment hors de l'encadrement de velours et d'or de la baignoire, retirer sa tête comme s'il venait d'y sentir le vent d'une injure, regarder, ses gros sourcils froncés sur ses yeux terribles, la salle d'un air de bravade et de colère.

Bressant venait de jeter au public ces deux vers qui semblaient avoir fait pâlir M. de Bismarck en le frappant à la face :

Ces héros, muscadins, bravant les carabines,
Battaient des Prussiens et non des jacobines!

Et plus la salle acclamait, plus, lui jetant un regard circulaire, M. de Bismarck, qui ne souriait plus, paraissait la défier.

Hélas, il la défiait!

*
* *

L'attrait exercé par la Comédie-Française sur les étrangers — et en particulier sur les Russes — ne date pas d'hier. Notre théâtre reçut toujours, au pays russe, une hospitalité empressée. Ce *Caprice*, qui a été demandé pour le gala du 7 octobre, c'est la Russie qui nous le révéla, en quelque sorte; Mme Allan, qui l'avait joué à Pétersbourg, nous le rapporta dans son manchon, selon le mot qui courut alors. Et avant de découvrir Musset et ses proverbes, la Russie avait traduit et applaudi Molière.

Six années environ après la mort du grand comique, on représentait, chez la princesse Sophie Romanof, en septembre 1678, une traduction du *Médecin malgré lui* : le Médecin par force, *Lékar Prinoujdenny*, et cette traduction était l'œuvre de la princesse Sophie Alexievna elle-même, sœur du tsar.

Dans son étude sur le *Théâtre en Russie*, malheureusement inachevée, M. Pierre de Corvin nous donne précisément, d'après les archives du Kremlin, la distribution des rôles de cette traduction de Molière faite par une princesse et jouée par les plus illustres des grands seigneurs moscovites. La fameuse représentation de *Henri III et sa cour*, donnée par l'élite de l'aristocratie française, a un précédent de deux cents

années dans ce *Médecin malgré lui* qui réunissait les noms du prince Dolgorouky jouant Sganarelle, du prince boyard Odievsky jouant Géronte, de la princesse Bariatinsky représentant Lucienne, la fille muette, du prince B. Galitzine, grand échanson, donnant dans le rôle du voisin Robert la réplique à Sganarelle, tandis que la princesse Hovanska jouait la femme du paysan. Le moindre rôlet était tenu là par un acteur du haut rang et, par exemple, le colonel Griboédof jouait tout simplement un valet de Géronte.

Et la tradition s'est perpétuée jusqu'aujourd'hui. La Russie a toujours ouvert un théâtre à notre art, à nos acteurs français. On a conté que lorsque Pierre le Grand vint à Paris, il n'eut garde d'oublier dans ses visites la Comédie-Française, alors installée rue des Fossés-Saint-Germain, et les chroniqueurs ont, tour à tour, raconté l'anecdote où le tsar enthousiasmé par le jeu du comédien Baron et en particulier par la noblesse de sa démarche et de son attitude, détache son épée de sa ceinture et la tend à l'acteur en lui disant : « Je ne veux pas savoir si vous êtes gentilhomme, monsieur Baron, mais vous portez l'épée avec une telle aisance que je vous prie d'accepter celle-ci en souvenir de moi. »

E ben trovato... Et l'épée donnée à Baron par le tsar Pierre vaudrait toutes les cannes offertes à nos contemporains. Mais Pierre le Grand est-il jamais venu à la Comédie? M. Monval, interrogé, n'a point trouvé dans nos archives la moindre note relative à une visite de cette importance. La présence de Pierre le Grand est signalée à l'Opéra, non à la Comédie. J'ajoute que Baron, en 1717, n'était plus à la Comédie-Française depuis vingt-cinq ans. Il y rentra trois ans plus tard, du reste. Et, comme le tsar alla à Sceaux, comme le célèbre comédien était des hôtes de la duchesse du Maine, il est possible que Pierre le Grand ait vu Baron sur le petit théâtre de Sceaux. Et peut-être là lui offrit-il son épée. On en peut douter.

*
* *

Mais quoi! la comédie et les comédiens français apparaissent toujours, jouant un rôle et souvent important, dans l'éternelle comédie de l'histoire.

J'en sais naguère qui s'étonnaient de n'être pas officiellement invités à aller donner quelque représentation française à Moscou lors du couronnement du tsar.

Une impératrice de Russie avait bien souhaité, au siècle dernier, la présence de deux des plus célèbres d'entre eux pour se distraire, et cette question de coulisses était devenue tout à coup une question diplomatique.

Oui, Elisabeth de Russie, parmi les gages d'alliance qu'elle demande à Louis XV, n'a garde d'oublier l'envoi de comédiens français, et on agite — comme une affaire des plus graves — cette question de savoir si Lekain et Mlle Clairon peuvent se rendre à Pétersbourg pour amuser la tsarine.

Et chose curieuse le roi de France, qui souhaiterait fort cependant d'être agréable à l'impératrice, hésite à priver le public parisien de ses deux acteurs favoris. Ou, plutôt, il n'hésite point. Il refuse. Le parterre de la Comédie passe, pour lui, avant Elisabeth elle-même.

M. Albert Vandal a retrouvé parmi les cartons des affaires étrangères et publié dans son étude sur *Louis XV et Elisabeth de Russie*, prélude à ses beaux travaux sur Alexandre Ier et Napoléon, la pièce de ces négociations où le cardinal de Bernis, ministre du roi, présente les excuses de son maître. Et la lettre du cardinal (datée du 14 octobre 1758) est bien curieuse à lire en octobre 1896 :

Il n'est rien certainement, écrit Bernis à Lhôpital, que nous ne fissions pour marquer à l'impératrice le désir que nous avons de concourir à ce qui peut lui être agréable. Je souhaiterais fort que l'on pût contribuer à ses amusements en fai-

sant passer à Pétersbourg le sieur Lekain et la demoiselle Clairon; mais la chose n'est pas possible. Ils sont au roi, qui se ferait un plaisir de les prêter à l'impératrice de Russie, *mais ils sont aussi au public, étant de la Comédie-Française, dont ils sont le principal soutien.* Les plaisirs de Paris sont un article qui mérite l'attention du gouvernement; ce serait dans ce moment faire tomber la Comédie-Française que d'en retirer ces deux acteurs. S'il s'en trouvait dans les troupes de province qui fussent dignes d'amuser l'impératrice de Russie, nous ferons tout ce qui sera possible pour les faire passer à Saint-Pétersbourg, tant par rapport à cette princesse que pour répandre dans les pays étrangers le goût du théâtre français.

On voit que les liens qui unissent le théâtre français à la Russie ne datent pas d'hier. Il y avait encore une troupe de comédiens français à Moscou, lorsque Napoléon commettait l'insigne folie d'entrer dans la ville sainte. On peut lire dans les *Souvenirs* de Louise Fusil, les aventures de ces comédiens dont quelques-uns furent emportés, entraînés dans la débâcle de l'armée. Napoléon, enfermé dans le palais du parc de Pierre, le palais de Pétrovsky où il signa le fameux décret sur la comédie, dont on parle tant sans l'avoir étudié, y faisait jouer le *Mariage de Figaro* et les *Trois Sultanes.* L'invasion repoussée, les Russes retournaient à nos pièces françaises.

Ils n'en ont jamais été las. Sur le programme qu'il illustre, Jean Béraud a eu l'ingénieuse idée de montrer, faisant face au théâtre de la rue Richelieu, ce théâtre Michel où nos artistes et nos chefs-d'œuvre reçoivent depuis si longtemps une si large hospitalité. Il semble que ce soit là comme une succursale de la Comédie. Les Russes sont très fiers d'applaudir les ouvrages écrits en notre langue et nous devons être très reconnaissants de leur fidélité à notre littérature dramatique. Ils ont, en effet, la faiblesse de préférer encore Alfred de Musset à Henrik Ibsen.

C'est pourquoi ce gala de mercredi prochain sera une des dates de l'histoire de la maison de Molière et qu'elle doit remercier Nicolas II de l'avoir souhaité.

Oui, ce sera de l'histoire, tout le brouhaha de notre vie de Paris, cette fièvre et ces élans, ces espoirs et ces enthousiasmes. On ouvrira nos journaux pour connaître les menus faits du voyage comme nous rouvrons Mathieu Marais, le bonhomme Buvat ou l'immortel Saint-Simon (l'avocat Barbier ne commence son journal que plus tard), pour savoir ce qu'en visitant Paris a dit et entendu le tsar Pierre. C'est ce qui doit rendre modestes les esprits dédaigneux de cette chronique courante destinée cependant à survivre à de plus ambitieux travaux. Elle est de l'histoire instantanée.

Eh! comme on se prend à songer à l'éternité des graves et poignants problèmes, lorsqu'en relisant Saint-Simon — qui nous peint si curieusement d'ailleurs Pierre le Grand s'échappant avec plaisir de la compagnie de Tessé pour prendre en hâte quelque voiture de louage et courir au Bois, incognito, dans un fiacre — on tombe sur ces lignes qui semblent écrites par un reporter de ce matin :

« Le voyage du tsar en France devint l'attention de toute l'Europe, en particulier de l'Angleterre. Le roi de Prusse y serait venu en même temps si on ne lui en eût fait craindre le ridicule, et que l'empereur n'en prît un violent ombrage. »

L'histoire, ce jeu de l'amour et de la haine, c'est (la pensée est banale) un peu comme l'amour lui-même : un perpétuel recommencement.

(*La Vie à Paris*, 30 septembre 1896.)

Le tsar Nicolas II à Paris.

L'AME DE PARIS. — LA FOULE ET L'EMPEREUR

L'éminent historien de la guerre franco-allemande a toujours cru à la France, à ce pays qu'il a toujours aimé. Dans l'écroulement de la défaite, et jusque dans l'humiliation de la guerre civile, il trouvait des motifs d'espérance : le dévouement des

héros et le trépas des martyrs. Aussi a-t-il dû éprouver une joie patriotique très vive, quand il a vu le plus grand monarque du monde tendre une main amie au président de notre jeune République — de cette République qui a fait de la France une nation grande et forte, tranquille au dedans, respectée au dehors. Car il est patriote, M. Jules Claretie, et c'est peut-être ce qui donne à ce génie solide et clair cet accent d'honnêteté vibrante qui ajoute à notre admiration deux choses qui sont la parure de l'homme de talent et en font l'homme d'honneur: l'affection et le respect.

Paris a suivi l'exemple de Potemkin montrant en Tauride à Catherine II des villages illusoires. Il a improvisé un autre Paris voilant notre Paris d'habitude et offrant à nos hôtes le plus coloré des décors de théâtre. Les arbres et les fleurs, les flots de rubans, les guirlandes de chêne, les lanternes en celluloïd et les dernières roses d'automne sont mis à la fois à contribution. Toute une pousse soudaine de sapins verts apparaît rue du Quatre-Septembre et un de ces arbustes s'est même égaré jusque devant la statue de Molière qu'il semble cacher avec soin, rue Richelieu. Un printemps factice et charmant fleurit, rose et blanc, au rond-point des Champs-Élysées.

Et ces mille décorations disparates forment un ensemble singulièrement vivant, exquis et harmonieux. Une sorte de *style de gaieté* court à travers ces pavoisements et ces mâts sans style. Qui n'a pas vu Paris sous cet aspect nouveau, si curieux et si puissamment émouvant n'a rien vu.

Il s'est levé de bon matin, hier, ce grand Paris, ou plutôt il ne s'était couché qu'à demi. Durant la nuit on travaillait partout. Avidement il a ouvert sa fenêtre. Il s'est demandé s'il faisait beau. Un rayon de soleil est entré dans les chambres closes. Vive aussi, ce bienvenu, le soleil! Puis Paris s'est jeté sur les journaux apportant, par le télégraphe, des nouvelles de la province, les échos des hourras de Cherbourg et cette toute petite phrase du jeune empereur l'a violemment ému ce Paris qui fait volontiers profession de scepti-

cisme : « En touchant le sol d'une nation amie je partage les sentiments que vous venez d'exprimer, monsieur le président... »

Ces deux mots « nation amie » ont été aussi un des rayons du réveil. Et l'on s'est mis en route pour un des coins de la grande ville où l'on pourrait voir passer le cortège. Toutes les solennités qui suivront les inaugurations et les galas ne pouvaient avoir le je ne sais quoi de spontané, d'enthousiasme et d'émouvant de ce premier battement de cœur, de ce premier élan d'un peuple — d'une ville immense grossie de la population d'une partie de la France — se précipitant, pour l'acclamer, au-devant de son hôte.

Et j'ai fait comme les autres. Je suis parti de bon matin du côté des Champs-Élysées. J'ai trouvé, au coin de la rue La Boétie, une fenêtre hospitalière ouvrant sur cet admirable paysage parisien : l'avenue pavoisée, aux pylônes multicolores, avec les aigles à deux têtes se profilant sur le ciel pâle, taché de nuages blancs, percé de bleu. Et, à travers la double haie immobile de fantassins en pantalons rouges, j'ai vu ce défilé qui s'est déroulé sans une fausse note : les chevaux blancs des chasseurs d'Afrique, les manteaux rouges des spahis, les petits coursiers arabes, fins et fermes des caïds d'Algérie, avec leurs caparaçons d'or, leurs étoffes de soie d'un rouge de fleur de grenadier ou d'un vert d'émeraude, puis, la jeune tsarine en sa robe blanche, l'empereur russe au talpak noir, souriant à ce peuple de France dont les milliers de têtes se découvraient devant lui, et, comme dans une avenue triomphale, ces voitures et ces cavaliers s'enfonçant en une apothéose de lumière ponctuée de la voix de bronze des canons.

Il aurait fallu être bien dédaigneux des émotions saines et vraies pour se priver je ne dirai pas d'un tel spectacle, mais de cette vision grandiose auprès de laquelle toutes les pompes de théâtre ne sont rien. Cela, c'est la vie, c'est le vrai, et la grande actrice de

cette pièce si humaine, ç'a été la foule, la foule enfiévrée et tumultueuse, mais vraiment gaie, vraiment heureuse, que je contemplais, avec ses roulis et ses lazzis de belle humeur, du haut de cette fenêtre pavoisée de drapeaux aux trois couleurs russes et aux trois couleurs françaises.

*
* *

La foule! Vue de là-haut, entre deux clignements d'yeux, elle ressemblait à une sorte d'immense grève aux cailloux multicolores et mouvants. Les chapeaux des femmes, aux rubans violets ou mauves, y mettaient leur note claire et semblaient des fleurs animées. C'était à la fois très pittoresque pour le regard, très suggestif et attirant pour la pensée.

« A quoi songent, me demandais-je, tous ces êtres poussés là vers un même but? »

J'entends bien la réponse que certains intellectuels dédaigneux pourraient faire et qu'ils ont toute prête : « Mais ils ne pensent à rien! »

L'erreur est grande. Quand un peuple a une idée unique, il sait parfaitement la comprendre s'il ne sait point la définir. Le sentiment ici vaut toutes les raisons du monde ou plutôt les raisons qui font agir la foule sont celles dont parle le moraliste et que le cœur seul entend.

Les philosophes, les physiologistes surtout, ont analysé les sentiments, les impulsions des foules. La foule est, comme un être humain, soumise à toutes les servitudes des instincts, à tous les appels de la passion. Ou plutôt elle est elle-même une sorte d'être spécial, très complexe, fluctuant et divers, totalisant en quelque sorte les qualités ou les défauts des éléments qui le composent ou plutôt prenant la moyenne de ces vertus et de ces vices et très capable, au moindre souffle d'enthousiasme ou de colère, de les exagérer jusqu'au délire.

L'individu, dans la foule, disparaît comme le caillou dans la mer. Et je ne parle pas de l'individu au point de vue matériel, j'entends l'individu intellectuel et moral qui, entraîné, emporté, transformé, devient simplement une des molécules, un des atomes de cet être fantastique, de cette bête du nombre qui se rue aux pires excès comme elle s'élève au sublime, aux plus nobles enthousiasmes. De cette collectivité d'hommes, de ce torrent d'êtres vivants se dégage on ne sait quelle électricité comme l'atmosphère des jours d'orage. Électricité joyeuse, étincelles de gaieté qui doublent la vitalité ou décharges foudroyantes qui donnent la mort. La foule condense tout, résume tout — et rend tout, sous une forme redoutable ou enthousiaste, farouche ou charmeresse, irrésistible toujours.

C'est bien Sighele qui a étudié le *Crime des foules*. On en pourrait décrire les générosités et les grandes actions. Quand la mer n'est pas démontée, quelle berceuse exquise et quelle admirable nourricière! Ainsi de la foule lorsqu'elle incarne comme aujourd'hui, en ses millions de cellules, une idée, une généreuse et grande idée : la reconnaissance envers un souverain, le plus obéi des souverains, l'autocrate de toutes les Russiés (c'est son titre, ce n'est pas le tsar) se faisant l'hôte de ce peuple de France qui vit en république et qu'autour de l'empereur tant d'espérances ou de rancunes diverses ont intérêt à calomnier.

Oui, voilà ce que la foule ressent, ce qu'elle traduit, ce qui rayonne dans ses regards, ce qui donne à ses vivats une chaleur si communicative. Rien n'est de commande ici, tout est instinctif et jaillit du cœur en même temps que des lèvres. Ce jeune homme de vingt-huit ans, cette jeune mère de vingt-quatre ans, la foule les aperçoit de loin passant là-bas, comme dans une vision rapide ou une apothéose. Cela lui suffit. Ce couple incarne une espérance. Ce jeune souverain continue la tradition d'amitié que lui a léguée

son père. La France, habituée aux ingratitudes, la noble France calomniée, l'honnête France méconnue, aime d'amour le fils de celui qui, au lendemain de la détresse, l'a saluée dans sa grandeur reconquise et dans son passé, que les défaites n'abolissaient pas.

*
* *

Ce sont là de bonnes journées. Le sang bat plus vite excepté dans les cœurs froids. Mais il en est peu et tout fond brusquement à cette chaleur des âmes.

Toute une ville en fête! Toute une ville debout! Il pleut, ce matin, et la pluie passait autrefois pour chasser les Parisiens, les faire rentrer au logis. « Allons, aujourd'hui, il n'y aura rien, disait Pétion à sa fenêtre : il pleut! » Le maire de Paris redoutait l'émeute. L'émeute d'enthousiasme et de joie ne cessera point parce que l'eau tombe. Paris est emporté vers ce jeune souverain qui parlait, hier, si haut et si bien du génie, du goût, des lumières de la grande ville.

Il semble que dans ces quelques mots, si bien choisis, toute la fraternité d'esprit qui existe entre le génie slave et le génie français ait été admirablement résumée et précisée. Nous ne savons pas à quel point ces brillants officiers qui entourent l'empereur aiment notre théâtre, notre littérature, notre art. Ils ont nos livres sur les tablettes de leurs petites bibliothèques militaires, au fond de la Transcaucasie. Ils rêvaient de Paris, « de son goût et de son génie », dans la neige tachée de sang de Plevna. Leur reconnaissance et leur sympathie s'est traduite hier par le salut auguste qui ira au cœur de tous les Parisiens, c'est-à-dire de toute la France, car le Parisien a dans ses veines le sang mêlé de nos provinces.

Que la pluie tombe ou qu'elle cesse, les acclamations ne cesseront pas. Les humbles chanteurs ambulants

continueront, par les rues, leurs hymnes populaires. C'est fini,

Tout Paris pour le tsar a des yeux de tsarine!

Et hier, quand sous le feu convergent des foyers électriques, l'empereur est apparu dans son uniforme rouge, sur le balcon de l'Opéra, quand ce jeune homme souriant et ému, s'est trouvé en face de ce magnifique panorama, l'avenue de l'Opéra et les boulevards illuminés, les cuirasses des cavaliers faisant une bordure étincelante à la foule, l'immense foule, un grand cri de reconnaissance et d'amour est sorti de cette masse humaine. Nous qui avions eu à cette même place la vision admirable du départ des marins russes quittant Paris au galop des cuirassiers éclairés d'une lueur fantastique, comme les escadrons de la *Revue nocturne* de Raffet, — et lui qui avait encore dans ses yeux bleus son peuple innombrable l'acclamant à Moscou, — l'empereur et les spectateurs de cette inoubliable scène ont eu à la fois un saisissement profond, ces deux toutes-puissances, la volonté souveraine et le nombre se trouvant face à face et se saluant, unis dans un même sentiment, celui qui revenait hier dans le discours du président de la République et dans celui du tsar : l'amitié.

On parle de symbolisme! Où trouver un plus puissant et profond symbole?

*
* *

Ah! la belle soirée et, en dépit du soleil qui va nous manquer peut-être, la belle journée aujourd'hui encore! Tout a été dit et admirablement dit, ici même, sur les mille incidents qui ont marqué cette journée du 6, historique désormais, sans aucun nuage. Le reporter, cette fois, devient un annaliste. Il voit tout, et, en disant tout, il fait juger mieux que les chercheurs de

quintessence et les philosophes eux-mêmes la valeur des moindres actes, l'importance des moindres gestes de ce voyage impérial. Et — c'est une justice à rendre au reportage — jusqu'ici, je n'ai pas relevé dans ses multiples articles une fausse note.

C'est que la note véritable, la note unique, la note définitive est donnée par cette foule dont je parlais, cette foule qui le comprend mieux que personne, le symbole plein de mystérieuses joies de ces journées! *Pax et Robur*, dit l'inscription gravée sur la truelle qui servira à sceller la première pierre du pont Alexandre III qu'on pose aujourd'hui; *Pax et Robur*, disent les vers d'Hérédia qu'on va entendre devant ce pont encore à naître, jeté sur l'avenir comme cet arc d'alliance, *fœderis arca*, qui brillait lundi dans le ciel orageux de Cherbourg; *Paix*, oui, paix profonde, paix et labeur au monde! Que les mères puissent voir grandir leurs fils et les hommes vivre! Paix et paix adorée, mais force aussi, force absolue, force appuyée sur l'amitié de tous ces millions de cœurs, mais de ces millions et millions de bras solides et dont les armes brillent au soleil.

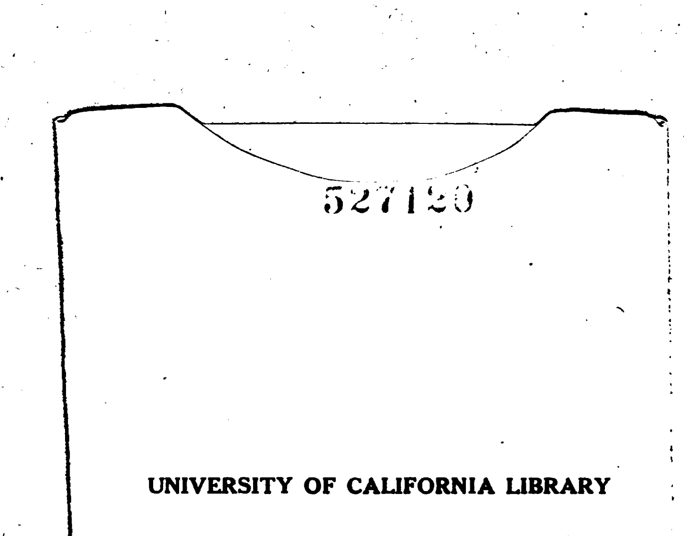
Voilà ce qu'il y a au fond de cette mer souvent obscure et trouble qu'on appelle la foule : le sentiment de la paix assurée par une amitié faite de fierté. Voilà pourquoi le vieux Paris sourit au jeune empereur qui lui a parlé de son génie passé, de sa gloire à venir :

Et ceux qui saluaient de leurs vivats fidèles
Les cloches du vieux Kreml [1] en leur noble pays,
Sous les drapeaux flottants aux couleurs fraternelles,
Entendent s'élever, avec des frissons d'ailes,
La grande voix du grand Paris!

(*La vie à Paris*, 8 octobre 1896.)

1. Kremlin, en russe Kreml.

TABLE DES MATIÈRES


527120
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

